

Stoltenberg.

Kiel, Septbr 1871.

MEXIQUE
HAVANE ET GUATEMALA

NOTES DE VOYAGE

PAR

ALFRED DE VALOIS



PARIS
COLLECTION HETZEL
E. DENTU, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL
GALERIE D'ORLÉANS, 13 ET 17

Madame la Comtesse,

Si j'avais pu faire un livre, je crois que j'eusse hardiment sollicité de votre bienveillance la permission de le placer sous la sûre et charmante protection de votre nom; mais ce que je publie aujourd'hui n'est qu'un simple recueil de notes de voyage, et vous l'offrir humblement, en cachette, est tout ce que j'ose faire.

Kiel, août 1861.

MEXIQUE

HAVANE ET GUATEMALA

PREMIÈRE PARTIE

I

EN MER.

Le 18 août 18.., je m'embarquai au Havre sur le navire de commerce *l'Étoile*. Ce navire était chargé d'une riche cargaison pour Vera-Cruz. La durée de la traversée devait être de quarante à quarante-cinq jours; nous ne débarquâmes qu'au bout de soixante-six.

Le capitaine de *l'Étoile,* M. Darvis, était un marin dans toute la bonne et franche acception du mot. Il mit tous ses soins à nous rendre aussi agréable que possible cette longue traversée, et je ne lui ai nul-

lement gardé rancune du jeûne forcé qu'il fut contraint de nous faire observer. L'armateur avait économisé sur les vivres et approvisionné son navire en vertu de ce principe digne d'Harpagon : *Quand il y a pour deux, il y a pour dix.*

Nous quittâmes le Havre vers les dix heures du matin, avec un vent de bout qui nous fit louvoyer en vue de la jetée pendant plusieurs heures. L'armateur et quelques personnes du haut commerce du Havre étaient montés à bord pour le plaisir de faire un déjeuner en mer. Ces messieurs riaient, bavardaient, fumaient et s'extasiaient sur la variété des *voluptés* qu'un long voyage sur mer ne pouvaient manquer de faire naître. J'étais fondé à croire que ces diseurs de riens n'étaient jamais sortis de leurs comptoirs, et que ce voyage en rade était le premier qu'ils eussent tenté sur l'Océan. Pour moi, qui savais à quoi m'en tenir sur les futurs plaisirs de notre navigation, je laissais vanter la mer et ses charmes par ces enthousiastes marchands, et je regardais la terre avec cette émotion douce et triste qu'on éprouve chaque fois que l'on quitte le connu pour entrer dans l'inconnu. J'ai déjà bien navigué, j'ai cheminé sur mer au moins vingt mille lieues ; malgré cela, je n'ai jamais quitté la terre sans éprouver un profond serrement de cœur. Ce n'est point la crainte de dangers pressentis, ce n'est pas la perspective d'une ennuyeuse captivité qui me tourmente ; mais c'est, je le crois, cette puissante attrac-

tion que la terre a sur moi qui me cause, chaque fois que je dois m'embarquer, cette sorte de malaise moral auquel nulle distraction n'a jamais pu me soustraire. J'ai connu de vieux amiraux qui m'ont assuré éprouver ce que j'éprouve, et, un peu consolé de ma faiblesse par leur aveu, je me laisse doucement aller à mes impressions mélancoliques.

Je n'étais pas le seul passager de *l'Étoile*. Il y en avait cinq ou six sur le pont, et tous m'étaient absolument inconnus. C'étaient, pour la plupart, des commerçants du Mexique et des commis de quelque grande maison du Havre. Il y avait aussi, debout dans les haubans, un jeune homme en blouse auquel l'obligeant capitaine avait donné passage gratis. Impressionné comme je l'étais, je cherchais à lire sur le visage de mes futurs compagnons les émotions qu'ils pouvaient eux-mêmes ressentir; mes yeux étaient fixés sur eux avec une ténacité telle qu'ils eussent pu s'en fâcher s'ils avaient pu prendre la peine de s'occuper de moi. Chacun d'eux avait bien autre chose à faire : c'étaient des saluts à échanger avec les promeneurs de la jetée, des adieux à adresser à de belles jeunes dames qui pleuraient et riaient à la fois. Le jeune homme en blouse dont je viens de parler, comme tout émerveillé de la beauté du tableau qui, pour la première fois, se déroulait devant lui, était rayonnant de joie et d'enthousiasme. Le pauvre garçon était heureux de quitter la France, où il n'avait eu à

abandonner que sa misère, et déjà tous les rêves dorés de la fortune, portés par une sainte espérance au fond de son cœur, le rendaient tout heureux, tout fier de lui-même. Ce jeune homme était un ouvrier plâtrier du midi de la France. On le nommait Caraman. Il allait travailler à Mexico et pensait, le bon et naïf jeune homme, que cette ville était pavée d'or, et que, grâce à son travail, il ne pouvait manquer de devenir millionnaire. Cette illusion est toujours l'aiguillon des gens de cœur et d'intelligence.

Le capitaine de *l'Étoile* avait à s'occuper de son armateur et des personnes que celui-ci avait invitées à déjeuner. Il répondait en souriant à toutes les fades plaisanteries de ses hôtes ; mais son sourire avait quelque chose de triste et de contraint. De temps en temps son regard s'élançait vers le port, et on pouvait le surprendre, arrêté sur un balcon où se tenaient trois dames désolées. Ces trois dames étaient la femme et les filles du capitaine.

Un petit mousse vint nous dire que le déjeuner était servi. Les convives de l'armateur descendirent dans la salle; les passagers, qui avaient déjeuné avant de s'embarquer, demeurèrent sur le pont. Nous entendîmes bientôt déboucher des bouteilles de vin de Champagne et des voix porter des toasts à l'armateur, au navire, au grand mât, au chargement, — que sais-je? Il n'y en eut point pour le capitaine. L'armateur eût dérogé en buvant à la

santé de l'homme auquel il confiait sa fortune. Le capitaine d'un navire de commerce est si peu de chose dans l'esprit d'un armateur ! On le considère à peu près comme une partie inhérente au bâtiment, on l'estime comme une grande voile, comme une utilité ; mais il est rare que l'on s'imagine qu'il est l'âme, l'intelligence, la force et le salut de ce navire avec lequel on le confond. M. Darvis remonta sur le pont, il appela le pilote, et après lui avoir ordonné de faire approcher son canot :

— Messieurs, cria-t-il aux mangeurs, il est temps de nous séparer.

Les convives montèrent sur le pont ; ils saluèrent les passagers, et, après avoir serré la main du capitaine et taquiné le second officier, ils descendirent avec le pilote dans sa barque.

— Enfin ! murmura le capitaine.

Puis, après avoir jeté un dernier regard à son habitation, qui était perdue pour mes yeux, mais que les siens durent encore retrouver, il dit à son lieutenant, M. Robert, de faire orienter.

Je descendis dans ma cabine pour arranger mes bagages. J'emplis mes petites armoires de tout le linge dont je pouvais avoir besoin pendant la traversée ; je me fabriquai une sorte de bibliothèque avec des ficelles, et, après m'être assuré que mes livres et autres objets étaient solidement fixés, je remontai sur le pont pour faire connaissance avec mes compagnons de voyage. La première nécessité

de l'homme est de se créer une affection, de chercher un ami avec lequel il puisse parler de ses regrets et de ses espoirs. Ce besoin est si impérieux, qu'on a vu des prisonniers aimer leur geôlier et même les animaux les plus repoussants. Pélisson aimait son araignée presque autant qu'il avait aimé ses maîtresses.

En mer, on fait vite connaissance. Au bout d'un quart d'heure de conversation, je savais les noms de mes compagnons, leur qualité, le but de leur voyage au Mexique. Au bout d'un autre quart d'heure, je sus que j'étais seul sur *l'Étoile.* Mes compagnons étaient des marchands, et rien que des marchands. Ils retournaient à Mexico, où ils avaient laissé leur femme, leurs enfants, leurs amis, et plus que tout cela, leur boutique. Je n'avais à entendre d'eux que des additions, que des soustractions, et cela n'était pas de nature à me charmer beaucoup.

Attristé de me trouver seul, je me rapprochai du capitaine Darvis. Cet homme, d'une stature athlétique, avait une de ces loyales physionomies qui attirent et font naître la sympathie. Je causai longuement avec lui, et j'appris bientôt qu'il était riche et que ce voyage à Vera-Cruz était le dernier qu'il voulait faire. Il me parla de sa femme, de ses filles, de son vieux père, de son jardin d'Ingouville, et enfin de tout ce dont son cœur était plein.

... On piqua cinq heures.

— Mousse ! cria le capitaine, dis au maître d'hôtel de servir.

Les passagers descendirent dans la salle. Le capitaine désigna à chacun sa place. Je fus placé à sa droite.

Le dîner fut superbe. Nous crûmes tous avoir un Vatel pour cuisinier ; mais notre émerveillement dura peu. Ce beau dîner avait été confectionné au Havre, et notre *coq* n'avait eu que le mérite de le chauffer.

L'ouvrier plâtrier que M. Darvis avait pris à son bord ne mangeait point dans la grande chambre, mais avec les matelots, de sorte qu'à table nous ne nous trouvions être que huit ou dix personnes, savoir : le capitaine, M. Robert, second du navire, les commerçants et moi.

La conversation fut peu animée : elle ne roula guère que sur des lieux communs. Personne ne se connaissait. Les Français établis au Mexique avaient eu peu de rapports entre eux, et, à les voir si polis les uns à l'égard des autres, on pouvait penser qu'ils avaient plus de penchant à se haïr qu'à s'aimer. Ils avaient chacun une pacotille à bord de *l'Étoile;* cette pacotille les faisait rivaux. Cela se voyait clairement.

Le second de *l'Étoile* cria beaucoup pendant le dîner après le petit mousse qui nous servait ; il le menaça de le faire fouetter, et, en attendant, il s'amusa à lui tirer les oreilles. Cette grande colère

intempestive de M. Robert n'avait d'autre but que de prouver aux passagers toute la puissance dévolue au second officier du navire. Or, comme personne de nous n'était disposé à contester celle du lieutenant, le pauvre garçon en fut pour ses frais de cris et de jurements. J'avais bien remarqué que M. Darvis fronçait les sourcils pendant cette scène stupide; mais il n'ouvrit point la bouche pour la faire cesser, et j'avoue que son silence me contrariait très-fort.

On prit le café sur la dunette, assis sur les cages à poules. M. Darvis, après avoir vidé sa tasse, la remplit de café et d'eau-de-vie, y mit un gros morceau de sucre, et, remuant le tout avec sa cuiller, il dit au matelot qui tenait la barre :

— Tiens, mon fils, bois cela!

— Merci, capitaine! répondit le timonier avec un gai sourire.

On fuma, on babilla. L'un des passagers chanta plusieurs grands airs d'opéra; les autres parlèrent d'affaires de commerce; le capitaine donna quelques ordres à son second; je fis avancer M. Caraman, l'ouvrier plâtrier, et, après lui avoir offert des cigares, je lui demandai le vrai motif qui l'avait décidé à s'expatrier.

Le brave garçon me raconta son histoire avec une touchante simplicité. Son histoire était celle de tous les ouvriers en général : rude labeur, petite paye, vie de misère et de privations. Caraman, avec

quelques économies qu'il était parvenu à faire, avait conçu la malheureuse idée de s'établir à son compte; puis, une fois établi, le travail avait manqué, les dettes étaient venues, et il avait bientôt fallu vendre, pour les payer, avec tous les matériaux, tous les ustensiles du métier. Alors, et comme par un hasard providentiel, on avait lu dans je ne sais quel vieux bouquin de famille que le Mexique était un pays où les gens les plus pauvres avaient une vaisselle d'argent, une maison commode et un bon cheval pour courir la montagne, et on en était venu à se demander pourquoi on n'irait pas essayer de faire des rosaces aux plafonds des palais de Mexico; le moindre travail d'ornementation, dans un pays où l'or et l'argent abondaient, devait tout naturellement être magnifiquement rémunéré. Tous ces beaux rêves avaient pris de la consistance, et si parfois la sagesse venait les battre en brèche, on se hâtait d'en reconstruire de plus séduisants. L'ouvrage manquant toujours et la bourse s'allégeant de plus en plus, on se mit résolûment en marche pour le Havre. Là on vit *l'Étoile* prête à partir pour Vera-Cruz; on se hasarda à attendre le capitaine et à lui demander passage pour rien, c'est-à-dire pour le travail qu'on promettait de faire sur le bâtiment. Le capitaine demanda à voir nos passe-ports; heureusement, ils étaient en règle, ainsi que notre livret, sur lequel il n'existait pas la plus petite tache, et, après quelques banales questions, quel-

ques sages conseils qu'on écouta et qu'on ne voulut pas suivre par la seule raison qu'ils contrariaient les beaux rêves qu'on avait formés ; après s'être de nouveau engagé à travailler avec les matelots, on fut admis comme passager sur *l'Étoile.*

Quand M. Caraman eut fini de parler, je lui demandai s'il avait quelque argent pour attendre, une fois arrivé à Mexico, que l'ouvrage lui vînt.

— J'ai sept francs vingt-cinq centimes, me répondit-il en souriant.

— Mais, fou que vous êtes, ajoutai-je, comment vous rendrez-vous de Vera-Cruz à Mexico si vous n'avez que cela?

— Je m'occupe tous les jours d'en trouver les moyens.

— Espérez-vous venir à bout de les trouver?

— Oui, monsieur! J'ai plus de temps qu'il ne m'en faut pour cela.

— Enfin! nous verrons bien.

Le soleil se coucha. Nous jetâmes un dernier adieu à la terre de France. Caraman commençait à souffrir du mal de mer; je l'engageai à aller s'étendre dans son hamac et je descendis dans la chambre commune. Les passagers étaient attablés et faisaient une partie de piquet à tour de rôle avec M. Robert. Le capitaine rangeait dans sa cabine; je pris un livre et me mis à lire. Bientôt j'entendis un bruit sec et mat retentir à côté de moi, et je sentis quelque chose me grouiller dans les jambes. Ce quelque

chose était le petit mousse de la salle commune; le bruit que j'avais entendu était un soufflet donné par M. Robert au pauvre mousse. Les passagers et M. Robert continuaient leur partie. Le capitaine vint s'asseoir auprès de moi et il sembla suivre avec intérêt le jeu de ces messieurs ; puis, quand les cartes furent ramassées et que chacun des joueurs eut compté et marqué ses points :

— Monsieur Robert, dit-il avec un accent un peu comprimé, permettez-moi de vous raconter une courte histoire ; je suis sûr qu'elle vous intéressera.

M. Robert jeta ses cartes sur la table et se posa pour écouter parler son chef.

« Il y a une trentaine d'années, dit M. Darvis, la frégate française la *** partait de Brest pour se rendre à Bourbon, où elle allait porter deux cents soldats. Le commandant de ce bâtiment était un brave et noble officier qui est mort amiral de France il y a peu d'années, et que toute la marine de guerre et de commerce a vivement regretté... »

— Mais, dit un passager, nous pourrions jouer tout en vous écoutant, monsieur le capitaine.

— Certainement, monsieur ! répondit M. Darvis ; l'histoire que j'ai à raconter ne s'adresse qu'à mon lieutenant ; et, se tournant tout à fait du côté de M. Robert, il reprit d'un ton un peu saccadé : « Sur la frégate étaient embarqués de jeunes officiers pleins de bravoure et de talent. La plupart d'entre eux étaient adorés des matelots ; un seul en était

haï; plus tard, il en fut exécré. Voici comment. On était depuis longtemps en haute mer; le temps était lourd, le vent rafaleux, le navire roulait, tanguait, faisait les cent coups. L'officier de quart cria : « Mousse ! »

« Aussitôt un enfant de douze ans s'approcha de lui en portant la main à son chapeau.

« — Va me chercher mon *cercle*, lui dit l'officier.

« Le mousse se rendit dans la chambre de celui-ci, prit l'instrument et remonta sur le pont, rendu glissant par l'eau qu'à chaque coup de roulis le navire embarquait. Il fit un pas vers l'officier de quart; mais tout à coup, perdant l'équilibre, il alla se heurter contre lui, le renversa par terre et brisa l'instrument sous son corps. L'officier se releva furieux, et, d'une voix tonnante, il appela le capitaine d'armes en lui disant :

« — Déboutonnez-moi les culottes de ce b.....-là et flanquez-lui douze coups de garcette pour lui apprendre à être plus adroit une autre fois.

« Le capitaine d'armes fit un pas vers l'enfant; mais, avant qu'il eût pu le saisir, il s'était jeté à la mer par un sabord... Quand il revint sur l'eau, il trouva à sa portée une cage à poules; il s'accrocha dessus... puis on lui lança un câble avec une traverse de bois, et en peu de temps il fut hissé sur le pont et entouré de tout l'équipage et de tout l'état-major. L'officier de quart avait reçu l'ordre de se rendre aux arrêts... Eh bien ! monsieur Robert,

ajouta M. Darvis après une pause, cet enfant qui avait préféré mourir que d'être battu, cet enfant est devenu un homme, un officier à son tour, un chef qui, en souvenir de ses misères passées, ne permettra pas que les enfants qui lui sont confiés soient malheureux à côté de lui. »

— C'est bien, capitaine ! fit M. Robert avec émotion, je me rappellerai cette histoire.

— Je l'espère, monsieur, répondit sévèrement M. Darvis.

Le capitaine se retira dans sa chambre, et je ne pus résister au désir de l'y suivre.

— Capitaine, dis-je en tirant la porte de la cabine derrière nous, votre histoire doit avoir une fin ?

— Oui ! répondit-il en souriant ; seulement la fin eût été de trop.

— Pouvez-vous me la dire ?

— Si vous y tenez absolument.

— Certes, lui dis-je.

— Eh bien ! permettez-moi de faire le tour du pont ; je redescends dans un instant, et là, tout en fumant un cigare et en buvant notre bouteille de porter, je vous finirai ce que vous appelez mon histoire et qui n'en est guère qu'un mince épisode.

Et M. Darvis se retira pour aller inspecter la voilure du navire.

La mer était mauvaise, le vent rafaleux ; nous commencions à rouler horriblement. Plusieurs per-

sonnes souffraient déjà du mal de mer. Les animaux que nous avions à bord n'en étaient eux-mêmes pas exempts. On entendait les moutons bêler d'une façon lamentable, les poules se débattaient en gloussant dans leurs cages. J'envoyai à M. Caraman un peu de kirsch-wasser. Le kirsch-wasser, pris en petite quantité, est, à mon avis, le meilleur remède contre les premières souffrances du mal de mer. J'ai vu plusieurs dames prendre quelques gouttes de cette liqueur et cesser bientôt de souffrir. Le médecin d'un navire anglais, à qui je vantais longuement les vertus thérapeutiques du kirsch-wasser, m'expliqua fort doctement ses effets sur les nerfs gastriques ; il me dit, en outre, qu'il conseillerait aux femmes et aux enfants de s'en mettre des compresses imbibées sur la région épigastrique et d'en aspirer fortement l'odeur. C'est à ceux qui souffrent du mal de mer à essayer de ce remède.

M. Darvis rentra tout mouillé par l'eau du ciel et par l'eau de la mer. Il prit des cigares, son caban de toile cirée et me dit en riant :

— Je suis tout à fait désolé de ne pouvoir, en ce moment, vous achever mon histoire ; mais le temps est mauvais et ma présence est nécessaire là-haut.

— Allez donc, cher capitaine ! pendant que vous allez veiller à notre sûreté, je vais, moi, faire tout mon possible pour dormir. Ce roulis devient intolérable et j'ai décidément l'estomac meilleur que les jambes. Bonne nuit !

Je serrai la main du capitaine et me retirai en trébuchant dans ma cabine. Figurez-vous une boîte de six ou huit pieds de long sur quatre ou cinq de large, et vous aurez une juste idée de ce qu'est, en général, une chambre de passager à bord d'un navire de commerce; et, dans cette boîte exiguë, j'avais trouvé place pour mes livres, pour mes caisses de cigares, pour mon linge de voyage, pour mes armes et pour toutes les petites choses de première nécessité.

Je me couchai. La pluie tombait à flots, le vent faisait craquer la mâture, et l'on entendait, par-dessus tout ce bruit de la mer et de l'orage, la voix sonore du capitaine dictant froidement des ordres aux hommes de quart. Ballotté, roulé, foulé, berné dans mon lit, je me levai, et, découvrant un coin du capot assujetti sur le grand panneau, je vis que nous étions à la cape.

C'était bien débuter!

II

DANS LA MANCHE. LE CAPITAINE FINIT PAR ME RACONTER SON HISTOIRE.

Il y a douze jours que nous avons quitté le Havre, et nous ne sommes encore qu'à quarante-cinq ou cinquante lieues de cette ville. La tempête ne cesse pas. Nous naviguons à sec de voiles. Cent navires de commerce se cabrent sur cette mer verdâtre, essayant de gagner les côtes d'Angleterre pour aller dans quelque port réparer les avaries qu'ils ont faites pendant la nuit. On voit arriver des pilotes anglais qui nous offrent de nous conduire dans un port voisin, à Portsmouth, je crois. Des pilotes belges, hollandais, apparaissent de temps en temps, de loin en loin, guettant les navires qui reviennent des Antilles ou des États-Unis, pour les conduire à leur destination.

Le capitaine Darvis ne descend jamais. Il mange sur le pont, il dort sur le pont, assis sur son banc de quart et enveloppé dans son caban. Quelle santé de fer il faut avoir pour résister aux fatigues de la mer!

Mes compagnons de voyage se tiennent dans la salle, et ils passent leur temps à jouer et à se disputer. Rien n'irrite les nerfs, n'aigrit le caractère comme le mauvais temps. J'ai toujours vu les hommes les plus patients devenir insupportables en temps de cape. Pour un rien on se taquine, on se heurte, on se froisse, et il est heureux que l'on n'arrive pas à se prendre aux cheveux. Connaissant heureusement toute la puissance de l'ennui et des fatigues de la mer sur mes nerfs, j'ai pris sur moi de vivre seul, en ces temps d'orage, et je m'applaudis de ma résolution chaque fois que j'entends se chamailler mes compagnons.

M. Caraman est tout à fait guéri de son mal de mer. Il est venu me voir ce matin et m'a ouvert sans façon la jolie lanterne magique de ses espérances.

— Vouloir énergiquement, me dit-il, c'est presque toujours pouvoir.

Or, ce que veut M. Caraman, c'est gagner à Mexico assez d'argent pour pouvoir revenir en France, acheter une ferme dans son pays et se marier avec une belle blonde cousine qui, s'il faut l'en croire, est de moitié dans ses projets de richesse et d'ambition.

J'allais prolonger ma conversation avec M. Caraman quand un choc horrible me renversa avec lui. Un bruit de vaisselle cassée retentit dans les buffets, et la voix du capitaine, tonnant sur le pont, me fit sortir de ma cabine.

M. Caraman me suivit. Tous les matelots étaient occupés à débarrasser les haubans du grand mât de perroquet qu'un violent coup de vent avait coupé.

— Allons, bon! dis-je à Caraman, si les avaries se mettent de la partie, nous pourrons bien n'arriver à Vera-Cruz que l'année prochaine... si nous y arrivons.

— Patience! répondit-il, après l'orage, le beau temps!

Et il s'en alla aider les matelots à débrouiller les cordages.

Caraman était un homme brave et fort. Je suivais de l'œil tous ses mouvements intrépides. — Rien ne l'effrayait, ni le roulis qui le faisait choir à chaque pas, ni les vagues qui déferlaient furieuses sur le pont. Son énergie semblait invincible, son courage inébranlable. On le voyait courir partout, là où le renfort de ses bons bras était utile. Les matelots le guidaient, le conseillaient, et l'on pouvait voir qu'ils faisaient grand cas de lui. M. Darvis lui-même avait plusieurs fois crié bravo au digne jeune homme qui, fier de se rendre utile, remerciait tout le monde et redoublait d'activité. Comment se fait-il qu'il y ait des hommes assez favorisés pour se rendre aptes à

toutes choses? Ce jeune homme, qui n'avait jamais quitté son pays natal, avait été assez fort pour vaincre le mal de mer, pour s'amariner en quelques jours. Moi, qui, malgré mon habitude des longues traversées, n'ai jamais pu avoir le pied marin, je tremblais, en voyant courir Caraman, qu'il ne se brisât la tête contre quelque caisse ou qu'il ne fût emporté à la mer à chaque coup de roulis.

La tempête dura trois jours. On parlait d'aller relâcher dans l'île de Wight, quand, tout à coup, le temps s'amenda et le vent nous devint favorable. M. Darvis mit le cap en route, et, après dix-sept jours de la plus fatigante navigation, nous parvînmes à *démancher*.

. . . .

Nous étions par le travers des Açores, le temps était superbe, la brise fraîche, la mer unie, nous filions dix ou douze nœuds; les passagers fumaient et chantaient, assis sur la dunette; Caraman lisait, appuyé sur le cabestan. Je descendis dans la chambre du capitaine que je trouvai occupé à écrire son journal.

— Mon cher capitaine, lui dis-je, je suis fâché de vous déranger; mais je ne sortirai d'ici qu'après que vous m'aurez raconté la fin de l'histoire de l'autre jour.

— Ah! fit-il, vous y pensez encore?

— Pardieu! si j'y pense.

— Eh bien! prenez un cigare, remontez sur le pont, je vais vous rejoindre sur le banc de quart.

En un clin d'œil, le capitaine fut à mes côtés.

— Voilà, dit-il, un temps superbe.

— Et qui vous permettra...

— C'est juste, je dois m'exécuter... Eh bien! écoutez donc :

« Il y a dix ans, j'étais à l'île Bourbon, prêt à appareiller pour revenir en France. J'allais donner l'ordre de lever les ancres lorsqu'un aide de camp du gouverneur vint me remettre une lettre qui m'enjoignait de différer mon départ de quelques heures et de me rendre immédiatement auprès de Son Excellence. Arrivé au palais, je fus conduit auprès de l'amiral *** [1] qui, assis à son bureau, s'occupait à signer quelques lettres, tout en causant avec un officier supérieur qui me parut être fort malade.

« — Monsieur Darvis, me dit le gouverneur, je vous ai prié de venir me trouver pour vous demander s'il vous serait agréable de prendre à votre bord M. le capitaine de vaisseau *** que voici.

« En entendant prononcer le nom de cet officier, je sentis un frisson me parcourir tout le corps, je vis mon visage pâlir dans les glaces, et quelque chose de froid, de douloureux, m'étreignit le cœur. Mes yeux, fixés sur l'officier supérieur, venaient de

1. Le gouverneur de Bourbon n'est ordinairement qu'un capitaine de vaisseau.

reconnaître celui qui, vingt ans auparavant, avait voulu me faire fouetter, parce que je l'avais fait tomber de son banc de quart, et que je lui avais brisé son cercle. Le gouverneur semblait impatient de mon silence ; mais moi, en proie à la plus vive émotion, je ne pouvais trouver un mot pour lui répondre.

« — Eh bien ! fit-il, est-ce que vous ne m'avez pas entendu, monsieur Darvis?

« — Pardon ! balbutiai-je ; mais...

« — Mais quoi?...

« — Je voudrais savoir, monsieur le gouverneur, si, en supposant qu'il ne me fût pas agréable de prendre M. le capitaine de vaisseau à mon bord, il serait dans l'intention de Votre Excellence de m'en donner l'ordre...

« — Évidemment, monsieur ! répondit l'amiral en me regardant avec étonnement.

« — Alors, j'obéirai à votre ordre, mon amiral.

« — Je l'espère bien, et vous voudrez aussi ne point oublier que, M. le commandant étant hiérarchiquement votre chef, vous lui devez tous les égards...

« — Pardon, Excellence ! fis-je avec un froncement de sourcils qui n'échappa point au gouverneur ; quand je suis à mon bord, je n'ai plus de chef. Je suis maître sur mon pont, et il n'est ni amiral, ni capitaine de vaisseau qui puissent prétendre à être mes supérieurs... Quant aux égards à avoir pour mes passagers, quels qu'ils soient, c'est là une affaire

d'hospitalité, de savoir-vivre, à laquelle je n'ai jamais manqué, et qu'il est tout à fait inutile de faire inscrire sur mes lettres de bord.

« J'étais dans un état d'irritation incroyable. Le bon gouverneur me regardait fixement comme pour voir si je n'avais pas perdu la raison ; enfin, il me dit :

« — Je vous avertis de vos devoirs envers vos passagers...

« — Mes devoirs envers mes passagers sont ceux-ci : leur donner à boire et à manger, les soigner ou les faire soigner s'ils sont malades, les sauver en cas de naufrage, les ensevelir s'ils meurent, et les jeter à la mer avec un boulet aux pieds, leur dire un bout de prière, recueillir leur succession, la faire parvenir à leur famille ou à l'État, s'ils n'ont point de famille... Vous voyez bien, mon amiral, que je les connais, mes devoirs.

« — Mais, monsieur, on doit encore, outre tous ces soins que vous énumérez si brutalement, on doit encore à ses passagers, surtout quand ils appartiennent à une classe élevée de la société, les égards, la politesse, les prévenances que tout homme bien élevé est en droit d'attendre de tout autre homme bien élevé.

« — Amiral, dis-je, j'ai été bien mal élevé[1]. L'édu-

1. Il y a une trentaine d'années, la vie du matelot était fort dure. Aujourd'hui, un officier qui frapperait un matelot ou un mousse serait rigoureusement puni. La loi, en France, est égale pour tous.

cation à coups de pied et à coups de poing que j'ai reçue par messieurs vos collègues me dispense d'être un chevalier bien courtois à l'égard de messieurs mes passagers. — Une fois à mon bord, je n'entends pas qu'on me désobéisse, et je ferais jeter pardessus les bastingages le Grand Mogol ou le schah de Perse si l'un ou l'autre de ces augustes personnages, étant sur mon navire, ne reconnaissait pas qu'il n'y a, à mon bord, d'autre majesté que la mienne. Et, dans ma folle et insolente colère, j'ajoutai : — Vous traitez un peu le capitaine d'un navire de commerce comme un conducteur de diligence... Mais vous avez tort de faire cela. En avilissant la marine marchande qui, entre nous soit dit, rend pour le moins autant de services que la marine militaire, en l'avilissant, en la vexant, vous manquez au pays tout entier.

« — Monsieur, dit le gouverneur d'un ton glacial, je n'ai pas voulu vous interrompre... j'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez l'esprit d'insubordination... Je saurai en temps et lieu me souvenir de vos paroles ; mais, en attendant, rendez-vous sur-le-champ à votre bord où vous garderez les arrêts. Allez ! vous recevrez ultérieurement mes ordres.

« J'avais été, je l'avoue, plus qu'inconvenant envers l'honorable gouverneur de Bourbon, et je ne me rends pas encore bien compte aujourd'hui de la bonté dont il usa envers moi. Il pouvait très-certainement me mettre à pied et m'ôter le com-

mandement de mon navire. Il fut indulgent et bon, je l'en remercie dans mon cœur.

« En sortant du cabinet du gouverneur je jetai un furtif regard sur mon futur passager. La mine piteuse qu'il faisait me fit éclater de rire. Sans doute il n'était pas très-désireux de prendre passage sur un navire dont le capitaine lui semblait être une espèce d'ogre, affamé d'officiers de la marine de l'État.

« En arrivant à bord, mon lieutenant me remit une liste de tous les colis de M. ***, et, au bout de deux heures, celui-ci arriva dans un des canots du gouverneur.

« — Capitaine, me dit-il avec un rire ironique et presque insolent, bien que je vous sois passablement antipathique, il faudra pourtant que nous fassions bon ménage ensemble jusqu'à notre arrivée en France. Voici d'ailleurs une dépêche de Son Excellence le gouverneur; vous aurez le temps d'en méditer l'esprit.

« Je pris le pli que me tendait M. ***, et, sans lui répondre autrement que par un froid salut, j'ordonnai à mon lieutenant de lui indiquer sa cabine.

« Bientôt après on leva les ancres et nous partîmes.

. . . .

« Depuis vingt jours nous naviguions avec gros temps. Je venais de descendre dans ma chambre

pour me reposer un peu, quand j'entendis le bruit d'une manœuvre exécutée sans mon ordre. Je remontai en courant sur le pont et je trouvai M. *** sur mon banc de quart et en train de dicter à mon second un commandement très-militaire, et partant très-peu exécutable à mon bord. Il était évident que le capitaine de vaisseau me croyait endormi pour en agir ainsi. Quant à mon second, bon et simple jeune homme, il avait cru bien faire en s'efforçant de suivre les conseils de l'officier supérieur, et j'ai su plus tard que ce dernier lui avait promis sa protection pour peu qu'il voulût bien le laisser jouer au commandement pendant mon sommeil. La première chose que je fis fut de faire mettre mon second aux fers ; ensuite j'invitai M. *** à descendre dans sa chambre, ce qu'il fit sans dire un mot. Il avait sans doute compris, du moins je le pensais, toute la gravité de son tort, et je fus tout à fait désarmé par l'air de soumission avec lequel il m'abandonna le banc de quart.

« Après avoir vertement admonesté mon second, je le fis sortir des fers et je le menaçai de le traduire devant un conseil de discipline s'il lui arrivait une seconde fois d'oublier que j'étais son capitaine et qu'à bord du navire il n'y avait que moi qui eusse l'autorité et la responsabilité. Le pauvre diable me répondit qu'il n'avait pu résister aux instances du capitaine de vaisseau, et, pour obtenir tout à fait son pardon, il m'avoua que celui-ci s'amusait à criti-

quer ma conduite et à blâmer les manœuvres que je faisais faire; que souvent il lui était arrivé de tenir aux matelots des discours qui auraient pu m'ôter leur confiance. Après m'être assuré de la vérité de ces détails, je descendis dans ma chambre et je fis prier M. *** de venir m'y trouver.

« — Monsieur, lui dis-je froidement, savez-vous que j'aurais le droit de vous brûler la cervelle?

« — Vous, monsieur! fit le commandant avec son mauvais sourire, et qui vous donnerait ce droit-là?

« — La nécessité où je suis de m'opposer à vos projets...

« — Quels projets ai-je donc?

« — Vous voulez pervertir l'esprit de discipline qui doit régner parmi les hommes de ce navire...

« — Ah bah! fit M. ***, avec un ton d'impertinence impossible à rendre.

« — Monsieur, lui répondis-je avec une expression de volonté qui le fit pâlir, sur mon honneur sans tache de marin, je vous déclare que si vous vous permettez de faire une observation sur la conduite de mon bâtiment, si vous adressez la parole à mes matelots, je vous traiterai comme j'en ai le droit et le devoir.

« Je sortis, laissant le capitaine de vaisseau ricaner à son aise sur les paroles que je venais de lui dire, et je l'entendis crier à travers la porte de ma chambre :

« — Vous pouvez m'assassiner ou me faire assas-

siner, je le reconnais; mais ce droit-là, mon cher capitaine, il n'est pas mentionné dans les codes maritimes, et il appartient aussi bien aux bandits des grands chemins qu'aux bandits de la mer.

« — Monsieur, répondis-je de loin, les codes maritimes m'importent fort peu, je vous assure; je vous brûlerai la cervelle si vous continuez de vouloir révolutionner mon équipage, et vos conseils de guerre feront ensuite de moi tout ce qui leur plaira.

« Les efforts que je m'étais imposés pour paraître calme m'avaient fatigué : j'entrai dans le salon, j'y pris un grand verre d'eau; mais me trouvant mal à l'aise, je revins dans ma chambre et je me jetai sur mon lit, priant Dieu d'éteindre en mon cœur cette vieille haine de mon enfance que la présence de M. *** avait ravivée. Je venais de m'assoupir, quand le bruit d'une voix qui haranguait me réveilla en sursaut. Je croyais rêver et je dus, pour secouer mon sommeil, me frotter les yeux à plusieurs reprises. M. *** était sur le banc de quart; il avait assemblé mes hommes et il s'efforçait de leur faire croire à mon incapacité nautique. Sans vanité, monsieur, c'était là une rude tâche que s'était imposée le commandant. Tout mon équipage me connaissait de longue date; il avait, avec moi, fait deux fois le tour du monde; il avait essuyé cent tempêtes, et il savait bien que son capitaine ne dormait pas dans les jours de danger. Toutes les belles phrases de M. *** étaient donc assez mal accueillies par mes hommes qui,

sans doute par respect pour ses épaulettes, se contentaient de ne manifester que des murmures autour de lui. J'écoutai un moment tout ce discours anarchique en me disant en moi-même : « Allons! il paraît que le bon Dieu veut la mort de ce pauvre homme. Que sa volonté soit donc faite! »

« Je montai sur le pont, froid, sans rougeur au front, et sans sentir mon cœur battre plus fort qu'à l'ordinaire. J'étais si bien convaincu de mon droit et de ma victoire prochaine que je me sentais, au moment de condamner mon ennemi, cette sérénité de conscience qui me rendait pour ainsi dire clément et compatissant envers lui. J'allais, moi, simple officier marchand, condamner un officier de la marine royale. Il y avait, dans le jugement que j'allais porter, plus qu'une satisfaction personnelle : il y avait un triomphe assuré d'esprit de corps. Le marchand allait punir l'épaulette, le *conducteur de diligence* allait frapper de mort une aristocratie [1]. Il va sans

1. Il est bien évident qu'un capitaine de la marine de guerre ou de commerce n'a pas le droit de vie et de mort sur son pont. Il peut prendre toutes les mesures qui lui plaisent pour empêcher ses passagers de nuire à son autorité; mais il est toujours responsable de sa conduite envers eux, et il est certain que toute violence de sa part serait sévèrement punie.

Pour comprendre le récit de M. Darvis, il faut se rendre compte de l'état de surexcitation dans lequel il se trouvait et ne pas oublier que les hommes de mer ont des nerfs autrement faits que ceux des bourgeois.

L'histoire que je raconte est parfaitement authentique, et

dire que je ne raisonnais pas comme un légiste et que la passion troublait mon jugement. Enfin !... Je m'arrêtai à l'entrée de la dunette. M. *** m'aperçut. Il devint fort pâle, mais n'en continua pas moins ses invectives contre moi. Je me croisai les bras et le regardai froidement sans l'interrompre. Mes matelots ne bronchaient pas; mais à leur contenance et à leurs murmures, il m'était facile de voir que l'éloquence du commandant ne les persuadait pas beaucoup. Celui-ci, gêné par ma présence et voulant brûler ses vaisseaux, termina son allocution par la proposition de m'ôter le commandement de mon navire, s'offrant tout naturellement pour me remplacer.

« — Ah! c'en est trop! cria un de mes vieux gabiers, il faut aller prévenir le capitaine!

« — Le voici! il a tout entendu, répondit un novice en me désignant à tout l'équipage.

« — Oui, mes enfants, dis-je alors en avançant sur le pont, j'ai tout entendu. C'est une belle et bonne révolte envers votre capitaine que vous prêche monsieur. Vous voilà tous réunis, mes garçons, et c'est à vous de lui répondre.

« — Vive notre capitaine! à la mer le commandant! vociférèrent mes hommes.

M. *** lui-même m'en a donné les détails, il y a quelques années, avec une franchise qui lui fait le plus grand honneur. M. *** est toujours l'ami de M. Darvis.

« — Monsieur, dis-je alors au commandant, vous venez d'entendre ce que mes matelots me proposent; ils me proposent de vous faire jeter à la mer.

« — Faites! répliqua-t-il, vos hommes sont des imbéciles.

« — Donc, mes fils, poursuivis-je en m'adressant à tout l'équipage, vous jugez que celui qui vous a proposé de vous révolter contre votre chef mérite un châtiment?...

« — A la mer! à la mer! répondit tout le monde.

« — Monsieur, fis-je en m'approchant du commandant et en le forçant de descendre du banc de quart, vous avez, vous, un officier de la marine royale, failli à tous vos devoirs d'officier, vous avez voulu révolter ces hommes contre leur chef naturel... vous avez mérité la peine de mort...

« — A la mer! à la mer! répétèrent tout d'une voix les matelots. Pas de grâce pour cet homme! qu'il meure comme il l'a mérité! Vive notre capitaine!

« — Vous me permettrez sans doute, me dit tout bas M. ***, de me brûler la cervelle? Pourvu que je vous débarrasse de ma présence, le moyen doit peu vous importer...

« — Je vais, monsieur, lui répondis-je, vous donner une preuve de ma souveraineté ici, souveraineté que vous n'avez pas voulu reconnaître d'abord et qu'en ce moment vous ne nierez plus; et, me tournant vers l'équipage, j'ajoutai :

« — Mes enfants, cet homme n'est point votre ennemi. Votre bon sens, votre esprit de justice et de loyauté vous ont fait repousser avec mépris les odieuses propositions qu'il vous a faites. En le condamnant vous avez encore été justes et je vous approuve de l'avoir fait. Seulement, je dois vous dire que cet homme est mon ennemi, et qu'à moi seul il appartient de lui faire grâce de la vie... Je vous ordonne donc de reprendre chacun vos postes et de me laisser rentrer avec monsieur dans la chambre des passagers.

« Tous les matelots se retirèrent aussitôt, un peu contrariés peut-être de la modification que je venais d'apporter au résultat qu'ils attendaient.

« Je fis entrer M. *** dans ma cabine, et lui ayant montré un siége :

« — Commandant, lui dis-je presque gaiement, voulez-vous que nous causions un peu de notre jeune temps?

« — Je vous écoute, monsieur, répondit-il, toujours dédaigneux et glacial.

« Je lui racontai alors, en peu de mots, ce que je vous ai dit au début de cette singulière histoire ; je lui fis revoir en moi ce pauvre mousse de la frégate auquel il avait voulu infliger une injuste correction, et après lui avoir dit que j'étais assez vengé et que, bien convaincu de son impuissance à me nuire, je lui laissais pleine et entière liberté à mon bord, je vis le pauvre et hautain M. *** essuyer de grosses

larmes et se jeter à mes genoux pour me demander pardon.

« — Commandant, lui dis-je alors, un homme qui pleure me révolutionne atrocement. Essuyez vos yeux et embrassez-moi !... mon cœur est aussi malade que le vôtre, soyez-en bien convaincu! Et comme il hésitait à s'approcher, je l'attirai à moi et l'embrassai cordialement... J'ai, là, ajoutai-je en riant, d'excellent vin de Ténériffe; vous plairait-il d'en boire un verre à la santé de mon équipage et à notre prochaine arrivée en France?

« — Vous êtes bon et généreux, me répondit le commandant avec une profonde émotion, et, si je ne vous paraissais pas trop ambitieux, après ce qui s'est passé entre nous, je vous demanderais de m'accorder une part, si petite qu'elle soit, de votre amitié...

« — Commandant, dis-je, vous avez eu des torts envers moi; mais j'en ai eu aussi envers vous. Ce sont mes brutalités chez le gouverneur de Bourbon qui vous ont fait mon ennemi... Oublions pour jamais toutes ces misères qui nous ont rendu bien malheureux tous les deux.

« — Vous êtes un noble cœur, mon cher capitaine! murmura M. ***.

« — Bah! exclamai-je en lui tendant la main, dans toute cette longue et vieille haine il n'y a jamais eu entre nous deux... que vos épaulettes.

« Nous remontâmes un instant après sur le pont,

et cela au grand étonnement des hommes du bord.

« — Mes amis, leur dit le commandant, ne soyez point étonnés de ce que vous voyez. Vous savez que je suis malade... tout ce que vous m'avez entendu dire était le résultat de la fièvre. J'ai été fou, en délire, et il faut que vous me pardonniez comme votre brave capitaine m'a pardonné.

« Mes matelots crurent ce que leur dit le commandant, et, grâce aux vertus du vin de Ténériffe, ils eurent bientôt oublié les scènes étranges qui s'étaient passées sous leurs yeux.

« Nous arrivâmes heureusement en France. M. *** partit pour Paris, et c'est grâce à ses démarches, au zèle avec lequel il fit valoir mes humbles services, que le ministre de la marine m'a envoyé la croix d'honneur. »

Le capitaine avait fini son histoire; il sauta de son banc de quart et courut sur l'avant respirer le vent frais.

III

VERA-CRUZ.
ASPECT GÉNÉRAL DE CETTE VILLE. — ÉDIFICES.
PREMIÈRES IMPRESSIONS.

Je n'ai écrit les deux chapitres qu'on vient de lire que pour donner à mon cœur la douce satisfaction de parler du brave et honorable capitaine Darvis, et je dois avouer que je ne l'ai pas fait sans quelque appréhension. Connaissant toute la modestie de cet homme excellent, de ce bon et habile marin, j'ai tout lieu de croire qu'il ne me pardonnera pas mon indiscrétion; mais s'il se fâche trop fort, je le menacerai d'écrire toute sa vie et de la publier comme un noble exemple de dévouement et de courage, et alors il se taira bien vite. Je pourrai lui dire d'ailleurs que son noble et digne ami, M. ***, a lu mes deux chapitres et qu'il m'a donné la pleine autorisation

de les publier. C'est que M. *** est un homme d'un grand cœur et d'un noble caractère aussi.

Un long voyage sur mer, maintenant que tout le monde pérégrine, n'a plus guère d'intérêt à offrir qu'aux servantes de curé et aux portières. Il serait oiseux assurément de parler des cinq ou six tempêtes qui nous ont assaillis. Il y a sur terre des ouragans plus terribles que ceux qui font mugir les flots de l'Océan, et quand on songe aux tempêtes politiques dont notre vieille Europe est encore le théâtre, on trouve bien misérables et presque puériles toutes les colères de la mer. Je ne raconterai pas davantage nos succès à la pêche du requin, du marsouin, de la dorade, ce caméléon des hautes latitudes, ni la burlesque cérémonie du baptême des tropiques qui eut lieu à notre bord avec une grande pompe et durant laquelle le pauvre M. Caraman faillit être noyé; je ne décrirai ni les raisins *des tropiques*, ni les jolis petits poissons volants, les trigles, les exocets qui, tout pâmés, venaient s'abattre sur le pont pour y mourir bientôt. Tous les voyageurs ont plus ou moins longuement raconté ces détails.

Le 23 octobre, juste soixante-six jours après notre départ du Havre, nous mouillâmes dans la mauvaise rade de Vera-Cruz, à quatre ou cinq encâblures du fameux château d'Uloa.

Vera-Cruz, vue de la rade, offre un aspect des plus tristes; elle est assise au pied de hautes dunes de sable rougeâtre, et pas un arbre, pas une touffe de

verdure ne rafraîchissent l'aridité de son horrible paysage. Il faut, pour retrouver quelques traces de végétation, porter son regard un peu au loin. Il s'arrête avec plaisir sur la petite île de *Los Sacrificios* [1], toute verte et toute fière de montrer un petit fort autour duquel quelques blancs tombeaux s'élèvent en l'honneur de pauvres Européens, victimes du fléau de cette plage sinistre. Vera-Cruz a, comme toutes les villes des colonies espagnoles, beaucoup d'églises et de couvents. On voit quelques lourds clochers, quelques dômes grisâtres dominer les terrasses des maisons et, sur tous ces points culminants, des milliers de *zopilotes*, espèce de vautours noirs fort laids, se promènent en sautillant d'une façon comique. Cette ville, centre principal du commerce mexicain, est défendue par le château d'Uloa dont nous parlerons plus loin, et aussi par une simple chemise crénelée. Un très-beau môle, appuyé sur le bâtiment de la douane, s'avance dans la mer et sert de promenoir aux négociants et aux guetteurs de navires.

L'aspect général de Vera-Cruz est désagréable; cette ville ressemble beaucoup à une ville de Syrie par ses constructions massives et aussi par la malpropreté qui l'environne de toutes parts. Outre le château d'Uloa et quelques méchants fortins jetés

1. C'était sur cette île que les prêtres mexicains sacrifiaient des victimes humaines à leurs horribles idoles.

çà et là autour de ses murailles, elle est encore protégée, du côté de la mer, par une formidable ceinture de récifs sortant à fleur d'eau et présentant aux navires qui voudraient approcher les plus redoutables aspérités.

Au pied des dunes, on aperçoit quelques buissons de cactus épineux, et dans le lointain, voilée par un nuage rose, la longue chaîne des Cordillères avec son *Coffre de Perota* et son *Pic d'Orizaba*, couverts de neige.

Je descendis avec mes compagnons dans la barque du pilote, et, pendant que les douaniers faisaient l'inventaire de nos malles, je laissais mes yeux étonnés plonger dans la ville.

En sortant de la douane, nous aperçûmes l'immense hôtel intitulé : *Gran Sociedad,* et nous nous hâtâmes d'aller l'occuper avec nos équipages. Cet hôtel était alors dirigé par deux Français, les frères Galisse, de Bordeaux. On me donna pour moi seul une chambre à trois lits, longue et haute comme une cathédrale, blanchie à la chaux et meublée avec quelques chaises en bois, quelques tables et quelques lavabo. On cherche à avoir de l'air et de la fraîcheur, on sait se passer d'édredons et de tapis.

M. Lavallée, gérant du consulat de France, vint me voir dans la soirée, et j'appris par lui les derniers événements de l'Europe. Notre longue traversée avait vieilli mes nouvelles ; au lieu de conter, je me fis raconter.

Le lendemain, j'allai visiter MM. Adoue et Garrust, négociants français établis à Vera-Cruz, et pour lesquels on m'avait donné quelques lettres au Havre. Ces messieurs me reçurent sous leur porte cochère, dans le *zagouan,* comme on dit au Mexique. C'est là qu'ils tenaient leurs bureaux et une bonne partie de leurs marchandises; la meilleure raison à donner du choix de ce lieu, c'est qu'il est, de toute la maison, le seul endroit où l'on puisse trouver un peu de fraîcheur.

En quittant ces messieurs, et bien qu'il fît une horrible chaleur, je ne pus résister au désir de me promener à travers la ville. Les rues de Vera-Cruz sont tirées au cordeau ; toutes les maisons sont terminées par une terrasse, et elles ont à chaque fenêtre du milieu un lourd balcon en bois badigeonné, devant lequel est tendu obliquement un large rideau de toile ; c'est sur ce balcon que les dames mexicaines viennent respirer. On peut les voir là, à toute heure du jour, se peigner, se coiffer, fumer et regarder paresseusement les passants, la tête à demi cachée par un large éventail. Les trottoirs, construits en pierres madréporiques, sont assez larges, mais fort mal entretenus. Tout le jour on y voit dormir, sous les rayons d'un soleil atroce, des hommes du peuple appartenant à toutes les races américaines et dont le teint varie de l'ocre à l'ébène. Les nègres pur sang sont rares à Vera-Cruz : cela vient sans doute de ce que l'esclavage est aboli au

Mexique. Toutes les cargaisons prises sur la côte d'Afrique sont dirigées vers l'île de Cuba ou sur certains points de l'Union Américaine, contrée où le nègre en bonne santé continue toujours de valoir un peu plus qu'un bœuf et un peu moins qu'un cheval anglais.

Parmi les édifices remarquables de Vera-Cruz il faut citer la cathédrale, qui ressemble plutôt à une mosquée qu'à un temple chrétien. Dans presque toutes les constructions espagnoles, le style moresque domine, et il faut convenir que ce n'est pas là un malheur. Rien n'est plus gracieux que ces dômes entourés de balustrades découpées en trèfles, que ces colonnettes légères soutenant de lourdes arcades ou entourant de hautes fenêtres ogivales; rien ne charme les yeux comme ces corniches où la fantaisie des sculpteurs a ciselé tout un monde d'êtres fantastiques, et l'on ne peut se lasser d'admirer ces magnifiques rosaces, ces sveltes balcons, ouvragés comme une dentelle. J'aime l'ornementation arabe; car elle est tout illuminée, toute vivante et toute parlante. La poésie d'un peuple privilégié y semble écrite en pages ineffaçables.

Après la cathédrale vient le palais du gouvernement. Ce palais est très-élégant : dans un jardin, il serait un pavillon chinois; sur les rives du Bosphore, un kiosque; à Paris, un établissement de bains; à Vera-Cruz, il représente tout ce qu'il doit représenter. Du palais du gouvernement, je me rendis à la

Plaza. La *Plaza* ou marché est un grand bâtiment carré construit autour d'une vaste place au milieu de laquelle s'élève une petite fontaine. C'est là que les Indiens des villages voisins apportent leurs poules et leurs légumes, et que les pêcheurs de la côte viennent étaler leur magnifique poisson.

Beaucoup de rues sont encombrées de boulets, d'éclats de bombes et personne ne songe à les enlever. On dirait que les Mexicains veulent prouver aux Européens qu'ils sont gens aguerris et qu'un bombardement de leur ville n'est pas chose à les émouvoir beaucoup.

J'ai déjà parlé de la prodigieuse quantité de *zopilotes* qui existe à Vera-Cruz. Ces affreux oiseaux sont très-familiers; c'est à peine s'ils se dérangent de quelques pas pour vous laisser passer. Ils marchent en boitant et en tournant la tête et ont une sorte de gloussement particulier. On a pour eux une grande condescendance. Ils se sont faits les balayeurs de la ville, et le gouverneur, pour leur témoigner sa reconnaissance, les protége par ses édits et punit d'une amende de vingt-cinq piastres tout curieux qui en abat un pour l'étudier.

Ce qui me surprenait le plus dans mes courses à travers la ville, c'était l'air maladif des habitants. Il n'y a guère à Vera-Cruz que les Indiens qui soient bien portants. Tous les Européens, et même beaucoup de Mexicains de l'intérieur, ont un visage livide et une démarche lente comme des convalescents.

Tous les Français que je rencontrai me parurent des gens déjà morts et revenus sur la terre pour y mourir une seconde fois.

Le climat de ce pays est épouvantable. Il tue comme un poison des Borgia. Jamais je n'ai ressenti une chaleur plus étouffante, respiré un air plus lourd, plus malfaisant que sur cette plage horrible. A Vera-Cruz, rien ne résiste au climat. Les fers sont rongés en deux ans. J'ai vu des barreaux de croisées en gros fer; ils étaient déchirés, perforés comme s'ils eussent été calcinés. L'air empesté de ce pays détruit tout, hommes, végétaux et métaux.

Fatigué, non sans raison, d'une course de plusieurs heures sur le pavé de Vera-Cruz, je m'acheminai vers le port, afin de pouvoir plus facilement retrouver mon hôtel. Mes habits étaient trempés de sueur, j'avais le front ruisselant et les yeux injectés de sang. En rentrant chez moi, je trouvai M. Galisse aîné qui me dit :

— Si vous continuez à vous promener ainsi en plein jour à travers les rues de cette ville atroce, je dois vous prévenir, monsieur, que vous ne serez pas longtemps mon hôte.

Je pris un bain et me couchai. Ma promenade m'avait rendu malade.

IV

LA SOCIÉTÉ MEXICAINE.

Je reçus beaucoup de visites pendant les quelques jours que je gardai la chambre. M. Darvis, mon bon et aimable capitaine, venait tous les soirs me tenir compagnie, et M. Caraman, mon compagnon de voyage, était venu s'installer près de moi, en qualité de garde-malade et d'intelligent secrétaire[1]. M. Francis Lavallée, gérant du consulat de France

1. Caraman partit pour Mexico avec une petite bourse que le capitaine et moi lui avions faite. Il travailla de son métier cinq uu six mois dans cette ville. Enfin il la quitta pour aller en Californie. Je reçus une lettre de lui à Guatemala : cette lettre était datée de San Francisco. Il me faisait de cette étrange ville un tableau effrayant.

M Caraman commençait à perdre ses belles illusions dorées. Puisse-t-il avoir été assez heureux pour revoir la France!

à Vera-Cruz, eut la bonté de me consacrer tous ses loisirs, et je dois à sa complaisance beaucoup de renseignements utiles que mon court séjour à Vera-Cruz ne m'eût pas permis de recueillir. Cet honorable Français se plaignait beaucoup de la cherté de toutes choses dans ce pays. Il avait habité longtemps la Havane, et il prétendait qu'il vivait plus aisément dans cette ville avec son petit traitement de chancelier qu'à Vera-Cruz avec son traitement de gérant.

— Ici, me disait-il en riant, tout est hors de prix : un chou coûte trois réaux, et pour un réal on n'a que deux oignons.

Ces détails de pot-au-feu étaient de la plus rigoureuse vérité. M. Lavallée était chargé de famille, et, pour vivre honorablement, il était obligé de s'imposer les plus rudes privations. La position de presque tous les agents de la France à l'étranger est toujours fort précaire. Nos députés qui n'ont pas beaucoup voyagé sont toujours très-parcimonieux lorsqu'il s'agit de payer la représentation du pays à l'extérieur. Ils ont le tort d'établir le traitement des agents sur le prix des choses en France. Je pourrais entrer très-avant dans cette grave question de la rémunération de nos consuls à l'étranger et prouver, par des chiffres, l'impossibilité où ils se trouvent de vivre avec leur traitement ; mais ce n'est pas ici le lieu de faire un sermon à nos économes députés. Nos consuls sont presque tous et partout dans la

gêne, et on ne leur tient malheureusement pas assez compte des efforts qu'ils font pour la cacher aux étrangers[1]. Ils sont pauvres, mais ils jouissent partout d'une considération bien méritée et que leur envient souvent les agents des autres pays.

Quand je pus sortir, je me fis présenter chez quelques-uns des riches négociants du pays. Le haut commerce est presque entièrement dans la main des Européens. Les Mexicains, très-paresseux de leur nature et aussi très-peu capables de concevoir de grandes affaires, laissent à l'activité des étrangers le soin de les pourvoir de tous les objets nécessaires à leur dispendieuse et frivole existence, se bornant, pour la plupart, à médire d'eux et à les jalouser pour peu qu'ils aient le bonheur de faire fortune. On ne comprend pas bien, en Europe, tout le courage, toute l'intelligence, toute la persévérance qu'il faut que possède un négociant pour réussir dans ce pays où la loi n'existe que sur le papier et dont le gouvernement mexicain semble ne savoir se servir que pour entraver le commerce et pour vexer, rançonner, écorcher les hommes hardis qui s'y livrent. Les archives de notre légation à Mexico sont remplies des réclamations des Français résidant au Mexique. Tantôt c'est le gouvernement qui frappe, sur telle ou

1. La France peut être fière de ses représentants à l'étranger. Instruits, laborieux, patients, ils servent le pays avec le plus noble dévouement, sacrifiant presque toujours leur fortune personnelle pour faire honneur à leur position.

telle maison, une contribution de guerre dont le chiffre est toujours arrêté arbitrairement; tantôt c'est un corrégidor qui barre la route jusqu'à ce que le négociant lui ait fait agréer un présent; tantôt c'est un chef de voleurs qui s'empare de tout un convoi de marchandises; une autre fois c'est le directeur des douanes qui enfle les chiffres de son tarif ou qui prohibe tout un chargement de navire. Le négociant est tiré à quatre chevaux, et quoi qu'il fasse, il faut toujours qu'il laisse une partie de son gain à l'improbité mexicaine.

La société de Vera-Cruz est assez étroite. On ne consent guère à résider dans cette ville que pour y faire fortune. Dès qu'on a amassé quelques vingtaines de mille piastres, on s'achemine au plus vite vers Jalapa, pays très-frais, très-salubre, et où la fièvre jaune n'est jamais entrée. La fièvre jaune, la terreur des étrangers, est, s'il faut en croire les indigènes, une maladie moins terrible qu'on ne le dit. Il faut, selon eux, dès qu'on en ressent les premiers symptômes, se coucher, s'armer de courage et de patience et prendre, avant d'envoyer chercher un médecin, un litre d'huile d'olive dans lequel on fait couler du jus de citron et quelques poignées de sel de cuisine. Cette maladie n'est, toujours d'après les naturels, pas *plus dangereuse que les fortes fièvres typhoïdes*. C'est déjà bien assez, on en conviendra. Je dois ajouter, pour être juste envers ce fléau, qu'il ne tue pas toujours. J'ai connu plusieurs Français

qui en avaient été atteints et qui n'en sont pas morts.

Dans un salon de Vera-Cruz, toutes les dames fument la cigarette, toutes babillent et jouent de l'éventail. Le luxe n'existe pas; la chaleur proscrit tout ameublement où l'air ne circule pas. Les dames mexicaines jouent presque toutes, et fort bien, de la guitare. Cet instrument insipide remplace presque partout le piano, instrument qui ne vaut pas mieux, mais qui fait plus de bruit.

On me conduisit au bal chez l'une des célébrités financières du pays. Je ne trouvai là aucun plaisir. C'était une pâle copie de nos fêtes parisiennes, moins le charmant entrain, moins la gracieuse amabilité des dames de mon pays. Les Mexicaines sont pourtant fort jolies. Elles ont toutes un petit pied ravissant et pour lequel la pantoufle verte de Cendrillon serait trop large; elles ont des yeux doux comme le velours, une bouche fraîche et rouge comme la fleur du grenadier; des cheveux longs, soyeux et noirs comme du jais; une taille admirable; mais (où n'y a-t-il pas de mais?) à tous ces avantages, à tous ces charmes détaillés froidement, il manque ce je ne sais quoi qui est le complément ou plutôt le rayonnement de la beauté.

Dans le beau monde mexicain, on ne trouve rien de national. Hommes et femmes, tout le monde veut paraître européen. C'est le travers de tous les demi-civilisés de nous vouloir singer. Ils ne s'aper-

çoivent pas qu'ils effacent en eux toute grâce naturelle et qu'ils ne nous prennent que nos ridicules. Il est des salons où le *genre anglais* est en faveur. Le maître de la maison est habillé comme John Bull, et il s'étudie à estropier sa propre langue pour mieux attraper l'accent britannique. Dans d'autres, on veut *être Français*. C'est ordinairement la dame qui se charge de ce rôle difficile. Sa toilette est copiée sur celle des vertus de la rue de Bréda, et sa conversation est toute fleurie de coq-à-l'âne et de calembours[1].

Un bal à Vera-Cruz est, je le répète, un divertissement fort assommant. D'abord, il fait trop chaud pour danser; ensuite, il est peu agréable de voir ruisseler la sueur sur le front et sur la poitrine de ses danseuses. Les hommes se montrent peu empressés pour la danse; ils laissent sans pitié leurs femmes s'ennuyer sur leur chaise, tandis qu'ils se livrent à leur infernal amour du jeu. Il n'est pas rare de voir, assis à une table, dans un coin du salon, deux joueurs acharnés, confiant au sort d'une carte toute leur fortune. On joue d'abord ce qu'on a dans sa bourse, puis viennent les enjeux sur parole qui vident la caisse; alors on passe au magasin, et, quand on a perdu ce qu'il renferme, on joue le char-

1. Les commis voyageurs font un tort considérable à notre pays. On s'imagine à l'étranger que leur gros esprit est l'esprit de tous les Français, et c'est là véritablement un grand désagrément pour les voyageurs qui ne sont pas des commis.

gement du navire qu'on attend. Pour beaucoup de Mexicains, le jeu est tout à fait une industrie. J'ai connu un *arriero* qui avait perdu cent mille piastres au *monte*. Un négociant de Vera-Cruz joua un soir sa maison et, après l'avoir perdue, il joua sa femme qui lui resta, tant il est vrai qu'il y a au jeu des veines malheureuses qui ne finissent pas. Les prêtres eux-mêmes ne sont pas exempts de cette horrible passion. Il n'est pas rare d'en rencontrer dans toute maison où le jeu est en honneur. Les gens du peuple ne sont pas plus sages, et, pour jouer de plus faibles sommes que les négociants, ils n'en sont pas moins passionnés pour le *monte*. C'est souvent, parmi eux, le couteau qui met fin aux disputes qui éclatent autour du tapis vert de l'*estanco*, et plus d'une fois un réal en discussion a servi de prétexte pour donner la mort à un des joueurs.

Je rentrai chez moi fort ennuyé de ma soirée et fort mal impressionné par les observations que j'y avais faites.

Le lendemain, M. Delpont, un Français établi à Vera-Cruz depuis plusieurs années et connaissant parfaitement toute la république, vint me voir et me proposa de me conduire dans un bal que donnait un de ses employés, à l'occasion du mariage de son fils.

— Je vous assure, lui dis-je, que je suis peu d'humeur à aller au bal aujourd'hui.

— Bah ! me répondit-il, le bal où je veux vous

mener ne ressemblera pas du tout à celui où vous étiez hier.

— J'irai donc, fis-je avec indifférence.

— Eh bien, tenez-vous prêt pour huit heures, je viendrai vous chercher.

— Je m'habillerai à sept heures et demie pour ne point vous faire attendre.

— Ne vous habillez pas du tout, cela sera beaucoup mieux pour vous. Là où nous allons, on apprécierait fort peu vos gants clairs et votre habit noir. Mettez une jaquette de toile et laissez au fond de vos malles vos jolies cravates parisiennes.

— Mais où diable prétendez-vous donc me mener?

— Dans un monde très comme il faut, au sein d'une des familles les plus honorables de ce pays.

— Sérieusement?

— Très-sérieusement!

— Adieu donc! vous me trouverez ici à huit heures et dans le costume que vous m'avez indiqué.

M. Delpont partit en riant et en me promettant beaucoup de plaisir pour le soir.

... A l'heure convenue, il arriva.

— Venez, me dit-il, nous sommes en retard de cinq minutes, et il ne faut pas faire attendre les mariés.

Nous arrivâmes bientôt devant une pauvre maison bâtie au bout d'une sombre rue du port. Quelques copeaux de sapin flambaient devant la porte, en

signe d'allégresse, et le bruit de plusieurs guitares, grinçant sous les doigts d'Indiens demi-nus, retentissait aux fenêtres du premier étage. Sur un signe de M. Delpont la porte de la maison s'ouvrit, et nous trouvâmes sur la première marche de l'escalier deux enfants tenant un plateau d'argent sur lequel étaient un gâteau, une bouteille et un verre. Ces deux enfants, fille et garçon, pouvaient avoir, la fille, dix à douze ans, le garçon, quatorze ou quinze. Delpont embrassa la jeune fille, prit le verre plein qu'elle lui tendait, le vida, et lui fit un compliment que je n'entendis pas. Bientôt vint mon tour de boire et d'embrasser la jeune fille. Ce furent choses vite faites. M. Delpont lui fit pour mon compte un nouveau compliment, et, quand il l'eut achevé, nous montâmes l'escalier, précédés par les deux enfants.

Dans un long salon tout enfleuri se tenaient, rangées contre les parois, une cinquantaine de personnes des deux sexes. Les hommes portaient pour tous vêtements une chemise flottante et un pantalon de calicot blanc; ils étaient chaussés de souliers en peau de cerf et coiffés d'un chapeau d'écorce à larges bords. Les femmes étaient habillées comme des poupées : leur costume, fort original, se composait d'une chemise transparente, ornée de dentelles sur la poitrine et brodée de soies de couleur; un large jupon à gros volants, très-serré à la taille, enveloppait leurs jambes, et, par sa longueur, cachait leurs pieds, chaussés de fins souliers de satin

blanc ou rose. Toute cette société appartenait à la classe des *ladinos*.

M. Delpont distribua des cigarettes à tout le monde ; un grand vieillard, qui paraissait être le maître de cette maison, ordonna aux musiciens de jouer une contredanse, et bientôt le bal commença.

Je m'approchai de M. Delpont et lui demandai laquelle de toutes ces dames était la mariée.

— Mais, dit-il, vous le savez bien, puisque vous l'avez embrassée.

— Comment! m'écriai-je, ces deux enfants qui nous ont reçus sont les mariés?

— Certainement.

— Mais quel âge a donc cette jeune fille?

— Onze ans.

— Et son... mari?

— Quatorze.

— Et c'est à cet âge qu'on se marie dans ce pays?

— Oui, généralement, dans cette classe.

— Mais ce mari et cette femme sont des enfants. Voyez-les tous les deux : la *femme* mange des bonbons et joue avec une poupée, le *mari* s'amuse à compter les pièces d'argent cousues sur ses pantalons. C'est une abomination, un pareil mariage !

— Possible.

— Et quelle est la raison qui force les parents à marier leurs enfants si jeunes?

— Je ne pense pas qu'ils puissent en trouver une

meilleure que le plaisir qu'ils ont à donner une fête. D'ailleurs les prêtres sont là pour les pousser à se débarrasser de leurs enfants, et l'occasion de se divertir que leur offre un mariage est toujours saisie par eux avec empressement.

Notre conversation fut interrompue par un bruit de voix au fond du salon. Deux *mozos* déclamaient des vers improvisés en l'honneur des jeunes époux, et tout le monde les écoutait avec un charme infini.

Les danses mexicaines sont peu gracieuses. Les hommes tournent en sautillant autour de leurs danseuses, et celles-ci piétinent très-vite sur leurs falbalas. Il y avait à ce bal quelques jolies têtes de femmes. La *ladina,* bien que très-brune, n'est pas sans beauté. Sa taille est svelte, élancée; elle a de belles dents blanches, de grands yeux noirs, un petit pied qui semble plus propre à la danse qu'à la marche, et que toute dame de cette classe a toujours soin de chausser d'un joli petit soulier de satin. L'homme est généralement moins bien que la femme. Il est petit, ses cheveux sont noirs, gros, durs; il a les lèvres épaisses, la peau couleur de cacao. Le mélange du blanc et de l'Indien forme ce qu'on appelle la race *ladina;* le mélange du nègre et de l'Indien produit la race *zamba,* la plus hideuse de toutes les races humaines.

L'exiguïté de l'appartement où nous étions, la raréfaction de l'air, l'odeur de sueur qui nous prenait au gosier, la fumée des cigares, des cierges

résineux, le tapage infernal d'un orchestre charivarique, toutes ces causes ajoutées aux tristes réflexions que nous faisait faire ce mariage nous forcèrent, M. Delpont et moi, d'abandonner le bal, où d'ailleurs notre présence était pour les invités un sujet de gêne et de décorum forcé. Je pris congé des parents, je crois que j'embrassai encore une fois la mariée, et, après lui avoir souhaité beaucoup de bonheur, à elle et à son mari, je sortis.

Je ne m'étais pas plus amusé à ce bal de *ladinos* que je ne m'étais amusé la veille au bal d'un des nababs du pays. Ces enfants mariés m'avaient rendu triste.

V

LES ENVIRONS DE VERA-CRUZ.

La fête de la Toussaint est à Vera-Cruz, comme le jour du nouvel an chez nous, la fête des étrennes. C'est ce jour-là qu'on distribue des bonbons et des jouets à tout ce que l'on a de filleuls et de petites cousines. La *Plaza* est encombrée de tentes, de boutiques, d'étaux chargés à rompre de bonbons, de gâteaux et de joujoux. Vers le soir, hommes et femmes, citadins et *leperos* (gens du peuple), toutes les classes, tous les âges se mêlent, se confondent pour jouer du sifflet. Les voleurs, très-nombreux au Mexique, tirent toujours bon parti de cette allégresse générale.

Le consul des États-Unis, M. Pommarès, vint avec M. Delpont m'inviter à faire une promenade à cheval autour de la ville, et j'acceptai avec joie leur aimable invitation. M. Pommarès est Français ; c'est

un jeune homme fort instruit et d'une générosité sans limites. Il a rendu beaucoup de services à ses compatriotes et a eu le bonheur de ne pas faire un ingrat. Tous les Français que j'ai connus à Vera-Cruz m'ont toujours vanté le caractère noble et chevaleresque de M. Pommarès, et j'ai pu moi-même apprécier plusieurs fois le mérite de cet homme excellent.

Devant la porte de l'hôtel, des *mozós* tenaient en main trois magnifiques chevaux mexicains. Le cheval mexicain est généralement petit; il a le poitrail large, les jambes minces et nerveuses et l'œil en feu. Il a quelque ressemblance avec le cheval arabe, e pourtant il en diffère essentiellement par la structure. Il est plus court, plus en chair, et n'a point cette noblesse particulière aux chevaux des plaines de la Mitidja. On le nourrit avec du maïs, de l'*alfarfa* (espèce de luzerne), et quelquefois aussi avec de la paille hachée que l'on mouille avec de l'eau de son. Le prix d'un beau cheval, au Mexique, varie de 800 à 1,000 piastres. Il est des mules de selle qui ne se vendent pas à moins.

Nous traversâmes au pas la rue principale de la ville, dérangeant les zopilotes et les Indiens, et nous faisant maudire par les uns et les autres. Nous sortîmes par la porte de *Tampico,* et M. Pommarès, voyant que je voulais lancer mon cheval, me pria d'attendre, pour le faire, que nous eussions dépassé le chemin de fer.

— Il y a ici un chemin de fer? lui demandai-je avec étonnement.

— Vous allez le voir, me répondit-il gravement.

Nous arrivâmes bientôt devant une chaussée recouverte de mauvais rails mal joints et tout cassés.

— Eh bien ! fit M. Pommarès, que vous en semble? Vous nous prenez un peu, messieurs les nouveaux venus, pour des sauvages, et pourtant vous voyez que nous vous suivons de fort près en civilisation et en progrès...

— Si c'est avec ce chemin que vous comptez nous atteindre, lui répondis-je en riant, il pourra bien se faire, mon cher compatriote, que vous ne nous rejoigniez que dans l'autre monde. Voyons ! ajoutai-je, ne plaisantons pas... c'est là un chemin de fer... mexicain?

— Mais oui ! Il a déjà coûté quatre à cinq millions de piastres sans pouvoir s'étendre au delà de deux ou trois kilomètres. Pour faire un chemin de fer d'ici à Mexico, il faudrait l'éternité, et toutes les mines d'or et d'argent des Amériques ne suffiraient pas pour le payer. Vous n'avez pas d'idée de la difficulté que rencontre ici toute nouveauté qui veut s'y fixer. L'argent manque au gouvernement, qui n'a guère d'autre ressource que le produit de ses douanes ; les capitalistes du pays n'ont ni assez de confiance, ni assez de patriotisme pour entreprendre de grandes choses ; le peuple est stupide et paresseux, et, en outre, il a horreur des inventions européennes. Les

Indiens et les ladinos se croiraient ruinés, perdus, s'ils voyaient un convoi traverser leur pays, et pour s'opposer à la réalisation de ce qu'ils regardent comme un signe prochain de la fin du monde, pour combattre le *monstre* (c'est ainsi qu'ils nomment une locomotive), ils ne manqueraient pas de bouleverser leur pays et de culbuter tout gouvernement qui paraîtrait disposé à favoriser une aussi infernale entreprise. L'avorton que vous voyez a déjà produit deux ou trois *pronunciamentos* et fait sauter deux ou trois présidents.

Nous longeâmes quelques instants la voie ferrée, et, tout en causant, nous avançâmes dans la campagne. — Dans la campagne, il est impossible de voir un arbre : quelques nains végétaux, tels que nopals, aloès et chardons épineux, quelques haies frangées de volubilis de toutes couleurs sont les seuls arbustes qui croissent autour de la ville. Le souffle mortel du vent du nord ne laisse s'élever aucun arbre à plus de deux mètres de hauteur.

Nous arpentâmes au galop tout le camp des Américains. L'emplacement qu'il avait occupé était encore tout couvert de boulets, de pieux de tentes, de débris de harnais, d'éclats d'obus, etc. Des chevaux morts sont abandonnés dans ce lieu sans qu'on songe à les dépouiller. On compte sur l'appétit des zopilotes pour faire disparaître les cadavres ; mais ces complaisants balayeurs ne s'imposent pas toujours l'obligation de les dévorer tous. Il semble

qu'ils tiennent à en laisser une partie sur le sol, pour empester l'air et ne pas ôter au climat de Vera-Cruz sa détestable réputation.

Nous revînmes au pas par *el Paseo publico.* Le *Paseo* est tout simplement une allée dallée en bitume avec des bancs de pierre de chaque côté. Quelques pauvres acacias rabougris et moribonds font tout ce qu'ils peuvent pour donner aux promeneurs un peu d'ombre et de fraîcheur. Au bout de cette promenade sont groupés quelques cases, quelques bals indiens, quelques pauvres vacheries et quelques *carnicerias*[1] sur la porte desquelles pendent en rouges festons toutes sortes de viandes découpées en lanières et séchées au soleil. Tout cela forme une espèce de petit village, séparé du *Paseo* par un petit pont jeté sur une flaque d'eau pourrie, et dominé par une misérable église à moitié ruinée par les boulets des Nord-Américains.

Nous passâmes ensuite devant le *Campo-Santo.* Ce cimetière est entouré d'une muraille peinte en noir et en blanc. Une petite chapelle, d'architecture moresque, s'élève au centre, et une grande quantité de tombeaux dorés et peinturlurés l'entourent de tous les côtés. Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs jeunes femmes portant sur leur tête des enfants morts et coquettement couchés dans une corbeille ornée de fleurs et de rubans. Ces enfants,

1. Boucheries.

que l'on aurait pu prendre pour des figures de cire, allaient être enterrés par leurs mères. Aucun prêtre n'était là pour prier. Les prêtres, dans toutes les Amériques espagnoles, sont toujours des négociants ; ils vendent leurs prières et leur eau bénite comme on vend du madapolam et du vin ; ils ne savent point prier à crédit.

On m'a assuré que beaucoup de femmes du peuple se faisaient avorter ou étouffaient leurs nouveau-nés. On ne tient guère compte au Mexique de ces accidents-là, et le gouvernement n'a jamais eu la pensée de faire ouvrir dans les villages et les villes des registres où les naissances et les décès seraient constatés par les autorités civiles.

On me reconduisit à l'hôtel.

Le lendemain, MM. Delpont, Roland, Perrey et plusieurs autres Français résidant à Vera-Cruz vinrent me chercher pour faire une promenade à la *Boca-del-Rio*, petit village indien, bâti sur la rive droite de la rivière de *Médèin* et distant de cinq ou six lieues de Vera-Cruz. Après avoir pris à l'hôtel de quoi déjeuner, nous partîmes dans une lourde voiture attelée de quatre vigoureux chevaux andalous. M. Delpont nous accompagnait à cheval. Nous sortîmes par la porte de la *Merced* et nous côtoyâmes la mer pendant trois quarts d'heure. C'est sur cette affreuse plage que l'on peut se convaincre de la violence du vent du nord : des bricks, des goëlettes, des trois-mâts sont ensablés à environ cinq cents

pas de distance les uns des autres. Quand le vent du nord souffle violemment, les capitaines n'ont rien de mieux à faire que de venir se jeter à la côte. Ils n'ont que ce moyen pour sauver leurs équipages. De la ville de Vera-Cruz à la *Boca-del-Rio* on peut compter au moins cent navires échoués.

Le chemin, qui avait d'abord été facile, commença par devenir moins uni, et bientôt il fut infranchissable. La mer montait, montait rapidement, et, pour la fuir, il nous fallait escalader d'énormes bancs de madrépores avec notre voiture et nos quatre chevaux qui, dans cette circonstance, suffisaient à peine pour la traîner. Le cocher, voyant l'eau monter jusqu'à leur poitrail, prit un parti désespéré, et, fouettant à gauche et à droite, il lança son véhicule sur les rochers. Il est impossible de rendre l'effet produit sur nous par cette ascension périlleuse et tout à fait imprévue. Nous recommandions notre âme à tous les horribles dieux du Mexique, lorsque nos chevaux, écumants de sueur, épouvantés et tout surpris de ce qu'on avait osé leur faire faire, reprirent pied sur un sable fin et doux. M. Delpont, qui nous suivait des yeux, arriva tout ému et tout pâle, et il nous exagéra encore, sous l'impression de son émotion, les dangers auxquels nous venions d'échapper. Jamais je n'avais eu la pensée qu'on pût faire naufrage en voiture.

Enfin, le chemin étant redevenu bon, nous dépassâmes l'île de *Sacrificios,* et au bout d'une heure de galop nous arrivâmes à la *Boca-del-Rio*.

Ce charmant petit village est bâti sur un petit plateau boisé, à droite de la belle rivière de Médéin. Toutes ses maisons sont construites en joncs ou en roseaux, ou en fétus de cannes à sucre, et de manière à y laisser facilement entrer l'air et la fraîcheur; le toit, en forme de V renversé, est fait en feuilles de palmier et de bananier. Une petite église, toujours moresque, s'élève au milieu d'un cimetière tout gai, tout fleuri, et protégé par un mur blanchi à la chaux. Ce village est très-pittoresque.

On transporta nos paniers et nos bouteilles sous le corridor de la *posada,* et, en attendant que l'on arrangeât le déjeuner, j'allai avec M. Delpont me promener autour des cases. Sous le prétexte assez indiscret d'allumer nos cigares et tout en attendant que l'on nous donnât du feu, nous entrions dans les maisons. Delpont, très-versé dans la langue de don Quichotte, complimentait les habitants, tandis que je m'amusais, ne pouvant mieux faire, à inventorier leur mobilier : — un miroir, une image de la Vierge, quelques médicaments dans des fioles, une natte de jonc pour dormir, un hamac, quelques escabeaux de bois de cèdre, tels étaient les meubles d'à peu près toutes les maisons où nous entrâmes. Les Indiens nous accueillaient toujours avec empressement; leurs femmes me riaient au nez chaque fois qu'il m'arrivait de vouloir baragouiner leur langue, mais elles reprenaient bientôt leur sérieux en voyant leurs maris nous traiter avec déférence. Le costume de ces

bonnes gens est fort simple : un pantalon de coton blanc, une chemise empesée, une ceinture de crêpe rouge, un chapeau de paille, voilà pour les hommes! — une chemise garnie de dentelles, un jupon de cotonnade à ramages, voilà pour les femmes! Elles ne portent aucune coiffure; leurs cheveux sont arrangés en tresses et roulés avec un ruban de couleur autour de leur tête. Les hommes, les femmes, les enfants ont toujours la cigarette aux lèvres.

Nous tournâmes le village et nous nous enfonçâmes dans le petit bois qui l'environne. Je vis là, pour la première fois, et avec toute la joie d'un nouveau débarqué, des oiseaux-mouches vivants. Ils voletaient, ils pépiaient, les jolis petits, et mes yeux émerveillés les suivaient de feuille en feuille, de fleur en fleur. Sur l'invitation de M. Roland, il nous fallut retourner du côté du déjeuner; mais, arrivé à la *posada*, tout le monde trouva qu'il fallait, pour augmenter notre appétit, faire une promenade sur la rivière. On appela des Indiens, on prit une pirogue et des musiciens au village et on monta dans la gracieuse embarcation, faite d'un seul tronc de cèdre.

La rivière de Médéin est admirable : ses rives verdoyantes et toutes fleuries vous délassent de l'horrible sécheresse de la ville. Il est fâcheux qu'elles soient habitées par un grand nombre de caïmans. Sur de petits îlots verts qui s'élèvent sur l'eau, on voit de charmants oiseaux appartenant à

la famille des échassiers, et que les gens du pays appellent *garzas;* des perroquets, des oiseaux de toutes formes et de toutes couleurs passaient en sifflant au-dessus de nos têtes, et d'admirables papillons, larges comme les deux mains, aux ailes d'or et de feu, venaient parfois se poser, comme une riche et éblouissante cocarde, sur les chapeaux de nos bateliers.

Cependant nos deux musiciens faisaient grincer leurs vieilles guitares et chantaient des vers indiens d'une voix tremblante et gutturale qui m'agaçait prodigieusement les nerfs. Nos amis chantaient aussi, mais c'étaient les chansons de Béranger et celles d'Alfred de Musset.

Au bout d'une heure, nous abordâmes sur la rive gauche de la rivière, au pied d'une sucrerie appartenant à un Espagnol résidant à Vera-Cruz. Cet établissement, bâti sur une hauteur et dans un style moitié européen, moitié asiatique, entouré de champs de cannes, ombragé d'arbres de toute espèce, offre l'aspect d'un séjour délicieux. Curieux comme des Français, pour ne pas dire comme des Anglais, qui le sont encore plus que nous, et qui souvent poussent l'envie de voir jusqu'à la plus insolente indiscrétion, — nous entrâmes dans la sucrerie ; nous visitâmes les caves, les alambics, les pressoirs, et, après avoir tout vu, nous fûmes introduits dans un salon ayant vue sur la rivière. Le majordome nous offrit de l'eau-de-vie de cannes,

affreuse liqueur qui ressemble par le goût au genièvre et dont les Indiens sont très-friands. Nos musiciens pincèrent leurs guitares, et bientôt tous les *mozos* (ouvriers) de la ferme se mirent à exécuter des danses furibondes.

J'ai déjà dit que l'esclavage n'existait pas au Mexique. Les Indiens qui travaillent sur les habitations sont libres, mais leur liberté n'est pourtant pas aussi complète qu'on pourrait le supposer. Chaque famille d'Indiens, établie sur une terre, ne peut se dispenser de donner à ses maîtres une certaine somme de journées de travail. Le majordome a la faculté d'imposer à tel ou tel Indien tel travail qu'il lui plaît, et il ne lui ménage point les châtiments pour peu que ce dernier ne l'exécute point à la satisfaction de son despote. J'ai vu, dans plusieurs *haciendas*, un étrange appareil de supplice. Il se compose d'un madrier très-gros et très-lourd et fendu en deux parties; trois coupures sont faites à chaque pièce : une pour le cou, deux pour les mains. On couche le malheureux qui a encouru la colère du majordome sur la première pièce, et quand son cou et ses poignets sont entrés dans les entailles, on replace la seconde pièce sur la première, et on serre le tout avec de fortes vis. Cet affreux appareil de torture s'appelle le *zepo*.

Nous sortîmes de la sucrerie et nous redescendîmes la rivière. Notre déjeuner était prêt. Chacun de nous y fit honneur.

VI

LE CHATEAU D'ULOA. — EL NORTE.
M. LEVASSEUR. — LOS TOROS. — LES VOLEURS.

M. Manuel Robles, le gouverneur militaire de Vera-Cruz, avait bien voulu me donner la permission de visiter la fortéresse d'Uloa. Je pris un bateau et m'y fis conduire avec quelques personnes.

... La forteresse d'Uloa, longtemps regardée comme imprenable, bat la mer sur quatre côtés. Bien approvisionnée, bien servie, elle pourrait résister longtemps aux feux d'une escadre. Elle a des poudrières à l'abri de la bombe, des arsenaux, de vastes carrés pour la manœuvre et l'exercice des pièces. Malheureusement, elle est on ne peut plus mal entretenue : son phare est d'une malpropreté indicible; ses escaliers, tout encombrés d'immondices; sont obscurs et puants. Qui voit la forteresse

d'Uloa peut juger de l'apathie et de l'imprévoyance des Mexicains. Ils n'ont d'autre port que Vera-Cruz, car ceux qu'ils possèdent sur le Pacifique sont peu fréquentés par les marines européennes. Vera-Cruz est leur véritable entrepôt, la source de leur fortune, leur unique place de guerre du côté de la mer, et cependant ils ne font rien pour la conserver. Ils auraient pourtant si peu à faire : Vera-Cruz se défend déjà si bien par sa mer détestable, par ses récifs et par son effrayant *vomito negro*.

En sortant du château d'Uloa, nous nous rendîmes à bord du navire français où nous étions attendus pour déjeuner. Notre déjeuner dura trois jours. Le vent du nord (el norte) ayant soufflé toute sa colère sur la rade, il nous fut impossible de retourner à terre. Notre capitaine fit jeter toutes ses ancres, lancer de forts grappins sur plusieurs bouées, et, grâce à ces sages précautions, nous pûmes nous considérer un peu en sûreté. Les petits navires mouillés autour de nous chassèrent bientôt sur leurs ancres, et nous en comptâmes jusqu'à six qui furent entraînés à la côte. Le troisième jour, le vent tomba un peu et nous résolûmes d'affronter la forte houle qui restait pour rentrer en ville. En touchant le môle, deux de nos matelots tombèrent à l'eau ; mais nous pûmes aisément les aider à remonter dans l'embarcation. Nous mîmes pied à terre sans plus d'accidents.

Dans la journée, le packet anglais arriva, ame-

nant entre autres passagers le ministre de France à Mexico, M. Levasseur. — M. Levasseur débarqua, avec sa dame et ses domestiques, tout mouillé par l'eau de la mer, et le premier mot qu'il prononça, en entrant à l'hôtel, fut pour demander si quelqu'un pouvait lui prêter des chemises. Toutes les malles de M. Levasseur étaient restées à bord du packet.

L'arrivée de ce diplomate bouleversa tout l'hôtel. Les dames s'étaient habillées comme des madones et ne quittaient plus les corridors, dans l'espoir d'y rencontrer M. Levasseur, — je me trompe, Son Excellence monsieur le ministre de France. On établit partout une grande différence entre la personne et le personnage, entre l'homme et le titre dont il est revêtu, et ce n'est pas dans les États républicains que ces distinctions sont le moins observées.

M. Delpont arriva.

— C'est, me dit-il, aujourd'hui jour de *toros*. Voulez-vous y venir? Il y a un *banderillo* havanais qui, à ce que l'on assure, est plus habile et plus audacieux que Montès.

— Allons donc voir les *toros !* fis-je en passant mon bras sous celui de M. Delpont.

Nous arrivâmes au cirque. Deux ou trois mille spectateurs, parmi lesquels on pouvait compter plus de la moitié de femmes en grande toilette, occupaient tous les gradins.

Toutes les descriptions que j'avais lues sur ce

féroce spectacle, toutes les horreurs que j'avais entendu raconter furent réalisées devant mes yeux. Je vis des chevaux éventrés traînant leurs entrailles et les déchirant sous les pieds, des taureaux abominablement torturés, des hommes tués ou presque tués, et de belles dames, de gracieuses jeunes filles, se pâmer d'aise et applaudir comme des cannibales à ces atrocités. J'avoue ici, et peut-être à ma honte, que, durant ces combats disproportionnés, il m'arriva plus d'une fois de faire des vœux pour les taureaux. Je sortis dégoûté, rassasié de sang, de chairs palpitantes, et assourdi par les rugissements de la foule stupide et féroce.

— Eh bien! me dit M. Delpont quand nous fûmes hors du Cirque, j'espère que vous vous êtes diverti?

— Horriblement! lui répondis-je.

Un peuple auquel il faut de pareils spectacles pour l'émouvoir est un peuple condamné par Dieu. Quand on pense que c'est l'Espagne, l'Espagne la catholique, qui a doté ces pays de ces affreux divertissements, on n'est pas du tout tenté de se faire Espagnol.

Le packet anglais était parti pour Tampico. Je devais attendre son retour pour aller à la Havane, et j'employai les deux ou trois jours que je devais encore passer à Vera-Cruz à visiter ce que j'avais visité : les magasins, les promenades, la cathédrale avec son grand Christ nègre, lâche flatterie faite par

les prêtres aux hommes de couleur; ses vierges coiffées de bonnets en dentelle et même de chapeaux de paille, et toutes les petites figurines en cire accrochées par centaines à tous les saints qui ont la réputation de guérir telle ou telle maladie.

On est très-dévot dans ce pays. Les habitants ont toujours aux lèvres les noms de Jésus et de Marie; mais ces pieuses invocations ne les empêchent ni de voler, ni d'assassiner.

J'avais eu l'intention de traverser le Mexique pour me rendre à Guatemala; mais on me raconta tant d'histoires de voleurs, on me fit voir tant de précipices sur la route que je devais parcourir, que je dus, bon gré, mal gré, me résoudre à changer mon itinéraire.

Je note ici, et sans les arranger, plusieurs faits des voleurs du Mexique.

1° Une dame anglaise, partie de Vera-Cruz pour se rendre à Mexico avec son mari et une femme de chambre, fut arrêtée à quelques lieues de Puebla. On lui prit tout ce qu'elle possédait, on tua son mari, on viola sa femme de chambre, et, cela fait, on allait permettre à la dame de continuer son voyage, lorsqu'un bandit s'aperçut qu'elle avait au doigt une bague d'un assez grand prix. Aussitôt il lui ordonna de lui donner ce bijou; mais la pauvre femme, malgré tous les efforts qu'elle fit pour satisfaire la cupidité du scélérat, ne put parvenir à faire sortir la bague de son doigt. Les chairs étaient

gonflées autour ; elle lui montra sa main meurtrie en disant :

— Vous voyez bien que je ne puis vous la donner.

— Attendez! répondit le monstre, je vais vous aider à l'ôter.

Et, lui saisissant le poignet, il tira son couteau et lui coupa le doigt, qu'il lui rendit après en avoir arraché le diamant.

2° Une célèbre danseuse italienne revenant de Mexico fut arrêtée à dix lieues de cette capitale. Les voleurs la mirent complétement nue et exigèrent qu'elle dansât devant eux. La pauvre Italienne fut forcée de satisfaire cette fantaisie des brigands et beaucoup d'autres qui étaient plus difficiles. On la ramassa le lendemain, sur la route, dans un état à faire pitié.

3° M. Adoue, négociant français, fut arrêté et complétement dévalisé. Un voleur voulait lui casser la tête parce que M. Adoue avait gardé un doublon dans l'une de ses poches.

Je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer tous les vols et tous les assassinats qui se commettent presque tous les jours sur la route de Vera-Cruz à Mexico. Aussi, les négociants qui ne sauraient compter sur la protection du gouvernement ont-ils trouvé bon de traiter avec les voleurs. Il y a des chefs de bandits auxquels on paye une sorte de contribution pour qu'ils escortent les convois de marchandises. On m'a montré un certain don Pablo auquel le com-

merce a donné le titre de *Protecteur de la route*. Cet honorable coquin est fort estimé des négociants, et c'est à qui, parmi eux, aura l'honneur de l'avoir à sa table.

La justice, dans ce pays, est une véritable dérision. L'argent rachète tous les crimes, et il ne se trouve guère dans les prisons que les voleurs qui n'ont point eu les moyens de corrompre les juges ; les faux témoins, les malfaiteurs, les assassins de toute sorte circulent librement dans les rues, recevant toujours les saluts des autorités, qui manquent de force et peut-être aussi de probité pour les faire arrêter.

VII

MINES, COMMERCE, AGRICULTURE.

Le Mexique est une des contrées les plus riches de l'Amérique. Dieu y a répandu les dons à pleines mains : beaux arbres, belles fleurs, beaux oiseaux sur la terre et dans l'air, l'or et l'argent dans les entrailles du sol et dans le sable des rivières ; il n'a oublié qu'une chose : c'est d'y faire naître des hommes.

On exploite dans l'intérieur plusieurs grandes mines qui presque toutes sont dans les mains des étrangers. Les mines d'argent sont beaucoup plus productives que les mines d'or ; le filon y est plus fixe, plus constant, et les mineurs ont moins de déblais à faire pour l'extraire. Plusieurs compagnies, composées d'Anglais et d'Allemands, tirent tous les

mois, des mines qu'elles exploitent, une valeur de 80,000 à 100,000 piastres. Il y a encore, outre les mines d'or ruinées par les Espagnols, des cours d'eau aurifères que les Indiens se sont exclusivement réservés. Malheur aux Européens qui tenteraient de s'y arrêter! ils seraient bientôt mis en pièces par les laveurs de sable.

Le Mexique exporte un million de piastres tous les mois. L'argent destiné au dehors paye un droit de sortie fort élevé que chaque négociant s'ingénie à éluder.

L'agriculture est tout à fait négligée. Il y a, dans l'intérieur du pays, des fermes qui comptent vingt et trente lieues d'étendue. Leur produit, eu égard à la fertilité et à l'importance du terrain, est presque insignifiant. Il consiste en sucre et en cochenille. Le sucre est entièrement consommé dans le pays, mais la cochenille est vendue à Londres et dans les autres places de l'Europe. Plusieurs *haciendas* fabriquent de l'*aguardiente*, eau-de-vie obtenue par la distillation du mauvais sucre de cannes. Il se fait, dans toute la république, une prodigieuse consommation de cette liqueur, et c'est en partie pour l'obtenir que l'Indien secoue sa paresse et consent à se mettre au travail. Le *pulque* est, après *l'aguardiente*, la seule boisson qu'on fabrique au Mexique. On tire le pulque d'une plante grasse appartenant à la famille des aloès. Cette liqueur est blanche comme le poiré; fraîche, elle est un peu sucrée,

mais elle prend un goût acide et légèrement vineux après qu'on l'a laissée fermenter. Pour l'obtenir, il suffit de couper les feuilles du *pulque* à l'intérieur et de recueillir, avec une petite écuelle, le liquide qu'elles exhalent. On en remplit alors des vases d'argile, que l'on a soin de recouvrir d'un linge humide.

On cultive encore le tabac et le maïs dans les fermes. Le tabac est de qualité médiocre et il n'est guère consommé que par les Indiens. Le maïs est fort beau : chaque épi peut peser de quatre à cinq cents grammes. Il sert à l'alimentation des Indiens, qui le font cuire en pâte et en pétrissent des galettes qu'ils nomment *tortillas*. Les mules et les chevaux en consomment aussi une grande partie.

Mille sortes de fruits savoureux croissent sans le moindre soin. Parmi les plus utiles et les plus agréables se trouvent le platano, la banane, la goyave, l'avocat, la sapotille, l'anone, la mangue, l'orange, le citron, la lima, le cédrat, les noix de coco et de coyol. Les noix de coco renferment une liqueur douce et fraîche, mais dont il ne faut pas abuser. La nature, dans ce pays du soleil, prodigue à pleines mains ses trésors. Il y a des milliers d'Indiens qui trouvent leur vie dans les fruits des arbres des bois et des chemins, et c'est en quelque sorte la facilité qu'ils ont de vivre un peu partout qui explique leur paresse et justifie presque leur horreur du travail.

Le commerce d'exportation est de beaucoup inférieur à celui d'importation. Les capitaines de navires européens chargent des bois de teinture et d'ébénisterie qu'ils vont prendre dans la baie de Campêche ou de Tampico et qu'ils font débiter en courtes billes de manière à pouvoir les arrimer en guise de lest dans leurs cales. Ils reviennent ordinairement à Vera-Cruz pour compléter leur chargement avec des surons de cochenille, des groupes de piastres, des caisses de vanille, des peaux de bœufs, un peu de salsepareille, d'écailles de tortues et autres objets de plus ou moins de valeur.

Le commerce d'importation est très-considérable. Londres, Paris[1], Bordeaux, toutes les villes manufacturières et vinicoles de l'Europe inondent le Mexique de leurs divers produits. Les États-Unis lui fournissent de la farine, des salaisons, des voitures de luxe.

La mauvaise rade de Vera-Cruz est toujours encombrée de navires portant tous les pavillons du continent européen. L'argent roule de toutes parts. Un navire n'a pas sitôt débarqué son chargement qu'il l'a vendu fort cher aux négociants de Vera-

1. J'ai souvent entendu des Parisiens regretter que la ville de Paris ne soit pas un port de mer. Pour moi, je serais bien fâché qu'elle le devînt. Le jour où elle deviendrait une place de commerce, elle perdrait sa véritable grandeur. Elle est la capitale de l'esprit, de la science, et elle n'a rien à envier à Londres.

Cruz ou de Mexico. Si le gouvernement ne paralysait pas le commerce par les hauts tarifs de sa douane, le chiffre des affaires s'augmenterait du double en très-peu de temps; mais, outre l'élévation des droits à payer, les capitaines ont encore à en passer par toutes les vexations et les fantaisies des officiers de la douane. Il est vrai qu'ils s'entendent souvent avec eux et que, pour une somme toujours assez ronde qu'ils leur font accepter, les difficultés s'aplanissent bien vite. Il n'est pas de douanier qui résiste à un cadeau; c'est là un fait prouvé par tous les capitaines et commerçants de Vera-Cruz. On connaît si bien la vénalité des employés que l'on ne se gêne nullement pour marchander leur concours. C'est ordinairement dans les hôtels ou les cafés que l'on règle avec eux le plan d'un débarquement clandestin. Tous ces abus, le gouvernement ne les ignore pas, mais il est impuissant à les réprimer.

Un négociant me disait :

« Le jour où il n'y aura plus de voleurs au Mexique, ce jour-là il n'y aura plus de Mexicains. »

VIII

LE GOUVERNEMENT. L'ESPRIT NATIONAL DES MEXICAINS, LEUR CARACTÈRE, LEURS MŒURS, LEURS GOUTS, LEURS DIVERTISSEMENTS.

Depuis que le Mexique a secoué le joug de l'Espagne, plusieurs formes de gouvernement y ont été essayées. Tout naturellement, et à l'exemple des États-Unis, on adopta la forme républicaine ; mais bientôt le général Iturbide se fit proclamer empereur. L'empire mexicain fut presque aussitôt jeté bas et le malheureux empereur fusillé. Après plusieurs années de luttes sanglantes, le gouvernement républicain fut repris, et il dure encore aujourd'hui, malgré les soulèvements, les *pronunciamentos* et les révolutions qui se succèdent dans cet État extraordinaire.

Parmi les nombreux présidents qui ont gouverné

le Mexique, Santa-Ana est le seul dont le nom ait eu quelque retentissement en Europe. Bien que proscrit à l'heure où j'écris ces lignes, il compte encore beaucoup de partisans parmi les Indiens et les Ladinos. Quelques Européens m'ont vanté la fermeté de ce chef d'État. Santa-Ana avait un certain talent militaire propre à la guerre de guerillas qu'il soutenait, mais il était un politique et un administrateur pitoyable. Pendant le temps de sa puissance, M. l'amiral Baudin vint bombarder et prendre le fameux château d'Uloa. Le prince de Joinville, simple capitaine de corvette à cette époque, lança plus d'une vigoureuse bordée contre la vieille forteresse, et il eut le plaisir de lui faire autant de dommages que le désirait son jeune courage.

Le général Santa-Ana, en apprenant l'arrivée de notre escadre à Vera-Cruz, était accouru, menant à sa suite quelques régiments de l'intérieur, destinés à renforcer l'armée assiégée, et ce fut en poursuivant nos marins sur le môle, pour les forcer à se rembarquer, qu'il fut atteint par un boulet qui lui fracassa la cuisse.

Cette cuisse coupée fut enfermée dans une châsse d'or, promenée processionnellement dans toutes les rues de Mexico et déposée enfin dans une chapelle de la cathédrale jusqu'au jour où Santa-Ana dégringola du pouvoir. Les *Leperos*, qui avaient été adorer la jambe du président, furent les premiers à

la traîner par les rues, se vengeant ainsi du despotisme de leur ancien maître.

Ce général se faisait appeler Altesse, tout président de république qu'il était. Il vit aujourd'hui dans une petite île des Antilles et fait tout ce qu'il peut pour se faire rappeler dans sa patrie. Nous ne doutons pas qu'il ne parvienne à remonter au pouvoir pour en tomber une seconde fois.

Le gouvernement du Mexique a eu un ministre fort habile. C'était M. de la Peña y Peña. Cet homme d'État a publié quelques ouvrages de droit international et soutenu une très-longue discussion diplomatique avec le ministre de France, M. le baron Allaye de Cyprey.

Depuis Santa-Ana, dix ou douze présidents ont tour à tour essayé de faire le bonheur de la république. Ils ont paru et disparu comme des météores et sans donner à l'histoire le temps d'inscrire leurs noms dans son livre d'or.

Il n'existe pour ainsi dire pas d'armée au Mexique. Le gouvernement emprunte sa force à quelques bandes d'Indiens qu'il tâche d'enrégimenter et qui, dans les jours de tourmente, ne manquent presque jamais de se ranger du côté de l'émeute. Ses officiers, à part quelques exceptions, sont peu instruits, peu militaires. Leur nature les pousse toujours du côté d'où vient le désordre. Les généraux aspirent tous à devenir présidents et se disputent entre eux dans les jours de danger. C'est ce manque de toute

discipline et de toute capacité qui a amené les Américains du Nord victorieux au sein de la capitale du Mexique. La vieille tête du général Taylor savait concevoir un plan et le faire exécuter par ses hardis aventuriers.

Le soldat mexicain ne manque pas de bravoure ; mais il manque de ce courage froid qui fait la solidité des armées européennes. En plaine, il est incapable de tenir une heure contre le choc d'une armée, fût-elle d'un nombre très-inférieur à la sienne, et ce que j'avance ici a été cent fois prouvé pendant la dernière guerre du Mexique avec les États-Unis. M. le comte Raousset de Boulbon a lui-même pu, avec une poignée d'insurgés, tenir en échec les troupes du gouvernement pendant bien des mois. Quand on a lu le charmant roman : *Une Conversion*, on ne peut s'empêcher d'être profondément affligé en songeant à la malheureuse fin d'un écrivain qui, poussé par un esprit aventureux et un caractère chevaleresque, avait été guerroyer contre les Mexicains sans but ni raison et pour le seul plaisir de procurer à son âme de poëte de vives émotions qu'il ne pouvait plus trouver dans sa patrie. — Les Mexicains sont d'excellents cavaliers, propres à poursuivre une armée en déroute, propres surtout à la guerre de partisans ; mais on ne saurait entreprendre avec eux une guerre agressive.

Le gouvernement s'appuie encore sur le clergé, très-riche, très-nombreux et très-influent parmi les

populations indiennes et ladinas. Grâce aux jongleries qu'il emploie, il parvient à fanatiser et à corrompre l'esprit du peuple et à le tenir dans un état de dépendance qui le rend docile à la voix du moine et du prêtre, et le dispose à être l'instrument aveugle de ses passions. L'immoralité du clergé mexicain est incontestée. Il est rare qu'un prêtre n'ait pas une maîtresse, plus rare encore qu'il n'en ait qu'une. On peut voir dans chaque village où il y a un curé plusieurs enfants de diverses femmes qui s'intitulent tout naturellement « *los hijos del padre.* » Les prêtres, spéculant sur la crédulité d'un peuple peu éclairé et fou de spectacles, inventent des fêtes, forment des congrégations dont le but est toujours de faire entrer des piastres dans leurs caisses. Le pauvre Indien ne sait rien refuser à son curé. Il est toujours prêt à lui acheter son eau bénite et ses absolutions; mais sa dévotion ne le moralise pas. Il croit que le *padre* a le pouvoir d'absoudre tous les crimes, et qu'avec quelques piastres il pourra toujours lui acheter un passe-port pour le paradis. C'est cette croyance qui le mène hardiment aux pieds du prêtre, tenant d'une main son couteau souillé de sang et de l'autre la puissante poignée de piastres qui doit lui obtenir le pardon du meurtre qu'il a commis.

Le gouvernement, pour avoir l'appui du clergé, est obligé de fermer les yeux sur ses vices et de le laisser pervertir et fanatiser l'esprit du peuple. Il

passe la rhubarbe au clergé, et le clergé lui passe le sené.

J'aurai, durant le cours de ces notes, plus d'une fois l'occasion de reparler des prêtres de l'Amérique espagnole, et je dois me borner à dire ici que tout gouvernement qui prend pour auxiliaire un clergé corrompu et ambitieux est un gouvernement qui ne peut amener dans son pays que l'anarchie et la dépravation.

Les Mexicains, malgré la fréquence de leurs révolutions, ne manquent pas de patriotisme. Leur nation est, à leurs yeux, la nation la plus glorieuse qui existe sur la terre. Qu'un ennemi puissant menace leur patrie, vous les verrez accourir de toutes parts, brandir leurs armes, huiler leurs lazos et chanter, dans des vers qui ne manquent ni d'énergie ni de beauté, la gloire des ancêtres et des héros mexicains. Mais tout ce bel élan populaire est toujours sans résultat. Il n'est point de chef qui sache utiliser l'enthousiasme de ce peuple, brave jusqu'à la folie et féroce jusqu'à la bestialité.

Le Mexicain est orgueilleux et vaniteux. Il aime à être et surtout à paraître magnifique. L'or et l'argent reluisent sur son costume; il coud le long de ses larges pantalons de velours toutes les petites monnaies d'or qu'il peut se procurer; sa veste, très-courte et très-ouverte, est chamarrée de broderies; son chapeau, en feutre jaune, est orné d'un large galon d'or avec des grelots de même métal de cha-

que côté; sa chemise est toujours fort belle et fort blanche; ses éperons très-longs et très-lourds sont toujours en argent. Ne vous imaginez pas que ce costume théâtral soit seulement porté par les riches. Le simple *arriero* s'impose tous les sacrifices pour se le procurer, par le vol — et même par le travail. Rien ne l'arrête quand il s'agit d'avoir un bel habit.

Le Mexicain est toujours amoureux. Tout en courant les mauvais lieux, il récite des madrigaux à l'intention de celle qu'il aime. C'est souvent une belle dame de Mexico qui l'a charmé; il passe devant son balcon, soupire, joue de l'œil, se hasarde quelquefois à lui pincer un air de guitare et à lui couper un bout de sa mantille quand elle va s'accroupir dans les églises. Malheur au rival heureux qui se laisse surprendre par lui dans quelque carrefour ou le soir sur l'*Alameda;* un bon coup de couteau lui fera bientôt expier son bonheur.

Le Mexicain aime le jeu à la fureur; il jouerait sa part de paradis au *monte*. C'est toujours au fond d'un sale *estanco* (cabaret) qu'on le voit se livrer à sa terrible passion. Assis sur un banc de bois, la main sur son cœur qui bat à se rompre, l'œil hagard, il suit avec d'effroyables émotions le mouvement des cartes, prêt à fondre comme un tigre sur l'ami qui aura eu l'indélicatesse de lui faire une mauvaise passe.

Il aime encore énormément les combats de coqs et de taureaux. La vue du sang chaud qui coule lui

réjouit le cœur; il s'enivre de la douleur des bêtes qui tombent dans l'arène; leur agonie, leurs convulsions lui causent des transports et, dans son exaltation, il jettera sa bourse, pleine ou vide, aux pieds du vaillant *torreador* qui l'aura le plus — amusé. Il aime aussi les spectacles religieux. Le chant des orgues, la fumée de l'encens, la pompe des prêtres, l'or qui couvre les saints et les saintes, les yeux noirs des belles femmes qui lancent des flammes sous leurs fines mantilles de dentelle, le parfum des fleurs et des fruits dont les autels sont chargés, tout cela irrite ses sens, exalte son imagination et lui donne des jouissances infinies.

Il y a du don-quichottisme énormément dans le caractère du Mexicain; mais sa folie n'est pas sans poésie.

Les femmes sont belles, amoureuses, jalouses; elles aiment le luxe à la fureur et tous les spectacles qui les émotionnent fortement. C'est à peine si elles savent parler correctement leur langue, il est tout à fait douteux qu'elles sachent l'écrire sans en estropier l'orthographe. Leur conversation est décousue, frivole; elles ne parlent pas, elles égrènent des paroles; elles ne causent pas, elles bavardent. Coquettes au delà de toute mesure, elles lancent leurs œillades enflammées à tous les beaux cavaliers qui caracolent devant leurs balcons ou sur les promenades. Elles ont plus de plaisir à séduire qu'à se faire aimer véritablement. Le but de toute leur

vie est la coquetterie et la vanité. Ne pas leur faire la cour, ne pas leur brûler de l'encens est un crime impardonnable à leurs yeux. J'ai connu une dame, et une dame du très-grand monde mexicain, qui, désespérée de voir un étranger ne pas s'occuper d'elle, vint le trouver et lui reprocher, en termes fort rudes, son *impertinente inattention*. L'étranger, qui connaissait sa Mexicaine, resta indifférent pour elle, et il sut par cette politique arriver au but qu'il s'était proposé en entrant dans son salon. — Quand elles ont perdu l'âge et le pouvoir de plaire, elles se lancent à fond de train dans tous les désordres du jeu et de la dévotion. Elles volent leurs maris pour habiller les saints et les vierges, font agréer mille petits présents à leurs confesseurs qui n'ont garde de les refuser, et finissent toujours par introduire, sous un froc blanc ou brun, le diable dans leur ménage.

Après cet exposé, après ce tableau que nous croyons fort exact, n'allez pas conclure que toutes les dames mexicaines sont des démons. Loin de là, elles sont des femmes que l'on pourrait prendre pour des anges si elles faisaient seulement semblant d'en avoir la pudeur et l'ingénuité charmante. Tout imparfaites qu'elles sont et peut-être même à cause de leur imperfection (morale, bien entendu), elles plaisent énormément, et plus d'un pauvre papillon d'Europe a, hélas! brûlé ses pauvres ailes grises aux éclairs de leurs regards toujours pleins d'un amour qui n'est pas dans leur cœur.

IX

UN DERNIER MOT SUR LE MEXIQUE.
DÉPART DE VERA-CRUZ.

Nous résumerons ici ce que nous avons dit dans les chapitres qui précèdent; mais d'abord nous déclarerons que nous n'avons jamais eu l'intention d'exagérer les détails que nous avons rapportés. Nous sommes loin de croire qu'il n'existe au Mexique aucun homme honorable, aucun citoyen probe et dévoué au bien public. Ce serait assurément mal juger nos récits que d'en tirer des conséquences qui, aux traits généraux que nous avons tracés, n'admettraient point un certain nombre d'exceptions. On devrait, nous le savons, pour être juste, mentionner aussi bien les actes humains qui font l'honneur d'un pays que ceux qui compromettent sa

gloire ; mais il est presque toujours impossible de connaître la vertu, parce que la vertu véritable est modeste et se cache.

Tous les hommes que j'ai connus au Mexique, tout ce que j'ai pu voir par mes yeux, tous les faits qui m'ont été racontés, ont apporté en moi cette conviction, que ce beau pays était un pays perdu. Peut-être pourra-t-il encore se débattre quelques années dans les convulsions de l'anarchie ; mais tôt ou tard, il perdra son indépendance. Je ne serais pas éloigné de croire que, pour échapper aux Américains du Nord, il ne fût prêt à se rejeter dans les bras de l'Espagne. L'aristocratie et le clergé, lassés des révolutions et des guerres civiles, pourraient bien un jour vouloir se replacer sous la couronne espagnole. Il resterait à savoir toutefois comment l'Angleterre et les États-Unis accepteraient une telle solution.

Chaque année, les dépenses dépassent les revenus de la république. Les gouvernants pillent à pleines mains les deniers publics, ou bien ils les laissent piller par leurs agents, ce qui ne change en rien le triste état du trésor. Tous les mois s'élèvent des *pronunciamentos* qui ôtent toute force et toute liberté d'action au pouvoir présidentiel. On dit que M. Errera, le président actuel, est un honnête homme ; mais il manque de volonté, de savoir et d'audace pour gouverner. Pour vaincre les abus qui achèvent de perdre ce beau pays, il faudrait

qu'il se levât un homme comme le Mexique n'a pas l'habitude d'en produire. La population décroît tous les ans. Les infanticides et la guerre civile en expliquent suffisamment la cause.

Pour se faire un peu d'argent, le gouvernement entrave le commerce et tue l'industrie. La douane est partout, sur tout et contre tout. La plupart des terres restent en friche, parce qu'elles sont mal réparties et qu'on n'honore pas le métier d'agriculteur. Tout le clergé est propriétaire de terrains immenses. Il y a des couvents qui possèdent des *haciendas* de dix lieues d'étendue, des généraux qui sont propriétaires de toute une province. Le général Santa-Ana, pour n'en citer qu'un, a été en possession de tout le département de Vera-Cruz.

Les étrangers ne peuvent se fixer au Mexique. Les injustices et les avanies qui leur sont faites les disposent peu à acquérir des biens dans un pays où il n'existe des lois que pour les tracasser et les ruiner. On ne leur pardonne pas de faire fortune à force de courage, de patience et d'intelligence. Le peuple mexicain, paresseux et jaloux, est peu porté à estimer les hommes actifs qui lui enlèvent l'or de ses mines et de ses maisons.

La cherté de toutes choses est prodigieuse. Un mètre de mousseline coûte une piastre ; un chapeau de paille de Guayaquil, vingt, trente et même cent piastres ; un verre d'eau sucrée, pris dans certains cafés et au théâtre, ne se paye pas moins de quatre

réaux. Tout ce qui vient du dehors est hors de prix. Il faut être un Rothschild pour boire une bouteille de bordeaux à son dîner.

L'industrie des Mexicains est peu avancée. Il ne se fabrique guère dans le pays que des *saraps* de laine, des *rebozos*, espèces de voiles en soie ou en coton dont les femmes du peuple s'enveloppent pour aller à la ville. On estime beaucoup les figurines de cire que l'on coule à Mexico. Il est certains Indiens qui imitent d'une manière fort remarquable tous les types que l'on voit au Mexique. Leurs belles poupées se vendent de trente à quarante piastres. Les selles mexicaines sont fort renommées ; elles ont la forme des selles turques ou arabes et coûtent fort cher.

J'ai déjà dit que le peuple se nourrissait de fort peu de chose. Les arbres des forêts produisent beaucoup de fruits qui suffisent en grande partie à son alimentation ; en outre, il mange des galettes de maïs, de la viande séchée au soleil (*tasajo* ou *cesina*) et des haricots noirs qui sont délicieux. Les habitants des côtes de l'Atlantique et du Pacifique peuvent se procurer du poisson en grande quantité. J'ai plusieurs fois admiré sur la *plaza* de Vera-Cruz de superbes poissons de toutes formes et de toutes couleurs. Le golfe du Mexique est très-poissonneux. Il a aussi des requins en quantité ; j'en ai vu jusque dans le port de Vera-Cruz venir, à deux brasses du môle, ramasser les immondices dont ses abords sont toujours surchargés.

Le packet anglais étant revenu de Tampico, je dus faire mes préparatifs de départ. J'allai dire adieu à toutes les aimables personnes que j'avais connues, et presque toutes vinrent m'accompagner à bord du steamer.

J'étais entré à Vera-Cruz comme on entre dans un sépulcre; le bon accueil que j'y reçus me fit trouver cette ville presque jolie, au moment où j'allais la quitter.

X

A BORD DU GREAT-WESTERN.
APPARITION AMOUREUSE. — DÉVOTION DES ANGLAIS. — ARRIVÉE A L'ILE DES CHATS. L'AUMÔNE D'UN BAISER.

Parmi les nombreux passagers du *Great-Western* se trouvait madame Tosta, belle-mère de l'ex-président Santa-Ana. Cette dame fumait la cigarette, assise sur le pont, et, pour attirer l'attention, elle s'était vêtue tout en dentelles, en élégante toilette de bal. Près d'elle était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, ayant le teint rose et les cheveux blonds comme un homme du Nord, et habillé de batiste. C'était le fils de madame Tosta et le frère de madame l'ex-présidente Santa-Ana qui, dit-on, est une des plus charmantes femmes du monde.

M. Manuel Robles, le gouverneur militaire de Vera-Cruz, qui m'avait accompagné à bord du steamer, m'avait fait faire la connaissance de MM. de Garay, l'oncle et le neveu, hommes fort aimables, très-distingués, et connaissant le Mexique comme la France, leur patrie, et toujours leur patrie bien-aimée. MM. de Garay allaient à la Nouvelle-Orléans, et nous devions nous séparer à l'*île des Chats*.

Pendant que je me promenais avec eux sur le pont, une jeune fille aux cheveux bruns, aux yeux de velours, à la bouche souriante, parut, escortée par un vieillard, laid comme un tapir, aux yeux hagards, inquiets, au ventre énorme, et vêtu de la façon la plus ridicule. La jeune fille alla s'asseoir auprès de madame Tosta, qui lui tendit la main et la baisa au front.

Le jeune M. de Garay s'écria en la voyant et en prenant le bras de son oncle :

— Tiens ! voilà Mariana ! allons la saluer.

— Elle est charmante, Mariana, fis-je en m'accrochant à son bras gauche, je vais avec vous.

— Venez ! répondit-il en souriant.

Mariana se leva, tendit sa petite main de fée à l'oncle et au neveu, puis, quand ceux-ci m'eurent présenté, je pus saisir les deux doigts qu'elle me tendit.

L'homme qui l'avait accompagnée sur le pont s'approcha bientôt, et je pus remarquer, à la froideur de son salut, qu'il n'était point très-désireux de faire connaissance avec nous. Nous causâmes

deux minutes avec Mariana, et nous reprîmes notre promenade sur le pont.

— Elle est bien jolie, dis-je à M. de Garay ; mais elle a un père bien laid et bien malappris.

— Qui cela ? me demanda-t-il.

— Mariana !

— Vous avez connu son père ?

— N'est-ce point son père qui est venu tout à l'heure à côté d'elle, et qui nous a rendu notre salut comme si son chapeau eût été de plomb ?

— Ce monsieur est son mari.

— Son mari ! Mais c'est impossible !

— Parce que ?...

— Eh pardieu ! parce qu'il est laid comme Quasimodo, et qu'elle est belle comme Esméralda ; parce qu'il est vieux comme Mathusalem, et qu'elle est jeune comme Hébé ; parce que...

— Eh bien ! Quasimodo-Mathusalem est le mari d'Esméralda-Hébé.

— Quel âge a donc Mariana ?

— Quatorze ans.

— Et lui ?

— Cinquante-sept.

— Pauvre Mariana !

— Croyez-vous donc que ce soit elle qu'il faille plaindre ?

— Mais je plains toujours la rose sur laquelle je vois se traîner une grosse et horrible chenille.

On sonna le dîner.

Nous descendîmes dans le salon du navire. Les dorures, les sculptures, les glaces y étaient prodiguées. La mer était un peu grosse, les dames se retirèrent dans leur joli petit salon de la dunette.

Après le dîner, nous remontâmes sur le pont pour nous promener et fumer. Le temps était superbe. L'horizon encore couleur de pourpre était coupé par une centaine de voiles qui nous apparaissaient comme des goëlands, agitant leurs ailes blanches sur la mer. Le sillage de notre bâtiment était lumineux comme la queue d'une comète, et des millions d'étincelles phosphorescentes jaillissaient sur la crête des lames nacrées. Tous les passagers, réunis en plusieurs groupes sur la dunette, causaient, chantaient, discutaient. Le capitaine donnait des ordres à ses officiers et les matelots s'empressaient de les exécuter. Le bruit de la forte machine dominait le bruit de la mer et du pont, et la cheminée énorme du bateau lançait au ciel ses noirs panaches de fumée. C'était un spectacle immense, fait pour émouvoir les cœurs et les disposer à l'admiration. La mer et le ciel faisaient voir la grandeur de Dieu; notre magnifique navire, tout chargé des produits du Mexique, courant par bonds sur l'Océan, faisait comprendre la puissance du génie humain.

Le lendemain était un dimanche. Je descendis après le déjeuner dans le salon et là je fus témoin d'une étrange dispute.

Il y avait un jeune homme assis avec une vieille

dame, et tous les deux jouaient aux échecs. Le capitaine leur avait fait dire qu'il n'était pas permis de jouer dans le salon, le jour du dimanche. La dame avait aussitôt repoussé l'échiquier, et s'était mise à écrire quand un garçon de salle s'approcha d'elle, en lui disant de la part du capitaine que les règlements du bord ne permettaient pas que l'on écrivît le jour du dimanche.

— Appelez-moi votre capitaine, mon ami, dit la dame.

Quand le capitaine fut près d'elle, elle se leva et lui dit avec une grande dignité :

— Monsieur, une mère qui écrit à ses enfants fait toujours un travail agréable à Dieu. Vous m'avez défendu de jouer, je vous ai obéi ; vous me défendez d'écrire, je vous désobéirai.

— Madame, répondit le capitaine, il ne m'appartient pas de changer nos règlements. Si vous voulez travailler, vous le pouvez faire dans votre chambre ; mais dans le salon, cela est défendu.

— Mais on étouffe, dans ma chambre, monsieur.

— Je ne puis pas changer les règlements.

Le capitaine allait se retirer, lorsque la vieille dame le retint par le bras.

— Monsieur, lui dit-elle, je ne suis pas protestante, moi, et il me semble que vous n'avez pas le droit de m'astreindre aux exigences de votre religion.

— Les règlements, madame, répliqua le capi-

taine, m'imposent le devoir de vous prier de ne pas écrire ici...

— C'est bien, monsieur! fit la dame en ramassant son bureau, je ne manquerai pas de dire partout que vos règlements n'autorisent que l'ivrognerie.

Le capitaine fit un brusque mouvement; mais la dame lui jeta un regard dédaigneux et rentra chez elle.

Je n'aime décidément pas la dévotion des Anglais. Le dimanche, chez eux, il n'est pas permis d'écrire son journal; il n'est permis que de boire du punch. La vieille dame avait raison, et toutes les personnes qui furent témoins de son altercation avec le capitaine blâmèrent celui-ci d'une façon assez verte.

Dans la soirée, la mer devint fort houleuse. Toutes les dames étaient malades. Mariana était restée dans sa cabine, et, pour avoir un peu d'air, elle avait obtenu de son mari qu'il laissât sa porte entr'ouverte. Je voyais, en me promenant le long des chambres, se réfléchir dans la glace la charmante tête de la jeune femme; elle était toute pâlotte et ses grands yeux d'antilope étaient un peu voilés. Son mari se tenait près d'elle, assis sur le rebord de sa couchette et sans trouver un mot pour la distraire, le malheureux!

Le jeune M. Tosta, qui se promenait avec moi, prétendait que Mariana avait attrapé le mal de mer en regardant son mari.

Un monsieur assez jovial a fait ainsi le dénombrement des passagers du *Great-Western* :

Deux boiteux, deux fous, deux diplomates, deux prêtres, deux médecins, deux militaires, deux actrices, deux Actéons, deux perroquets, deux bas-bleus, deux amoureux, deux bossus, deux capitaines, deux chats, deux veuves qui voyagent pour ne plus l'être, deux entrepreneurs, deux savants qui discutent comme Pancrace et Murphirius, deux danseuses, deux banquiers.

Avant de quitter Mariana, qui devait débarquer le lendemain avec son mari à l'île des Chats, je voulus causer quelques instants avec elle. Tosta, qui avait vu s'éloigner son cerbère, vint m'offrir ses services comme drogman. J'adressai par lui quelques mots à Mariana, et elle se mit à rire si fort que son mari l'entendit et se hâta d'accourir. Nous reprîmes notre promenade dès que nous l'aperçûmes. Mariana était accroupie sur le parquet de sa cabine et elle s'occupait à peigner ses admirables cheveux bruns.

On arriva le lendemain à l'île des Chats. Un bateau à vapeur vint chercher les passagers pour la Nouvelle-Orléans. Je m'approchai de Mariana, et je la priai de ne point partir. La folle enfant riait et me demandait pourquoi je désirais qu'elle restât. Le mari était près d'elle, ma réponse me semblait difficile. Mariana devenait jaseuse; elle me faisait questionner par Tosta, qui lui répondait tout de travers. Pendant ce temps, j'invoquais le dieu des mers et

lui demandais qu'il fît disparaître le bateau de la Nouvelle-Orléans qui allait emporter Mariana; j'espérais pouvoir, en la regardant avec adoration, faire crever son mari de colère et de jalousie; je lui souhaitais toutes les attaques d'apoplexie possibles; mais il tint bon contre mes souhaits, ne mourut pas du tout et fit signe à sa femme de se lever. Hélas! elle se leva. Je lui tendis la main en signe d'adieu; sa petite main s'avança affectueusement vers la mienne; mais au moment où j'allais la serrer tendrement, le milan enleva sa proie, et je ne pus qu'effleurer le bout du petit doigt de Mariana.

Une fois embarquée à bord du bateau américain, elle alla s'asseoir sur le pont. Je lui adressai encore une fois un adieu désolé auquel elle répondit par un doux et compatissant sourire. Son mari prit place auprès d'elle, et, pour se venger de moi, il l'embrassa comme s'il n'eût pas été son mari. Satisfait de son triomphe, il se leva et tourna le dos à sa femme qui alors, et après s'être assurée qu'on ne l'épiait pas, cueillit un baiser à ses lèvres et me le jeta comme on jette une pièce de monnaie à un mendiant. Le lourd bateau partit en nous lançant ses noirs tourbillons de fumée. Je suivis longtemps des yeux mon joli rêve amoureux, et, quand la distance me l'eut dérobé, je retournai près de la petite chambre de Mariana, j'y entrai et je m'assis là où elle s'était assise.

La femme de chambre du bateau vint bientôt me

dire que *les messieurs* ne pouvaient rester dans une cabine de dame, cette cabine fût-elle inoccupée. Je dus sortir; mais en jetant un dernier regard au miroir où plus d'une fois Mariana avait souri à sa beauté, je vis, fichée dans le cadre, une petite épingle d'or qui lui avait appartenu...

Trois jours après, nous arrivâmes à la Havane.

XI

LA HAVANE. — LE GÉNÉRAL TACON.

L'aspect général de la Havane, considéré du pont d'un navire mouillé en pleine rade, offre à l'œil l'un des plus charmants, des plus délicieux tableaux que l'on puisse imaginer. Les maisons qui bordent la mer sont hautes, construites en bois ou en maçonnerie, et ont toutes de larges persiennes peintes en vert ou en rose. Les dômes des églises, les beaux palmiers royaux (*palmas reales*) dominent la ville, toujours dorée par un soleil éblouissant. La rade est sillonnée de bateaux à vapeur qui mènent des milliers de promeneurs à de jolis villages bâtis sur de vertes collines ou sur les plats terrains qui bordent la mer. Quelques belles forteresses, armées de gros canons et sur les murailles desquelles on

voit manœuvrer des soldats en vestes blanches, montrent toute l'importance que l'Espagne attache à cette reine des colonies, reine toujours ardemment convoitée par les États-Unis. Des milliers de navires de commerce sont mouillés dans la rade, et tous les pavillons du monde ondulent au souffle du vent.

A peine le *Great-Western* fut-il mouillé que je reçus la visite d'un commis d'hôtel. Il m'invita à descendre à l'*hôtel du Commerce*, me donnant pour meilleure raison que cet hôtel était administré par une dame française. Toutes sortes de personnages y étaient naturellement descendus, et, pour n'en citer qu'un, le loquace commis me montra un registre sur lequel était consigné le nom de M. Levasseur, notre ministre à Mexico, celui-là même que je venais de voir à Vera-Cruz. Je ne pouvais décidément pas être plus difficile que cet honorable fonctionnaire, et, pour me débarrasser au plus vite de l'ennuyeux employé, je consentis à aller m'établir à l'hôtel du Commerce. Cet hôtel tant vanté était, comme je l'avais prévu, une affreuse gargote, mais en réalité l'un des meilleurs de la ville.

Les rues de la Havane sont étroites et fort boueuses. Les trottoirs qui les bordent de chaque côté ne peuvent laisser passer deux personnes de front, et il faut, à chaque rencontre que l'on fait, se jeter dans la boue ou y jeter le passant qui vient vers vous. Les *volantes* qui passent au grand trot vous jettent l'eau noire des ruisseaux au visage,

tandis que les nègres vous heurtent et vous écrasent avec leurs fardeaux.

J'arrivai tout crotté et tout meurtri à l'hôtel, jurant, mais un peu tard, qu'on ne me prendrait plus à courir à pied les rues encombrées de cette étrange et charmante ville.

Le lendemain, de bonne heure, je pris une *volante* en compagnie d'un homme fort aimable et fort instruit qu'on nommait M. Bordier. Nous courûmes ensemble toute la ville, et nous allâmes déjeuner au théâtre Tacon.

Le nom de Tacon est encore ici dans toutes les bouches. La Havane doit à cet illustre gouverneur sa résurrection. Avant son arrivée, cette belle cité était le domaine des voleurs et des assassins; personne n'osait s'aventurer dans les rues sans être escorté et armé jusqu'aux dents. La noblesse havanaise, très-orgueilleuse et très-corrompue en ce temps-là, commettait tous les excès; elle se faisait un honneur de ne pas payer ses dettes, et elle traitait ses créanciers comme don Juan traitait M. Dimanche; les lois de la colonie étaient foulées aux pieds et l'anarchie répandue dans toutes les classes de la société. Tacon, en arrivant, jura qu'il mettrait ordre aux scandales de la noblesse, et qu'il poursuivrait impitoyablement les voleurs et les assassins, à quelque classe du monde qu'ils appartinssent. C'était là une rude tâche à accomplir et qui exigeait du gouverneur autant d'énergie que de probité, L'illustre Tacon eut

la gloire d'exécuter son hardi programme. Il commença par publier un *bando* par lequel il enjoignait à tous les habitants des rues où un crime aurait été commis, de sortir de leurs maisons et de se mettre aussitôt à la poursuite du voleur ou du meurtrier. Tout citoyen qui, sans un motif sérieux, ne sortait point de chez lui, était condamné à payer une forte amende et à passer plusieurs jours en prison. Les voleurs et les assassins, traqués partout comme des bêtes fauves et certains d'être arrêtés, quelque audace qu'ils déployassent pour en imposer aux habitants honnêtes, disparurent en très-peu de temps. On fut désormais en sûreté dans la ville où quelques jours avant l'arrivée de Tacon personne n'eût osé se promener en plein jour sans traîner une escorte après soi.

Le gouverneur ne se borna point à châtier les gens du peuple qui s'étaient rendus coupables; la noblesse fut par lui traitée avec une juste sévérité. On raconte qu'un négociant étant venu se plaindre à lui qu'un comte de la ville refusait de lui solder un mémoire, Tacon le paya sur-le-champ en lui ordonnant d'aller dire à son débiteur qu'il avait vendu sa créance au gouverneur. Le comte vint bientôt payer.

Un autre comte de la Havane, convaincu d'avoir fait assassiner par des esclaves une personne qui lui déplaisait, fut arrêté par ordre de Tacon, et condamné, comme le plus vulgaire criminel, à être

pendu sur la place des exécutions. Durant sa détention, le misérable comte fit offrir sa fortune, qui était considérable, au gouverneur, et, comme ses offres furent repoussées avec mépris, il avisa un autre moyen pour le corrompre. Il avait une fille de seize ans que tout le monde à la Havane proclamait la plus belle entre les belles, la plus gracieuse et aussi la plus coquette de toutes les jeunes filles de la Havane. Le comte la fit demander dans sa prison et la pria d'aller acheter sa grâce à l'impitoyable gouverneur. La belle demoiselle partit, en promettant à son père de tout faire pour le sauver. Elle arriva au palais : Tacon la reçut et lui dit, après qu'il eut deviné le marché qu'on lui proposait :

— Vous êtes bien belle, señorita ; mais en vérité votre père est trop coupable !

Et il refusa d'écrire à la cour d'Espagne pour obtenir, en faveur du condamné, une commutation de peine ; mais l'or du comte havanais réussit mieux auprès des ministres de Madrid qu'auprès de l'incorruptible gouverneur, et le pardon du criminel arriva bientôt sous la forme d'un bannissement hors de la ville.

Les rues de la Havane sont presque toujours pleines de fange. C'est un usage reçu que les piétons ont le droit d'ordonner aux nègres qui conduisent les *volantes*, de s'arrêter pour ne pas être éclaboussés dans ces rues étroites. Voici une anec-

dote assez drôle où Tacon ne paraît qu'en dernier lieu.

Dans la rue O'Reilly, une *volante* attelée de deux mules richement enharnachées roulait et éclaboussait avec ses grandes roues toutes les maisons qu'elle dépassait dans son rapide parcours. Personne n'osait se plaindre, parce que cette *volante* portait les très-belles et très-orgueilleuses filles d'un riche marquis du pays. Un officier du gouverneur se trouva par hasard sur le passage du véhicule, et, comme c'était son droit, il commanda au nègre de s'arrêter. Le nègre obéit, mais les folles jeunes filles lui commandèrent aussitôt d'éperonner et de fouetter les mules. L'officier fut couvert de boue. Il courut après la *volante,* et s'adressant au cocher qui la conduisait, il s'écria en lui montrant un pistolet :

— Arrête, ou tu es mort !

La voiture arrêtée, il se mit dans la boue jusqu'aux genoux, et, y puisant avec son chapeau galonné, il se mit à en emplir la voiture et à en couvrir les deux demoiselles ; puis, quand il eut fini, il leur dit :

— Si vous avez un frère ou un amant, je me nomme un tel et je loge à tel endroit. Maintenant, ajouta-t-il en riant, je vais prendre un bain, et je vous engage, mesdames, à en faire autant.

L'officier se rendit sur-le-champ et sans changer d'habit auprès de Tacon, et il lui raconta ce qu'il avait fait. Une demi-heure après, le père des jeunes

filles vint demander une satisfaction au gouverneur pour l'injure qu'un de ses officiers avait faite à ses enfants.

— Marquis, lui répondit brutalement Tacon, mon officier a bien agi, et, loin de le punir pour ce qu'il a fait à vos insolentes filles, je suis tout prêt à l'en féliciter. Il est temps, monsieur, que vous et les vôtres cessiez vos scandales. Mon intention est de rétablir l'ordre dans ce pays, et je saurai bien y parvenir, soyez-en assuré.

La fermeté de Tacon lui donna pour ennemie toute la noblesse havanaise. Elle se cotisa pour acheter du ministère espagnol le rappel de cet homme austère, mais véritablement juste, qui avait su régénérer la reine des Antilles. Tacon quitta la Havane emportant tous les regrets des honnêtes gens qui l'accompagnèrent, avec les consuls étrangers, jusqu'au vaisseau où il devait s'embarquer. Durant son séjour dans l'île de Cuba, l'illustre gouverneur avait rétabli l'ordre, raffermi le courage des habitants, abaissé l'orgueil des nobles, créé des monuments, des promenades, des fortifications, des établissements utiles. Son énergie et sa sévère probité lui avaient valu l'estime de tous les étrangers. Il n'avait laissé des ennemis que dans les classes où il avait dû faire sentir son autorité.

En arrivant en Espagne, la cour hypocrite de Marie-Christine lui fit bon visage; on l'admit aux honneurs du baisemain et on lui passa la Toison-

d'or autour du cou. Tacon reçut cet ordre avec dédain ; mais il sut, pour éviter à son pays d'inutiles scandales, garder le silence sur tout ce qu'il avait vu de crimes et de turpitudes dans son gouvernement de Cuba.

Plusieurs édifices à la Havane portent le nom de cet honnête et habile gouverneur. On lui a dédié le théâtre italien et plusieurs promenades.

Le gouverneur actuel de Cuba est le général vicomte Roncali de Alcoy.

XII

L'ESCLAVAGE DANS L'ILE DE CUBA. DISCUSSIONS. — CE QU'ON DOIT FAIRE POUR ABOLIR L'ESCLAVAGE.

Il existe à la Havane trois classes d'hommes bien distinctes. Ce sont : les hommes libres, les esclaves et les affranchis.

Les hommes libres sont les Européens ou les fils d'Européens.

Les esclaves sont fort nombreux dans l'île de Cuba[1]. On les emploie dans les haciendas, dans les

1. La superficie de l'île de Cuba est de 118,809 kilomètres.

Sa population totale est d'environ 1,449,460 habitants.

Sur 1,000 habitants il y a 445 esclaves, 157 mulâtres libres et 401 blancs purs. La différence en plus des hommes de couleur est de 198 par 1,000 habitants.

trapiches, à tous les labeurs, à toutes les industries. Dans les petites fermes ils sont généralement plus malheureux que dans les grandes, car ils doivent suppléer aux machines que leurs maîtres ne sont point en mesure d'acheter. Ce sont eux qui font mouvoir les roues des pressoirs, ce sont eux qui tournent au manége, etc., etc. Dans les grandes fermes, la vapeur, la mécanique font la grosse besogne, et ils n'ont guère qu'un travail d'ouvrier ordinaire à produire.

Dans la ville de la Havane on ne compte pas plus de vingt-huit à trente mille esclaves. Ceux-là, disent les maîtres, vivent heureux comme des moines; ils sont bien nourris, bien vêtus, on ne les bat *presque jamais*, et ils n'ont guère d'autres charges à remplir que celles que remplissent les domestiques en Europe. On oublie un peu que les domestiques, en Europe, ont leur liberté et qu'ils peuvent toujours quitter le service du maître chez lequel ils ne se trouvent pas bien.

Les affranchis sont des nègres qui ont pu, à leurs courtes heures de loisir, gagner quelque argent pour se racheter. Leur temps leur appartient, ils peuvent travailler pour leur compte, louer une boutique, se marier et s'enrichir; mais là s'arrêtent pour eux les limites de la liberté. Les cafés, les théâtres, certaines promenades, certaines places dans les églises leur sont formellement interdits. Ils doivent, dans la rue, se mettre dans la boue et céder vitement le trottoir

à tout homme blanc qu'ils rencontrent; s'ils manquaient de le faire, le blanc aurait le *droit* et même le *devoir* de les bâtonner. Ces hommes sont libres et aussi heureux qu'ils peuvent l'être : cette affirmation des maîtres est indiscutable à la Havane, et il faut, pour la combattre, se sentir sur un sol libre, dans un pays où l'hypocrisie est honnie et où la vérité est honorée. — Ah! ces hommes sont libres, ces esclaves affranchis sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être! — On dit cela tout haut à la Havane : on le dit, mais il n'est personne qui n'ait vu ce que souffre d'humiliations, d'insultes, de mauvais traitements tout nègre qui a eu la malheureuse ambition de vouloir s'affranchir. Notez bien que les nègres qui ont eu le courage de vouloir se racheter sont les meilleurs sujets de la colonie ; ce qu'ils ont dû faire pour en arriver à leurs fins a été énorme, inouï : ils ont dû doubler les heures de leur travail pour amasser l'argent nécessaire à leur rachat, et quand, après mille peines, mille tourments endurés héroïquement, ils ont payé la liberté, ils s'aperçoivent qu'ils n'ont acheté qu'un mensonge. L'orfévre qui donnerait un anneau de cuivre pour une bague d'or serait appelé un voleur, et, comme tel, on le condamnerait aux galères; le maître qui vend la liberté à son nègre et qui ne lui fait pas connaître la fausseté de cette liberté donne du cuivre pour de l'or à ce pauvre homme, et ce pauvre homme aurait bien raison d'appeler son maître un voleur, si les lois de

la colonie étaient empreintes de la plus simple moralité. J'ai vu beaucoup de nègres affranchis qui regrettaient leur premier état, et qui, déçus dans leurs beaux rêves d'indépendance et d'égalité, formaient de sinistres projets pour mettre un terme à leur misérable existence. Les suicides sont plus fréquents chez les nègres libres que chez les nègres esclaves. N'en peut-on pas conclure que les nègres libres ont le sentiment de la dignité humaine aussi bien que les blancs, et que, s'ils se tuent, c'est qu'ils souffrent trop de l'état d'abjection où l'on s'obstine à les maintenir? Comment la catholique Espagne peut-elle accorder les principes de l'Évangile avec son horrible législation qui dégrade toute une race d'hommes? Il serait temps d'enlever à une politique égoïste et monstrueuse le manteau religieux dont on l'affuble, et de faire, pour Cuba et pour Porto-Rico, ce que la protestante Angleterre a fait pour ses colonies, qui vivent et prospèrent sans l'esclavage.

Beaucoup de personnes, prenant en pitié ce qu'elles appelaient mes noires sympathies, m'ont affirmé que les hommes de couleur n'ont point le sentiment de l'indépendance, de la dignité humaine. Je leur ai répondu, pour l'acquit de ma conscience, que l'esclavage n'est dans la nature d'aucun être; et ces personnes, toutes des plus honorables, mais habituées depuis longues années au triste spectacle de la servitude et de la dégradation qu'elle produit, m'ont écouté avec politesse, mais sans trop paraître

comprendre mes protestations et mes reproches.

— Vous croyez, me dit l'une d'elles, vous croyez que l'esclavage est un fait monstrueux qui outrage la religion et la morale; mais ce vice de notre société, si c'en est un, n'est pas nouveau. Il a existé dans tous les temps, dans tous les pays, avec cette différence que, dans les temps anciens, on ne se bornait pas à asservir une race d'hommes inférieurs, une race qui semble maudite par Dieu, mais des hommes en tout semblables à leurs maîtres par la couleur de la peau et par l'intelligence; et tenez, monsieur le négrophile, il y a à cette heure, sous le soleil du XIX[e] siècle, une bonne partie de la race caucasienne en servitude.

— Les Romains, les Grecs, tous les peuples de l'antiquité avaient des esclaves blancs, noirs, jaunes, selon qu'ils avaient vaincu des guerriers du nord ou du midi. Cela est un fait historique, mais qui ne saurait justifier l'esclavage moderne. Vous dites, avec raison, qu'il se trouve encore une bonne partie de la race caucasienne en servitude; cela est encore vrai, malheureusement. Mais si les musulmans achètent aux Circassiens et aux Abases leurs filles pour peupler leurs harems, leurs fils pour en faire des bouffons ou des porteurs de pipes, cela, encore une fois, ne saurait m'empêcher de dire que l'esclavage est une injure à notre prétendue civilisation, une honte qui déshonore l'humanité. Je n'ai pas à vous prouver que l'esclavage en Turquie ne ressem-

ble pas à celui de vos Amériques; je ne veux pas vous dire que là-bas il est doux, paternel et familier, tandis qu'il est ici dur, cruel, impitoyable. Je suis en Amérique, je veux y rester et discuter avec vous de bonne foi, si vous le voulez bien. Vous dites que les nègres, que les mulâtres, que les hommes de couleur enfin ne sont pas des hommes comme nous; qu'ils sont une race maudite de Dieu; moi, je vous réponds que Dieu ne maudit personne et qu'il a donné à toute créature humaine l'amour de la liberté individuelle.

— Vivez vingt ans ici, votre opinion se modifiera.

— Vous savez bien que non.

Mon interlocuteur partit en souriant, et je pus croire que sa retraite avait pour but de ne pas traiter une question contre laquelle ses principes d'équité n'eussent pu lui fournir de bons arguments.

Si les esclaves domestiques sont moins malheureux ou s'ils sont plus heureux que ceux qui travaillent aux champs dans l'intérieur de l'île, ce qu'il est très-juste d'admettre, il n'en faut pas conclure qu'ils sont suffisamment heureux et qu'il n'y a, comme on le dit, rien à faire pour améliorer leur sort. Leurs maîtres doivent songer que l'esclavage est toujours un grand malheur, et leur devoir d'hommes libres, d'hommes raisonnables, de chrétiens, leur commande impérieusement de préparer, par une bonne éducation morale, par des soins paternels, tous ces infortunés à jouir de l'émancipation qui est

leur unique espérance, le but qu'ils entrevoient et que nul effort ne les empêchera d'atteindre quand Dieu voudra rendre la race blanche plus juste, plus honnête et moins égoïste.

A la Havane, les esclaves sont presque heureux, soit! Mais peut-on en dire autant des esclaves employés dans les fermes et dans les *trapiches?* — Dans les fermes, dans les sucreries, leur travail est toujours fixé réglementairement à seize heures par jour. A l'époque où l'on coupe la canne à sucre, où le pressoir est en jeu, ils doivent travailler, c'est horrible! vingt heures sur vingt-quatre.

Les esclaves ont à redouter tous les châtiments; ils n'ont pas de récompenses à espérer [1].

Ils sont généralement mal nourris, mal vêtus, mal logés.

Leur principal repas se compose d'une ration de riz cuit à l'eau, d'une ration de sel, d'une ration de pain de maïs et de quelques centilitres de mauvais

1. Si un maître est content d'un esclave, il lui donne quelques maravédis pour *manger du sucre candi* ou *toute autre friandise*. L'esclave est toujours traité en enfant quand on a à se louer de lui; il n'est traité en homme que lorsqu'il s'agit de le châtier.

J'ai entendu de très-jeunes filles espagnoles appeler un vieux nègre de quatre-vingt-seize ans : *mon fils*. Cette expression n'était point un terme d'affectueuse compassion, comme il eût été permis de le croire, mais une marque de hauteur et de mépris pour le *vieillard*.

tafia. Ils ont deux fois par semaine, dans les grandes fermes, une demi-livre de porc ou de bœuf salé, et une ou deux fois par an une ration de viande fraîche.

Ils sont habillés d'une grossière étoffe de coton. Un caleçon descendant jusqu'à la moitié des cuisses, une chemise (tous n'en ont pas), sont les seuls vêtements qu'ils possèdent.

Ils couchent dans des hangars mal aérés, sur des feuilles de maïs ou sur des débris de coton avarié.

S'ils tombent malades, ils sont soignés par le majordome, qui a un *médecin de papier* dans sa poche et en tire les prescriptions à l'aide desquelles il a la prétention de guérir ses nègres.

Il y a beaucoup de propriétaires qui louent leurs nègres aux personnes qui en ont besoin. Il en est aussi qui *prêtent* la liberté à leurs esclaves pendant un certain temps.

— Allez-vous-en travailler! leur disent-ils. Vous me payerez tant par jour, et si vous gagnez davantage, tant mieux pour vous!

Il est des nègres qui sont fort habiles dans certaines professions manuelles; c'est ordinairement à ceux-là qu'on *prête* la liberté. Le maître y trouve toujours son profit.

Un bon nègre vaut encore à la Havane de 500 à 600 piastres. Un nègre peut se racheter moyennant une somme de 400, 600, 1,000 piastres. La somme varie selon le plus ou moins de cupidité du maître

et aussi selon le plus ou moins d'intelligence de l'esclave.

Je demandais un jour à un nègre de Bilbao s'il savait lire.

— Non, monsieur! me répondit-il : mais quand la personne qui m'accompagnait se fut éloignée, il revint à moi et me dit : — Non-seulement je sais lire, mais je sais aussi écrire et compter assez bien. Je parle l'espagnol, l'anglais, le français. Seulement, monsieur, je vous en prie, ne dites pas cela à mon maître ; car il exigerait que je lui payasse une somme énorme pour mon rachat.

— Vous avez donc l'intention de vous racheter?

— Assurément.

— Avez-vous déjà quelque argent?

— Oh oui!

— Mais comment pouvez-vous parvenir à gagner de l'argent pour vous? Est-ce que tout votre temps n'est pas pris par votre maître?

— On ne travaille guère sur cette terre plus de *quatorze heures par jour,* et le dimanche nous avons quatre heures de repos. *Notre maître est un maître humain* et qui est fort aimé de tout son monde. Eh bien! j'ai pu travailler trois ou quatre heures par jour pour mon compte et faire un petit ouvrage qui se vend bien en ville. Mes quatre heures du dimanche me servent pour vendre ma marchandise.

— Et que faites-vous donc?

— Je fais des peignes en écaille pour les dames.

— Pouvez-vous m'en montrer un?

— Oui! j'en ai toujours un sur moi auquel je travaille aussitôt que j'ai une minute. Le voici.

C'était une charmante chose que ce peigne en écaille; il était taillé, ciselé, découpé à jour comme une dentelle et d'une solidité merveilleuse.

— Combien vendez-vous vos peignes? lui demandai-je.

— Oh! fort cher, monsieur, fort cher! me répondit-il.

— Combien?

— Quatre et six piastres chaque.

— Si tous ceux que vous vendez sont aussi bien travaillés que celui que vous m'avez montré, ce n'est pas trop.

— Je vous demande pardon, monsieur, je vends très-cher et peut-être même trop cher, car ce n'est que mon travail que l'on paye; mes acheteurs me fournissent l'écaille. Une fois que je serai libre, j'aurai une boutique et je pourrai vendre mes peignes à bien meilleur marché; mais, vous comprenez... il faut maintenant que je vende cher pour avoir bientôt de quoi me racheter...

— Votre maître a-t-il vu vos peignes?

— Oui, répondit en souriant le nègre; il a vu une chose horrible, abominable, que je confectionne devant lui, et il s'est écrié : « Ce pauvre Ramon ferait bien mieux d'employer son temps à dormir qu'à gratter perpétuellement son écaille. » Je suis sûr

que mon brave maître me croit un idiot, et c'est cette *utile* et *précieuse* croyance que je veux lui faire garder encore longtemps.

Voilà donc un nègre des plus laborieux, des plus intelligents, obligé de cacher les qualités qu'il possède comme on pourrait cacher des vices.

J'étais à l'hôtel du Commerce (un hôtel que je ne vous recommande pas) ; vaincu par la chaleur, j'étais étendu sur un canapé, lisant les journaux du pays. Les annonces insérées à la quatrième page attirèrent mon attention. J'en vais copier quelques-unes :

N° 1. « *Al fin de este mes se vendera una negra* « *con* SU CRIA, *calle Reale, n°* 12. *Esta save cocer y* « *entiende bastante la cosina.* »

N° 2. « *En casa de don Ramon Antonio Lopez,* « *calle de la Merced, n°* 79, *se vende un negrito de* « *ocho años. Es muy vivo y puede mucho divertir á* « *los niños.* »

Voici maintenant la traduction de ces annonces, étonnantes seulement pour les Européens :

N° 1. « A la fin de ce mois, rue Royale, n° 12, on « vendra une négresse AVEC SON PETIT. Cette négresse « sait coudre et entend assez bien la cuisine. »

N° 2. « Chez M. Ramon Antonio Lopez, rue de la « Merci, n° 79, on vendra un *négrillon* de huit ans.

« Il est très-spirituel et peut SERVIR *à amuser les* « *enfants* [1]. »

Les femmes employées comme servantes ont une existence assez douce. On les nourrit bien, on les habille bien et on ne les fouette pas très-souvent. Dans les fermes, elles sont aussi malheureuses que les esclaves mâles. Leur grossesse ne les dispense pas d'un travail toujours fort long et fort pénible. Il va sans dire que leurs enfants ne leur appartiennent pas. Le nègre n'a pas même le droit qu'ont les plus vils animaux, celui de la paternité. Il ne se marie pas, il s'accouple.

Les mulâtres sont généralement moins estimables que les nègres. Orgueilleux, vaniteux, bavards, querelleurs, indociles, les quelques gouttes de sang blanc qu'ils ont dans les veines les gâtent au moral comme au physique. Ils ont presque tous les vices des blancs ; ils n'ont presque jamais leurs qualités.

Les nègres sont généralement soumis, dociles. Traitez-les bien, ils seront bons et dévoués pour vous. Je pourrais, à l'appui de cette assertion, citer des exemples, raconter des faits [2] ; mais ces preuves auront leur place dans un livre spécial.

1. On vend une négresse avec *son petit*. On vend un *négrillon* qui peut SERVIR à *amuser les enfants*. — On dit le *petit* d'une négresse comme on dirait d'un animal. On dit *négrillon* comme on dirait *louveteau* : ces dénominations sont hideuses et outrageantes pour le peuple civilisé qui les emploie.

2. Narciso Andreas était un esclave qui avait acheté sa liberté

J'ai entendu deux des principaux propriétaires d'esclaves se plaindre amèrement de l'ingratitude de leurs nègres.

— Les nègres sont ingrats, égoïstes, disait l'un.

— Ils ne nous aiment pas ; ils ne nous respectent que parce qu'ils nous craignent, exclamait l'autre.

C'était pitié de les entendre et de les voir se poser en quelque sorte comme des victimes de l'ingratitude de leurs noirs.

— Pardieu ! messieurs, eût-on été en droit de leur répondre, n'exigez pas de ces pauvres maudits plus qu'ils ne peuvent vous donner, et croyez bien que, s'ils ne vous tuent pas, ils font déjà beaucoup pour vous. N'exigez pas une ardente reconnaissance de ceux à qui vous faites suer l'or qu'il vous faut pour vos plaisirs et vos débauches. Les nègres vous paraissent ingrats, et ils le sont sans doute ; mais, mon Dieu ! soyez justes et dites-moi si vous avez jamais vu le prisonnier aimer son geôlier et la victime aimer son bourreau. Vous prétendez être bons et compatissants pour vos esclaves ; vous leur don-

de don Pedro G***. Son maître, tombé dans la misère, fut nourri par lui pendant quarante ans. — Bautista Élias, nègre libre, se revendit pour permettre à sa maîtresse, la dame G***, de relever ses affaires.

On a vu des nègres sauver leurs maîtres au péril de leur vie. Dans l'incendie qui eut lieu à Santiago, quatorze nègres ont péri pour sauver les enfants de leurs maîtres. Tous ces faits sont bien connus à la Havane.

nez le pain et l'eau dont ils ont besoin pour vivre; vous les habillez, vous les couchez sur une paille toujours fraîche; vous ne les faites pas travailler plus de huit heures le dimanche, tout cela est bel et bien; mais tout cela n'est pas assez, tout cela n'est rien. Nourririez-vous vos nègres comme vous vous nourrissez vous-mêmes; les vêtiriez-vous comme des princes et leur donneriez-vous le droit de ne rien faire, que vos nègres n'auraient pour vous ni plus ni moins de gratitude.

— Nous le savons bien, répondrait un propriétaire. Le nègre est d'une nature perverse, et, quoi que l'on fasse, on ne le changera pas.

— Le nègre est tout ce que vous dites parce que son état l'y force. L'esclavage est une monstruosité, et votre raison, votre obligation de chrétien et d'homme civilisé, et j'ajouterai votre intérêt même, vous imposent le devoir de le faire cesser.

Après cette discussion fictive, voici une conversation réelle. Un propriétaire me dit un soir à l'hôtel :

— Vous voulez que nous affranchissions nos esclaves?

— Oui, lui répondis-je; mais quand vous les aurez amenés à pouvoir l'être.

— D'abord notre colonie ne peut exister sans esclaves.

— Eh bien! tant pis pour elle si cela est vrai, ce dont je doute très-fort, je vous l'assure.

— Mais l'émancipation des nègres donnerait lieu à tous les désordres...

— Aussi ne suis-je point d'avis qu'on les mette immédiatement en liberté.

— Le pourra-t-on faire plus tard?

— J'en suis certain, et je dirai même qu'on le pourra bientôt si l'on veut bien songer que tout l'avenir de cette colonie repose sur la franche et complète abolition de l'esclavage.

— Expliquez-vous!

— Je ne demande pas mieux. L'esclavage est, ceci est admis par tout le monde, une monstruosité dans le siècle où nous vivons, la honte de notre temps et une tache de barbarie répandue sur notre civilisation. Mais, comme toutes les monstruosités qui ont vécu longtemps, l'esclavage a fait naître une somme incalculable d'abus qui ont pris racine dans la société tout entière. Il faut vaincre les abus et détruire les préjugés avant d'abolir l'esclavage.

— De quels abus et de quels préjugés voulez-vous parler?

— Des abus de la force, ceci vous regarde personnellement, et des préjugés qu'ont tous les blancs contre le travail, cela vous concerne également.

— Il faut bien que l'on use de sévérité envers les nègres; sans cela on ne saurait s'en faire obéir.

— L'abus de la force a abruti ces malheureux; il faut les ramener à la raison par une éducation *morale* et *domestique;* il faut les marier régulièrement et ne plus les séparer de leur femme et de leurs enfants; il faut ne plus leur imposer de travail au-dessus de leurs forces et faire que leurs journées ne commencent plus avant le jour et ne finissent plus quelques heures avant son retour. Il faut que le travail ne soit plus une ignominie pour l'homme libre, et que le nègre, une fois rendu à lui-même, ne s'écrie plus par un sentiment de fausse dignité que vous avez mis en lui : « Je suis libre! donc, je ne dois rien faire! » Quand vous en serez arrivés là, vous pourrez commencer l'affranchissement de vos esclaves, et il n'y aura plus alors de dangers à l'entreprendre. Dès aujourd'hui, vous ne devez plus acheter de nègres et votre gouvernement doit faire une loi qui *déclare libres tous les enfants des esclaves qui naîtront.* Voilà tout mon système pour l'abolition de l'esclavage; il est assez simple, comme vous voyez, et, que vous le vouliez ou non, il sera tôt ou tard mis en pratique.

— Votre système perdrait la colonie, et c'est pour cela que nous n'en voulons pas.

— Vous croyez cela?

— Certainement.

— Eh bien! examinons encore cette question.

— Elle en vaut bien la peine.

— Dites-moi d'abord combien vous employez de nègres pour labourer un terrain de mille mètres carrés.

— Mais... environ une cinquantaine.

— Bon! ces cinquante travailleurs ont accompli leur tâche en combien de jours?

— En quatre; ils sont si paresseux!

— Ils font donc environ cinq mètres par jour. Maintenant, combien vous faut-il de surveillants pour vos cinquante nègres?

— Deux ou trois, quelquefois plus, cela dépend...

— Ces surveillants sont ordinairement peu indulgents, ils ne laissent guère au nègre le temps d'essuyer la sueur qui découle de son front. J'ai vu ce matin un champ plein d'ouvriers qui ne s'arrêtaient jamais et dont, malgré cela, le travail n'avançait pas.

— Je vous ai déjà dit cent fois que le nègre est un abominable paresseux.

— Vous vous trompez! il n'est pas paresseux; il est logicien. Il se dit, le pauvre hère, dans son lourd esprit : « Ce sont mes bras que l'on veut que je remue; eh bien! je les remue, et l'on n'a rien à me « reprocher. Si je voulais faire usage de mon intelli-« gence, je pourrais abréger mon travail; mais quel « intérêt aurais-je à finir ce champ aujourd'hui? « ma besogne faite, il me faudrait courir à une « autre, et autant vaut pour moi travailler ici qu'ail-« leurs. » Votre esclave raisonne ainsi et il raisonne juste. — Maintenant, prenez dix travailleurs libres,

donnez-leur un champ de mille mètres carrés à labourer et dites-leur : « Je vous donne tant pour ce travail que vous terminerez quand bon vous semblera. » Mes dix travailleurs libres mettront leur intelligence au service de leurs bras, et, au lieu de labourer cinq mètres par jour, ils en laboureront chacun vingt. En somme, ils feront en cinq jours ce que vos cinquante esclaves font en quatre. Vous n'aurez plus besoin de surveillants, l'amour du gain leur en tiendra lieu. Vous pourrez, avec dix hommes libres, obtenir, à un jour près, une somme de travail égale à celle que vous obtenez avec vos cinquante-deux ou trois esclaves. — Si vous relevez le travail aux yeux des nègres, si vous les préparez par une bonne éducation domestique à être dignes de la liberté, si vous leur faites comprendre leurs devoirs d'hommes, une fois qu'ils seront libres ils vous aimeront et viendront vous demander la faveur de gagner leur vie en travaillant sur vos terres. Ceci est le fond de mon opinion. J'y tiens énormément et toutes vos objections ne me l'ôteront pas.

Mon brave propriétaire réfléchit un moment, puis il me dit :

— Est-ce que beaucoup de vos compatriotes partagent vos idées?

— Je l'espère! lui répondis-je.

— Alors, ajouta-t-il, un jour ou l'autre il n'y aura plus de colonies pour l'Europe.

On dit que les maîtres espagnols sont plus doux

pour leurs esclaves que ne le sont les propriétaires des États-Unis. Je veux bien le croire; mais cette douceur tant vantée n'empêche pas les majordomes des fermes de faire couler le sang des esclaves sous le fouet. J'ai vu expirer sous mes yeux un nègre que l'on avait laissé dix heures dans un égout, ayant de l'eau jusqu'aux épaules.

Nous n'aurons le droit de nous croire des gens civilisés qu'alors que nous aurons détruit l'esclavage partout où il existe.

XIII

LES EMPLOYÉS, LES HONNÊTES VOLEURS, LES ESPAGNOLS DE LA HAVANE.

A la Havane, les jeunes gens ont la fureur des emplois publics. Il n'est point de petit expéditionnaire, de commis des douanes, d'employé de police qui ne se croie un personnage. Je ne puis me rappeler sans rire l'altercation que M. Bordier et moi avons eue dans la chancellerie du gouverneur avec un petit monsieur de vingt ans. Nous entrâmes dans un bureau, et, après avoir salué très-poliment le commis qui y trônait, nous le priâmes de vouloir bien nous faire la grâce de viser nos passe-ports. Le jeune mirliflore nous rendit dédaigneusement notre salut sans se découvrir, et nous nous crûmes alors tout à fait dispensés de garder nos chapeaux à la main. Mais, en nous voyant nous recoiffer, il se fâcha,

devint rouge comme une pivoine, et, d'un ton impératif, il nous dit :

— Otez donc vos chapeaux !

— Quand vous aurez ôté le vôtre, monsieur, lui répondit froidement M. Bordier.

— Je suis une autorité, répliqua le jeune homme, et rien ne m'oblige à me découvrir devant vous.

— Êtes-vous donc grand d'Espagne, monsieur? demanda M. Bordier avec un rire ironique. — Ma foi! c'est possible! et quant à moi, je suis d'autant plus disposé à me découvrir que mon chapeau me gêne très-fort... je vous ôterai même ma culotte, si cela peut vous faire plaisir.

— Et vous? me cria le jeune homme, resterez-vous couvert devant moi ?

— Oui, monsieur ! lui répondis-je.

— Je vous forcerai bien à vous découvrir.

— Nous verrons !

Le furibond commis du bureau des passe-ports se leva, ouvrit une porte, et revint accompagné d'un vieux soldat d'infanterie chevronné jusqu'aux épaules.

— Faites, lui dit-il, ôter son chapeau à ce monsieur.

— Je ne ferai pas cela, répondit le soldat, furieux d'avoir été dérangé pour une pareille besogne, et tout aussitôt il se retira en haussant les épaules.

Le commis devenait violet : il prit sa casquette galonnée et la jeta sur son bureau.

— Maintenant, cria-t-il en s'adressant à moi, vous décoifferez-vous?

— Non, monsieur! lui répondis-je.

— Mais je vous parle tête nue, ce me semble.

— Vous me faites en effet l'honneur de me parler tête nue; mais le ton avec lequel vous me parlez commence à m'impatienter, je vous en avertis.

— Voulez-vous, monsieur, viser nos passe-ports? dit M. Bordier. Si vous le voulez, hâtez-vous donc de le faire...

Un aide de camp du gouverneur entra. Il s'informa du motif de ce bruyant et ridicule débat, et, après avoir ordonné au commis de le suivre chez le gouverneur, il nous dit avec une grande politesse :

— Quelqu'un va venir pour viser vos passe-ports, messieurs. Veuillez vous asseoir et attendre encore quelques instants.

Nous sortîmes bientôt du palais, avec nos passeports visés par un vieux employé fort cérémonieux, fort méticuleux, et nous rentrâmes à notre hôtel, riant encore de la ridicule querelle qui nous avait été faite par un jeune fat.

La plupart des employés havanais sont inabordables. Gare au pauvre diable qui est obligé d'en passer par leurs écritures!

Nous avons eu un peu plus tard une autre dispute avec les employés des douanes; mais cette dispute n'avait d'autre but que de nous arracher quelques piastres. Nous nous exécutâmes de bonne grâce et

nous pûmes sortir nos malles sans y laisser mettre les doigts crochus des gabelous. Pour une piastre, vous pouvez fermer les yeux de tous les petits douaniers et emporter vos cigares et vos confitures sans en payer les droits de sortie.

J'ai vu tout ce que j'avance.

Toute la bureaucratie havanaise est d'une vanité tout à fait bouffonne. Elle a ordinairement de beaux habits, mais pas toujours du pain pour son dîner.

Les honnêtes voleurs abondent à la Havane. Sous ce nom, il faut reconnaître tous les valets d'hôtel, tous les officieux qui s'emparent des étrangers et qui, sous le prétexte de leur épargner quelques ennuis, se chargent de faire débarquer leurs bagages, viser leurs passe-ports, etc. Gardez-vous de ces tire-laines en habits noirs et en gants glacés.

Les Espagnols de l'Espagne traitent les Espagnols de Cuba un peu comme les Parisiens traitent les provinciaux. Il suffit d'être né à Barcelone, à Cadix, à Séville ou ailleurs pour avoir, à la Havane, droit de suprématie sur les colons. Les Espagnols sont là, comme partout, superbes et pleins d'eux-mêmes.

Il y a à la Havane des maisons de banque et de commerce qui jouissent avec justice d'une haute réputation d'honneur. Ces maisons sont espagnoles.

XIV

LES MAISONS PARTICULIÈRES. — LES ÉDIFICES PUBLICS, LES PROMENADES, ETC., ETC.

Ce que l'on veut avoir avant tout à la Havane, c'est de l'air et de la fraîcheur. Les habitations sont construites dans ce double but. Extérieurement, elles sont percées de hautes fenêtres toujours ouvertes et descendant à trente centimètres du trottoir pour le rez-de-chaussée. Une forte grille en fer, avançant sur la rue, en défend l'entrée aux voleurs. La porte cochère ouvre sur un joli *zagouan* dallé de marbre ou fleuri de mosaïques noires et blanches. C'est là que l'élégante *volante* a sa place d'honneur. Cette voiture est tout simplement un grand cabriolet monté sur d'énormes roues très-hautes. Il en est qui sont d'un prix exorbitant à cause des ornements

en argent dont elles sont surchargées. C'est ordinairement une ou deux mules qu'on y attelle.— Quand on a dépassé le zagouan, on arrive sous un beau corridor autour duquel s'ouvrent les appartements. Ce corridor donne toujours sur une cour plantée d'arbres et d'arbustes odoriférants tels qu'orangers, citronniers, grenadiers, jasmins, rosiers, etc. Une fontaine en marbre blanc, d'un style moresque, est au milieu et donne l'eau en abondance. Cette cour charmante s'appelle le *patio*. Les appartements sont élevés et percés de larges portes qui laissent voir toutes les autres pièces de la maison. Le salon est simple, frais et tout plein de corbeilles de fleurs magnifiques. Les tapis, les draperies sont proscrits partout et on les remplace par des nattes de Chine ou indiennes d'un fort joli effet. Il n'y a que les nouveaux enrichis, que les sots parvenus qui veulent se meubler à l'européenne. Les maisons havanaises ont toutes une terrasse en guise de toit. Il est très-agréable de s'y promener quand le soleil est couché : on a de là un admirable panorama et l'on y jouit de la fraîcheur que la brise de mer apporte à cette heure.

Le palais du gouvernement n'a de remarquable que sa dimension. C'est un vaste bâtiment carré, à plusieurs étages, et qui n'a d'autre agrément que d'avoir sa façade principale tournée sur la place. Cette place est plantée d'admirables palmiers royaux (*palmas reales*) et ornée à son centre d'une assez

médiocre statue de Ferdinand VII. C'est là que la musique militaire donne chaque soir des concerts qui attirent toutes les belles dames de la ville. A l'heure où commence la musique, la place est pleine de promeneurs et de promeneuses, et ses abords sont barrés par un triple rang de voitures découvertes où se tiennent les dames de la haute société.

Le palais de l'archevêché est un grand bâtiment et rien de plus.

Les églises sont d'énormes masses de maçonnerie, ayant la lourdeur des mosquées turques sans en avoir les gracieux et sveltes minarets. La cathédrale est intérieurement fort riche. Les statues des saints et des saintes y sont surchargées d'or et de pierreries. J'ai remarqué plusieurs beaux tableaux de maîtres espagnols bêtement relégués dans les coins de la nef. Les Havanais sont en général peu artistes, et vous pouvez voir plus d'un riche indigène admirer le beau cadre d'un tableau magistral, tandis qu'il daignera à peine en regarder la toile. Dans ce pays de l'or, l'or seul a de la valeur. Montrez à un Vandale un vase d'argent ciselé par Benvenuto Cellini ou par Froment Meurice, il vous demandera combien il pèse!

Il est, m'a-t-on assuré, plusieurs couvents de femmes qui possèdent des toiles merveilleuses. J'ai souvent regretté de ne pouvoir aller m'assurer du plus ou moins de valeur des peintures qui y sont enfouies; mais pour visiter un couvent de femmes, à

la Havane, il faut être tonsuré ou avoir beaucoup d'onces à jeter dans la main de la sœur portière.

Dans chaque église, il y a une tribune fermée pour les nègres. Il est curieux que, même à l'église, l'esclave ne puisse s'agenouiller où bon lui semble. Pour frapper son imagination, on a un grand Christ nègre qui étale ses plaies béantes et dégouttantes de sang, et qui semble être là pour encourager l'esclave à la patience et à la résignation.

Ce grand bon Dieu nègre est un hideux mensonge qui déshonore l'Église espagnole tout entière.

A l'un des angles de la place du Gouvernement est une petite chapelle consacrée à Christophe Colomb. On assure que ce pieux édifice a été bâti là où le hardi Génois a débarqué. Si cette opinion est fondée, ce qui est possible, il faut convenir que l'Espagne ne mérite pas sa réputation d'ingratitude envers l'illustre navigateur. Il lui avait donné un monde, elle lui a consacré une petite chapelle, et ne lui doit plus rien que des prières pour qu'il repose en paix.

Je ne sais pas si Christophe Colomb avait lu Aristote, Plutarque et Diodore de Sicile; mais s'il avait lu ces grands docteurs de l'antiquité, on pourrait croire que ce sont eux qui l'ont mis sur le chemin de sa découverte. La description que donne Plutarque de son île de Chronos, des grandes rivières qui charrient du sable, a dû éveiller l'attention de Christophe Colomb, si toutefois il a lu les

ouvrages de ce philosophe. M. Ternaux Compans, dans un petit livre qu'il publia en 1843 sur la Guyane française, cite plusieurs noms de Bretons et de Normands qui avaient visité les côtes du Brésil au commencement du XVIe siècle. Il regrette, et je partage vivement ses regrets, « que nos affaires maritimes « aient toujours été tellement négligées, qu'aucun « auteur français ne se soit donné la peine d'écrire « les navigations des Bretons et des Normands. Ces « n'est, ajoute-t-il, qu'en glanant dans les ouvrages « des historiens étrangers que nous pouvons en « retrouver les traces. J. de Léry, Thévet, Barré, « de Thou, et tous ceux qui ont raconté la ten« tative du chevalier de Villegagnon pour établir « une colonie à Rio-Janeiro, parlent du Brésil comme « d'un pays connu et fréquenté de tout temps, mais « sans entrer à cet égard dans aucun détail. Le seul « qui s'explique d'une manière positive est P. Ber« geron, qui dit dans son *Histoire de la navigation*, « Paris, 1630, in-8°, page 107 : « Toutefois, nos « Normands et Bretons maintiennent les premiers « avoir trouvé ces terres-là, et que de toute ancien« neté ils ont trafiqué avec les sauvages du Brésil « au lieu dit Port-Real. Mais faute d'avoir par écrit « gardé la mémoire de cela, tout s'est mis en oubli. « Ce pays fut appelé par les Portugais Terre de « Sainte-Croix, à cause d'une croix que Cabral y fit « solennellement arborer; mais nos Français lui ont « donné le nom de Brésil, pour ce que ce bois y

« croist en abondance en certains endroits. » Un ar-« gument de plus en faveur des Français, c'est que « le nom de Brésil qu'ils donnaient à cette contrée « s'est généralisé dans toute l'Europe et a défini-« tivement été adopté. »

Enfin on lit dans un auteur espagnol, Gomara [1], qu'un pilote français de Saint-Malo vint mourir dans la maison de Christophe Colomb, et qu'il lui révéla le secret du Nouveau Monde.

Voilà bien des lignes à propos de la petite chapelle élevée à la Havane en l'honneur de l'immortel Génois ; mais si la France pouvait revendiquer une petite part de sa gloire pour un de ses obscurs enfants, je n'aurais point à regretter de les avoir écrites.

Les promenades de la Havane sont charmantes. Elles sont plantées de beaux arbres et bordées de plates-bandes fleuries. C'est au bout de la principale promenade que s'élève le théâtre Tacon. Extérieurement cet édifice n'a rien de bien remarquable, son péristyle est mesquin et son fronton est d'une lourdeur abominable. La salle est très-belle et ses loges construites et décorées de la façon la plus gracieuse.

En dehors de la ville, on trouve les jolis villages de Regla, del Serro, de Puente-Grande. La campagne

1. Gomara, *Hist. de las Indias*. Medina del Campo, 1553, in-f°, page 10.

est bien cultivée, bien plantée. Les palmiers royaux, les cocotiers, les sapotilliers, les avocatiers, les orangers, les limassiers, les goyaviers s'élèvent de toutes parts et embellissent le paysage. Le sol est tout accidenté : il a de beaux vallons plantés de cannes à sucre, de tabac, de coton, et au milieu desquels serpentent des ruisseaux d'eau courante et limpide, des coteaux hérissés de cactus épineux, de belles montagnes boisées et de profonds ravins où coulent avec fracas plusieurs torrents. Dans les villages, on voit d'élégantes salles de bal élevées en plein vent pour le peuple. Au village de Bilbao, il y a une *posada* fort en renom. On y déjeune fort mal, mais en revanche le déjeuner y coûte fort cher. Dans le bas de ce village, il y a un torrent qui vaut la peine d'être vu.

La *quinta* du gouverneur est située à deux ou trois lieues de la Havane. Elle est bâtie dans un jardin délicieux.

Il y a à la Havane de beaux cafés, des établissements de confiserie où les dames vont boire des sirops et manger des glaces.

L'île de Cuba n'a pas d'animaux féroces, mais on trouve souvent, dans la campagne, des serpents et des scorpions très-dangereux. Il est prudent d'avoir toujours un flacon d'alcali quand on se promène dans les champs.

XV

LES HAVANAISES, LES PETITS CHIENS HAVANAIS.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'admirer les belles dames de la Havane. J'ai vu, aux bals du gouverneur, tout ce que cette ville renferme de beautés aristocratiques ; j'ai été reçu dans beaucoup de maisons particulières, j'ai assisté très-régulièrement aux représentations du théâtre Tacon, et dans tous ces lieux j'ai pu à mon aise contempler avec ravissement ces reines de beauté et de coquetterie.

Les dames havanaises sont fort belles. Elles ont le teint d'une blancheur mate admirable, des yeux noirs fort grands et fort doux, la bouche petite, les dents du plus pur émail, la main parfaite, le pied... ah ! le pied le plus mignon, le plus coquet, le plus agaçant que l'on puisse imaginer. Un léger embon-

point arrondit leurs formes et donne de la blancheur à leur peau. Leurs épaules et leurs bras sont charmants, et elles ne l'ignorent pas. La chaleur qu'il fait à la Havane n'est pour elles qu'un heureux prétexte de se montrer très-décolletées et les bras nus au théâtre et chez elles. Leur vêtement est toujours de fort bon goût ; il se compose d'une robe en batiste très-ouverte sur la poitrine et toute garnie de dentelles du plus haut prix. Leurs pieds sont toujours chaussés de soie, leurs cheveux, bien peignés, bien parfumés, n'ont jamais d'autre ornement qu'une fleur naturelle ; leurs mains sont toujours nues, mais aussi toujours chargées de bagues.

La dame havanaise ne sort jamais à pied. Elle va à l'église en *volante,* elle va en *volante* faire ses emplettes. Les marchands viennent sur le marchepied de son véhicule lui montrer leurs marchandises et en débattre le prix avec elle. J'en ai vu ainsi plusieurs acheter des objets qui ne laissaient pas que de me les dépoétiser un peu.

La dame havanaise est paresseuse comme la paresse. Est-elle assise et laisse-t-elle tomber son éventail, elle sonnera une esclave pour le lui ramasser. Elle passe des heures entières à se bercer dans un fauteuil américain, et là, moitié éveillée, moitié dormant, elle se fait raconter des contes, des histoires de revenants par ses esclaves.

La dame havanaise se nourrit de sucreries et de limonades. Elle grignote des bonbons comme une

perruche et boit de l'eau de chocolat (*tiste*) comme un Polonais boit de l'eau-de-vie. Elle fume beaucoup le petit cigare, mais elle a soin de manger des pastilles de menthe ou de cachou pour en corriger l'odeur. Elle est naturellement dévote, aime les curés et les moines et a toujours un saint ou une sainte à qui elle accorde une vénération toute particulière. Elle va aux églises voilée d'une riche mantille de blondes noires, et, tout en tenant les yeux baissés sur son livre d'heures ou sur son rosaire, elle ne perd pas un seul regard de ses galants.

Elle a une certaine instruction. Elle chante bien, joue de la harpe et de la guitare. Sa conversation est pleine d'images; elle n'a point d'esprit, mais beaucoup de malice, ce qui en tient souvent lieu. Elle aime beaucoup plaire aux hommes, mais elle est peu aimante. Très-frivole, très-vaniteuse, elle est amoureuse des fêtes et des spectacles. Elle est fort jalouse des succès de ses rivales, et sa langue, acérée comme une flèche, n'épargne jamais celles qui ont la prétention de la surpasser en élégance ou de lui enlever une conquête. — N'y a-t-il que les Havanaises qui aient ces jolis défauts? — Je n'oserais répondre.

La paresse de la dame havanaise se change en une prodigieuse activité dans un bal. Qu'il y ait de beaux cavaliers dans un salon, elle ne sera jamais lasse et voudra passer la nuit à danser avec eux.

— Ma chère amie, disait un soir le comte de B...

à sa jeune femme, le jour va se lever, je tombe de fatigue, il faut nous en aller.

— Ah! mon chéri, répondit la comtesse, laisse-moi, je t'en prie, ensorceler encore M. le capitaine T...

— Ensorcelle, ensorcelle donc! fit le mari en retournant philosophiquement au buffet.

La dame havanaise est, malgré tout, bonne épouse et bonne mère. Elle aime son mari sagement, froidement, pourvu que son mari lui permette d'éditer son petit roman tous les mois. Elle aime ses enfants sans enthousiasme; elle laisse aux esclaves le soin de les conduire aux promenades, aux écoles, aux églises; le temps lui manque tout à fait pour leur donner des soins. Elle leur rend d'ailleurs tous leurs baisers avec tendresse, elle les gâte, les caresse par caprice et ne les corrige guère de leurs jeunes défauts.

La dame havanaise a inventé un langage télégraphique; son éventail est l'instrument à l'aide duquel elle transmet à ses amants les émotions de son cœur. L'éventail babille dans ses doigts avec une volubilité extrême. Il dit tout ce qu'on veut qu'il dise : les phrases caressantes et pleines de baisers, les jalousies amères, les reproches pleins de larmes, les menaces terribles. Son roulement est, selon ce qu'on veut qu'il exprime, lent, moelleux, ondulé, saccadé, fiévreux, convulsif. C'est au théâtre Tacon que l'on peut juger de l'éloquence des éventails. Un

soir que j'assistais à une représentation de l'*Attila* de Verdi, un jeune homme auprès duquel je me trouvais me dit tout d'un coup :

— Voulez-vous venir saluer madame G...? La voici qui vous appelle dans sa loge.

Je tournai mes yeux vers la dame, qui ne me regardait pas, mais qui agitait très-fort son éventail.

— Allons donc! répéta mon interprète en m'entraînant, n'allez-vous pas vous faire attendre?

En arrivant près de madame G..., je fus stupéfait de l'entendre me dire :

— Vous êtes donc sourd, monsieur? Il y a plus d'un quart d'heure que je vous prie de venir me tenir compagnie.

Je ne savais pas qu'une dame havanaise avait le pouvoir de mettre sa langue dans son éventail.

Je passai une demi-heure avec madame G... Madame Tedesco chantait ; on ne me pardonna pas de la trouver jolie ni de trouver qu'elle avait une voix délicieuse.

Pour en finir, il faut confesser que les Havanaises sont adorables et qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de quitter leur ville sans laisser un peu de son cœur accroché aux pointes de leurs jolies épines. Au reste, il n'y a pas que les Espagnoles qui soient belles, j'ai vu de très-jolies mulâtresses, de très-belles quarteronnes.

Ce que l'on trouve de plus charmant à la Ha-

vane, après les dames, ce sont les petits chiens. Ils ont une toison blanche comme de la soie, des yeux noirs petillants de malice, une peau rose, des pattes charmantes, et on peut les emporter dans sa poche.

XVI

COMMERCE, PRODUITS DU PAYS, PRIX DES CHOSES A LA HAVANE. — ADIEUX. — DÉPART.

La ville de la Havane est une des places de commerce les plus importantes du monde. Elle doit sa richesse au commerce exclusivement. Des milliers de navires appartenant à toutes les nations y apportent tous les produits de l'Europe et des États-Unis. Elle reçoit tout et paye tout fort cher. La douane est là, comme au Mexique, le cauchemar, le monstre des capitaines de navire; ils doivent, pour se soustraire aux lourdes charges des tarifs, se mettre en bons rapports avec les douaniers et leur jeter un beau gâteau, qui a toujours la puissance de les rendre sourds et aveugles.

Tout le monde sait que la Havane cultive le tabac sur une très-large échelle et fournit à toute l'Europe

une prodigieuse quantité de bons cigares. Le tabac est la principale industrie du pays. On cultive pourtant aussi la canne à sucre, et l'on peut expédier chaque année, en Espagne, plusieurs milliers de tonneaux de sucre brut. Les confitures de goyaves et d'ananas sont fort estimées, et c'est encore là une petite branche du commerce havanais.

Tout est hors de prix dans cette ville; l'once d'or file entre vos doigts sans que vous vous en aperceviez. Un mouchoir de batiste coûte 4 piastres; une paire de souliers vernis, 8 piastres; un chapeau de paille ordinaire, 30 piastres; une paire de gants, 2 piastres; un pantalon de toile, 10 piastres; on paye 2 piastres pour se faire couper les cheveux. Les bons cigares coûtent 50, 60 et même 80 piastres le mille.

Le jour de mon départ étant arrivé, j'allai faire mes visites d'adieu; hélas! ce furent de bien tristes visites...

Je fis retenir mon passage pour Bélize à bord du packet anglais *la Malibran*. On ne pouvait donner un nom plus charmant à un navire plus affreux.

Le capitaine devait appareiller à quatre heures après midi. Il était onze heures du matin, j'avais donc cinq heures à dépenser. J'en employai une partie à visiter quelques navires français mouillés dans le port, et l'un des capitaines m'invita à déjeuner avec lui. On donna ordre à un matelot d'avoir l'œil sur *la Malibran*, afin que je pusse aller m'y embarquer au moment où elle ferait son appareillage, et,

cette précaution prise, on se mit à table. Le déjeuner se prolongea jusqu'à deux heures. A deux heures, nous montâmes sur le pont. Tout naturellement, je portai mes yeux sur *la Malibran,* et je la vis qui allait sortir de la rade. L'infernal Anglais avait avancé l'heure de son départ, et il emportait mes malles avec mon argent. Le capitaine français fit aussitôt mettre sa yole à la mer, six bons rameurs y descendirent avec nous, et nous nous mîmes à donner la chasse au packet. Après trois heures de course hors la rade, et malgré la hauteur des lames qui bondissaient dans notre frêle embarcation, nous atteignîmes *la Malibran*. L'Anglais nous jeta un câble, puis une échelle de cordes, et j'escaladai son pont. La première chose que je fis en prenant pied fut de sauter à sa cravate; j'étais mouillé, furieux, et j'aurais eu du plaisir à l'étrangler un peu; il se tira de mes mains, le visage un peu cramoisi, et d'une voix tout enrhumée, il me dit :

— Je avais oblié vô positivement.

Je fis mes remercîments au capitaine et aux matelots qui m'avaient fait rattraper *la Malibran*, et, après avoir répondu à leurs adieux, je les vis hisser leurs petites voiles, et leur jolie yole partit en s'inclinant sur l'eau comme une mouette.

Je demeurai sur le pont pour voir la Havane encore une fois et pour imprimer son image dans mon cœur et dans mes yeux.

La Havane est un pays admirable. Elle pourrait

être un paradis terrestre si elle n'avait pas d'esclaves et pas de fièvre jaune. Les esclaves disparaîtront un jour, j'en ai la douce certitude; mais en sera-t-il ainsi du fléau qui rend ce beau pays si redoutable pour les Européens? C'est là une question qu'il appartient à Dieu seul de résoudre.

La nuit était venue. J'étais toujours sur le pont de *la Malibran,* ne voyant plus que les feux du phare de la Havane.

— Môsieur, me dit le capitaine, ne vôlez-vous pas venir manger un bon sope-tortue que je avais faite, moa?

La sope-tortue était si bonne qu'elle dissipa le reste de ma colère contre le brave capitaine.

XVII

BÉLIZE. — LE ROI DES MOSQUITOS.

La petite colonie anglaise de Bélize est située sur la côte nord du golfe de Honduras. Elle comprend une superficie de 17,000 milles anglais carrés, et l'on évalue sa population à environ 15,000 habitants.

La ville de Bélize ressemble bien plus à un village suisse qu'à une ville américaine ; mais cette ressemblance disparaît aussitôt qu'on arrête son regard au delà des habitations : toute la végétation des tropiques est là pour faire oublier la froide Helvétie.

Bélize est, pour ainsi dire, bâtie dans l'eau ; il faut, avant de songer à construire une maison, s'occuper de faire son terrain : les galets de la mer, le sable qu'elle charrie en forment toujours la première assise. Cette ville, puisque ville il y a, appartient à

la Grande-Bretagne. Elle est défendue par une langue de terre, verte comme un jardin et sur laquelle on a monté, sur de mauvais affûts, une demi-douzaine de petits canons. C'est cette langue de terre, ainsi armée, qu'on appelle LE FORT. Une vingtaine de nègres en pantalons blancs et en vestes de même couleur y tiennent garnison.

En arrivant sur la place de Bélize, nous nous mîmes à chercher un hôtel; mais, dans cette ville, il n'y en a point. On ne peut trouver que de sales tavernes où les nègres et les matelots vont se griser et se disputer. Le capitaine de *la Malibran*, pour se raccommoder tout à fait avec moi, me mena chez son consignataire, M. Mathe, négociant anglais, qui me reçut avec la plus exquise courtoisie.

Bélize, comme bien on le pense, n'a ni édifices, ni monuments. Ses maisons, en forme de chalets, sont toutes construites en bois d'acajou, depuis les parquets jusqu'aux toits. Elles sont affreusement peinturlurées, ce qui est incontestablement une preuve du mauvais goût des habitants qui, au lieu de badigeonner leurs demeures, devraient se borner à y appliquer une couche de vernis gras qui laisserait au bois sa couleur naturelle. Cela serait alors tout à fait charmant, et l'on aurait une ville toute rouge et toute luisante, ce qui, au milieu des arbres verts et sur le bord de la mer, produirait un tableau aussi joli qu'original.

Les appartements sont, comme au Mexique, très-

peu meublés; quelques consoles, quelques fauteuils-balançoires, quelques canapés en jonc, des lits de sangle enveloppés de blancs moustiquaires, des nattes ou des peaux de jaguars jetées sur les parquets, voilà à peu près tout ce dont se compose un mobilier de riche négociant. Les habitations des ouvriers n'ont guère qu'un hamac en *pita*, une table grossière toute chargée d'ustensiles de ménage et une guitare suspendue au-dessus du hamac.

Ce qu'on appelle à Bélize le palais du gouverneur est une grande case en bois établie au milieu d'un jardin. Le post-office et l'église sont les deux seuls bâtiments construits en pierres. Un pont de bois assez élevé traverse la rivière. On a de là le plus joli point de vue qu'on puisse imaginer.

Les rues de Bélize sont boueuses, sales, mais assez régulièrement percées. On y rencontre, comme au Mexique et à la Havane, de nombreuses confréries de *zopilotes;* mais là, ces vilains oiseaux sont moins familiers qu'à Vera-Cruz.

La population se compose de nègres et de mulâtres, parlant tous un exécrable anglais. L'esclavage est aboli à Bélize comme dans toutes les autres colonies de la Grande-Bretagne. On nomme ici Caraïbes tous les noirs habitant les côtes du golfe de Honduras, et j'avoue que ce nom ne me semble pas facile à justifier. Les Caraïbes sont des Indiens, tandis que les noirs de Bélize sont de pure race africaine. Le

chiffre de la population de Bélize s'élève à 4,000 âmes, dont 3,000 nègres environ.

L'armée se compose de 170 Caraïbes et de 25 Anglais.

Le port de Bélize est un port franc. On n'y trouve ni douaniers, ni agents de police. C'est l'entrepôt général où arrivent les produits d'Europe, et ou l'on envoie ceux des divers États du Centre-Amérique. Quelques maisons anglaises font le commerce du bois d'acajou qui a été fort abondant dans toute l'étendue du golfe de Honduras et qui maintenant commence à devenir rare sur plusieurs points de la côte.

Après avoir fait deux ou trois fois le tour de la ville, j'allai rendre visite à M. le colonel Faacourt, qui était le superintendant de cette petite colonie. M. Faacourt me reçut avec cette dignité courtoise qui distingue généralement les hauts fonctionnaires de la Grande-Bretagne. Je restai à dîner avec lui, et il me parla tant de la France, qu'il connaissait bien, que je n'eus pas le temps de le questionner sur son gouvernement.

Je me fis reconduire à onze heures chez M. Mathe qui, pour se conformer aux usages du pays et pour pratiquer l'hospitalité de la manière la plus ample, était sorti et m'avait abandonné sa maison et tout ce qu'elle renfermait, personnel et matériel.

C'est à Bélize qu'eut lieu le prodigieux couronnement de Sa Majesté le roi des *Mosquitos*. L'histoire

de cette royauté, improvisée par la politique britannique, est fort burlesque. Nous en dirons quelques mots.

Les Anglais, comme chacun le sait, ont inventé, pour déguiser leurs conquêtes, toutes sortes de mots ingénieux dont aucun gouvernement n'a été dupe. Il n'est personne qui ne sache ce que signifie, dans leur langage diplomatique, le mot PROTECTORAT.

Entre les territoires de l'État de Honduras et de Nicaragua il existe une tribu d'Indiens auxquels on a donné, je ne sais pourquoi, le nom de Mosquitos. On prétend que ces Indiens sont les seuls de l'Amérique centrale dont les ancêtres aient résisté aux conquérants espagnols. Dans la curieuse relation du major général Cood, gouverneur de Bélize, sur la ridicule entreprise de l'Écossais Gregor Mac-Gregor, les Mosquitos s'appellent les Poyais. Je vais copier tout d'abord le rapport de M. Cood :

« Investigation du major général Cood, gouver-
« neur de Bélize, juin 1824. (*London, published by*
« *Lawler and Quick, Old Broad Street*, 1824.)

« Un Écossais nommé Gregor Mac-Gregor, après
« avoir parcouru une partie de l'Amérique centrale
« et particulièrement la côte des Mosquitos, imagina
« de se faire donner, en 1822 ou 23, par le gouver-
« nement d'Espagne, la concession du pays des
« Poyais, faisant partie de la côte dite des Mosqui-

« tos, contrée que l'Espagne n'avait jamais pu sou-
« mettre à sa domination.

« Mac-Gregor était un homme d'imagination, ambitieux et entreprenant. N'ayant pu se faire inféoder par l'Espagne, comme il le désirait, la souveraineté des Poyais, il s'établit de sa propre autorité cacique de leur petit pays. Il endoctrina en Angleterre et en Écosse un certain nombre de personnes, parvint à se faire avancer des fonds, et bientôt il expédia sur les bords de la Rivière Noire (Black River) deux à trois cents malheureux tirés de la classe la plus corrompue du peuple. Il nomma des ministres, des amiraux, des généraux et des officiers de tout grade pour administrer son empire, et commander ses flottes et ses armées. Environ deux cents de ses sujets étaient arrivés à Saint-Joseph (sa capitale) en février et mars 1823. Vers la fin d'avril, la ville de Saint-Joseph comptait déjà une douzaine de huttes de feuillage, y compris l'hôpital et le palais du gouverneur. Au commencement de mai, sur deux cent cinq individus, un douzième était mort, et cent quatre-vingt-onze se mouraient de la fièvre. Il est probable qu'au mois de juin Saint-Joseph se fût retrouvée comme elle était au mois de janvier, alors même que quelques charitables pêcheurs de Bélize ne fussent point venus chercher les administrateurs, les populations, les troupes et la marine du florissant empire des Poyais.

« Au mois d'août suivant, un navire parti d'An-
« gleterre amenait à Saint-Joseph cent et quelques
« nouveaux sujets de Son Altesse ; mais Saint-Joseph
« avait disparu. Les bords de la Rivière Noire étaient
« redevenus aussi sauvages que jamais, et les émi-
« grants ne voulurent point débarquer. Ils allèrent
« implorer les secours du gouvernement de Bélize
« qui les établit sur un îlot voisin (l'île de Roâtan),
« et où, se trouvant aussi mal à l'aise qu'ils l'au-
« raient pu être à Saint-Joseph, ils se prirent tous à
« déserter jusqu'au dernier.

« De cette grande et noble entreprise il ne resta
« que quelques grades d'amiral, de général, de co-
« lonel et de capitaine, quelques titres de comte du
« Rio-Negro et de baron Tinto qui servirent à con-
« soler les dupes de S. A. S. le haut et puissant
« cacique des Poyais.

« Saint-Joseph, pendant les deux mois de son
« existence, était gouvernée par M. Hector Hall, an-
« cien militaire, breveté par S. A. S., colonel de
« l'armée, commandant le 4e régiment de ligne et
« créé plus tard brigadier général, baron Tinto et
« lieutenant gouverneur de Saint-Joseph. C'était, il
« paraît, un brave homme qui s'était laissé duper
« de la meilleure foi du monde et qui, pour sauver
« la vie de ses sujets, fut le premier à démolir l'em-
« pire naissant.

« L'histoire n'a malheureusement pu enregistrer
« les noms des autres officiers généraux qui ont eu

« l'honneur de coopérer à l'héroïque entreprise du « cacique Mac-Gregor. »

On a peine à comprendre qu'il y ait des gens assez crédules pour s'attacher à des aventuriers qui n'ont souvent d'autres fonds que leurs projets extravagants. J'aurai l'occasion de parler de la colonisation belge de Santo-Thomas : ce sera un joli pendant à la folie du sieur Mac-Gregor.

Mais il est temps de revenir à la royauté des Mosquitos. Bien avant Mac-Gregor, la côte des Mosquitos avait attiré l'attention des Anglais. Plusieurs petites colonies avaient été fondées : la première sur la baie de la Griva, la seconde entre la rivière Cartago et celle de Ségovie, la troisième près la pointe du Gouverneur, et la quatrième dans le bas de la rivière des Perles. En 1786, ces petits établissements furent abandonnés. Les Anglais voulaient avoir une main sur l'Amérique centrale, afin de pouvoir paralyser l'action des États-Unis, toujours disposés à s'annexer les portions territoriales les plus riches et les moins capables de se défendre contre les hardis aventuriers du Nord ; mais pour prendre pied au Centre-Amérique, il fallait à l'Angleterre un prétexte. Elle le trouva dans la reconnaissance du cacique des Mosquitos comme roi de cette contrée tant convoitée par Mac-Gregor et par les colonisateurs qui l'avaient précédé.

Des ordres émanés du *Foreign-Office* arrivèrent au gouverneur de Bélize qui s'empressa de les exécu-

ter. On envoya prendre le cacique dans son misérable *rancho* et on l'amena chez le gouverneur. Le pauvre diable ne savait pas trop ce qu'on voulait faire de lui, et il eût reçu la bastonnade avec moins de surprise qu'il n'en témoigna lorsqu'on lui eut annoncé qu'on le voulait proclamer roi.

Pour terminer la grotesque cérémonie du couronnement, on bâcla quelques dépêches, on bredouilla aux Caraïbes une espèce de proclamation, et l'on joua, après ce qu'on appelait *les choses sérieuses*, la grosse farce que nous allons raconter.

Dans le salon du gouverneur de Bélize on avait fabriqué une sorte de trône avec un tonneau défoncé ; on y fit asseoir le roi des Mosquitos, revêtu d'un caleçon neuf et d'une chemise propre, et après que le gouverneur lui eut lu l'acte de son investiture, il lui flanqua sur la tête une couronne en papier doré. Tous les négociants habitant Bélize furent naturellement invités à cette parodie, et tous m'en ont donné les détails que je transcris avec la plus scrupuleuse exactitude. Une fois couronné, le roi des Mosquitos, à qui le gouverneur avait donné quelques réaux, invita gracieusement les palefreniers, les cuisiniers et les quelques soldats nègres qu'il put ramasser dans le palais, et il alla se griser avec eux dans les affreuses tavernes du port. Le lendemain, on trouva Sa Majesté couchée par terre à la porte du gouverneur et dans un état de complète ivresse.

La farce était jouée et avait donné lieu à cette

autre farce : le PROTECTORAT de l'Angleterre sur le ROYAUME des Mosquitos.

De ce qu'on ne trouve pas le roi des Mosquitos inscrit dans l'*Almanach de Gotha*, il ne faut pas conclure que ce souverain n'existe pas. Il existe parfaitement, et lord Palmerston, qui a eu l'idée de le faire couronner par M. le colonel Faacourt, saura bien vous en donner l'assurance.

Les Anglais, pour maintenir leur protectorat, allèrent s'établir à la rivière San Juan de Nicaragua, et cela malgré les réclamations de ce pauvre État indépendant et souverain. Ils avaient ainsi un pied sur le Centre-Amérique et pouvaient s'y créer une immense influence.

J'avais vu en deux jours tout ce que l'on peut voir à Bélize, et j'allais apprendre ailleurs les détails que je n'aurais pu y recueillir sur son commerce et sur sa salubrité.

Je pris congé de M. Faacourt, de M. Mathe, et je fis retenir mon passage à bord de la goëlette l'*Aurora* qui devait appareiller le soir même pour Izabal.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

LEWINGSTON.
LE GOUVERNEUR DE CE VILLAGE. — LES CARAIBES.
HISTOIRE D'UN FRANÇAIS. — DÉPART.

L'*Aurora* est un bateau grand comme la moitié d'une noix de coco. Cette jolie petite goëlette est commandée par un vieux pilote anglais, et manœuvrée par une demi-douzaine de Caraïbes. La brise est douce et fraîche, nous filons de cinq à six nœuds. Notre traversée est tout à fait charmante. Au fur et à mesure que nous avançons, le paysage s'agrandit et offre à nos regards émerveillés les plus séduisants tableaux. Nous avons à notre gauche de belles montagnes boisées, à notre droite de jolis petits îlots tout verdoyants qui forment une sorte d'archipel en miniature dans cette partie du golfe de Honduras. Nos matelots fument sur le pont, chantent ou jouent

dans une conque marine des airs qui semblent composés tout exprès pour ces lieux sauvages.

Il est cinq heures du soir. Le patron de la goëlette s'approche de moi et me dit :

— Voulez-vous, monsieur, saluer un de vos compatriotes?

— Quel compatriote? répondis-je étonné.

— Vous voyez, reprit le patron, cette petite pirogue qui se détache de l'île qui est devant nous; dans cette pirogue il y a un homme, cet homme est de votre pays.

— Comment le nommez-vous?

— On l'appelle *le Français;* c'est là le seul nom auquel il réponde.

— Vous le connaissez?

— Chaque fois que je passe près de son île, il monte à bord pour m'offrir des œufs ou du poisson. Tenez, le voici! Il va amarrer sa pirogue à la goëlette et monter à bord.

Le patron avait à peine achevé sa phrase qu'un homme, jeune encore et vêtu comme les Caraïbes, parut sur l'arrière de notre navire, tenant d'une main un panier de bananes et d'ananas.

— *Aqui estoy, señor capitan*[1]*!* dit-il en s'approchant du patron.

1. — Me voici, monsieur le capitaine.

— Bon! que m'apportez-vous dans votre panier, monsieur le Français?

— Des fruits.

— *Bueno!* répondit ce dernier. *Que lleva vd. en su canasta, señor Frances?*

— *Frutas!*

Le patron, sur un signe de moi, acheta son panier au Français, et celui-ci, après avoir empoché son argent, s'apprêta à redescendre dans la pirogue. Je m'avançai aussitôt vers lui en lui disant en français :

— Vous partez déjà, monsieur?

— Oui!... dit-il en me regardant fixement.

— Vous pouvez demeurer à bord, *señor Frances,* dit le patron. Dans cinq minutes, nous serons à la *Boca del Rio-Dulce* où nous allons mouiller, et vous pourrez alors débarquer plus commodément[1].

— Venez donc par ici, monsieur, ajoutai-je. J'arrive de France, et je pourrai vous donner des nouvelles de votre pays; car on m'a dit que vous êtes Français...

— Je l'ai été en effet, répondit l'étranger avec un douloureux sourire; mais, aujourd'hui, je ne suis plus qu'un Caraïbe blanc. Faites un bon voyage, ajouta-t-il, et tâchez de ne point trop longtemps séjourner à Izabal; c'est un port insalubre et où les Européens attrapent des fièvres inguérissables. — Adieu! adieu! Je ne suis plus Français. mais j'aime

1. *La Boca del Rio-Dulce.* C'est l'embouchure de la rivière qui, du golfe de Honduras, conduit les navires au port d'Izabal, en passant dans le lac de ce nom.

toujours la France... Si, quand vous reviendrez, vous voulez vous arrêter dans mon île, je vous montrerai mes richesses et je vous donnerai des œufs frais et des bananes mûres.

Cela dit, mon étrange compatriote enjamba le bastingage de la dunette, se laissa glisser le long d'une amarre et tomba dans sa pirogue qu'il dirigea rapidement vers son île.

— Cet homme est fou, me dit le patron de l'*Aurora;* il est amoureux de la Vierge Marie et prétend posséder toutes les étoiles du firmament. Il y a une douzaine d'années qu'il habite son île; il vit de poissons et de gibier, et, quand il a besoin d'un caleçon ou d'une chemise, il s'embarque dans sa pirogue et va vendre quelques poules ou quelques œufs à Bélize ou à Santo-Thomas. Si vous voulez connaître son histoire, vous pourrez prier le gouverneur de Lewingston de vous la raconter. On prétend qu'il est l'ami du Français et que celui-ci n'a point de secrets pour lui.

Nous arrivâmes bientôt à la *Boca del Rio-Dulce.* Le patron de l'*Aurora* fit jeter une ancre, et la goëlette s'arrêta à une encâblure et demie du pittoresque et joli petit village de Lewingston. Au même instant, nous vîmes arriver une douzaine de pirogues montées chacune par deux ou trois Caraïbes.

Le petit village de Lewingston est bâti sur un promontoire dominant le beau golfe de Honduras, à l'embouchure du *Rio-Dulce.* Il doit son nom à un

moment d'enthousiasme. Les habitants de l'ancienne capitainerie générale de Guatemala, après avoir secoué le joug de l'Espagne, voulurent tout naturellement imiter les Américains du Nord, et ils s'empressèrent d'adopter le code philosophique de Lewingston qui fut bientôt abandonné et dénigré par eux. Le petit village où nous nous trouvons a gardé le nom du Lycurgue américain par la seule raison que les Caraïbes n'en ont point trouvé d'autre à lui substituer.

Lewingston compte environ cinquante maisons. Ces cinquante maisons, construites en chaume ou en feuillage, peuvent contenir cent cinquante ou deux cents habitants, tous de race africaine, malgré le nom de Caraïbes qu'on s'obstine à leur donner. Ces noirs viennent de plusieurs îles des Antilles et de plusieurs points de la côte de Honduras. Les révolutions de Saint-Domingue en ont amené un grand nombre qui se sont éparpillés sur les frontières de Guatemala, cherchant de préférence, pour bâtir leurs villages, les hauteurs qui bordent la mer. Les uns sont venus se fixer à Truxillo et à Omoa, les autres avaient été prendre possession de l'île de Roatan; mais à peine commençaient-ils à s'y établir, que le gouvernement anglais de Bélize vint les en expulser, prétendant, ce qui était faux à cette époque, que l'île de Roatan avait été concédée à la Grande-Bretagne par le petit État de Honduras.

Les Caraïbes sont laborieux, mais aussi fort dé-

bauchés. Ils boivent du rhum en quantité prodigieuse, et il n'est pas rare d'en rencontrer étendus par les chemins et dans un état d'ivresse révoltant. Ils parlent l'anglais et l'espagnol avec cet accent créole qui rend presque ces deux langues incompréhensibles aux Européens. La langue propre à ces nègres n'est pas le caraïbe, comme plusieurs voyageurs l'ont affirmé ; c'est tout simplement un mélange d'africain et d'espagnol.

Le nombre des Caraïbes répandus tout autour du golfe de Honduras ne dépasse pas cinq cents (ceux de Bélize exceptés).

Ils sont tous catholiques, mais catholiques très-fantaisistes.

Leur industrie principale est la pêche et la coupe du bois d'acajou. Ils sont tous de bons marins. Leurs femmes les accompagnent à la mer et elles nagent comme des sirènes ; la baie de Honduras est toujours sillonnée de leurs frêles pirogues. C'est dans cette petite et légère embarcation qu'ils vont porter à Bélize les grosses tortues qu'ils ont, seuls, l'adresse de pêcher, et la vente de ce précieux reptile les rend riches pour toute une semaine.

Le patron de l'*Aurora,* qui me rejoignit au milieu du village, me demanda si je voulais qu'il me conduisît chez le gouverneur de Lewingston, et comme je ne lui répondais pas, croyant que sa proposition était une plaisanterie matelotesque, il ajouta :

— Mais, monsieur, il y a à Lewingston un gouver-

neur, et je puis même vous assurer que ce gouverneur n'est pas la moindre curiosité que renferme le *pueblo*.

— Eh bien! fis-je en riant, conduisez-moi donc chez cette curiosité.

Nous arrivâmes en cinq minutes à la porte d'un petit enclos. Un grand vieillard nègre, vêtu d'un caleçon de bain et d'une chemise flottante, vint nous ouvrir avec empressement.

— *Señores,* nous dit-il en s'inclinant, *haganme el favor de pasar adelante.* (Messieurs, faites-moi la grâce d'entrer.)

Nous entrâmes dans un grand *rancho* éclairé par quelques copeaux de sapin qui brûlaient à la porte, et le vieillard, après avoir cérémonieusement avancé deux escabeaux de bois de cèdre, nous invita à nous asseoir, tandis qu'il restait debout.

— Vous êtes le gouverneur de Lewingston? lui demandai-je, et cela dans la langue dont il s'était servi pour nous recevoir; car, grâce aux leçons d'espagnol que j'avais reçues à la Havane et à Vera-Cruz, je pouvais déjà converser dans la belle et facile langue de don Quichotte. Voulez-vous apprendre une langue étrangère vite? Eh bien! prenez une jeune et jolie femme pour professeur. Elle vous apprendra à conjuguer le verbe *aimer*, et quand vous saurez ce verbe-là, le reste vous viendra tout seul.

— *Si, señor,* me répondit-il.

— Et il y a longtemps que vous exercez cet emploi?

— Cent ans! fit-il en se redressant.

— Tata-Marco, dit le patron de l'*Aurora*, monsieur est un Français; il a rencontré tout à l'heure votre ami de l'île Verte qui n'a point voulu causer avec lui... Vous seriez *furieusement* aimable si vous vouliez bien dire à monsieur l'histoire de votre ami.

— Je lui en dirai tout ce que j'en sais, *señor capitan*, répondit le gouverneur; mais, auparavant, permettez-moi d'offrir à *Su Excelencia* un petit verre d'eau-de-vie et un bon cigare de la Havane.

Je pris le petit verre d'eau-de-vie du bon gouverneur et je m'étendis dans un hamac en fumant le puro qu'il m'avait donné; puis, quand il se fut assis lui-même, je lui dis :

— Je ne suis pas sûr, *señor gobernador*, de vous avoir bien compris; car j'ai cru entendre que vous étiez depuis cent ans le chef de ce village.

— Vous ne vous êtes point trompé. J'ai effectivement dit à Votre Grâce que j'étais depuis cent ans le gouverneur de Lewingston.

— Quel âge avez-vous donc?

— Cent trente-deux ans!

A voir ce vieillard souple et vert encore, malgré son grand âge, je me rappelais ces centenaires que j'avais vus dans le Liban, et qui, en me racontant les vieilles guerres de leur montagne, commençaient invariablement leur récit par cette phrase qui ne

manquait pas d'exciter prodigieusement ma curiosité : « Il y a cent ans, j'étais jeune... » Tata-Marco[1] était un de ces phénomènes des terres privilégiées; il s'avançait bravement dans son second siècle et sans paraître nullement accablé du poids d'une aussi longue existence.

Il était noir comme l'ébène, et ses cheveux crépus avaient la blancheur jaunâtre de la laine; ses bras et ses jambes nus étaient fort maigres; on eût dit que sa chair s'était séchée autour de ses os; mais, malgré cela, il avait encore la démarche vive et le geste vigoureux.

— Voyons donc, dit tout à coup le patron, voyons donc, *querido amigo,* l'histoire du Français.

— Je vais, répondit le centenaire, vous en dire tout ce que j'en sais; ce ne sera pas long :

« Il y a dix ans, je vis arriver ici un homme chargé d'une corbeille pleine de poissons et de fruits, qui me demanda si je voulais lui acheter ces divers produits de sa pêche et de son jardin. Il parlait mal l'anglais et plus mal encore l'espagnol. Je l'invitai à se reposer et je lui donnai à manger. Quand il eut pris un peu de repos, je le priai de me dire son nom.

« — Mon nom! me répondit-il avec amertume, est-ce que j'ai un nom? Demandez-le au vent qui m'a

1. Tata-Marco est très-connu dans toute l'Amérique centrale; nous devons ajouter qu'il y est aussi très-estimé.

amené sur cette terre, le vent ne vous le dira pas. Eh bien! je ne suis point plus savant que le vent de la mer, j'ignore si j'ai un nom, et je réponds à tous ceux qu'il plaît aux hommes de me donner.

« — A votre accent, lui dis-je, vous paraissez être Français.

« — Oui! fit-il avec une sorte d'exaltation dans la voix et un amer sourire sur les lèvres, la France est le pays où je suis né, où j'ai souffert, où j'ai béni Dieu et maudit les hommes. Depuis deux ans, j'ai quitté mon pays que je ne reverrai jamais; j'ai employé ces deux ans à me choisir une retraite inconnue de tous les hommes, je l'ai trouvée depuis six mois et elle est voisine de votre village. Tenez! ajouta-t-il en se levant et en me conduisant à la porte, c'est cette petite île toute verte et toute fleurie que vous voyez là, tout droit devant vous. J'ignore à quel pays elle appartient; mais je m'en suis emparé; elle me plaît, et jamais on ne m'en fera sortir vivant.

« — Vous vivez là tout seul, depuis six mois?

« — J'ai avec moi des poules, des oiseaux, un chien, une chèvre et des serpents. Ma compagnie est très-variée et je n'en saurais supporter d'autre. Je connais les hommes, j'ai vécu avec eux et je sais qu'ils sont plus malfaisants, plus venimeux que les reptiles de mon île... Je les fuis comme on fuit les bêtes féroces.

« — Mais, lui dis-je, d'après ce que vous me dites,

j'ai quelque peine à comprendre votre présence ici...

« — Vieillard, me répondit le Français, en me regardant en face et avec un sourire qui me fit presque peur, aurais-tu donc la prétention de te croire un homme? Regarde ta peau, elle est noire comme la nuit; regarde tes cheveux et ta barbe, tes cheveux et ta barbe sont de la laine : tu n'es pas un homme, vieillard, tu es un nègre. »

— Eh bien! il est aimable, votre compatriote! interrompit le patron de l'*Aurora*. Je lui fis signe de se taire et Tata-Marco continua :

« — Dans ce pays, hasardai-je timidement, où l'esclavage est aboli, on veut bien admettre que le nègre est un homme.

« — Si tu étais un homme, répondit le Français, toujours de son ton fiévreux, presque colère, si tu étais un homme, un vrai homme, tu m'aurais déjà chassé de ta case. Un homme, un vrai homme ne se laisse pas outrager chez lui par un misérable tel que moi, il ne donne pas à manger à ce misérable, il le chasse, ou, s'il ne le chasse pas, il le tue...

« — Ami, dis-je alors au Français, je vois que tu as beaucoup souffert; ton cœur déborde d'amertume et tu reportes sur toute l'humanité la haine que tu as conçue contre quelques hommes. Cela n'est pas juste, cela est mal, mon enfant, et, pour avoir le droit de se croire meilleur que ses semblables, il faut être capable de leur pardonner le mal qu'ils

nous ont fait. Viens vivre avec moi, quitte ton île où tu n'entends d'autre voix que la tienne, où tu ne peux causer qu'avec toi-même, en évoquant tes tristes souvenirs, pauvre cœur tourmenté! Sois mon hôte, sois mon enfant! Ici, nous parlerons de tout ce qui pourra te plaire; tu me trouveras toujours doux et paternel, et je te ferai voir que si mon visage est noir, mon cœur est blanc comme celui d'un homme vertueux et ami des hommes. Tu pourras me taire ton secret; je ne te demanderai plus ton nom... Si tu as été une victime, je t'aimerai et te consolerai comme si j'étais ton père; si tu as commis des fautes ou des crimes, je te les pardonnerai; car Dieu donne à ceux qui ont mon âge ce pouvoir tout céleste...

« — Vieillard, dit l'inconnu en se levant, ce que tu m'as dit m'a fait du bien. Je n'accepte point ton hospitalité; mais je veux t'aimer et me montrer digne de ta bonté. Écoute : je n'ai point commis de crimes; mais j'ai été victime des crimes de mes semblables. Mon cœur était bon et doux comme le tien, et si, aujourd'hui, il est plein de haine et de doute, c'est que je n'ai point vécu comme toi sur un rocher; c'est que j'ai vécu avec les hommes et que j'ai pu apprécier leur caractère lâche et cruellement égoïste. Je vais te dire tout ce que je puis te dire de ma vie : j'étais riche; à vingt ans, j'avais des amis que j'aimais et dont je me croyais aimé. L'un d'eux, pauvre et sans famille, était un frère pour moi. Mes

secrets étaient à lui comme à moi; ma maison était la sienne, ma bourse était la sienne. Tout ce que j'avais, il en était le maître. Eh bien! bon vieillard candide, écoute encore la fin de mon histoire. — Je me mariai à une belle jeune fille que j'aimais et que j'avais choisie dans une classe inférieure à la mienne... Mon ami, qui devait être un frère pour elle, fut son amant... Il me l'enleva avec tout l'or qu'il put trouver chez moi, et il alla commettre en Italie, en Espagne et en Allemagne toutes sortes d'infamies. Il avait pris mon nom, et quand un jour je pus me mettre à sa poursuite, je fus arrêté par des gens de police comme coupable de plusieurs vols et condamné par les magistrats qui, malgré mes protestations, s'obstinèrent à me garder en prison jusqu'à ce que j'eusse pu leur prouver leur erreur...

« Je devins fou; mais, hélas! la raison me revint...

« Je m'embarquai pour l'Amérique. Deux ans, j'ai parcouru les villes et les forêts du Nouveau Monde, portant avec moi le poids de mes douleurs jusqu'au jour où j'atteignis la petite île où je me suis établi et d'où je ne sortirai plus... Voilà, ajouta le Français, les yeux pleins de larmes, voilà, bon et généreux vieillard, tout ce que je puis te dire de ma vie. Ai-je raison de haïr les hommes et de les fuir comme des monstres[1] ?...

1. Tout est vrai dans cette histoire, malgré le ton romanes-

« — Mon pauvre enfant, fis-je en serrant dans mes mains les mains de l'infortuné, je dois vous répéter ce que je vous ai dit : s'il existe des méchants dans ce monde, il ne faut pas pour cela maudire et prendre en haine toute l'humanité. Vous êtes jeune encore, l'âge apportera le calme en votre cœur et Dieu vous fera la grâce de pouvoir oublier les hommes pervers qui vous ont rendu si malheureux...

« — Je n'ai pas la foi qui sauve, murmura le Français. Adieu! Vous êtes un bon vieillard; je vous aime et viendrai vous voir de temps en temps.

« Il tint parole. Tous les mois, je vois une fois se détacher sa pirogue de l'île qu'il s'est choisie, et il arrive bientôt ici. Tous mes compatriotes sont ses

que avec lequel elle est racontée et qui était celui de Tata-Marco. Le Français se nommait le comte de R... Sa femme, enfin abandonnée par le coquin qui l'avait séduite, est morte en Californie où elle exerçait un vilain métier. — Il est triste de penser qu'on puisse devenir fou pour de telles créatures. M. de R... était un bon jeune homme. Riche à vingt ans, il avait mené cette vie d'étourdissement que mènent aujourd'hui beaucoup de fils de famille. Son prétendu ami était un *Grec* qui a, dit-on, maintenant une belle fortune à Boston.

Décidément les fripons ont du bonheur dans ce temps-ci.

Un autre coquin nommé Baudroux, qui se faisait appeler le comte de Maillet à Guatemala, est actuellement un grand négociant aux États-Unis. — Son histoire judiciaire est dans les archives du consulat général de France à Guatemala.

amis, il s'ingénie à trouver l'occasion de leur être agréable, il aime à les obliger; aussi il n'est point un Caraïbe de toute la côte qui ne soit prêt à donner sa vie pour le Français. »

— Mais, dis-je au gouverneur, on m'a dit que votre pauvre ami avait perdu la raison, et qu'il passait de longues heures à converser avec une vision.

— Oui! répondit Tata-Marco, mon malheureux ami est devenu fou. La solitude qui l'a laissé tout entier à ses tristes pensées a exalté son esprit, et comme le Français est un bon et noble cœur, il a aimé tous les fantômes qui erraient dans son cerveau. — Il est amoureux de la Vierge Marie, des anges, et il se croit le possesseur de tous les astres du ciel.

Je savais tout ce que je désirais savoir sur mon pauvre compatriote, et, l'heure de retourner à bord de l'*Aurora* étant venue, je pris congé du bon centenaire de Lewingston.

Nous retraversâmes, le patron de la goëlette et moi, la rue principale du village, et nous vîmes plusieurs groupes de nègres et de négresses se divertir devant la porte de leurs cases. Les uns dansaient une ronde autour d'un grand feu alimenté avec des copeaux de pin résineux, les autres chantaient et buvaient du rhum. La plus charivarique musique que l'on puisse imaginer animait ces danses et ces chants Elle se composait d'une mauvaise guitare, d'une flûte en roseau et d'un tambour fabriqué avec

un petit baril défoncé et recouvert à ses deux extrémités d'une peau de chèvre desséchée.

Nous arrivâmes heureusement à bord de l'*Aurora*, et deux heures après notre retour nous levions l'ancre pour entrer dans la charmante rivière d'Izabal.

II

LA RIVIÈRE D'IZABAL.

Il faudrait être poëte et grand poëte pour décrire la beauté de ces nuits calmes et parfumées. Si, pendant le jour, la chaleur vous empêche d'admirer les merveilles de cette nature, féconde jusqu'à la prodigalité, jusqu'à l'extravagance, si la fatigue ferme vos yeux et vous ôte la possibilité de jouir de la vue de ces tableaux qu'aucune plume, qu'aucun pinceau ne sauraient rendre, la nuit, couché sur le pont d'un bateau et roulé dans les plis d'un *sarap,* ou étendu sur une natte de jonc, vous pouvez ouvrir vos yeux et votre âme et compter les étoiles qui brillent comme des escarboucles sur un ciel de velours bleu, vous pouvez aspirer ces brises toutes chargées de mille parfums, enivrantes comme la vapeur du nar-

ghuilé et mélodieuses, avec leurs ailes qui moirent les flots limpides, comme les soupirs de la harpe éolienne. Vous entendez au loin, dans les forêts vierges, mille bruits qui annoncent que tous les redoutables hôtes de ces solitudes ne sont point endormis : tantôt, c'est la fanfare éclatante d'un oiseau veilleur; tantôt, c'est le sonore rugissement du tigre, tenant conseil de famille au fond d'un carrefour ; d'un autre côté, c'est le cri du singe qui se balance au bout d'une liane flexible ; plus loin, c'est le sifflement du serpent qui vient de ravager tout un nid de jeunes perroquets. Les forêts ont, comme les cités, leurs drames émouvants, leurs luttes terribles, et pour s'en convaincre, il faut naviguer une nuit sur la rivière d'Izabal.

Dès que le jour paraît, que le soleil jette ses flots de rubis sur les arbres et sur les rochers, le tableau s'anime et devient tout à fait éblouissant. Qu'on se figure une rivière, verte comme une émeraude et coulant à travers une forêt plantée sur des rochers à pic et tout couverts de verdure et de fleurs; des arbres qui datent de la création ; des fleurs de toutes couleurs qui grimpent et couronnent tous les sommets ; des lianes qui se nouent, qui étranglent par mille guirlandes les palmiers aux aigrettes élancées, retombent comme des cordons de soie, et remontent pour embrasser encore d'autres géants sylvestres. De beaux oiseaux blancs, verts, bleus, rouges, roses, couleur de feu, volent, chantent et se

poursuivent dans ces bois vieux comme le monde et respectés depuis la création ; des papillons, couleur de rubis, couleur de topaze, couleur de saphir, floconnent dans l'air, se reposent de fleur en fleur, rasent les flots verts, remontent, redescendent comme les bijoux d'un écrin de fée que l'on éparpillerait dans les airs. Un écho moqueur est caché dans les anfractuosités du rocher de *Alquitran*, et il s'amuse à répéter les cris de nos matelots caraïbes.

Le soleil devient brûlant. — La goëlette est remorquée par une douzaine de frêles pirogues, montées chacune par deux rameurs. A chaque coude de la rivière, les pirogues vont porter une amarre sur un arbre et les matelots halent dessus pour faire avancer la goëlette. Nous faisons ainsi une lieue toutes les deux ou trois heures.

Notre barque se croise souvent avec d'autres barques qui descendent la rivière et vont à Bélize ou à Santo-Thomas. Le patron échange quelques paroles avec les patrons qu'il connaît ; il leur demande des nouvelles de l'intérieur. Les nouvelles ne sont pas bonnes : — Guatemala est en pleine insurrection. Toutes communications entre la capitale et la côte sont interrompues. Des bandes de voleurs parcourent les routes, pillent les voyageurs et les tuent : les *Lucios* en font autant de leur côté.

Nos matelots soufflent dans un coquillage comme des tritons et produisent ainsi un son qui, répété

par les échos du rocher, ne manque pas de surprendre mes oreilles européennes.

Nos repas se font sur le pont de l'*Aurora*. C'est un Caraïbe qui cuisine et nous sert. Les mets qu'il apprête sont fort simples : une omelette, des tranches de jambon grillées, des bananes frites, et pour dessert toutes sortes de fruits délicieux qu'il cueille le long de la route.

Au moment où j'écris ces lignes nous sommes dans un cercle de verdure délicieux. Les arbres plantés sur le roc vif atteignent une hauteur qui, comparée à celle de nos plus grands chênes, ferait paraître ceux-ci comme des nains.

Ce qui me semble tout à fait insupportable, c'est la perpétuelle chanson de nos bateliers [1]. Ce chant qui ne finit pas, exécuté par une douzaine de voix discordantes, a quelque chose qui vous agace, qui vous abêtit et vous donne envie de quereller. Je ne voudrais pas rester un mois sur la rivière, toute belle qu'elle est, à la condition d'entendre toujours cette infernale chanson.

On fait à bord de l'*Aurora* une effroyable consommation d'eau-de-vie de canne. Chaque batelier qui passe est invité à venir prendre sa ration.

Le paysage continue à se dérouler splendide. Le soleil me chasse de partout. En bas on étouffe, en

1. On trouvera plus loin quelques chansons composées par les Indiens.

haut on est cuit. Et nous sommes au mois de décembre.

Nous venons d'entrer dans le lac d'Izabal. Nous sommes entourés de belles montagnes boisées. La goëlette est à la voile ; nous filons cinq nœuds à l'heure ; cette nuit, nous débarquerons à Izabal.

Nous avons dîné avec une poule au riz, du poisson de la rivière, des ananas, des bananes et d'exécrable vin d'Espagne. Les indigènes ne mangent pas de pain. Ils font griller de grosses bananes sous la cendre, et ce fruit savoureux et nourrissant remplace, pour eux, le biscuit et le pain.

Nous venons de passer devant le petit fort de *San Felipe*.

Le patron de l'*Aurora* envoya un matelot porter nos passe-ports à l'officier qui commande ce fort. *El castillo de San Felipe* est tout simplement une vieille muraille ébréchée, trouée, ruinée et toute couverte de plantes parasites. Cette fortification, qui date de l'époque de la conquête, est bâtie sur un petit promontoire en avant d'un pauvre village indien. Quatre ou cinq canons rongés de rouille et incapables de faire le moindre mal, quarante-huit soldats en guenilles et un officier rongé de fièvre, voilà pour la défense de cette première place forte de la république de Guatemala. C'est au fort *San Felipe* que la république envoie ses criminels, qui n'y restent jamais que le temps qu'il leur convient.

Le Caraïbe qui était allé porter nos passe-ports au

commandant de la citadelle revint bientôt accompagné par trois soldats en grande tenue. Ces soldats, échantillon de l'armée guatémalienne, ont à eux trois un fusil et une baïonnette. L'un porte le fusil, l'autre la baïonnette, et le troisième, comme l'officier du convoi de Marlborough, ne porte rien. Une femme en chemise accompagne en outre cette force armée.

Nous serons à Izabal dans quelques heures.

III

IZABAL. — LES ÉCRIVAINS QUI ONT PARLÉ DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.—DÉCOUVERTES A FAIRE. PLANTES MÉDICINALES. UN SERPENT HYDROPIQUE. — UNE AUTORITÉ GUATÉMALIENNE.

Izabal est un petit village composé d'une trentaine de grandes maisons en bois, habitées par des négociants anglais ou espagnols, et de deux cents méchantes cases où vivent les Indiens et les Ladinos. La lagune sert de miroir à ce village, et les hautes montagnes au pied desquelles il est assis lui servent pour ainsi dire de paravent. Izabal est le port principal, et je pourrais même dire le port unique de la république de Guatemala; car ceux ouverts sur l'Océan Pacifique et qui se nomment Istapa et Champerico ne sont guère connus des marines européennes. Il est même bon nombre de Guatémaliens

qui n'ont jamais entendu parler du port de Champerico, sans compter que le gouvernement, qui en a décrété l'ouverture, serait fort embarrassé pour transmettre aux divers consuls accrédités auprès de lui le moindre renseignement sur sa position géographique [1].

MM. Baily et Castillo m'ayant offert l'hospitalité de la manière la plus gracieuse, et s'étant en outre chargés de me louer des chevaux, des mules et des Indiens pour aller à Guatemala, je me retirai dans la chambre qu'ils m'avaient donnée, pour étudier un peu ce pays où je venais d'arriver et où je devais demeurer plusieurs années. Il y avait cinq minutes que j'étais seul lorsqu'on frappa à ma porte; j'allai ouvrir et je me trouvai en face d'un soldat.

— Que me voulez-vous, mon ami? lui dis-je en espagnol.

— Señor, me répondit-il, le commandant m'a

1. — Où donc est votre port de Champerico? demandai-je un jour au ministre des relations extérieures de Guatemala.

— Le port de Champerico? fit-il avec étonnement. Ah! je sais : c'est un port dont nous avons décrété l'ouverture en 1849... Il doit être sur l'Océan Pacifique.

— Je l'ai entendu dire, mais où, sur l'Océan Pacifique?

— Ma foi! je n'en sais rien. Un voyageur qui revenait du Sud nous a dit : « Vous avez à Champerico un port excellent, il faudrait le faire reconnaître. » Nous avons fait un décret, et c'est à ceux qui peuvent avoir intérêt à savoir ce que c'est que le port de Champerico à aller l'étudier.

— C'est juste! répondis-je en riant.

envoyé à Votre Grâce pour lui dire qu'il attend sa visite.

— Ah! fis-je avec étonnement. Eh bien! mon ami, retournez dire à votre commandant que je suis très-fatigué, et que, lorsque j'aurai dormi un peu, j'irai lui porter en personne mes très-humbles compliments.

Le soldat se retira. J'ouvris une caisse où étaient mes livres et j'en tirai plusieurs ouvrages de géographie. Malte-Brun et Balbi ne m'apprirent rien du tout. Ces deux savants géographes n'ont jamais mis les pieds dans l'Amérique centrale, et ce qu'ils ont cru en devoir dire est tout à fait sans valeur historique. Je feuilletai le *Voyage dans les deux Amériques,* de M. d'Orbigny, mais je ne trouvai encore rien de ce que je voulais savoir, dans le livre pourtant si intéressant de ce savant voyageur.

Guatemala et tous les autres petits États dont se composait la capitainerie générale de Guatemala, toute cette contrée, resserrée entre le Mexique, auquel elle a appartenu en partie, avant la conquête d'Alvarado, et pour un peu de temps encore après qu'elle eut secoué le joug de l'Espagne; toute cette contrée, dis-je, resserrée entre le Mexique et l'isthme de Panama, baignée à l'orient par la mer des Antilles, et à l'occident par l'Océan Pacifique, est encore actuellement peu connue des voyageurs européens. M. de Humboldt a lui-même parlé d'une manière générale de ce pays, mais il ne

s'est guère occupé que de l'État de Nicaragua, et cela pour dire son opinion sur le projet de la jonction des deux mers que plusieurs savants voyageurs qui l'avaient précédé avaient mis en avant et déclaré, avec beaucoup de raison, tout à fait réalisable[1].

1. Ce projet de réunir l'Atlantique au Pacifique date de Fernand Cortez; mais c'était par l'isthme de Tehuantepec que ce conquérant le voulait réaliser.

En 1833 ou 34, M. le colonel Mercher, Français établi dans l'Amérique centrale, avait repris cette grande idée, et il avait su y intéresser le roi de Hollande Guillaume II.

L'ingénieur anglais, M. Baily, a écrit un ouvrage intéressant pour recommander le canal interocéanique par les lacs de Nicaragua et de Managua, et M. Squier, envoyé des États-Unis au Centre-Amérique, a démontré la possibilité de cette entreprise par un ouvrage fort remarquable qu'il a publié en 1852 ou 53. Ce diplomate est même parvenu à faire un traité avec le gouvernement de Nicaragua dans ce but. Voici à ce sujet la correspondance échangée entre M. Salinas, le ministre des affaires étrangères de Nicaragua, et moi :

« Guatemala, le 4 mai 1849.

« Monsieur le ministre,

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que j'ai appris, « par voie indirecte, la conclusion d'un traité que le gouver- « nement de Nicaragua vient de faire avec une compagnie des « États-Unis.

« Ce traité, d'après ce que l'on m'en a dit, ne me paraît pas « atteindre la hauteur politique, embrasser le même but, « qu'un autre traité proposé et arrêté, en un autre temps, « entre Nicaragua et le royaume des Pays-Bas, aurait atteint « et embrassé, si on eût voulu le ratifier et pu en exécuter les « hardies et généreuses conceptions.

Quelques écrivains des États-Unis, notamment M. Stephens, ont décrit plus ou moins complétement ce vaste et beau pays. M. Stephens, dans son

« La position, l'importance et l'intérêt même de votre pays « permettaient d'espérer que le gouvernement de Nicaragua « n'aurait jamais consenti à concéder exclusivement à une « seule nation un passage qu'il eût été politique d'accorder à « tous les peuples. L'intérêt de tout le monde eût ainsi garanti « à votre pays son indépendance, et aucun flibustier n'eût « songé à s'en emparer.

« Je n'ai pas vu le traité et je n'en parle que d'après ce qu'on « m'en a dit. C'est là assurément beaucoup de témérité, mais « qui, j'ose le croire, ne déplaira pas trop à Votre Excellence.

« Veuillez, etc. »

ÉTAT DE NICARAGUA.	DIEU! — UNION! — LIBERTÉ!
—	—
« *Ministère des relations extérieures* « *du suprême gouvernement.*	« *Maison du gouvernement.*

« Léon, le 24 mai 1849.

« Monsieur,

« Mon gouvernement apprécie infiniment votre agréable « lettre du 4 de ce mois, et il regrette beaucoup que vous « n'ayez pas reçu, soit qu'elle ait été interceptée, soit qu'elle « se soit égarée, la copie du traité conclu le 14 mars dernier « entre l'État et M. David Brown et dont il vous envoie au- « jourd'hui un nouvel exemplaire, avec le texte en regard d'un « autre traité arrêté par M. le licencié don Francisco Castillon, « chargé d'affaires du Nicaragua près la cour de Londres.

« Il faut, monsieur, que vous n'ayez reçu que des renseigne- « ments inexacts relativement au traité Brown, pour penser que « Nicaragua ait pu oublier, en le faisant, les sentiments phi- « lanthropiques qui l'ont toujours animé. Son chargé d'affaires « envoyé en France en 1844 eut pour instructions spéciales de

ouvrage, s'est principalement attaché à rendre compte des monuments indiens; son livre ne manque point d'intérêt, mais il est, avant tout, un

« solliciter du gouvernement français l'envoi d'une commission « qui étudierait l'isthme de Nicaragua. Il avait en outre l'ordre « de chercher de préférence des entrepreneurs français pour « le percement du grand canal interocéanique; mais toutes ses « démarches demeurèrent sans résultat. Cela peut vous prou- « ver, monsieur, toutes les prédilections de Nicaragua pour la « France. On peut voir d'ailleurs que, dans tous les divers « traités projetés, il a toujours été établi, en principe, que « le canal de Nicaragua serait ouvert à tout le monde. Le « traité conclu avec la compagnie Brown n'exclut pas ce sen- « timent.

« La lecture de ce traité vous convaincra de la sincérité de « ces idées, et les relations d'amitié que mon gouvernement a « conservées avec la France vous persuaderont que vous étiez « dans l'erreur en croyant que le canal devait être uniquement « profitable aux États-Unis.

« J'ai l'honneur, etc.

« *Signé* : S. Salinas. »

La distance à parcourir entre l'Atlantique et le Pacifique, par l'État de Nicaragua, est d'environ 220 kilomètres. Elle comprend trois sections : le Rio-San-Juan, 140 kilomètres; le lac de Nicaragua, 60; l'isthme entre ce lac et le Pacifique, 20.

La pente totale du Rio-San-Juan est de $39^{m}01$, ce qui fait $0^{m}22$ par kilomètre. Or, comme la limite maximum de la navigation à voiles sur les rivières est de $0^{m}25$ par mille mètres, cette navigation est possible sur le Rio-San-Juan, moyennant quelques corrections à son lit. Le lac de Nicaragua est également navigable pour des navires de quatre à cinq cents tonneaux. Du lac à l'Océan Pacifique, la différence de niveau est,

ouvrage d'archéologie. Il faudrait, pour l'avantage de la science, qu'un grand gouvernement comme celui de la France ou de l'Angleterre envoyât dans l'Amérique centrale une commission d'hommes spéciaux pour étudier et faire connaître à l'Europe cette riche partie du continent américain. Il est certain qu'une telle commission serait en mesure de faire plusieurs découvertes en géologie, en phytologie, et même en œuvres d'art. Il n'est pas rare de

comme on l'a dit, de 39m01; mais sur le territoire intermédiaire se trouve un point culminant de 148m74 au-dessus du lac ou 187m75 au-dessus de la mer. Il y a par conséquent lieu à faire un canal à deux versants dont la montée serait, d'après le nivellement, d'environ 61 mètres et la descente de 100 mètres, ce qui nécessiterait la construction de cinquante écluses pour racheter une pente totale de 161 mètres.

Toutes les nations maritimes et commerciales du monde sont intéressées à la réalisation de cette entreprise à laquelle, assure-t-on, S. M. l'empereur Napoléon III avait donné son approbation alors qu'il était prisonnier à Ham. Quand le canal de Suez sera percé, on pourra revenir à celui de Nicaragua et mettre ainsi toutes les mers en communication. Ce sont là des œuvres dignes de notre temps et qui, si elles s'accomplissent, amèneront une révolution heureuse dans le commerce des nations. Le canal de Nicaragua percé, on pourra éviter le passage par le cap Horn, et c'est là un avantage qui a sa valeur. Le canal de Suez mettra en communication les Amériques avec la Méditerranée.

J'ai pris les chiffres que j'ai donnés plus haut dans le rapport de M. de Puydt sur la colonisation belge de Santo-Thomas. (Paris, 1844, chez Rignoux, rue Monsieur-le-Prince, 20 *bis*.)

trouver, relégué dans quelque coin d'une chapelle indienne, un tableau de maître espagnol. Les rois d'Espagne étaient assez libéraux des œuvres de leurs grands peintres, et, pour obtenir quelques sacs d'onces de leurs capitaines généraux, ils s'ingéniaient à les séduire par toutes sortes de présents dont la valeur artistique était souvent peu appréciée par eux. L'un des grands propriétaires de Guatemala, M. Carlos Meany, a eu le bonheur de découvrir dans un des petits villages de la Vera-Paz le portrait original du vénérable Las Casas. — Mais, rien que pour étudier la flore du pays, l'envoi d'une commission serait utile. On ne se doute pas, en Europe, du nombre de plantes médicinales qui existent dans le Guatemala et dont les Indiens tirent toujours un bon parti pour leurs maladies. Dans l'État du Salvador, on assure qu'il existe une plante qui guérit de l'hydropisie. Voici, à propos de cette plante, la curieuse histoire que l'on raconte :

Il y avait à Sonsonate un pauvre homme hydropique que tous les Esculapes de l'endroit avaient condamné. Il ne suivait plus de traitement depuis qu'il avait entendu formuler sa sentence de mort. Il allait par les rues, se traînant comme il pouvait, cherchant à se distraire par la conversation de ses amis qui l'exhortaient charitablement à mourir en bon catholique. Le malade était jeune, il avait quelque fortune et ne voulait quitter ce monde que le plus tard possible. Un jour qu'il s'était fait conduire par un domestique au

bord d'un petit bois, il fut saisi de frayeur en voyant passer devant lui un horrible serpent, long de deux ou trois mètres, et traînant un abdomen gros comme un tonneau. Ses yeux, dilatés par la terreur, restaient pour ainsi dire cloués sur l'affreux reptile qui, se roulant de droite et de gauche, semblait chercher une chose qu'il ne pouvait trouver. Le malade s'imagina que le monstre était atteint du même mal que lui : sa frayeur se dissipa peu à peu, et avec un véritable intérêt il suivit du regard toutes ses évolutions. Au bout d'un quart d'heure de recherche, il le vit se ruer sur une plante rampante et en dévorer les feuilles avec une joyeuse gloutonnerie. Peu de temps après, il vit repasser son serpent : il avait perdu son gros ventre, il était léger et vif comme un écureuil et il s'enfonçait en sifflant dans le petit bois. Quand il eut disparu, l'hydropique se traîna jusqu'à la place ravagée par le reptile : cette place était inondée d'une eau gluante, albumineuse. Il trouva quelques tiges de la plante curative, il en mâcha quelques feuilles et en cueillit une grosse botte qu'il emporta chez lui. Au bout de huit jours, notre malade reprenait sa promenade à travers la ville, et ses amis, surpris de le voir redevenu mince et bien portant, criaient au miracle.

Cette histoire fit grand bruit dans le pays, et l'autorité espagnole chargea plusieurs médecins de rechercher cette herbe précieuse et de rédiger un mémoire sur ses qualités thérapeutiques; mais les

médecins, jaloux de ce qu'un reptile en sût plus qu'eux, conclurent que l'hydropique avait été guéri, non par l'*herbe du serpent*, mais par une grâce toute particulière de la bienheureuse vierge Marie à laquelle il s'était souvent recommandé, lui promettant, si elle le guérissait, de lui offrir une lampe d'or et une tunique de soie.

Tout apocryphe que l'on puisse trouver cette histoire, il est certain que le gouvernement espagnol ordonna une enquête sur l'*herbe au serpent*, et tous les rapports des savants (pauvres savants du pays) sont encore actuellement déposés dans les archives de l'État du Salvador.

Il existe une autre plante dont on pourrait tirer de grands avantages en Europe. Cette plante a la propriété de tuer tous les insectes, tous les parasites qui pullulent ordinairement chez tous les enfants des pauvres; on la nomme d'un nom peu poétique mais qui dit énergiquement son mérite : *matapiojos*. Les gens du pays ont grand tort de n'en point faire usage.

La chaleur étant un peu tombée, je m'habillai et priai M. Baily de me faire conduire chez M. le commandant militaire du port. J'arrivai bientôt dans une espèce de *rancho* assez propre. Quelques bas officiers, assis à une table, griffonnaient quelques papiers : je demandai à l'un d'eux où était leur commandant, et il me répondit qu'il était dans une pièce voisine occupé à prendre son chocolat. Au

bout de quelques minutes, je vis arriver un petit homme coiffé d'un feutre jaune orné d'un galon d'or; il portait un pantalon de coton blanc, une veste ronde en drap vert avec des attentes d'épaulettes en galon. Il avança vers moi avec empressement, me tendit une main noire et me dit d'un ton un peu agaçant :

— Il y a bien longtemps, monsieur, que je vous attends.

— Mais, lui répondis-je en riant, vous avez eu bien de la bonté.

— Monsieur, fit-il avec majesté, il est de votre devoir de venir me saluer, et ce devoir, vous ne pouviez vous dispenser de le remplir.

— Ainsi, c'est pour vous saluer que je suis ici, mon cher commandant ?

— Je le présume.

— Eh bien ! détruisez vite cette douce erreur; car je ne suis venu dans votre corps de garde que pour vous réclamer mon passe-port.

— Ainsi, ce n'est pas une visite que vous me faites?

— Pas le moins du monde.

— Mais je suis la première autorité de la ville.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— C'est bien ! monsieur, je rendrai compte à mon gouvernement...

— A votre aise ! Seulement, rendez-moi mon passe-port.

Le commandant alla à une table où les officiers écrivaient, il prit mon passe-port, y mit sa vilaine signature, un gros cachet, et me le rendit sans dire un mot.

Je retournai chez M. Baily. Une heure après, M. le commandant d'Izabal venait, avec sa suite, me rendre la visite qu'il ne me devait pas.

Ce commandant était pour moi un assez curieux échantillon des autorités de Guatemala.

IV

ÉTUDES HISTORIQUES.

On a peu de notions certaines sur l'Amérique centrale avant la conquête de Fernand Cortez. L'empire du Mexique, que plusieurs écrivains ont fait s'étendre jusqu'à l'isthme de Panama, semblerait, suivant d'autres, avoir eu des limites plus étroites et s'être arrêté au sud de Guatemala. Il est presque prouvé aujourd'hui qu'il existait, au nord du Centre-Amérique, plusieurs provinces qui avaient su résister aux *kaciques* (princes) de Mexico. C'étaient les territoires de la Chiapa et de Quiché; ce dernier est, dans beaucoup de vieilles chroniques, qualifié de royaume, et l'on pense que le département de la Vera-Paz en faisait partie. La Vera-Paz fut conquise à l'Espagne en 1534, par Barthélemy de Las Casas, dont la parole douce et charitable avait été plus

puissante sur les Indiens que le fer des aventuriers espagnols.

On s'accorde généralement à croire que le Yucatan et la côte du Pacifique, jusqu'aux limites de l'État du Salvador, étaient les seules dépendances de l'empire du Mexique.

Peu de renseignements touchant les gouvernements des peuples de cette contrée ont été recueillis. Une vieille chronique, sans nom d'auteur et presque illisible, mentionne dans ses pages lacérées le nom d'un roi des *Kachiquels* qui aurait eu sa capitale au petit village de *Misco*. Ce roi, dont au reste il est fort peu parlé, se nommait *Apotzozil*. Il était ennemi du roi des Quichés, et le chroniqueur qui le cite lui fait gagner une grande victoire sur ce dernier qu'il ne nomme pas. Il est fâcheux que l'on manque de renseignements sur l'histoire des Indiens centro-américains, et que, à l'aide des quelques monuments qu'ils ont laissés, on soit forcé de donner cours au conjectures et de bâtir toutes sortes d'hypothèses que le moindre document authentique viendrait évidemment détruire. Les conquérants espagnols auraient sans doute pu recueillir beaucoup de matériaux intéressants pour l'histoire des peuples qu'ils avaient subjugués; mais Cortez et ses lieutenants étaient, avant tout, des aventuriers à qui l'histoire des Indiens importait fort peu. C'était de l'or qu'il fallait à ces hommes avides et sans pitié, et, pour l'arracher aux habitants, ils ne man-

quaient point d'employer contre eux les plus cruelles persécutions, les plus horribles tortures.

Les monuments de Palenqué, de Quiché, de Mitla et de Coban, dont MM. de Humboldt et de Varden ont décrit les ruines, ceux de Quirigua, découverts il y a une vingtaine d'années par M. Frédérick Catherwood, font présumer que des peuples antérieurs aux fondateurs des empires du Pérou et du Mexique en ont été les édificateurs, et l'on peut croire que les Indiens existant dans l'Amérique centrale, au moment de son envahissement par les Espagnols, n'étaient point les habitants primitifs de cette riche contrée, mais peut-être bien une race d'hommes venus de l'archipel océanique ou du continent asiatique. Cette dernière hypothèse pourrait à coup sûr se soutenir si l'on voulait bien jeter un coup d'œil sur une mappemonde et reconnaître que le détroit de Behring, tout encombré d'îles et d'écueils à fleur d'eau, a pu ne devoir son existence qu'à une convulsion volcanique. Cette opinion une fois acceptée, il est facile de relier le continent asiatique au continent américain, et de placer sur le premier des hordes conquérantes qui, dans un temps très-reculé, seraient venues ravager les territoires de leurs voisins et les en auraient ensuite expulsés ou détruits pour s'y établir.

Plusieurs voyageurs ont élevé leurs conjectures jusqu'à donner aux habitants primitifs de l'Amérique centrale une origine hébraïque. Les uns ont trouvé

dans les diverses langues qu'emploient encore aujourd'hui les Indiens des rapports avec la langue de Moïse, les autres ont soutenu leur opinion sur d'anciennes traditions qui, rapportées par des écrivains contemporains de Cortez et d'Alvarado, feraient descendre les peuples du Mexique de la grande famille israélite. — Plusieurs tribus d'Israël, après leur expulsion d'Égypte par les Pharaons, se seraient séparées de Moïse, et, traversant la mer des Indes, la mer de la Chine et l'Océan Pacifique, sous la conduite d'un chef nommé *Tanub,* seraient venues dans le Mexique fonder la ville et le royaume de *Tula.* Ces proscrits alors, et toujours d'après les traditions, se seraient multipliés à l'infini, et, après un espace de plusieurs siècles, ils seraient venus s'établir dans l'Amérique centrale avec un chef descendant de Tanub et qui s'appelait *Nimaquiché.* Ce serait le nom de ce roi qui aurait fait donner à une partie du Guatemala le nom de royaume des *Quichés.* La tradition va plus loin : elle donne à Nimaquiché trois frères avec lesquels il partagea son empire.

Le premier État donna naissance aux *Quélénès* et aux *Chapanecos ;*

Le deuxième, fondé dans la Vera-Paz, vit naître les *Zocotepiquilès ;*

Le troisième, établi on ne sait où, produisit les *Mames* et les *Pocomanes ;*

Le quatrième enfin, celui que s'était réservé Nima-

quiché, vit naître tout naturellement les *Quichés*, les *Katchiquels* et les *Zutugiles*.

Ce dernier royaume était le plus vaste. Quinze souverains descendant du premier roi le gouvernèrent successivement, et à l'époque de l'invasion espagnole le dernier s'appelait *Tecumuman*.

Cette tradition, admise comme vraie par certains chroniqueurs et repoussée par d'autres comme une fable ridicule, vaudrait assurément la peine d'être examinée avec soin si l'on pouvait trouver quelque indice qui pût conduire à sa source avec un peu de certitude. Plusieurs voyageurs ont, dans un but de curiosité scientifique, fouillé tous les couvents; mais là non plus ils n'ont pu trouver de bons renseignements pour l'histoire des Indiens. La plupart des moines espagnols étaient, à l'époque de la conquête, ce qu'ils ont été depuis, des hommes fort ignorants, pour lesquels toute recherche historique avait peu de charmes. Cependant quelques livres ont été écrits par Juan Torres et Juan Macario, tous deux descendants du dernier roi des Quichés, et convertis, un peu malgré eux sans doute, à la religion des Espagnols. On trouve encore les ouvrages de Francisco Gomez, du père Juarros et de Fuentes; mais il est à regretter que ces écrivains aient manqué d'érudition et qu'ils n'aient cru pouvoir intéresser leurs lecteurs qu'en les entretenant de leurs propres préjugés et qu'en leur faisant valoir leurs efforts pour convertir les Indiens. En 1580, le roi Philippe II ordonna aux

autorités de la Nouvelle-Espagne de rechercher tous les matériaux qui leur paraîtraient de nature à faire connaître l'histoire des Indiens; malheureusement cet ordre du roi fut mal exécuté et ne produisit aucun résultat.

Aujourd'hui, vingt-six langues ou dialectes sont encore en usage chez les Indiens de l'Amérique centrale. Voici les noms que le père Juarros leur donne : *Quiché, — kachiquel, — zubtugil, — mame, — pocomame, — pipil, — pupuluca, — sinca, — mexicana, — chorti, — aluquilak, — lenca, — aquakateca, — caïki, — pochonchi, — ixil, — zotzil, — tzendal, — chapaneca, — joque, — coxhoh, — chanabal, — chol, — uspanteca, — maya, — quiichi.*

Le licencié Palacios, dans son mémoire[1] adressé au roi d'Espagne, en 1576, dit que les habitants de l'Amérique centrale parlent des langues différentes, « *ce qui, sans aucun doute, n'est autre chose qu'une ruse du démon pour pouvoir plus aisément semer la discorde entre eux.* »

Voici les noms diaboliques qu'il donne à ces langues :

(1) M. Ternaux-Compans a publié en 1840 un *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'Histoire des possessions espagnoles dans l'Amérique.* Le premier mémoire inséré dans son *Recueil* traite de la province de Guatemala; il a été écrit par le licencié Palacios et envoyé au roi d'Espagne en 1576. Voyez l'ouvrage de M. Ternaux-Compans (Paris, chez Gide, rue de Seine-Saint-Germain, 6 *bis*).

Dans la province de Chiapa, on parle les langues *chiapaneca, hoque, mexicana, zozil, seldaquelen;*

Dans la province de Soconusco, la *mexicaine corrompue,* et l'*uebetlateca* qui est la langue du pays;

Dans celles de Suchitepeque et de Cuahutelema, les langues *mamey, achi, cuahutchmalteque, chienauteque, hutateque, chirichota;*

Chez les Izalcas et sur la côte de Guazacapan, les langues *popoluque* et *pipil;*

A la Vera-Paz, les langues *poponchi, calchi* et *colchi;*

A San Salvador, le *pipil* et le *chontal;*

Dans la vallée de Cacacevaselan et dans celle de Chiquimula de la Sierra, les langues *hacacebastleca* et *apay;*

A San Miguel, les langues *poton, taulepa, ulua;*

Dans la province de Choluteca, les langues *mangue* et *chontal;*

A Honduras, les langnes *ulba, chontal* et *pipil;*

A Nicaragua, le *pipil corrompu,* le *mangue,* le *marimbio,* le *poton* et le *chontal;*

Dans la province de Taguzgalpa, la *langue du pays* et le *mexicain;*

Dans celle de Costa-Rica et Nicoya, la *langue du pays* et le *mangue.*

Tous ces noms sont bien différents de ceux énumérés par le père Juarros; mais il serait assurément fort difficile de décider qui de lui ou de Palacios les a écrits avec exactitude. Ce qui est un fait certain,

c'est qu'un grand nombre de dialectes sont encore parlés par les Indiens du Centre-Amérique, et ces dialectes ont souvent si peu de rapport entre eux qu'il arrive fréquemment que les habitants d'une province ne comprennent pas la langue qui se parle dans une autre.

Quoi qu'il en soit des traditions rapportées par les chroniqueurs espagnols sur l'origine de ces peuples, il est un fait principal qu'on ne saurait contester, c'est que les habitants de l'Amérique centrale et du Mexique étaient arrivés à un degré de civilisation fort élevé à l'époque où les Espagnols s'emparèrent de leur pays. Cette civilisation, déjà fort ancienne, avait eu plusieurs époques. Les monuments qui couvrent le pays semblent le confirmer d'une manière indubitable, et l'état de ruine dans lequel les ont trouvés les compagnons de Cortez pourraient faire supposer qu'ils étaient de plusieurs siècles antérieurs à Montézuma.

Les caractères hiéroglyphiques dont beaucoup de monuments sont couverts pourraient, si on parvenait à en trouver la clef, mettre en lumière l'histoire primitive des diverses races qui se sont succédé en Amérique. Je ne crois pas inutile de mentionner ici les différents monuments qui existent à Quirigua, et dont M. Catherwood a donné la description suivante :

« On trouve à Quirigua quatre bâtiments séparés « les uns des autres, mais formant un vaste carré

« au centre duquel s'élève, sur une éminence, un « édifice circulaire bâti en cailloux du fleuve et dans « lequel on descend par des gradins très-rappro- « chés; au milieu de l'arène centrale de ce cirque, « se trouve une table ronde en pierre dont le pour- « tour est chargé de dessins hiéroglyphiques. Cette « table est soutenue par deux têtes d'hommes sculp- « tées, plus grandes que nature.

« D'autres monuments sont épars aux environs du « grand carré; deux statues, de dix pieds de dimen- « sion, gisent à terre, recouvertes de végétation. « Elles représentent des prêtres ou des chefs en « grand costume. Une autre statue, haute de huit « mètres, est à moitié enfouie en terre et plus pen- « chée que la tour de Pise; une statue de femme, de « trois mètres de hauteur, et qui, comme la célèbre « hermaphrodite de la villa Borghèse, ou, mieux « encore, comme la statue qui représente une des « incarnations de Wishnou, est femme par un côté « et homme par l'autre; une tête gigantesque, de « deux mètres de diamètre, deux autels ornés de « sculptures, et deux obélisques, dont l'un, encore « debout et tout chargé d'hiéroglyphes, a plus de « huit mètres de hauteur perpendiculaire, sont aussi « au nombre des monuments découverts à Qui- « rigua. »

Ce fut en 1524 que l'un des lieutenants de Cortez, don Pedro Alvarado, put, sans autre armée que trois cents fantassins, cent cavaliers espagnols et

environ quatre mille auxiliaires de Tlascala, faire la conquête des provinces de Guatemala, du Salvador et de Honduras. Ce conquérant fonda la première ville espagnole au pied de plusieurs volcans, et l'on peut encore en voir les vestiges dans le nord-ouest de l'Antigua-Guatemala, au petit village de *Ciudad-Vieja,* qui n'a guère à montrer aux antiquaires que les fondations du premier établissement espagnol.

La province de Vera-Paz lutta dix ou douze ans contre les conquérants. Après des luttes inouïes soutenues contre eux par les Indiens, les missionnaires, que dirigeait alors le saint et noble apôtre don Barthélemy de Las Casas, parvinrent à les soumettre à l'Espagne.

Costa-Rica et Nicaragua avaient été envahis en 1522 par Gonzalès de Avila, qui les abandonna à son ami Alvarado.

Ces cinq provinces réunies formèrent alors la capitainerie générale de Guatemala [1], et furent gouvernées jusqu'à l'époque de leur émancipation (1821) par divers militaires, dont l'aveugle politique consistait à pervertir les Indiens pour mieux les domi-

(1) M. Alcide d'Orbigny dit, dans son livre sur les Amériques, que Guatemala signifie en indien : *Vieux tronc pourri.* Un écrivain du Mexique, Jorge Metzu, prétend que Guatemala signifie, dans la langue kachiquel : *Terre heureuse.* Cette étymologie serait plus juste que celle de M. d'Orbigny, si l'on voulait tenir compte de la fertilité et de la beauté du pays.

ner. Les moines qu'ils avaient traînés à leur suite ne négligèrent aucun moyen pour violenter la conscience des habitants, et, par le fer ou par le feu, ils jurèrent de les convertir au catholicisme.

Pour faire comprendre toute la barbarie des moines espagnols, il suffit de citer quelques fragments du catéchisme qu'ils avaient imposé aux Indiens. Ne pouvant pas tuer tous les corps, on voulut tuer tous les esprits. Ce catéchisme, absurde et monstrueux, était l'arme d'abrutissement dont se servaient les missionnaires envoyés par la cour de Madrid, avec l'assentiment du pape, pour soi-disant éclairer, instruire et civiliser les habitants des terres conquises, mais en réalité pour les torturer dans leur foi naïve, les rendre fous à force de terreur et imbéciles à force d'absurdités énormes.

Voici quelques questions relatives à la confession :

« *Premier commandement de Dieu.*

« — As-tu aimé Dieu ?

« — As-tu cru aux songes, au *tecolote*, au *pizho*, ou à tout autre oiseau[1] ?

« — Sais-tu quelque sorcellerie ?

1. Les Indiens, comme les anciens Romains, consultaient le vol des oiseaux et en tiraient des présages. Le *tecolote* est une espèce de petit faucon blanc qui, dans le pays, a la mauvaise réputation de porter malheur à ceux qui le rencontrent. Le *pizho* appartient à la famille des grimpeurs; son plumage est fort beau : c'était un oiseau de bon augure.

« — Sais-tu te changer en tigre, en lion, en serpent, ou en tout autre animal?

« — As-tu brûlé des *copals*[1] ou allumé des torches devant quelque bois, pierre ou autre chose?

« — Sais-tu voler (comme un oiseau)? »

Il est impossible de traduire, même en latin, les questions qui roulent sur les infractions au sixième commandement. Il n'est pas de lupanar, de bouge immonde où l'on puisse comprendre et employer un langage aussi obscène que celui dont se servent les prêtres espagnols pour interroger les Indiens.

Le catéchisme infâme dont je viens de parler a été publié avec l'autorisation de l'évêque de Guatemala en 1725. Il est encore en usage aujourd'hui, et c'est un des prêtres les plus renommés du pays qui a bien voulu m'en donner un exemplaire.

1. Le *copal* est une résine odorante que l'on obtient d'une espèce de palmier nain. Les Indiens s'en servaient pour encenser leurs dieux. Ils l'emploient encore aujourd'hui comme parfum.

V

ÉMANCIPATION DE TOUTES LES PROVINCES DU CENTRE-AMÉRIQUE.

La capitainerie générale de Guatemala fut, pendant plus de trois siècles, gouvernée par des commandants espagnols, qui n'avaient d'autre but que de s'enrichir et d'alimenter, pour ainsi dire, la cupidité de leur cour. Peu leur importait que les bras manquassent à la terre, que la population indigène s'ensevelît dans l'abrutissement et diminuât de jour en jour davantage, pourvu que les mines d'or et d'argent, si mal exploitées qu'elles fussent, pussent néanmoins remplir les caisses du roi et les leurs, pourvu que les couvents, les chapelles et les églises, élevés de toutes parts, fussent abondamment pourvus de tout ce qui était nécessaire à la vie des moines, des

chapelains et des curés, errant à travers les villes et les villages, et se prétendant envoyés par Dieu, dans ce malheureux pays, pour ouvrir aux Indiens les portes du ciel à deux battants. Au lieu de développer l'esprit des habitants, de les doter de l'industrie qui, par les soins des conquérants arabes, avait enrichi leur patrie, les révérends pères ne songèrent qu'à abrutir leurs esclaves et à les faire travailler comme des bêtes de somme dans les champs qu'ils leur avaient arrachés. C'était par le fanatisme et par la tyrannie la plus monstrueuse qu'ils savaient se faire obéir, et la moindre infraction à leurs ordres était toujours punie par eux de supplices dont l'atrocité ne le cédait en rien à ceux imaginés par les monstres humains dont l'histoire a marqué les noms de son fer chaud.

On ne peut, sans frémir d'horreur, lire les récits que Las Casas fit à la cour d'Espagne, de toutes les violences, de toutes les tortures infligées aux Indiens par les gouverneurs de son temps[1]. Ces récits offrent

1. Les maîtres espagnols, au dire de Las Casas, écrasaient les femmes enceintes sous les pieds de leurs chevaux. Ils brûlaient les Indiens à petit feu, et le but de ces atrocités était toujours d'arracher de l'or à leurs victimes.

C'était en invoquant le nom d'un Dieu d'amour et de bonté que des prêtres osaient ordonner de pareils supplices. La sainte inquisition avait été introduite dans les possessions espagnoles, et l'on peut dire que cette abominable institution a fait plus de mal aux Indiens que les canons et les mousquets des aventuriers d'Espagne.

des tableaux qui font pâlir ceux de l'enfer imaginés par le Dante. La cour d'Espagne nomma Las Casas *protecteur des Indiens,* et n'en continua pas moins d'encourager l'abominable conduite de ses gouverneurs, qui décimèrent les populations, ruinèrent le pays et le plongèrent dans un état d'ignorance, de superstition et de barbarie qui n'existait certainement pas avant la conquête.

Cependant une nouvelle race était née sur ce sol. Les maîtres avaient, pour leurs plaisirs, fait les honneurs de leurs couches à de belles esclaves, qui leur avaient donné des fils. C'étaient ces fils de race espagnole et de race indienne qui, un jour, devaient s'approprier les conquêtes de leurs ancêtres et les arracher au joug de l'Espagne. Les temps avaient marché. L'Amérique du Nord s'était émue tout d'un coup à la voix d'un grand homme de cœur. Washington avait levé l'étendard de l'indépendance, et de tous les côtés des hommes courageux avaient répondu à son appel, et, avec lui, avaient proclamé la liberté civique. L'Europe devait, elle aussi, entrer bientôt en fermentation, et la France était la nation choisie par Dieu pour répandre dans l'univers la lumière fécondante qui devait éclairer les peuples et leur inspirer l'amour de la patrie et de l'indépendance. La vieille féodalité craquait partout dans ses fondements, des flots d'enthousiasme couraient par tous les mondes, électrisant les peuples et leur faisant entrevoir, pour prix de leurs efforts, une com-

plète régénération et de splendides destinées. Tous ces bruits, tous ces actes arrivaient, portés par une fiévreuse exaltation, sur tous les points du globe ; ils traversaient les déserts, les mers et les continents avec la rapidité de l'éclair, et, à mesure que les peuples les entendaient, leurs yeux s'ouvraient au jour, leurs cœurs s'éprenaient ardemment du saint amour de l'indépendance.

Les villes de Quito, de Santa-Fé et de Carthagène veulent tout d'abord suivre l'exemple des États-Unis et s'insurgent hardiment contre le gouvernement de la métropole. Dans la Nouvelle-Espagne, les Mexicains Ayende, Hidalgo, Avazolo-Aldamas, jettent des premiers le glorieux cri d'émancipation. Une lutte acharnée s'établit entre les partisans de la liberté et leurs antiques oppresseurs. Le sang des premiers coule de toutes parts, répandu par l'épée des Pezuelas et des Callegas ; mais ce sang n'est pas répandu en vain ; au milieu des désastres d'Aculco et de Guaqui, l'esprit d'indépendance reçoit une grande impulsion.

A Guatemala, les agents espagnols employaient tous les moyens pour cacher aux habitants l'agitation de leurs voisins. Ils payaient des écrivains pour qu'ils peignissent dans leurs journaux les indépendants comme des scélérats, et les noms d'*hérètiques* et d'*insurgès* étaient ceux par lesquels les espagnolistes les désignaient. Les moines et les curés fabriquaient des miracles, tendant à prouver au peuple

que Dieu était contraire à l'émancipation, et, au milieu de processions carnavalesques, ils fulminaient de grotesques anathèmes contre les partisans du mouvement insurrectionnel. Pendant que le clergé se livrait à ces ridicules jongleries, le gouvernement colonial faisait force promesses aux habitants; il leur déclarait qu'ils seraient exonérés de tout tribut s'ils persistaient à rester soumis au roi d'Espagne; il abolissait quelques peines infamantes et supprimait la honteuse cérémonie qui se célébrait annuellement pour perpétuer la mémoire de la conquête; il décrétait que les Centro-Américains jouiraient désormais des droits et priviléges inhérents aux habitants de la Péninsule; il voulut bien que la province nommât quelques députés aux *cortès*, et, pour mettre le comble à ses libéralités, il décerna aux Guatemaliens le titre aussi pompeux qu'humiliant de *très-fidèles et très-loyaux vassaux*[1].

Telle était la situation de l'Amérique centrale au commencement de l'année 1811. Le capitaine général, don Antonio Gonzales Saravia, avait été remplacé par don Jose Bustamente y Guerra. Cet officier général s'était signalé auprès de sa cour par son zèle à poursuivre les indépendants de Montevideo. Ses violences et ses persécutions contre eux étaient

(1) J'emprunte tous ces détails à M. Marure, l'historien de la république de Guatemala. Son livre est écrit avec talent et savoir.

de bonnes recommandations auprès du gouvernement de Madrid, qui ne doutait pas qu'un homme du caractère de cet Espagnol ne fût propre à arrêter les mouvements insurrectionnels dans les provinces du Centre-Amérique. — Dur, inflexible, vigilant et *taciturne*, dit M. Marure, dans son histoire de la révolution de son pays, Bustamente était bien le gouverneur qu'il fallait, — non pour arrêter les progrès de la révolution, mais pour les développer par l'abus même de son pouvoir violent. Un homme plus doux, plus bienveillant, fût peut-être parvenu à ralentir la marche de ce que les royalistes appelaient *le mal,* et de ce qui n'était, en définitive, que *le bien* venu par la force du temps et la propagation des lumières pour le bonheur des peuples longtemps opprimés; car, il faut bien qu'on le reconnaisse, Dieu veut le progrès de l'esprit humain, et les événements qu'il prépare doivent arriver à leur heure.

Bustamente commença par mettre en vigueur toutes les mesures de surveillance prises antérieurement par son prédécesseur, et il en prit bientôt lui-même de plus sévères, qui établissaient un système d'espionnage incessant et de persécution absurde. Il se créa une troupe d'alguazils occultes qui se répandaient partout comme une nuée d'oiseaux de proie autour des libéraux, et ne les quittaient jamais sans leur avoir arraché un lambeau de leurs secrets. Les perquisitions se poursuivaient de domicile en domicile, et la moindre découverte de papiers ou de

livres réputés dangereux donnait lieu aussitôt à l'incarcération des personnes en la possession desquelles ils étaient trouvés. Malgré ces rigueurs, et peut-être à cause de leur excès, les idées de liberté continuèrent d'enflammer les esprits, et, de toutes parts, s'élevaient des murmures contre le despotisme inintelligent de Bustamente. L'insurrection était dans l'air : toutes les poitrines, toutes les bouches en aspiraient les fortes émanations, et, bien que l'heure de l'affranchissement n'eût point sonné encore, bien qu'aucun plan ne fût arrêté pour travailler au grand œuvre, bien que les amis de la liberté ignorassent encore leur force, qu'ils n'eussent pu se compter, on sentait partout ce malaise qui naît toujours à la veille des grands événements agiter les masses de la nation asservie, et chaque citoyen prévoyait déjà, dans son œur, le succès de la sainte et noble cause qu'il avait tacitement embrassée.

Les premiers Centro-Américains qui se prononcèrent en faveur de l'indépendance furent les curés de San-Salvador, don Mathias Delgado[1] et don Nico-

1. Le docteur Delgado était, au dire de M. Marure, un patriote ardent, mais très-ambitieux. A force d'intrigues, il fit ériger sa cure en évêché par l'assemblée des États du Salvador. L'archevêque de Guatemala, le docteur Casaus, homme très-jaloux de son autorité, rendit compte au pape de l'élection de Delgado, et Sa Sainteté écrivit une lettre fort longue au nouvel évêque pour l'inviter à déposer la mitre qu'il avait usurpée, le

las Aguilar, les deux frères de ce dernier, Manuel et Vicente, et les citoyens Juan Manuel Rodriguez et Manuel Jose Arce. Ils établirent un plan de conspiration qu'ils mirent à exécution le 5 novembre 1811, et qui les rendit maîtres de trois mille fusils, en assez bon état, et d'une somme de 200,000 piastres qui se trouvait déposée dans les caisses royales. Ce fut avec ces premières ressources qu'ils tentèrent de propager la révolution. Une grande partie du peuple salvadorien secondait leurs desseins et semblait même entretenir des relations dans un but identique avec les populations de Metapan, de Zacatecoluca, d'Usulutan et de Chalatenango; mais les autres parties de la province étaient encore peu disposées à adhérer aux principes mis en lumière par

menaçant des foudres du saint-siége dans le cas où il s'obstinerait à enfreindre ses ordres sacrés. « Tu as commis tant « d'horribles choses, lui disait Léon XII, que l'on peut en toute « vérité t'appliquer ces paroles de l'Évangile (je les prononce « en pleurant) : « *Tu es entré comme un voleur et un sauteur* « *dans le parc des brebis, non par la porte, mais par un* « *autre côté, pour les perdre et les tuer.* » Tu as eu l'audace de « nous écrire pour nous demander de daigner approuver et « sanctionner par notre autorité apostolique ce que tu as fait... « Mais sache bien que nous ne pouvons ni approuver ni sanc« tionner de pareils faits sans déshonorer notre ministère « apostolique, etc. »

La lettre continue sur ce ton pendant quatorze pages. Delgado envoya au diable le saint-père et continua d'administrer son évêché jusqu'au jour où les États du Salvador, pour avoir la paix avec Rome, consentirent à le lui enlever.

les auteurs du mouvement. La crainte d'irriter la sévérité des capitaines généraux gouvernant le Centre-Amérique décida la ville de San-Miguel, les bourgs de Santa-Anna, de Sonsonate et de San Vicente, à protester contre les propagateurs de la révolution, et, pour bien prouver leur soumission au gouvernement espagnol, les habitants de ces divers lieux s'empressèrent de renouveler le serment de vasselage et de fidélité qu'ils lui avaient fait jadis; ils firent imprimer des feuilles pamphlétaires dans lesquelles ils maudissaient, en termes énergiques, les chefs de l'émeute, qu'ils appelaient des dévastateurs et des sacriléges. Ces villes et ces bourgs firent plus encore ; pour bien montrer leur zèle et leur soumission à la Péninsule, ils renvoyèrent au capitaine général les promesses d'affranchissement qu'il leur avait données, et la ville de San Miguel fit même brûler par la main du bourreau les documents dans lesquels elles étaient consignées.

Le peuple est partout le même, et l'histoire des communes de France montre plus d'une fois de semblables défaillances. Il faut qu'un peuple s'exerce à la lutte, qu'il essuie plusieurs défaites avant d'obtenir des victoires. La fatale ignorance de son droit et de sa force le fait hésiter longtemps ; il va, plusieurs années, comme un enfant qui s'essaye à marcher, en tâtonnant vers son but ; il est, au fur et à mesure que sa croissance augmente, que son discernement s'éclaire, que sa volonté grandit, hardi jus-

qu'à la témérité et courageux jusqu'à la folie; vous le voyez s'élancer, plein d'une héroïque imprudence, contre les obstacles qui se dressent devant lui, et comme il est encore trop faible, trop inexpérimenté pour les vaincre, il s'arrête tout d'un coup, comme effrayé de son audace, et il rend avec soumission les mains aux fers que lui présentent ses oppresseurs.

Dès que la nouvelle du mouvement de San-Salvador arriva à Guatemala, le capitaine général Bustamente conféra des pouvoirs extraordinaires au colonel Jose Aycinena, afin qu'il allât combattre l'insurrection et rétablir l'ordre dans cette partie de la colonie. Il adjoignit à cet officier plusieurs commissaires, et l'archevêque, qui ne voulait pas rester inactif, envoya un moine nommé Jose Mariano Vidaurre, qui eut pour mission de sermonner les insurgés et de les menacer de la colère divine, s'ils ne se soumettaient pas promptement au gouvernement péninsulaire. Le peuple, retombé dans son apathie et redoutant la vengeance probable du gouverneur, reçut avec des acclamations de joie ces divers envoyés qui se présentèrent à lui en médiateurs, et il rejura de garder sa vieille fidélité au roi d'Espagne.

Peu de temps après les événements que nous venons de raconter, la ville de Léon, capitale de la province de Nicaragua, et plusieurs bourgades se soulevèrent à l'exemple du Salvador, mais sans que ce soulèvement eût plus de résultat que celui qui

avait eu lieu dans la province voisine. Il manquait encore, à cette époque, aux citoyens du Centre-Amérique, cet esprit d'union, cette similitude de besoins et d'intérêts qui font la force et assurent le succès des grandes entreprises populaires. Le temps marchait, marchait vite en faveur des idées d'affranchissement, mais le jour du triomphe était loin encore.

J'aime à suivre, pour ainsi dire pas à pas, les progrès des idées libérales d'un peuple qui, gouverné pendant plusieurs siècles par les pachas du roi des Espagnes, n'avait eu besoin que d'entendre les cris d'indépendance des peuples de l'Europe et des États-Unis, pour vouloir, lui aussi, devenir maître de ses destinées. Personne, parmi les révolutionnaires du Centre-Amérique, personne assurément n'avait songé à ce qu'il ferait de sa liberté, une fois que cette liberté serait conquise ; aucun plan de gouvernement n'avait germé dans l'esprit des chefs, aucun d'eux d'ailleurs n'était capable de conduire son pays. L'instruction de la plupart des Centro-Américains était tout élémentaire ; les Espagnols avaient toujours eu grand soin que les professeurs de leurs écoles tinssent les esprits dans un demi-jour d'érudition. Un peu de droit et beaucoup de théologie étaient tout le fond d'enseignement des académies. Les moines mettaient tous leurs soins à diriger leurs élèves vers l'état clérical, et les quelques professeurs laïques qui étaient tolérés par l'inquisition

avaient pour ambition de faire des jeunes gens qui fréquentaient leurs cours des admirateurs de la puissance espagnole. L'histoire, la politique étaient des sciences qui n'arrivaient que travesties et muselées à Guatemala[1], et si, par hasard, un citoyen doué d'assez d'intelligence pour deviner ce qu'on voulait lui cacher tentait de s'instruire seul et de se rendre compte de certains grands faits historiques, ce citoyen était bientôt déclaré dangereux et tenu en surveillance par la police ombrageuse des capitaines généraux. Aucun Centro-Américain n'avait donc pu formuler le moindre plan de gouvernement; aucun, selon nous, n'était apte à émettre des principes qui servissent dans l'avenir de base à la révolution qui arrivait, portée par mille courants électriques; mais peu importait à ces hommes épris de la liberté! ce qu'ils désiraient obtenir tout d'abord, c'était leur affranchissement, c'était le renvoi de leurs maîtres: après cela, disaient-ils, ils verraient bien à s'arranger entre eux. Hélas! ils ignoraient qu'il est plus difficile de créer un gouvernement que d'en renverser des centaines. Ils devaient plus tard en faire la triste expérience et expier par le déchirement de

1. L'Espagne s'était constamment appliquée à tenir ses colonies de l'Amérique centrale dans l'ignorance des grands faits qui s'accomplissaient en Europe. Une loi du gouvernement métropolitain punissait de mort tout étranger qui entrait dans le Guatemala sans avoir obtenu l'autorisation de s'y rendre.

leur malheureux pays les fautes nées de leur ignorance politique.

Après les mouvements malheureux qui avaient eu lieu dans la province du Salvador et dans la ville de Léon, les habitants de Grenade, l'une des grandes villes de Nicaragua, se soulevèrent à leur tour. Le 22 décembre 1811, le peuple, réuni en assemblée, demanda énergiquement la déposition de tous les agents espagnols, et ceux-ci, effrayés par la grande voix populaire qui leur reprochait leur conduite odieuse, s'empressèrent de donner leur démission, et ils émigrèrent en masse à Masaya. Le 8 janvier 1812, les chefs de la révolution s'emparèrent par surprise du petit fort de San Carlos, qu'ils convertirent immédiatement en prison d'État pour les officiers européens. La discorde, comme cela arrive malheureusement trop souvent dans les réunions politiques, ne tarda point à diviser les indépendants de Grenade. L'évêque Nicolas Garcia Xérès, nommé par eux gouverneur intendant du pays, fut bientôt accusé de favoriser les fonctionnaires espagnols : le doute entra dans les esprits, et il enfanta bientôt une profonde mésintelligence parmi les principaux chefs de l'insurrection, mésintelligence dont ne tardèrent point à profiter les représentants et les amis de la Péninsule.

Les bannis ou les émigrés se réunirent dans la bourgade de Masaya, et de là ils demandèrent des secours au capitaine général qui s'empressa de les

leur envoyer. L'insurrection de Grenade eut à subir le sort de celles de Salvador et de Léon. Ceux qui en avaient été les auteurs furent bientôt — et malgré la parole du commandant Gutierres qui, au nom du roi d'Espagne et de son lieutenant, leur avait promis une entière amnistie — condamnés comme rebelles à la peine du bannissement, et plusieurs d'entre eux, notamment le père don Benito Soto, trouvèrent une tombe dans leur exil.

Une conspiration contre le gouvernement colonial s'organisa peu de temps après dans un couvent de Guatemala. Un moine espagnol nommé Juan de la Conception, sous-prieur du couvent de Betlen, en était le chef occulte. Un indigène, le docteur Tomas Ruiz, la dirigeait, et il avait pour auditeurs de ses discours et pour complices de ses actes quelques militaires qui devaient, à un moment convenu, soulever les troupes contre le capitaine général et lui faire déposer son autorité. Cette conjuration, malgré toutes les précautions que l'on prit pour la tenir secrète, fut éventée par la police du palais, et bientôt des condamnations à la garrotte, à la hart et aux galères furent lancées contre le docteur Ruiz, contre le moine Victor Castrillo, contre Francisco Barrundia, contre don Joaquin Yudice, contre le prieur, contre Ibarra, contre Andres Dardon, contre le moine Manuel de San José et six ou sept autres individus plus ou moins compromis dans cette affaire. Le gouvernement colonial, qui déjà manquait de force pour

se montrer rigoureux, commua ces diverses condamnations et, après quelques années de détention, la plupart des conspirateurs de Betlen furent remis en liberté.

Tels furent les résultats des premières tentatives faites en faveur de l'indépendance.

Bustamente, l'homme sous le despotisme duquel tout le Centre-Amérique avait vainement essayé de lutter, Bustamente, la terreur des Indiens et des Ladinos, avait été remplacé par un autre gouverneur, don Carlos Urrutia. Ce nouveau capitaine général était aussi médiocre militaire qu'inhabile administrateur. Il laissa, en entrant en fonctions, subsister les règlements de police établis par son prédécesseur et manqua d'énergie pour réprimer la propagande d'affranchissement que plusieurs Guatemaliens s'efforçaient de répandre.

Lorsque la constitution espagnole fut reprise en 1820 par tout le royaume de la Péninsule, la liberté de la presse fut accordée à toutes les colonies qui ne s'étaient point encore émancipées. Le docteur don Pedro Molina profita de cette liberté pour fonder à Guatemala un journal. Il publia dans l'*Editor constitucional* plusieurs longs articles de critique sur l'administration, et presque aussitôt un autre citoyen créa un autre journal pour le combattre. Cette dispute entre deux folliculaires passionnés, l'un pour la liberté, l'autre pour le régime colonial, reporta les esprits à la révolution. Les royalistes, dans cette

petite guerre de presse, avaient fini par gagner du terrain; il est vrai qu'ils employaient, outre leur éloquence, toutes sortes de moyens propres à se faire des partisans; ils répandaient l'argent à pleines mains, et achetaient les votes des citoyens quand il s'agissait d'envoyer des députés aux cortès.

Le capitaine général Urrutia, bientôt fatigué d'une tâche au-dessus de ses forces et pressé par le docteur Siméon Cañas, l'un des principaux membres de la junte provinciale, délégua son autorité politique et militaire au sous-inspecteur général de l'armée, don Gavino-Gainza. Ce nouveau pacha espagnol était bien l'homme qu'il fallait pour laisser triompher la cause populaire. — Ambitieux jusqu'à la démence et très-amoureux de renommée, Gainza, à peine eut-il pris possession du pouvoir, laissa entrevoir aux libéraux certaines espérances pour le succès de leurs tentatives. Il musela ses espions et donna ordre à ses alguazils d'être aveugles. Une telle conduite, suivie par un représentant du roi d'Espagne, ne pouvait manquer d'être fort appréciée par les indépendants du Centre-Amérique. Les espagnolistes l'accusèrent tout bas de haute félonie, tandis que leurs adversaires chantaient ses louanges dans une infinité de petites feuilles répandues en profusion dans les villes et les villages de son gouvernement.

Ce général caressait l'espoir d'être nommé roi de la capitainerie générale de Guatemala, et il eût pu assurément réaliser son rêve s'il avait eu plus d'au-

dace et d'initiative ; mais l'ambition de ce personnage se noyait dans une molle prudence qui énervait sa volonté et lui faisait brûler les proclamations que, dans sa fureur de régner, il improvisait chaque nuit[1].

Tel était l'état des choses à Guatemala quand le bruit de la révolution mexicaine vint surprendre les royalistes et ranimer les espérances des libéraux. Dans la petite ville d'Iguala, le colonel Iturbide avait hardiment poussé le cri de l'émancipation. Les Guatemaliens qui s'occupaient des affaires du pays se réunirent spontanément et convinrent qu'il était temps de proclamer l'indépendance du Centre-Amérique et de suivre le glorieux exemple des Mexicains ; mais les hésitations de quelques hommes ralentirent encore une fois l'impulsion révolutionnaire. Les Guatemaliens n'avaient pu trouver parmi eux un homme qui, par la force de son talent ou par le mérite de sa vertu, fût capable d'enlever la majorité et de rallier autour de lui tous les libéraux. Il y avait un parti qui voulait proclamer l'indépendance du pays immédiatement et sans se préoccuper du mouvement ou de l'immobilité des provinces voisines. Ce parti était composé des libéraux proprement dits ; il avait toute l'énergie et tout l'enthousiasme qu'il fallait pour amener le triomphe de la révolution, mais il

1. Voyez *Révolutions du Centre-Amérique,* par Marure, t. Ier, ch. 1er, p. 30.

manquait d'expérience et d'habileté pour la diriger et pour en sortir. Un autre parti composé d'hommes plus sages et surtout plus patients se disputait avec le premier. Il voulait régler sa conduite sur celle des Mexicains et connaître, avant de se lancer dans les événements, le plan qui avait été adopté à Iguala. Le général Gainza était tout naturellement porté vers ce dernier. L'agitation extrême des libéraux exaltés l'inquiétait; il se sentait dans une fausse position, et il manquait de résolution pour en sortir avantageusement. Toutefois, et pour sauver les apparences, pour couvrir sa responsabilité auprès de son gouvernement, il se mit à blâmer, dans un manifeste qu'il publia et que plus tard il fit désavouer, tout ce qui s'était fait à Iguala. Il peignit sous les plus sombres couleurs le colonel Iturbide et ses auxiliaires, parla des vertus de son pauvre roi, et, ce devoir de conscience rempli, il s'abandonna à son apathie naturelle, tout en nourrissant secrètement dans son esprit ses ambitieuses chimères.

Cette conduite vacillante du gouverneur déplut à ceux-là même qui avaient un moment espéré trouver en lui le chef de la révolution. Jugeant avec raison que ce général n'était qu'un ambitieux sans courage, ils résolurent de le compromettre en flattant ses espoirs secrets, et ils allèrent lui offrir le gouvernement de Guatemala, à la condition qu'il consentirait à en proclamer lui-même l'indépendance. Cet homme, qui avait condamné le plan

d'Iguala, le loua alors en termes chaleureux ; il donna une pleine et entière approbation aux trois principales garanties qu'il renfermait et qui étaient « la conservation du culte catholique, l'indépendance de la Nouvelle-Espagne *sous une monarchie modérée*, et l'union intime de tous les Américains avec les Européens. » Le pauvre gouverneur ne doutait pas qu'il ne fût choisi par les Centro-Américains pour être le *monarque modéré* dont le plan d'Iguala avait reconnu la nécessité pour ramener la tranquillité dans le pays. Il ne pouvait deviner que cette seconde garantie fût toute en faveur de son auteur et qu'un petit colonel mexicain nommé Agustin Iturbide aurait l'audace de se faire nommer empereur de tout le pays conquis par Fernand Cortez et par Pedro Alvarado.

Le citoyen Cayetano Bedoya, envoyé par les libéraux à Oaxaca pour rendre compte au chef du mouvement mexicain de l'état des esprits, fit bientôt connaître à ses amis que la province de Chiapas, que les villes d'Oaxaca et de Tehuantepec avaient accepté le plan d'Iguala et que de nouvelles adhésions arrivaient de tous les points du Mexique. Cette nouvelle excita le zèle des libéraux *cacos* (exaltés) et vainquit l'apathie peureuse des libéraux modérés. Gainza lui-même crut le moment venu de montrer son bon vouloir en faveur de la révolution, et il convoqua tous les citoyens revêtus d'un caractère officiel et tous ceux que leur talent ou leur activité

avaient placés au premier rang de la nation, afin qu'ils se réunissent en junte extraordinaire et prissent la détermination qu'ils croiraient la plus propre à faire le bonheur du pays. Le 14 septembre 1821, don Mariano Aycinena et le docteur Molina allèrent soulever le peuple des faubourgs pour qu'il vînt, par les cris qu'ils lui avaient appris à pousser, contenir les espagnolistes et presser la junte de décréter l'émancipation de Guatemala. Une multitude énorme, conduite par don Francisco Barrundia et don Basilio Porras, déboucha le lendemain matin sur la place du palais qu'elle enferma bientôt dans un cercle impénétrable.

Dans l'une des salles du palais se tenait la junte, composée de l'archevêque, des députés de toutes les corporations, des prélats, des ordres religieux, des chefs militaires, des receveurs des finances et des principaux orateurs et écrivains populaires. Gainza en avait été nommé le président. Des discours plus enthousiastes que substantiels furent débités par les libéraux et plus ou moins combattus par les espagnolistes qui, terrifiés par les trépignements et les rumeurs de la foule, consentirent à adhérer au vœu national. Gainza fut maintenu comme chef d'État, sans autre titre que celui de gouverneur. Ce n'était point là ce qu'avait rêvé cet homme ; mais il dut paraître satisfait de l'œuvre qu'il n'avait eu ni le courage d'empêcher, ni le talent de diriger vers le but de son ambition.

La proclamation de l'indépendance de l'Amérique centrale eut lieu 297 ans 3 mois et 19 jours après le 2 juin 1524, jour de l'entrée au Guatemala du conquérant don Pedro Alvarado.

La révolution avait mis dix ans à s'accomplir. Elle n'avait point été faite dans l'intérêt du peuple centro-américain, mais dans l'intérêt des familles issues de pères espagnols et de mères indiennes. La guerre civile, l'anarchie allaient bientôt ensanglanter le sol de cette belle contrée, et des hommes cruels, sans talent et sans honneur, allaient se disputer le pouvoir et sacrifier des milliers d'Indiens pour réaliser leurs coupables ambitions.

Nous avons cru, avant de pénétrer plus avant dans l'intérieur de la république de Guatemala, devoir donner les détails historiques qui précèdent. Maintenant nous allons reprendre notre voyage et rendre compte de nos impressions, de nos remarques, de nos renseignements obtenus.

VI

LA ROUTE D'IZABAL A ZACAPA.
UN TIGRE ET UN OFFICIER FRANÇAIS.
ESPÈCES DE BOIS
QUE L'ON TROUVE DANS LA MONTAGNE.

Un voyage dans ce pays ressemble toujours un peu à une expédition. Il faut avoir l'œil et l'oreille ouverts, tenir son fusil à portée de sa main pour être prêt à se défendre contre les bandits à deux ou à quatre pattes qui parcourent la forêt à toute heure de jour et de nuit. Les chemins sont difficiles, bordés de précipices dont le fond se dérobe à la vue; le soleil tombe perpendiculairement et vous brûle comme un fer chaud; vos tempes battent la générale, vos lèvres se dessèchent et vous sentez, au bout de deux ou trois heures de voyage, la fièvre circuler comme un poison dans vos artères.

Pour moi, déjà un peu accoutumé à ces rudes pérégrinations, j'étais moins souffrant que ne le sont ordinairement les Européens qui arrivent sous ce ciel embrasé, et c'était vraiment avec bonheur que je me voyais en train de faire mon ascension vers la capitale de Guatemala. Toute chose nouvelle m'enchantait : les belles orchidées, envahissant de leurs grappes odorantes la cime des arbres millénaires, m'enivraient de leurs parfums suaves et pénétrants; les papillons couleur d'or et de feu qui passaient devant moi, les bandes de perruches, de perroquets qui traversaient la forêt en jetant leurs cris railleurs, les jurons de mes *mozos*, le hennissement des chevaux et des mules dans le lointain, tous ces êtres et tous ces bruits, dans un paysage splendide, me causaient de profondes et vives sensations.

J'étais beaucoup moins préoccupé de l'apparition de quelque tigre que de celle d'un serpent. Il me semblait que je m'arrangerais mieux avec le premier qu'avec le second. Le tigre est un animal qu'on voit venir, il est d'une nature lâche et il n'attaque guère l'homme qu'alors qu'il est dévoré par la faim; on a vu, il est vrai, beaucoup d'Indiens qui, surpris par des tigres, leur avaient servi pour déjeuner; mais l'Indien est à peine vêtu, sa chair s'offre au tigre comme un mets succulent, et il tombe dessus avec gourmandise. L'Européen est couvert des pieds à la tête, le tigre a peur de lui et il fuit quand il l'aperçoit. Il n'en est pas ainsi du *coral;* les his-

toires sinistres que j'avais entendu raconter sur les prouesses de ce joli petit serpent me trottaient toujours dans l'esprit, et j'avoue que l'appréhension que j'avais de le voir s'élancer d'une branche pour venir me piquer au nez ou aux lèvres, comme on prétend qu'il a l'habitude de le faire, me gâtait un peu la beauté du site où je me trouvais.

Pour me donner une idée des mœurs du tigre, de sa débonnaireté quand il est rassasié, un de mes bons amis, M. le commandant D***, m'a raconté que durant le long séjour qu'il fit dans l'Amérique centrale, il avait eu plusieurs fois le désagrément de se rencontrer face à face avec ces redoutables coureurs des bois. Une fois, entre autres, il était monté sur une mule et chevauchait tranquillement du côté de la Palmilla, quand tout à coup sa monture fit un mouvement qui faillit le mettre à bas. D*** aussitôt serra le frein et tira de son fourreau un long poignard qu'il portait à la ceinture. Devant lui, à dix pas de distance et assis sur son derrière, était un beau tigre qui, en voyant la mule et son cavalier, se léchait gastronomiquement les moustaches. D*** essaya un moment du pouvoir de la fascination sur le monstre, il lui lança plusieurs regards chargés d'éclairs et de menaces; mais le tigre ne broncha pas. La pauvre mule, tremblant de tous ses membres, l'oreille haute et le poil hérissé, tenta plusieurs fois de rebrousser chemin; mais l'éperon de son cavalier la retint résignée en face de l'ennemi. Après avoir essayé du

magnétisme, D*** eut recours à l'éloquence. Il s'efforça de persuader au tigre que ce qu'il avait de mieux à faire était de s'enfoncer dans la forêt et d'aller chercher quelque coupeur de bois pour son dîner. Le tigre, pour répondre à l'officier français, ouvrit ses formidables mâchoires et fit entendre un long bâillement.

— Malhonnête! s'écria D*** en mettant pied à terre, on te donne un conseil et tu y réponds par une impertinence... attends!

Mon brave ami venait de se rappeler qu'il avait dans sa sacoche une paire de pistolets; il l'ouvrit tranquillement, prit ses armes, les chargea, et, après avoir attaché sa mule à un arbre, il revint en face du tigre.

— Je ne veux pas, lui dit-il, abuser de ma force. Tu vois que je pourrais te faire du mal; écoute donc: l'un de mes pistolets est chargé avec de la grenaille, l'autre avec une balle conique. Du premier coup je tâcherai de t'aveugler, du second je tâcherai de te percer le flanc... Mes deux coups tirés, il me restera encore ce poignard qui en a tué bien d'autres que toi... réfléchis donc! Si dans trois minutes tu n'as pas quitté cette place, je ferai feu et tu n'auras qu'à t'en prendre à toi du mal qui pourra t'arriver.

Le tigre ne bougea pas; mon ami reprit:

— Entêtement n'est point science. Tu veux faire le brave et c'est une idée que j'apprécie, et, pour t'en donner la preuve, regarde bien!... Tu vois cette

petite branche rouge avec un bouquet de fleurs bleues? elle va disparaître. Et visant le but qu'il venait de désigner, il fit feu. La petite branche rouge tomba, coupée en deux morceaux.

Le tigre s'était levé soudainement; ses prunelles s'étaient injectées de sang, sa queue puissante battait son large flanc : il fit entendre un rugissement terrible dont les échos du bois tressaillirent; puis, après avoir fait un pas vers le commandant et tâché de le faire reculer, il prit sa course et disparut dans un précipice.

— Eh bien ! fit D*** en soupirant, bon voyage ! et il renfourcha sa monture que la terreur avait baignée d'une sueur froide.

Le tigre, comme semble le prouver la scène bouffonne mais très-réelle que je viens de raconter, n'est dangereux que lorsqu'il a faim. Les serpents, eux, le sont toujours; ils font le mal sans nécessité, et il faut toujours se garder de leurs attaques quand on voyage dans les forêts. Le *coral*, dont j'ai parlé plus haut, ressemble à un bracelet de femme; il est d'un beau rouge de corail avec des anneaux d'or et de velours noir. Il est long d'environ 20 ou 25 centimètres; sa morsure donne la mort presque instantanément[1]. On le trouve ordinairement roulé à

1. Les Indiens ont une plante qu'ils nomment *guaco*, qui guérit de la morsure du *coral*. Le coral tué exhale une odeur d'amande amère très-prononcée, ce qui a fait penser à plusieurs médecins que son venin pourrait bien n'être autre chose que de l'a-

l'extrémité des branches qui tombent sur les chemins.

Il m'arrivait souvent de rencontrer sur la route un ou plusieurs Indiens cheminant paisiblement, une épée de Tolède ou un *machete* à la main. Ces braves gens, que j'aurais pu prendre pour des malfaiteurs, étaient des courriers ou des commissionnaires. En passant près de moi, ils mettaient la main à leur chapeau et me criaient en s'inclinant :

— *Buenas dias, cavallero; Jesus te ampare!*[1]

Souvent il m'arrivait d'arrêter quelqu'un de ces pauvres voyageurs pour lui demander à quelle distance je pouvais être de tel ou tel lieu.

— Tout près, tout près, cavallero, me répondait-il. Quand tu auras gravi cette montagne, tu verras tout droit devant toi une case bâtie sur un cours d'eau... Eh bien! ce n'est pas là l'endroit où tu veux aller...

Et l'Indien, satisfait de sa réponse, reprenait sa marche sans attendre mes remercîments.

Pour un Indien, tout Européen est Espagnol. C'est tout à fait peine perdue que de lui décliner votre nationalité. Vous lui diriez que vous êtes Français, Anglais, Italien, qu'il ne vous en demanderait pas moins si vous êtes de Cadix ou de Barcelone. L'ignorance géographique des Indiens n'a rien de surpre-

cide prussique. Je crois que M. le docteur Drivon a écrit cela quelque part.

1. *Bonjour, seigneur; Jésus te protége!*

nant; mais il est un peu étrange d'entendre des ex-présidents de la république, des généraux, faire des questions non moins naïves; c'est que, pour être président ou général au Centre-Amérique, il n'est pas rigoureusement nécessaire de savoir lire.

Tout en gravissant la montagne, je prenais plaisir à causer avec le chef de mes mozos (bon et honnête Indien que j'ai toujours voulu avoir pour m'accompagner dans mes autres voyages, et dont je parlerai plusieurs fois dans ce livre. Il s'appelait Maximo). J'exigeais de lui qu'il m'apprît les noms de tous les beaux arbres que je voyais, qu'il m'indiquât leurs propriétés. Maximo était bon botaniste; il se plaisait à m'instruire, et, avant de me nommer un autre arbre, il attendait que j'eusse écrit le nom et les qualités du premier qu'il m'avait fait connaître. C'est grâce à lui que j'ai pu écrire la note que je transcris ici :

Diverses espèces de bois que l'on trouve à la côte et dans la montagne d'Izabal.

BOIS TRÈS-DURS.

Mora, coloré en jaune, facile à polir.

Madre de cacao ou *madera-negra*, bois brun, très-lourd. Le cacaotier croît sous son ombre, ce qui lui a valu le nom de *mère du cacao*.

Quebrachon, brun foncé; il se conserve longtemps sous terre.

Quilikiste, à peu près semblable au précédent.

Almendro, très-beau bois, droit et dur.

Ces six espèces sont remarquables par leurs dimensions; on en peut tirer des poutres de $0^m,40$ à $0^m,50$ d'équarrissage et de 15 à 16 mètres de longueur.

Chapulastapa, brun, veiné de blanc, à fibres longues et droites; il est réputé le plus bel arbre du pays.

Chaperno, très-dur.

Culebro, très-bel arbre, grand et droit; bois blanc et dur.

Palo-colorado, bois de couleur rose, pâlissant avec le temps.

Cortes blanco, d'un blanc sale.

BOIS MOINS DURS.

Amate, grand arbre, très-commun, bois poreux, fibres courtes.

Conacaste, acajou de qualité médiocre.

Acajou (connu en Europe).

Pins et sapins gigantesques, très-résineux,

BOIS POUR MEUBLES ET POUR MARQUETERIE.

Cèdre.

Ronzon, espèce de palissandre, très-élastique.

Funero, brun, à raies violettes, très-élastique.

Grenadillo, joli bois brun, nuancé de rouge vif.

Meloncillo, jaune foncé.

Pie de cabra, jaune, veiné de noir.

BOIS D'USAGES SPÉCIAUX.

Quita-calzones, variété de cèdre, bois dont la graine est très-purgative.

Macascolote, bois de fer; le fruit de cet arbre donne une encre supérieure à celle de la Chine.

Chichike, arbre dont l'écorce a la même propriété que le *quinquina*.

Chichicaste, arbuste-ortie. Pour le toucher impunément, il faut retenir son haleine.

Il est de toute évidence qu'une exploration dans ce pays révèlerait la présence de bien des végétaux précieux. Les Indiens ont un grand nombre de plantes curatives dont ils se servent pour certaines maladies réputées inguérissables en Europe. Il serait fort intéressant et fort utile d'en faire l'analyse.

Maximo me conduisit aux ruines de Quirigua dont j'ai donné la description au chapitre IV. Le petit village de Quirigua est très-joli; il est bâti sur le côté gauche de la route et coupé par un ruisseau de belle eau vive. Une femme qui avait le bras cassé s'imagina que j'étais un médecin, et elle vint me demander de la guérir. Maximo et moi nous parvînmes tant bien que mal à lui faire un bandage que nous lui vîmes ôter au moment où nous remontions à cheval, ce qui nous dégagea de toute responsabilité chirurgicale.

VII

LA ROUTE D'IZABAL A ZACAPA.
PREMIÈRE HALTE DANS UN RANCHO INDIEN.
CONVERSATION AVEC REYMUNDO.
L'HOSPITALITÉ DES INDIENS. — NUIT PASSÉE EN NOMBREUSE COMPAGNIE.

Nous fîmes notre première halte au bout de huit heures d'ascension. J'étais pour mon compte très-fatigué, et le pauvre *rancho* qui devait m'abriter m'apparut revêtu de beautés qu'en tout autre temps je ne lui eusse sans doute point reconnues. C'est que ces quelques piquets recouverts d'un toit de feuillage m'offraient ce dont j'avais le plus besoin : quelques heures de repos et de bon sommeil.

Mes arrieros désanglèrent les mules, rangèrent mon bagage devant la porte du rancho et s'occu-

pèrent de leur dîner. Pendant que mon domestique cuisinait, je m'amusais à apprivoiser un joli groupe d'enfants indiens, beaux vraiment dans toute leur nudité. Leurs grands yeux noirs et doux comme ceux de la gazelle du Liban erraient tout curieux sur les boîtes de conserves qu'on ouvrait pour moi. C'était avec un plaisir extrême que je leur jetais des poignées de bonbons que je les voyais se partager avec une scrupuleuse loyauté. Les plus âgés s'empressaient d'offrir à leur mère une part de leur part, et celle-ci, heureuse de leur bonheur, leur donnait des sourires et des baisers.

La misère de ces pauvres habitants des bois est extrême. Les hommes travaillent dans l'intérieur de la forêt à abattre des acajous et ne reviennent au logis qu'à la nuit. Les femmes sont naturellement chargées des soins du ménage : ce sont elles qui préparent le maïs en *tortillas*, qui font la récolte des fruits et des légumes, qui lavent et entretiennent le linge et qui donnent l'hospitalité aux voyageurs. Tout individu qui traverse un village indien n'a qu'à s'arrêter à la porte de la première case, il y sera toujours accueilli avec aménité. Ce n'est pas toujours une bonne raison de choisir la case la plus vaste, celle qui semble appartenir au plus riche, pour croire que l'on y sera plus à son aise. J'ai toujours remarqué que l'Indien le plus pauvre était le plus hospitalier, le plus prévenant et toujours aussi le plus désintéressé. A quoi cela tient-il ? peut-être

à une cause toute morale. Le pauvre vraiment pauvre est humble, le pauvre en train de ne l'être plus est déjà assez satisfait de lui-même pour se croire l'égal de tout le monde.

Le maître du rancho arriva au moment où nous terminions notre dîner. C'était un homme d'une trentaine d'années, droit, fort et beau. Son teint d'un brun pâle était éclairé par un regard doux et intelligent. Il s'avança vers moi et me fit le salut tel que les Espagnols avaient l'habitude de l'exiger de leurs vassaux. Ce salut consiste en une inflexion profonde de la tête et une génuflexion que l'esprit d'indépendance qui anime ces braves gens tend à diminuer de jour en jour davantage. Mon hôte s'appelait Reymundo. Je lui offris des cigares et du café, et bientôt il perdit le ton obséquieux qu'il avait cru devoir observer en m'abordant.

On n'avait pas manqué de me dire que les Indiens étaient généralement fanatiques et tout à fait dévoués à leurs curés, qu'ils désignent simplement par le nom de *pères* (*padres*). Reymundo me semblait l'homme propre à fixer mon opinion sur ce point. Je voulais savoir ce qu'il pensait des prêtres de son pays, de la religion catholique que ces mêmes prêtres exploitent comme une mine inépuisable, et, après avoir un peu encouragé mon hôte, j'eus avec lui la conversation suivante :

— Tu n'as point d'église ni de prêtre ici?

— Non, Votre Grâce[1].

— Cela doit t'affliger ?

— Mais pas du tout, je vous assure?

— Tu n'aimes donc pas à servir Dieu? tu n'es donc pas un bon catholique?

— J'aime beaucoup à servir Dieu ; mais je ne sais pas si je suis un bon catholique. Pour servir Dieu, le créateur de toutes choses, de tous les êtres, de l'Indien comme de l'Espagnol, ma raison me dit qu'il n'est pas nécessaire d'aller s'enfermer dans une église; nos forêts sont des temples qui me paraissent beaucoup plus dignes de sa grandeur; elle s'y fait mieux comprendre que partout ailleurs. Quant à ce qui est des pères, il est économique de s'en passer. Nos faibles moyens ne pourraient suffire ici à l'entretien d'un curé, et, si nous avions la fantaisie d'en demander un, il nous faudrait redoubler de travail et nous priver du nécessaire pour le nourrir.

— Un bon prêtre pourrait vous être fort utile. Il pourrait instruire vos enfants, donner de bons con-

1. Les Indiens donnent ce titre à toute personne vêtue un peu proprement. Je l'ai entendu prodiguer souvent à mon domestique qui en était tout fier et tout insolent. Le mot de *cavallero* se donne aux gens distingués ou qui paraissent l'être.

Le mot *don* se donne à tout le monde comme le mot *señor*.

seils à vos femmes, et vous soigner quand vous êtes malades.

Reymundo ne put contenir un éclat de rire, tant mon observation lui paraissait naïve.

— Nos curés, reprit-il après un instant, ne sont point aussi charitables qu'ils le disent. Ils ne consentent guère à s'enterrer dans nos villages que pour nous prendre nos réaux. Ils ne sont point des instituteurs pour nos enfants, des conseillers pour nos femmes, des guérisseurs pour nous; ils sont pour nous tous des maîtres très-durs qui s'efforcent de pervertir notre faible raison. Ils passent leur temps à créer des confréries, à enrichir leur église au détriment de nos cabanes, et à vendre toutes sortes de sacrements qu'ils imposent à nos femmes. Ils ont toujours des menaces à la bouche; il semble qu'ils tiennent les clefs de l'enfer dans leur poche et qu'ils n'aient qu'un mot à dire pour nous en faire ouvrir les portes. Nos curés ne sont pas des saints, et Votre Grâce ne manquera pas d'en trouver, le long de sa route, qui lui rappelleront ce que je lui en dis.

— Señor, interrompit la femme de Reymundo, mon mari est bon catholique; il aime les pères et leur bon Dieu aussi.

— N'aie pas peur, Concha, fit Reymundo en souriant à sa femme, je n'ai rien dit de mal des pères; et pour ce qui est du bon Dieu, il lit dans mon cœur, et cela me suffit.

Je ne voulais pas en savoir davantage sur le point que j'avais posé. Je rassurai la pauvre femme en lui disant que son mari était un brave homme que j'aimais pour sa franchise, et que d'ailleurs ce n'était pas un péché que de ne pas aimer les mauvais prêtres qui font commerce des sacrements et des prières.

Je fis dresser mon lit de camp et m'allai bientôt coucher en compagnie de tout ce que le rancho renfermait de créatures du bon Dieu. J'étais dans une véritable arche de Noé : il y avait de tout, des poules, des porcs, des insectes, des enfants et des jeunes gens. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, et ce fut avec un vrai bonheur que j'entendis mes mozos faire les préparatifs du départ.

Je me levai sans déranger mes divers compagnons de nuit, et je sortis pour surveiller l'enharnachement des chevaux et le chargement des mules.

Tous les buissons étaient éclairés par des millions de mouches phosphorescentes. On entendait dans l'intérieur de la forêt tous les bruits que font les chasseurs de nuit ; la lune, blanche comme un disque d'argent, faisait courir toutes sortes de silhouettes fantastiques le long des grands arbres, et le murmure de la rivière *Motagua,* roulant sur son lit de pierres volcaniques, me faisait croire à un orage prochain.

Mes hôtes se levèrent pour me dire adieu. La femme de Reymundo arriva près de moi demi-nue,

et elle me tendit une coupe de bois remplie d'un breuvage fermenté que je ne crus pas devoir refuser de porter à mes lèvres. Après lui avoir mis quelques réaux dans la main, je montai à cheval, et bientôt j'eus perdu de vue le petit rancho hospitalier.

VIII

LA ROUTE D'IZABAL A ZACAPA.
HALTE A LA FERME D'IGUANA.— ARRIVÉE A GUALAN.
LES POLITIQUES DE CETTE VILLE.

Nous venons d'entrer à la ferme d'Iguana. Le propriétaire de cette ferme est un Portugais nommé don Joaquin Ferro. Il peut avoir soixante ans; il est très-brusque, très...-Portugais, et la politesse qu'il me témoigne semble lui coûter beaucoup d'efforts. Je suis assis dans un beau hamac accroché dans un petit salon fort propre et ayant vue sur le plateau boisé qui entoure la ferme. Des servantes, dirigées par madame Ferro, belle ladina qui crie et qui jure après elles, s'occupent à dresser une table dans le salon. Elles déplient des nappes, des serviettes, essuient des verres et rangent des assiettes. M. Ferro semble fier de son luxe de ménage, et j'ai moi-

même un certain plaisir, en voyant que je vais dîner plus chrétiennement que je ne l'ai fait la veille.

On servit bientôt. Le menu du dîner était fort varié; il se composait d'une soupe aux haricots noirs avec des biscuits de mer concassés, d'un plat de concombres à la sauce, d'un chapelet d'œufs d'iguana, d'un rôti de chèvre flanqué de tourterelles et d'un dessert de fruits très-beaux et très-parfumés. Quant au vin, M. Ferro m'offrit de l'aguardiente. On prit le café dans une veranda ouverte sur la forêt et toute tapissée de rosiers du Bengale et de jasmins d'Espagne.

J'admirai quelques beaux chevaux en liberté autour de la maison. Ils étaient de race mexicaine, et, partant, de race arabe. M. Ferro avait l'intention d'en vendre quelques-uns; mais les prix qu'il en voulait avoir me parurent si élevés que je ne crus point pouvoir lui faire d'offres.

J'ai parlé d'un chapelet d'œufs d'iguana qu'on nous servit à dîner. L'iguana est une espèce de saurien long de trente centimètres, ressemblant au caméléon. Il a dans le ventre une quantité d'œufs d'un goût délicieux. C'est ce reptile, très-commun dans ces parages, qui a fait donner le nom d'Iguana à la ferme de M. Ferro.

On m'apporta la carte de mon dîner. Elle s'élevait à sept piastres et huit réaux, environ trente-huit francs. Mon domestique, un Belge qui ne manquait

pas d'esprit et qui m'a quitté à Zacapa pour se faire négociant, paya tout en chantant :

Chez vous, l'hospitalité se vend,
Elle ne se donne jamais !

Mais M. Ferro n'avait pas vu jouer *la Dame Blanche,* et les vers de M. Scribe qu'on estropiait et parodiait lui importaient fort peu.

Nous partîmes.

Après avoir quitté le large plateau d'Iguana, nous entrâmes dans un sentier bordé d'arbres en fleur, mais tellement encombré de roches, tellement crevassé et coupé de petits cours d'eaux jaillissantes, qu'il nous fallut plus de trois heures pour le dépasser. Ce petit sentier ne s'appelle pas moins *el camino real.* Si l'on savait en France ce que sont les chemins royaux de la république de Guatemala, on voudrait croire que les Guatemaliens ne les appellent ainsi que pour dénigrer la royauté; mais telle n'est pas l'intention de ces honnêtes républicains, qui aujourd'hui, bien repentants de s'être affranchis de l'Espagne, seraient tout prêts à se raccrocher à elle et à se laisser gouverner par la main de la reine Isabelle, qui est assurément beaucoup plus douce et beaucoup moins noire que celle de leur président[1].

1. Le gouvernement de Guatemala a repris dans son drapeau les couleurs de l'Espagne.

Il y a à Guatemala un ingénieur en chef des ponts et chaussées. Cet honorable fonctionnaire, ancien sous-officier belge, sous le prétexte assez raisonnable qu'on ne lui paye pas toujours très-régulièrement ses honoraires, abandonne les routes à tous les caprices d'une végétation désordonnée, et si les mules qui convoient les marchandises, de Guatemala à Izabal et de ce port à la capitale, ne se chargeaient pas de maintenir les petits sentiers serpentueux qu'on appelle *chemins royaux,* il est probable que la forêt envahirait bientôt toute voie de communication et que de beaux arbres prendaient promptement droit de cité dans le domaine dudit fonctionnaire. Les mules de la république mériteraient donc, à notre avis, beaucoup mieux que M. Van... de je ne sais plus quoi, le titre d'ingénieur, et il pourrait bien arriver que le gouvernement pensât tout à fait comme nous. Cela serait sans doute peu flatteur pour M. Van... de tout ce qu'on voudra ; mais en réalité je ne sais trop ce que les chemins royaux pourraient perdre à cette permutation d'un nouveau genre.

Au bout du sentier était un précipice qu'il nous fallut descendre et remonter avec les plus grandes difficultés.

A chaque pas nos chevaux s'arrêtaient, effrayés par le bruit d'un torrent, par l'éboulement des terres ou par quelque tronc d'arbre renversé ; et puis c'étaient les sangles de nos selles qui s'élargis-

saient ou qui cassaient et qu'il fallait resserrer ou raccommoder. Les mozos juraient après leurs mules et couraient de l'une à l'autre pour soutenir les bagages toujours près de tomber. Tous ces tracas, tous ces ennuis étaient compensés par la beauté d'un site indescriptible. Le précipice était tout plein d'arbres magnifiques plantés, en quelque sorte, sur la roche vive; des bouffées de parfums passaient dans l'air et nous apportaient tour à tour la douce et pénétrante odeur de la vanille, des fleurs de citronnier, ou celle encore plus fine des monjas et des squisuchels, des suquinés et des belles et splendides danylées.

Nous arrivâmes à huit heures du soir à Gualan, petit bourg habité par huit ou neuf cents familles indiennes et ladinas, et bâti sur un plateau aride au bas duquel coule une rivière tout encombrée de roches et d'énormes racines chevelues qui, de chaque rive, s'étendent dans toutes les directions et forment des barrages presque infranchissables. On nomme cette rivière la *Motagua*.

Le curé, que je rencontrai en arrivant, m'engagea à aller loger chez lui; mais ayant appris que Gualan avait une assez bonne *posada,* je le remerciai et le priai seulement de vouloir bien m'y faire conduire.

Un accident survenu à l'un de mes mozos m'obligea à passer la journée du lendemain à Gualan. J'employai mon temps à m'aller baigner à la rivière et à visiter M. le curé. Ce bon curé me reçut à bras

ouverts; il m'entraîna tout de suite dans sa petite église, et, après que j'y eus admiré tout ce qu'il lui plut de me faire admirer, nous retournâmes au presbytère. L'alcade de Gualan et deux ou trois notables étaient venus pour entretenir leur curé des événements de l'intérieur. Or, comme ces événements pouvaient m'intéresser, je priai le curé de les recevoir et de les interroger sur ce qu'ils avaient appris de l'insurrection des Lucios. L'alcade de Gualan était un chaud partisan du général Vicente-Cruz, le *chef de la guerre des peuples,* et, si son audace eût répondu au désir qu'il caressait, il se fût bientôt mis à la tête de ses administrés pour aller aider à culbuter le pauvre gouvernement de Guatemala. Une chose étonnante, dans ce pays, c'est l'amour du changement dont tous les habitants sont également épris. Il n'est pas de *pueblo,* si pauvre et si petit qu'il soit, qui n'ait tenté plusieurs fois de se détacher de la métropole. Les insurrections sont pour ainsi dire endémiques dans l'Amérique centrale, et il n'est pas rare de voir tel arriero ou portefaix[1] devenir, avec l'aide de quelques montagnards, généralissime d'une révolution qui, après deux ou trois mois de durée, conduit son auteur au fauteuil présidentiel, quand elle ne le conduit pas à la fusil-

1. Le général Nuflo, que j'ai connu, était un *arriero*. Je crois que, lassé de ses grandeurs, il a repris son ancien métier à Zacapa.

lation. Ces insurrections ont leur cause dans la mauvaise administration du gouvernement central, qui sacrifie tout le pays aux besoins de la capitale et laisse les habitants des campagnes se distraire de leur misère par de perpétuelles agitations.

L'alcade de Gualan était un riche Indien, fort intelligent, très-patriote, et qui aurait bien voulu, ne fût-ce que pour un jour, avoir son petit bout de rôle politique à jouer. Il faisait hautement des vœux pour le triomphe du général Vicente-Cruz et ne doutait pas un moment que ce chef des insurgés ne parvînt à entrer dans la capitale en vainqueur. Je voulais savoir quels étaient les projets de ce grand homme en fait de gouvernement et quels avantages pourraient ressortir de son triomphe, en supposant que son triomphe fût aussi certain que nous l'assurait l'alcade. Le curé, qui lui-même penchait un peu pour l'insurrection, m'assura que Vicente-Cruz était un honnête homme, qu'il avait des vues solides, et qu'il s'empresserait de s'occuper du sort des Indiens s'il parvenait à saisir le pouvoir présidentiel.

— Toutes les révolutions, me dit-il, qui ont eu lieu jusqu'à ce jour n'ont jamais été profitables qu'à ceux qui les ont faites. Leur unique but a toujours été de faire arriver tel ou tel homme au pouvoir, et, ce grand fait accompli, les abus ont repris leur marche. Toutes les ressources de la république ont été absorbées par la capitale; elles ont servi à enrichir quelques particuliers et à bâtir quelques églises,

voilà tout! Jamais un président n'a eu l'idée de faire faire quelques travaux utiles, de protéger l'agriculture, d'encourager l'industrie; il s'est appuyé sur le clergé, et il a toujours sacrifié les intérêts du pays à sa propre conservation. Le général Vicente-Cruz est un homme supérieur à tous les chefs d'État que nous avons eus jusqu'à présent. Il sait que la république n'est pas seulement la capitale, mais qu'elle se compose de tout un vaste territoire occupé par un peuple envers lequel il est grand temps de se montrer juste. Il a un grand bon sens, il sait que son pays a besoin des gens d'Europe pour s'améliorer, se développer; il sait que Guatemala n'a point d'hommes capables de le seconder, et, s'il arrive au pouvoir, on le verra appeler auprès de lui tous les hommes spéciaux dont manque la république.

— Oui, dit l'alcade, le général don Vicente est aussi habile général que bon politique, et tous ceux qui veulent la régénération de leur pays doivent le soutenir de leurs bras et de leur argent.

N'ayant point d'objection à faire aux éloges que je venais d'entendre en l'honneur du *chef de la guerre des peuples*, je pris mon chapeau et je saluai l'alcade et le curé, qui me dit :

— Permettez-moi donc, monsieur, de vous accompagner.

— Oui, si vous voulez venir partager mon mauvais dîner.

— Ne dites pas de mal des dîners de la Deside-

rada ; elle a la prétention d'être une cuisinière sans égale.

— Eh bien ! nous verrons si ses prétentions sont fondées. Venez, mon cher curé.

Chemin faisant, nous rencontrâmes un vieillard mulâtre qui m'apostropha en patois créole et me demanda avec beaucoup de gestes enthousiastes des nouvelles de la santé du grand empereur Napoléon.

— Ce pauvre diable, me dit le curé, est de Santo-Domingo. Il prétend avoir été au service du général Leclercq, et, si vous avez quelques réaux à lui donner, il vous sera facile de vous en débarrasser.

Le vieux bonhomme prit ma monnaie et alla la boire dans un *estanco* voisin, criant à tue-tête : Vive Napoléon ! Vive le général Leclercq !

La Desiderada, la directrice de la posada de Gualan, était une cuisinière très-distinguée. Elle nous servit un rôti de jeunes perroquets, des poissons garnis de champignons et une salade dont j'ai gardé le souvenir pendant quarante-huit heures.

Nous partîmes à minuit de Gualan, et le lendemain, de bonne heure, nous fîmes notre entrée à Zacapa.

IX

UN INDIEN PRÉVOYANT. — ARRIVÉE A ZACAPA. RENCONTRE DE M. CLOQUET.

La vue de Zacapa représente assez bien un bourg de la Judée. Montagnes de sable grises comme de la cendre, vastes steppes brûlés sur lesquels on n'aperçoit que de rares cactus gigantesques s'élevant sous les formes les plus bizarres à de longues distances les uns des autres. La ville est bâtie sur un large plateau, au bas duquel serpente, dans un lit en désordre, la petite rivière dont elle porte le nom. C'est seulement aux bords de cette rivière qu'on peut voir un peu de verdure. Tout ce qui entoure la ville est d'une atroce aridité.

Avant d'entrer à Zacapa, nous rencontrâmes deux Indiens occupés à élever une pyramide sur le bord de la route avec de grosses pierres. Le sérieux avec

lequel ils travaillaient me fit penser qu'en cet endroit un crime avait pu être commis et qu'ils en voulaient consacrer le souvenir par un monument de leur façon; mais Maximo, à qui je venais de faire part de ma supposition, se mit à rire comme un fou, et il appela à lui ún des deux architectes :

— Jose, lui dit-il, explique un peu à Monsieur ce que tu fais là avec ces pierres.

— C'est, répondit l'Indien, *une colonne de sûreté*...

— Comment! une colonne de sûreté? Qu'est-ce que cela? fis-je avec étonnement.

— Mais, señor, répliqua l'Indien, il faut bien que j'aie une garantie de la fidélité de ma femme.

— Ce n'est que juste, mon ami. Seulement je ne comprends pas trop le rapport qui peut exister entre la fidélité de ta femme et la colonne que tu bâtis.

— Señor, j'élève vingt-deux pierres les unes sur les autres et sans les fixer autrement que par leur propre poids. Si à mon retour ces pierres n'ont point bougé, c'est que ma femme sera restée vertueuse; si, au contraire, elles sont dérangées ou tombées, j'en conclurai tout naturellement que ma femme a eu des amants, et alors...

— Mais, Jose, il peut bien arriver que le vent ou toute autre cause dérange et renverse ta pyramide, et que ta femme n'ait point eu d'amants.

— Señor, le grand saint d'Esquipulas[1] n'a jamais trompé personne, et c'est lui qui a légué aux maris cet excellent moyen pour voir clair dans la conduite de leurs femmes.

Je donnai pour cette utile découverte quelques réaux à l'Indien et me promis de la communiquer à mes compatriotes. Puissent-ils en tirer honneur et profit!

En entrant dans la ville, nous fûmes contraints de nous arrêter pour laisser passer un riche enterrement. Une douzaine de joueurs de violons et de flûtes, raclant et soufflant des quadrilles, précédaient le cercueil orné de fleurs et d'oripeaux. Dans ce cercueil était un cadavre de vieillard revêtu d'un costume de moine. Le mort était un riche négociant de Zacapa qui, de son vivant et moyennant une grosse somme payée au curé, avait obtenu de celui-ci d'être enterré dans un habit de franciscain, ne doutant nullement de forcer la porte du paradis à l'aide de ce pieux travestissement.

Je louai une petite maison pour attendre à Zacapa le moment où je pourrais reprendre mon voyage; car tous les renseignements qui m'étaient fournis sur le

1. Esquipulas est un grand village aux environs de Chiquimula. On y tient une très-belle foire tous les ans au mois de décembre. Le saint d'Esquipulas, grand christ nègre, a la réputation de faire beaucoup de miracles, notamment celui de rendre les femmes fidèles à leurs maris.

peu de sûreté des routes étaient de nature à arrêter César en personne[1].

Je m'installai dans ma bicoque ; j'allai voir le curé de Zacapa. Ce curé était un Espagnol ; il avait dans sa paroisse une immense influence et passait pour un saint aux yeux des Indiens. Il m'offrit ses services avec empressement et il m'engagea à venir m'installer chez lui dans le cas où la présence prochaine des insurgés amènerait quelque désordre dans la ville. Je remerciai l'obligeant curé, et je lui fis comprendre qu'étant étranger, et par conséquent en dehors de tout parti, il était peu probable que j'eusse quelque chose à redouter des Indiens, qui, d'après l'opinion

1. M. Martial Cloquet, consul général de Belgique au Centre-Amérique m'écrivait :

« Il faut absolument différer votre départ de Zacapa jusqu'à « l'arrivée du chef des insurgés qui pourra vous donner une « escorte pour assurer votre voyage. Partir en ce moment serait « commettre la plus grande imprudence. Les routes sont infes- « tées de voleurs qui, dernièrement encore, ont assassiné un de « mes compatriotes après l'avoir entièrement dépouillé.

« Veuillez disposer de moi en toutes circonstances et agréer, etc.

« Je compte arriver bientôt à Zacapa et j'aurai bien du « plaisir à vous y trouver. »

Plusieurs voyageurs venant de Guatemala étaient arrivés tout nus à Zacapa. J'en vis un qui me raconta des horreurs On l'avait volé, battu, assassiné... C'était un poltron qui calomniait les Indiens, pour corriger son manque de bravoure.

que j'avais pu me faire d'eux pendant mon voyage, paraissaient être des hommes beaucoup plus raisonnables qu'on ne se plaisait à le dire.

— Enfin, répondit le curé, disposez de moi sans réserve; je serai toujours heureux de pouvoir vous être utile; mais je ne désire pas que vous ayez besoin de recourir à mon intervention.

En rentrant dans ma baraque, je trouvai un grand monsieur occupé à boire du grog, tout en se balançant dans mon hamac. Il se leva aussitôt, me dit bonjour en français et me tendit une main que j'ai toujours serrée depuis avec affection. Ce monsieur était le consul général de Belgique, M. Martial Cloquet, qui venait d'arriver à Zacapa.

Nous causâmes pendant deux heures des choses de l'Europe et nous dînâmes ensemble. Après dîner, nous sortîmes pour nous promener du côté de la rivière.

La rivière de Zacapa était à cette heure pleine de lavandières et de jeunes baigneuses. Il y avait du lieu où nous nous étions arrêtés deux ou trois jolis tableaux de genre à faire; et si jamais j'ai regretté de n'être pas peintre, ç'a été ce jour-là!

M. Cloquet était un homme de trente-huit à quarante ans. Son caractère, son esprit, sa vive imagination et sa pétulance l'eussent fait prendre plutôt pour un Italien que pour un Flamand. Il avait le teint bronzé, les cheveux brûlés par le soleil, et sa mise, qui était fort pittoresque, le grand sabre qu'il

portait au côté, les pistolets qu'il avait dans sa ceinture, tout cela lui donnait fort peu la tournure d'un brave et pacifique agent de la Belgique.

— Ah çà, voyons, me dit-il en riant, nous avons dix ou douze jours à passer ici, il ne faut pas que nous y mourions d'ennui; autant vaudrait mourir par le couteau des Indiens, cela au moins serait plus tôt fait... Aimez-vous la chasse?

— Pas du tout.

— Aimez-vous le champagne?

— Je l'exècre.

— Aimez-vous?...

— Nenni!

— Que le diable vous emporte! Vous aurez le spleen demain, la fièvre après demain, et je vous enterrerai dans huit jours : jolie perspective que j'ai là!

— Je n'aurai pas le spleen si vous voulez bien de temps en temps me tenir compagnie; et si la fièvre vient, eh bien! nous la chasserons avec du quinquina.

— Pouah! du quinquina? vous en êtes encore à croire à l'efficacité de ce remède? Mais j'en ai mangé des boisseaux, de quinquina, moi qui vous parle, et la fièvre ne m'a jamais quitté.

— Êtes-vous donc malade?

— Si je suis malade? Il y a quatre ans que j'ai la fièvre, une fièvre paludéenne, comme disent les docteurs. Savez-vous comment je la combats?

— Dites-le-moi donc vite.

— Eh bien! je fais un exercice du diable, je bois du grog, cela me fait transpirer, et la fièvre s'en va.

— Mais je n'aime pas le grog, moi.

— Aimez-vous donc mieux le quinquina?

— Non, mais c'est un remède.

— Il est joli, votre remède!

— Vous avez raison, et je vous promets de boire tout ce que vous voudrez si la fièvre m'arrive; mais, puisqu'elle n'est pas venue encore, je puis me dispenser de faire usage de votre grog. Il sera temps d'en venir là quand je serai malade.

— Le grog, je vous le dis très-sérieusement, est un excellent préservatif contre les maladies de ce pays[1]. Permettez-moi de vous dire que les limonades que vous prenez vous empoisonneront.

— Cela se peut. Aussi dès aujourd'hui je les remplacerai par de l'eau claire.

1. M. Cloquet avait raison : le grog, c'est-à-dire l'eau et le rhum, est un bon remède contre la fièvre. Il ne faut jamais boire d'eau pure dans les pays chauds. Les Indiens, en voyage, font toujours chauffer l'eau qu'ils boivent. Quelquefois ils y ajoutent quelques grains de sel pour lui enlever son insipidité.

Je crois pouvoir recommander aux Européens qui voyagent dans l'Amérique centrale de boire du grog de préférence à toute autre boisson.

Pour s'acclimater vite, il faut observer certaines règles d'hygiène, éviter l'air humide du soir et du matin, manger peu et prendre tous les jours un bain froid.

— Dieu vous en garde! Ne buvez jamais, jamais d'eau pure à Zacapa. L'eau est un véritable poison.

— Mais je meurs de soif, et il me faut bien boire quelque chose.

— Suivez-moi, dit M. Cloquet.

— Où me mènerez-vous?

— Chez un de mes amis qui a pour vous un breuvage innocent.

M. Cloquet m'introduisit chez un riche négociant de la ville. Ce monsieur m'offrit de l'eau de cannelle et de poivre, et, grâce à cette détestable liqueur, je n'eus que cinq accès de fièvre à Zacapa.

X

PEPA. — ENTRÉE DES LUCIOS A ZACAPA.
LEUR GÉNÉRAL DON VICENTE-CRUZ.
LE CURÉ NOMMÉ MINISTRE DE LA GUERRE.
IMPORTUNITÉS DES LUCIOS.
JE LEUR DÉBITE UN DISCOURS. — VISITE
A VICENTE-CRUZ.

Je n'étais pas trop mal dans ma cabane. Deux servantes de la posada du village venaient trois fois par jour m'apporter toutes sortes de mets qui mettaient en travail mon imagination autant que mes mâchoires. J'avais des soupes de poissons sucrées, des filets d'iguana sautés au vin de Xérès, des ometettes d'œufs de guacamayas, des confitures de goyaves, d'ananas, des fruits de toutes formes, de toutes couleurs et de tous parfums, et des vins d'Espagne d'une force de plusieurs chevaux.

La maîtresse d'école, ma voisine, venait tous les matins mettre de l'ordre dans mes appartements; elle rangeait, elle balayait, époussetait et versait plusieurs cruches d'eau sur le pavé pour rafraîchir mon gîte. C'était une excellente femme que cette maîtresse d'école; elle avait un goître qui lui descendait sur la poitrine, des yeux éraillés, des cheveux gris mal peignés et flottant en ondes tempêtueuses sur ses épaules osseuses; son teint avait la couleur du chocolat et son visage était sillonné de rides d'une profondeur à y cacher le petit doigt. Quand elle entrait chez moi, son balai d'une main et sa cruche de l'autre, je songeais à toutes les sorcières de Macbeth, à toutes les sibylles de Cumes et autres lieux, et j'enfonçais ma tête au plus profond de mon hamac. Mais bientôt la voix douce et un peu chantante de Pepa (ainsi on la nommait) me faisait vaincre l'espèce d'effroi qu'elle m'inspirait. Comme institutrice, elle avait des prétentions au beau dire et ne voulait jamais s'en aller sans m'avoir un peu ébaudi de sa science. Elle me conseillait de ne pas manger de certains fruits, de ne pas m'exposer au vent du soir, au brouillard du matin, et de vaincre ma soif par un breuvage composé avec de la cannelle et du café. Je m'étais en peu de temps accoutumé à son visage, et je ne la laissais plus sortir sans lui donner le plaisir de me raconter les bruits de la ville.

Il y avait cinq ou six jours que je vivais de cette

vie un peu crustacée, quand ma vieille et bonne Pepa entra chez moi à une heure inaccoutumée.

— Señor, me dit-elle, vous savez la nouvelle ?...

— Quelle nouvelle ? fis-je en me levant de mon hamac.

— Eh bien, le général don Vicente est à deux lieues d'ici, et il va bientôt nous arriver.

— Vraiment ?

— Vraiment ! M. le curé et les notables sont déjà partis à sa rencontre, et, tenez ! ajouta-t-elle, voilà les cloches qui carillonnent en l'honneur du *chef de la guerre des peuples*.

Un bruit de voix et de pas se fit entendre dans la rue. J'ouvris ma porte et je vis toute la population sur pied. Les hommes parlaient haut, gesticulaient, déraisonnaient comme cela a toujours lieu à l'approche des grands événements ; les femmes se groupaient derrière leurs maris et paraissaient remplies d'inquiétude. On en voyait quelques-unes courir les rues avec des paquets de linge, des bourses, des boîtes de bijoux qu'elles allaient mettre en sûreté dans l'église ou dans la maison du curé. Les boutiquiers fermaient leurs volets, les quelques autorités de la ville sellaient leurs mules et se disposaient à abandonner la place aux arrivants. Des mères faisaient cacher leurs filles dans les greniers du presbytère ou les entassaient derrière l'autel de l'église. J'étais sur ma porte, occupé à contempler tout ce mouvement, à étudier les diverses physionomies des

habitants, et éprouvant moi-même quelque inquiétude à l'égard de mes malles et de mes écus, car tout ce qu'on m'avait dit de la courtoisie des *Lucios* n'était pas de nature à me rassurer beaucoup. Le consul de Belgique entra :

— Comment allez-vous ? me dit-il.

— Mal ! répondis-je. J'ai les jambes cassées.

— C'est la fièvre, et partant ce n'est rien. Voulez-vous boire un verre de champagne?

— Dieu m'en garde!

— Vous avez tort. Le champagne, a dit Hippocrate, est un bon remède pour la fièvre.

— Vicente-Cruz va arriver ?

— Oui! il sera ici dans une heure.

— Le connaissez-vous ?

— C'est mon meilleur ami.

— Quel homme est-il ?

— Au physique, il n'est pas beau ; au moral, il est admirable.

— Sérieusement ?

— Très-sérieusement!

— Est-ce qu'il est un homme instruit, votre ami ?

— Il ne connaît peut-être pas Puffendorff, mais il sait lire, écrire et compter aussi bien que vous et moi; et puis d'ailleurs il a été vice-président de la République.

— A-t-il donc quelque idée de notre civilisation ?

— Vicente-Cruz ! ah çà! mon cher, vous croyez donc que mon ami est un Iroquois, un peau-rouge.

un anthropophage? Mais d'où venez-vous donc pour ignorer que nous sommes ici en pays civilisé, et que tous les hommes qui s'occupent des choses de cette République sont plus savants que M. de Metternich et ont autant d'esprit que votre vieux Voltaire. C'est la fièvre qui vous fait mal juger ce que vous voyez.

Un bruit de *coëtes* (pétards), de fusillade lointain, suspendit notre conversation. Les groupes de la rue se dispersèrent, et ceux qui les formaient coururent bientôt du côté du bruit.

— N'ña Pepa, dit M. Cloquet à mon institutrice, allez faire un brin de toilette, ma mie, voici les amoureux qui arrivent.

— Ah! soupira Pepa, je n'ai plus à craindre de ces gens-là que des coups de crosse de fusil, et aussi je ne bougerai pas de la maison de sa grâce.

— Et vos écolières, malheureuse, les laisserez-vous seules à la merci des galants qui vont venir?

— Mes écolières feront ce qu'elles voudront, répondit Pepa dans sa terreur égoïste.

— Courent-elles donc quelque danger? demandai-je à M. Cloquet.

— Eh! eh! fit-il; on dit que les Lucios aiment la chair fraîche.

— Alors, monsieur Cloquet, nous devons veiller sur elles...

— Soit! veillons! veillons! Et se tournant vers ma gouvernante : Allons, ma Pepa, ma bonne et vieille Pepa, ajouta-t-il, va nous quérir tes brebis :

elles seront ici protégées par la France et la Belgique, et ce n'est pas peu dire. Me permettez-vous de m'établir ici ? me demanda-t-il.

— Sans doute ! lui répondis-je.

— Dame! quand les filles de Pepa seront entrées, nous serons un peu pressés; mais à la guerre comme à la guerre ! et d'ailleurs nous représentons à nous deux la plus fine fleur de la chevalerie.

Pepa revint avec six enfants dont l'aînée pouvait avoir onze ans. Les pauvres petites entrèrent et furent s'accroupir dans un coin de la case; leur maîtresse s'agenouilla devant elles et se mit à entonner les litanies de la sainte Vierge.

Viva Vicente-Cruz ! vivan los libres! mueran los serviles [1] !

Ces cris, proférés au bout de la rue, nous annoncèrent l'arrivée de l'armée révolutionnaire. Notre porte était grande ouverte, M. Cloquet et moi nous nous tenions assis devant, et la bonne Pepa, qui en avait fini avec ses litanies, guignait par-dessus nos épaules ce qui se passait dans la rue.

Les cris allaient toujours grossissant, et la foule houleuse déroulait ses longues files à nos pieds. Le général Vicente-Cruz, à cheval et flanqué à sa droite et à sa gauche du curé et des notables, parut bientôt. Ce général était vêtu d'une veste en grosse laine rayée

1. Vive Vicente-Cruz! Vivent les hommes libres! Meurent les *serviles!*

et d'un pantalon de même étoffe ; il portait un vieux chapeau de paille, un grand sabre à fourreau de fer au côté et une petite cravache à la main. Son visage était très-brun, de ce brun un peu rouge des Indiens ; il avait une forte chevelure noire, de petits yeux noirs, presque pas de barbe, une bouche bordée de bonnes grosses lèvres souriantes ; son aspect n'avait rien de terrible, rien de menaçant ; il ne paraissait pas fier du triomphe que les poltrons de Zacapa s'acharnaient à lui faire ; il allait le dos courbé, l'œil un peu timide, un peu inquiet, répondant de la tête aux saluts qui lui étaient adressés de toutes parts. En passant devant notre porte, il se découvrit, fit un geste amical à M. Cloquet et lui dit d'aller le voir sans retard.

Le général était passé ; son armée le suivait. Elle se composait, cette armée, de sept à huit cents coquins vêtus à la diable, armés de mauvais fusils, pieds nus, bras nus, jambes nues, marchant en bandes comme des moutons et criant à tue-tête. Les officiers conduisant ce troupeau avaient, comme marque distinctive, une paire de mauvais souliers aux pieds et un sabre qu'ils brandissaient et laissaient à tout instant retomber sur les épaules noirâtres de leurs soldats. Les sous-officiers portaient une gaule passée dans le canon de leur fusil, et l'en tiraient quelquefois pour faire acte d'autorité et montrer au public qu'ils n'étaient pas gens de peu. Il va sans dire que cette gaule tirée ne rentrait

jamais à sa place avant d'avoir sifflé sur tel ou tel pauvre diable de soldat.

Le curé, qui était devenu, grâce aux circonstances, alcade, corrégidor, ministre de la guerre, logea toute cette multitude le long des murs et sous le portail de l'église ; il lui fit distribuer des *tortillas* de maïs, quelque peu de tafia ; il la régala d'un sermon dans lequel il menaçait des peines de l'enfer quiconque ne serait pas sage ; et quand il eut rempli ces soins, il alla avec les notables et Vicente-Cruz discuter sur les destins de la République.

M. Cloquet m'avait quitté pour aller renouveler connaissance avec son illustre ami. J'étais resté avec mes écolières et leur maîtresse, et, pour la première fois, je me donnai la satisfaction de tenir table. Mes écolières et leur maîtresse noyèrent toute émotion dans un repas babylonesque, et je fus heureux d'avoir sept visages épanouis sous mon toit.

A chaque instant une tête de Lucio apparaissait à la porte :

— *Señor, hagame vd. el favor de darme un par de zapatos.*

— *Señor, tenga vd. la bondad de darme un viejo calconcillo.*

— *Señor, un poco de pan, por el amor de Dios.*

— *Señor, un realito para bever un poco de aguardiente á la salud de su merced.*

— *Señor, un puro.*

— *Señor, un sombrero.*

— *Señor, un poco de polvora para matar á los serviles*[1].

Je satisfis autant que possible aux demandes qui m'étaient adressées; mais comme ces demandes se réitéraient d'autant plus que les premières avaient été bien accueillies, je fus contraint de n'y plus répondre que par des refus. Ma porte ne désemplissait pas, et les Lucios commençaient à donner aux prières qu'ils formulaient une intonation qui pouvait les faire prendre pour des ordres. Pepa m'exhortait à la patience, et je voyais avec peine qu'elle tenait fort peu à ce que je conservasse mes chemises et mes pantalons, car elle m'indiquait de son doigt maigre

1. — Monsieur, faites-moi la grâce de me donner une paire de souliers.

— Monsieur, ayez la bonté de me donner un vieux pantalon.

— Monsieur, un peu de pain pour l'amour de Dieu.

— Monsieur, un petit réal pour boire un peu d'eau-de-vie à la santé de votre grâce.

— Monsieur, un cigare.

— Monsieur, un chapeau.

— Monsieur, un peu de poudre pour tuer les *serviles*.

Toutes ces demandes étaient faites avec une insistance fatigante, et ce qui les pouvait faire excuser, c'était la misère dans laquelle se trouvaient les pauvres *soldats de la guerre des peuples*. Le curé de Zacapa leur faisait des sermons; mais si cela était bon pour leur âme, cela était insuffisant pour leur corps, et il fallait absolument qu'ils fissent appel à la charité publique pour ne pas mourir de faim à Zacapa.

et crochu que je devais encore vider mes malles au profit des soldats de don Vicente-Cruz. Je goûtais fort peu le sentiment d'humanité de ma gouvernante, et j'allais tout de bon me fâcher contre sa générosité égoïste lorsqu'il me vint à l'esprit de haranguer mes solliciteurs.

Je m'approchai aussitôt d'eux :

« — Mes enfants, leur dis-je, dans un espagnol qui « eût fait se cabrer don Quichotte, j'ai donné à vos « amis cinq chemises, trois pantalons, un chapeau « de paille, une casquette, un paletot, une jaquette, « deux paires de souliers, environ deux cents « cigares, environ vingt piastres en menue monnaie « et en pièces fortes... Je n'ai pas l'honneur d'être « votre compatriote et la guerre que vous faites « n'a, je vous l'assure, aucun intérêt pour moi. « Veuillez donc, mes bons amis, me laisser en paix, « ou sinon je me verrai forcé de donner de la cra- « vache sur toutes les têtes qui voudront voir ce « qui se passe dans mon ménage. »

— *Ha dado mucho, mucho su merced, es verdad, amigos, vamos nos* [1].

Et tous mes importuns s'en allèrent sans plus de réplique.

— *Volveran* [2] ! me dit Pepa.

1. Sa grâce a donné beaucoup, beaucoup, c'est vrai! mes amis, allons-nous-en.

2. Ils reviendront!

— Nous verrons bien ! lui répondis-je ; en attendant je garderai mes pantalons. »

M. Cloquet entra.

— Eh bien ! lui dis-je, vous avez vu votre ami ?

— Oui.

— En êtes-vous satisfait ?

— Énormément.

— Que veut-il faire ?

— Il veut prendre la capitale, y bouleverser toutes choses au profit de tout le monde. Il va décréter une nouvelle constitution, nommer des ministres et se nommer lui-même président... A propos, je lui ai parlé de vous, et il vous donnera une escorte pour vous conduire jusqu'aux portes de Guatemala.

— Croyez-vous que je puisse être en sûreté au milieu des soldats de votre ami ?

— On ne peut plus en sûreté. Les soldats de mon ami sont des gens d'honneur... On voit bien que vous ne les connaissez pas.

— Je vous demande pardon, je les connais par le vide qui s'est opéré dans mes malles.

— Vous ont-ils donc volé ?

— Non, mais ils m'ont rançonné.

— Ah bien ! qu'ils y reviennent ! Si le président Vicente-Cruz savait cela, il serait capable de faire fusiller toute son armée.

— Vous l'appelez président ; a-t-il donc déjà pris ce titre ?

— Non, mais on le lui a donné.

— Et qui cela, s'il vous plaît?

— Monsieur le curé et les notables, parbleu !

— C'est autre chose.

— Mais nous dînons, n'est-ce pas ?

— Je l'espère bien.

Après dîner, M. Cloquet me fit l'honneur de m'introduire chez l'*excellentissime president el general don Vicente-Cruz.*

Don Vicente-Cruz me reçut avec la plus charmante affabilité. Il m'offrit ses services, et j'acceptai de lui une petite escorte pour me rendre à Guatemala.

Hélas ! les idées politiques de ce général étaient fort embrouillées. Il était mécontent des gouvernants de Guatemala ; il leur faisait la guerre pour en débarrasser la République ; mais quand je lui demandai ce qu'il ferait lui-même, en supposant qu'il prît la capitale, il me répondit comme un homme qui n'a aucun plan arrêté et qui compte plus sur ses amis que sur lui-même.

— Au reste, dit-il, on assemblera les députés et ce sera à eux de faire ce qu'il leur plaira. M. le curé m'a promis ses bons conseils ; il est homme de bon sens et il saura bien m'indiquer ce qui sera utile et profitable au pays. L'important est de jeter à bas les *serviles*. Les hommes qui les remplaceront peuvent seuls faire le bonheur de la République.

Je pris congé de Vicente-Cruz, et je dis à M. Cloquet, en rentrant chez moi :

— Votre ami n'est pas un aigle[1], mais il a l'air d'un très-brave homme.

— Il l'est en effet, me répondit-il.

— Mais il ne sait pas ce qu'il fera s'il parvient à prendre la capitale.

— C'est vrai! Mais ne vous a-t-il pas dit que M. le curé de Zacapa lui a promis ses bons conseils? Que voulez-vous de plus? Les conseils d'un curé qui passe pour un saint, c'est quelque chose; et, pour moi, je ne doute pas que sous la conduite d'un tel homme la République ne fasse un beau chemin.

— Je n'en doute pas non plus, soyez-en sûr.

Dans la soirée, nous fîmes une promenade au petit village de Joya. Ce petit village est bâti dans un fond sablonneux; il est habité par de purs Indiens.

Nous entrâmes dans quelques cases. M. Cloquet

1. Don Vicente-Cruz était un bon soldat, un très-honnête homme, mais d'une incapacité politique absolue. Après qu'on lui eut fait signer la paix avec le gouvernement, il rentra dans la vie privée et se tint tout à fait en dehors des affaires. Quelques mois plus tard, la montagne se souleva de nouveau. Léon Reymondo et Agustin Perez avaient repris ensemble l'œuvre de Vicente-Cruz; ils voulaient culbuter le gouvernement de Guatemala et remettre au pouvoir les ultra-libéraux.

Vicente-Cruz reçut l'ordre d'aller combattre ses anciens associés, et il fut tué par eux à la première rencontre.

J'ai vivement regretté la perte de ce brave homme qui, s'il eût été bien conduit, aurait pu rendre d'utiles services à la République de Guatemala.

questionna les habitants pour savoir ce qu'ils pensaient des événements qui venaient de s'accomplir à Zacapa. Tous lui répondirent qu'ils n'avaient rien à y voir, que Vicente-Cruz était un brave homme et que ce qu'il croyait devoir faire pour la République ne les concernait pas.

— Que ce soit Cruz ou Paredes qui soit président, peu nous importe! dit un grand vieillard en haillons. Nous n'avons rien à espérer de ces gens-là, et pourvu qu'ils nous laissent en repos dans nos *ranchos,* nous les estimerons des gens habiles, de sages gouvernants, pour peu qu'ils paraissent faire quelque cas de notre approbation. La République, c'est la capitale et rien de plus, et nous qui ne sommes pas des *Chapines,* nous n'avons pas à nous mêler des pauvres choses qui se font à Guatemala. Si Vicente-Cruz trouve du plaisir à être président de Guatemala, nous l'acclamerons quand nous le verrons; mais nous en ferons tout autant pour Martinez ou Carrera, pour monsieur ou pour vous.

— Mais on dit que Vicente-Cruz veut s'occuper du bien de tout le monde, hasarda M. Cloquet, et qu'il songe sérieusement à améliorer le sort des Indiens, qui sont citoyens de la République aussi bien que les bourgeois de Guatemala.

— C'est possible, répondit le grand vieillard; mais nous doutons qu'une fois arrivé à la présidence, les *Serviles* lui laissent faire tout le bien qu'il voudrait faire.

— Enfin, il faudra voir.

— Oui, monsieur, il faudra voir; mais ce que nous verrons ne sera pas grand'chose.

Cette indifférence des Indiens de Joya, tous les Indiens des petits *pueblos* la partagent. Ils savent si bien qu'ils ne comptent pas dans l'État, qu'on ne saurait les blâmer de leur manque de patriotisme.

Je retournai chez moi avec M. Cloquet, réfléchissant sur ce que je venais de voir et d'entendre et me disant tout bas que les sauvages ont parfois plus de philosophie que les gens civilisés.

XI

LA ROUTE DE ZACAPA A GUATEMALA.

PAYSAGES. — LES INDIENS. — LE CURÉ DE G...

Je partis le lendemain même avec une escorte de cinquante hommes commandée par le capitaine Antonio Morales. Ma petite armée fut, pendant les six jours que dura mon voyage, d'une sagesse et d'un dévouement tout à fait dignes d'éloges.

La route de Zacapa à Guatemala est très-rude et très difficile. Pendant trois jours, nous dûmes gravir des chaînes de montagnes d'une hauteur de quinze cents à deux mille mètres; nos chevaux et nos mules avaient les pieds ensanglantés, et nous devions souvent les abandonner à eux-mêmes pour franchir des torrents et des *barancos*. Il y a des endroits où tout à coup le *chemin royal* s'interrompt; on se trouve alors devant un rocher incliné. Les

mules arrivent, paraissent réfléchir et, après avoir pris conseil d'elles-mêmes, on les voit résolûment se lancer dans le vide. Pour descendre le rocher, elles réunissent leurs quatre pieds ensemble et se laissent glisser doucement sur la pente polie. Ce que font les chevaux et les mules est vraiment extraordinaire. J'ai traversé à cheval cinq ou six fois des rivières profondes. Ce que faisait ma monture, pour éviter les courants, dénotait une sagacité, une intelligence véritablement supérieures.

Nous traversâmes plusieurs villages indiens, nous couchâmes dans plusieurs *ranchos* et *cabildos*, et partout nous fûmes accueillis avec la plus touchante hospitalité.

Dans l'Amérique centrale, tout voyageur, pauvre ou riche, peut toujours aller se loger dans le *cabildo* (mairie). Les alcades du village sont tenus de lui livrer, moyennant deux réaux, tout ce dont il peut avoir besoin. Les Indiens, les Turcs, les Arabes pratiquent admirablement la vertu de l'hospitalité ; il est vrai qu'ils sont des barbares...

Les Indiens des montagnes sont beaux et grands. Ils ont le teint plus clair que ne l'ont ceux qui habitent la côte ; leur regard est doux, intelligent ; ils aiment à causer avec les étrangers.

Ils cultivent un petit champ de maïs autour de leurs cases, élèvent des poules et des porcs, vont couper le bois dans la forêt, chassent le gibier et s'efforcent de gagner l'argent qu'ils doivent payer

au gouvernement et à leur curé. La pauvreté de ces bonnes gens est extrême. Leurs cases sont d'affreux hangars recouverts d'un toit de feuilles de cocotiers et de plataniers. Les parois en sont faites avec des fétus de cannes à sucre ou de maïs, et plantés dans le sol à une distance de deux ou trois pouces les uns des autres. C'est dans cette misérable cabane que se tient la famille avec les animaux qu'elle affectionne. La femme et le mari dorment dans des hamacs; les enfants couchent par terre, sur des nattes en écorce ou en jonc.

Le mobilier de ces cases est très-simple. Il se compose d'une pierre à broyer le maïs et d'une autre pierre sur laquelle on pétrit les *tortillas* et où on les fait cuire, de quelques vases en terre et en bois et d'un ou deux bancs fixés dans le sol par des piquets.

La ménagère fait sa cuisine devant la porte de son habitation. Quelques pierres superposées composent ses fourneaux; elle allume des feuilles, des branches sèches sous ces pierres et fait cuire dessus les aliments qu'elle a apprêtés. Ces aliments sont ordinairement des galettes de maïs, des bananes frites, des haricots noirs cuits dans de la graisse de porc et réduits en pâte, des ragoûts de *cesina* (viande séchée au soleil), etc.

Les hommes sont vêtus d'un caleçon et d'une chemise en grosse toile de coton (*manta*); ils vont pieds nus ou à peu près, car leur chaussure ne se compose que d'un morceau de peau de bœuf qu'ils

passent sous leurs pieds et qu'ils fixent entre leurs orteils au moyen de petits lacets de cuir cru. Les femmes ont pour tout vêtement un jupon de cotonnade d'une couleur bleue ordinairement et avec de larges bandes rouges transversales. Leurs cheveux sont roulés avec un cordonnet de laine écarlate autour de leur tête. Les enfants sont ordinairement nus.

Quand on entre dans une case d'Indien, on n'a qu'à dire : *Ave Maria;* c'est le salut amical et pieux, et qui vous fait toujours ouvrir avec bienveillance la petite cabane hospitalière.

L'Indien est appelé *Jose* par tous les étrangers qui ne savent pas son vrai nom.

L'Indienne est appelée *Maria.*

L'un et l'autre répondent à ces noms, comme si ces noms étaient les leurs.

Il est rare qu'un Indien ou qu'une Indienne sache lire et plus rare encore que l'un ou l'autre sache écrire. Il y a pourtant quelques écoles tenues par des femmes dans les *pueblos* de quelque importance ; mais ces institutrices n'apprennent guère aux enfants qu'on leur envoie qu'à débiter leurs prières plus ou moins couramment.

L'Indien aime la musique. Il joue très-bien de la guitare, et aux jours de fête il va toucher, à la porte de l'église, de la *marimba.*

Cet instrument est une espèce d'harmonica composé de tubes en terre cuite recouverts de touches

en sapin. On frappe sur ces touches avec un marteau léger, et on parvient ainsi à formuler des airs plus ou moins mélodieux.

L'Indien porte toujours à la main un *machete*. C'est avec cette arme qu'il coupe le bois, qu'il construit sa case et qu'il se défend. Il a aussi quelquefois un vieux fusil à pierre qu'il ne décharge jamais sans fermer les yeux.

Les mœurs des Indiens de la montagne sont généralement pures. Les curés, c'est là un crime que j'ai signalé au chap. IV de la première partie de ce livre, les font marier avant qu'ils soient en âge de puberté. Il résulte de ces mariages précoces que les femmes sont vieilles à dix-huit ans et les hommes épuisés avant leur trentième année.

Un curé n'est, dans un village indien, qu'un oppresseur et qu'un maître impitoyable. C'est lui qui, par ses mauvais exemples, démoralise la population; c'est lui qui dépouille les Indiens, qui les ruine, leur enlève l'argent qu'ils ont tant de peine à gagner; c'est lui qui les abêtit en les menaçant à tous moments de la colère du ciel. Il est des prêtres qui ont la prétention de faire des miracles, de guérir les maladies et, ce qui est plus fort, d'en envoyer à ceux de leurs paroissiens qui ont la hardiesse de leur désobéir. Le curé a toujours une bonne maison et une bonne caisse où il sait cacher les piastres qu'il extorque à ses paroissiens. Quand il a séjourné dans un *pueblo* pendant cinq ou six ans, il compte ses

écus et, si le chiffre en est assez rond, il lève le camp et rentre en ville pour jouir du fruit de ses épargnes.

J'ai voyagé en compagnie de deux prêtres espagnols qui retournaient riches dans leur patrie. Ils causaient entre eux comme des négociants et calculaient le degré de religiosité des Indiens sur l'importance des sommes qu'ils avaient gagnées avec eux.

Je terminerai ce chapitre en rapportant un entretien que j'eus avec le curé du village de Guastatoï.

— Vous prétendez, lui dis-je, que vos paroissiens sont des gens sans moralité, sans religion; mais c'est à vous de leur donner ce qui leur manque.

— Eh mon Dieu! répondit le curé avec un soupir, c'est là ce que je m'applique à faire tous les jours. Si vous entendiez les sermons que je leur débite, vous seriez étonné de me voir si patient et si dévoué...

— Monsieur le curé, faites moins de sermons à vos Indiens et donnez-leur plus de bons exemples.

— Mais c'est ce que je fais. Ils me voient chaque jour agenouillé dans mon église, ils m'entendent prier pour eux...

— Oui, mais ils vous voient embrasser les jolies filles d'une façon peu paternelle; cela n'est pas de nature à les persuader que vous êtes un saint.

— Que voulez-vous! je ne suis qu'un homme; j'ai trente-deux ans, et à trente-deux ans...

— C'est très-juste!

— Au reste, je dis à mes Indiens : « Faites ce que je vous dis de faire et ne faites pas ce que je fais. »

— C'est là une bonne morale.

— Croyez-vous donc qu'il soit agréable de vivre au milieu de cette crapule? Voilà trois ans que je suis dans ce village, et c'est à peine si j'ai pu y gagner ma vie. Savez-vous ce qu'on me donne pour un baptême? quatre réaux; pour un mariage? douze réaux; pour un enterrement? souvent rien.

— Vous vous faites bien un peu payer en nature?

— Il le faut bien! Mais savez-vous que je suis obligé de revendre mon maïs à ces coquins et qu'ils me l'achètent toujours le meilleur marché qu'ils peuvent.

— Ces coquins ne sont pas si bêtes.

— J'ai la plus mauvaise cure du département. A Zacapa, le curé a pu faire *son affaire* en dix ans; moi, je resterai ici toute ma vie sans pouvoir y épargner de quoi vivre comme un arriero.

— Votre cure n'est pas si improductive que vous le dites, et je parierais que vous avez déjà quelques bonnes économies en caisse.

— Elles sont jolies, mes économies. Je n'ai pas mille piastres, et je vis comme un anachorète.

— N'est-ce pas votre paroisse qui fournit aux besoins de votre table?

— Ma paroisse me laisse mourir de faim. Quand je veux manger une pauvre poule, il me faut aller

la demander dans dix cases. Vous n'avez pas d'idée de l'égoïsme et de l'avarice des Indiens.

— Enfin, vous avez votre poule?...

— Oui, mais que d'humiliation, que de travail pour l'obtenir !

Je plaignis de tout mon cœur le curé de Guastatoï et je le quittai en lui souhaitant de sortir bientôt d'un village où il se trouvait si malheureux.

— Ah ! me répondit-il en soupirant, le bon Dieu m'a envoyé ici ; j'y resterai tant qu'il lui plaira.

XII

LA ROUTE DE ZACAPA A GUATEMALA.
UN INDIEN IVRE. — HISTOIRES DE VOLEURS.
UN ALCADE — UNE JOLIE FILLE.
HALTE A LA FERME DE LA SAVANETA.
ARRIVÉE A GUATEMALA.

En entrant dans un petit village dont je ne me rappelle plus le nom, je fus attaqué par un Indien. Il tenait à la main une vieille épée espagnole et la brandissait de tous côtés pour m'atteindre. La manière dont cet homme se tenait sur ses jambes me fit croire tout de suite qu'il était ivre, et je me bornai à esquiver ses coups autant que je le pus. Malheureusement le chemin où nous nous trouvions était fort étroit et je ne pouvais pas trop me garer contre les furieuses attaques de mon ivrogne qui, l'écume à la bouche et les yeux en feu, tournait sa

lame avec une rapidité merveilleuse et tout en me prodiguant les apostrophes les plus effroyables. Il m'accusait d'avoir tué son père, d'avoir fait incendier sa case, et d'une foule d'autres horreurs. J'avais voulu lancer mon cheval; mais la crainte d'écraser ce malheureux m'avait retenu. Mes soldats arrivèrent enfin; ils virent ce qui se passait, et avant que j'eusse pu dire un mot ils avaient saisi l'Indien et s'apprêtaient à le jeter dans la rivière qui coulait près de la route, lorsque je les priai de n'en rien faire.

Nous allâmes dîner dans une belle case située au haut du village et d'où l'on avait une vue magnifique. Il y avait dans cette case une vieille femme qui se tenait la tête dans les mains. Je m'approchai d'elle et lui demandai si elle était malade.

— Non, señor, me répondit-elle, je ne suis pas malade, je suis morte.

— Que voulez-vous dire, ma pauvre femme? vous avez du chagrin, n'est-ce pas?

— Ah, señor, fit-elle en sanglotant, ils sont venus, ils l'ont tué, ils ont brûlé la case et nous ont chassés à coups de fusil, mon fils et moi... Je suis venue ici chez don Rafaël, qui est un bon chrétien et qui m'a promis de me donner du pain... Mais depuis hier Pepe court les rues; il est frappé et il veut tuer tout le monde...

Le capitaine qui commandait l'escorte entra.

— Señor, me dit-il, il paraît que nous ne sommes

point en sûreté ici; des bandes de trois à quatre cents malfaiteurs courent les environs. Ils ont brûlé plusieurs ranchos, tué quelques personnes... Il me paraît sage de filer par San Jose afin de les éviter.

— Je ferai tout ce que vous voudrez; mais dites-moi donc ce qu'est devenu le pauvre garçon que nos soldats ont arrêté.

— Soyez tranquille, señor, on ne lui a pas fait de mal; il est maintenant au cabildo, et l'alcade à qui je l'ai confié m'a promis d'en prendre soin. Les voleurs ont tué son père hier au soir, et depuis ce moment il est comme fou.

— Oui, dit la vieille Indienne, Pepe est fou et moi je suis morte, morte, morte!

L'alcade entra. Nous étions logés dans sa maison. Je lui demandai s'il ne comptait pas prendre quelques mesures pour résister aux brigands que tous les habitants de son village paraissaient attendre dans la soirée.

— Quelles mesures puis-je prendre? me répondit-il. Ils ont des fusils et nous n'en avons pas. S'ils viennent pour ravager le pueblo, je me présenterai à eux et je les prierai de ne pas nous faire de mal...

— Mais ne craignez-vous point qu'ils ne vous tuent?

— Tout est possible, mais le bon Dieu est le maître.

— Croyez-vous que si nous restions ici avec notre petite troupe, cela pourrait les empêcher de venir?

— Oui, señor, mais vous ne pourriez pas rester toujours, et alors la protection que vous nous auriez accordée nous coûterait bien cher.

— Qu'en dites-vous, M. Morales? demandai-je au capitaine.

— Je pense que ce brave homme a raison, et que le meilleur service que nous puissions lui rendre, c'est de quitter son village.

L'alcade ayant été de l'avis du capitaine Morales, je ne crus pas devoir insister pour rester. On ressella nos chevaux et nous partîmes.

M. Morales nous fit voyager par des chemins détournés qui n'étaient ni moins bons ni plus mauvais que les chemins royaux; mais comme il ne connaissait pas très-bien cette partie de la montagne, nous dûmes prendre des guides au village que nous venions de quitter. Nous arrivâmes au bout d'une heure de marche sur un plateau au haut duquel s'élevaient quelques cases. Je mourais de soif et je m'avançai à la porte de l'une d'elles pour demander un peu d'eau. Une jeune fille de quinze ans, belle, presque blanche et très-proprement vêtue vint m'apporter un *wacal*[1] rempli de *chicha*.

1. Le wacal est le fruit d'un arbre que les Indiens appellent *wacali* et qui, je crois, appartient à la famille des térébinthacées. Ce fruit est fort gros, d'une forme ovoïde; son écorce est presque aussi dure que celle de la noix de coco. Il renferme une pulpe que mangent les Indiens. C'est avec l'écorce ou la noix de ce fruit qu'ils font leurs vases. Il en est qu'ils cisèlent avec beaucoup d'art.

— Ne bois pas d'eau, dit-elle; bois ce que je te donne.

Elle avait des yeux bleus, des cheveux blonds et ses joues étaient roses.

— Cette belle fille n'est pas une Indienne? dis-je à M. Morales.

— Si, señor, me répondit-il. Il y a dans ces montagnes une très-belle race qui est presque blanche et qui vit beaucoup plus confortablement que les Indiens de l'autre côté. Ces gens-ci sont doux, polis, obligeants; ils se marient entre eux et vivent presque tous en famille. Il y a quatre ou cinq hameaux sur ce plateau. On nomme les habitants *hijos de caciques*.

— Diable! mais c'est une princesse que j'ai là devant les yeux, savez-vous cela, monsieur Morales?

— Oui, on dit que les Caciques étaient les princes du pays.

Je rendis à la jolie fille son wacal vide et je lui demandai comment elle s'appelait.

— Pourquoi veux-tu savoir mon nom? me dit-elle.

— Pour voir s'il est aussi doux et aussi beau que ton visage, ma belle enfant.

— Je m'appelle Luz; et toi, comment t'appelle-t-on?

— Tu as un nom magnifique; moi, je m'appelle *ami*.

Nous traversâmes les hameaux des Caciques et nous arrivâmes vers le soir à la ferme de la Sava-

neta. Cette ferme, qui appartenait à un ex-ministre de Guatemala, était entièrement abandonnée ; nous ne pûmes y trouver que quelques Indiens qui consentirent à grand'peine à nous abriter, tant ces pauvres gens étaient effrayés de voir entrer chez eux des gens armés et appartenant à l'armée insurrectionnelle.

Quand on pense que tout ce désordre des routes, que tous ces crimes commis par des Indiens sur des Indiens sont causés par la misère et le désespoir de ces malheureuses gens, on ne peut que déplorer profondément un pareil état de choses et faire des vœux pour que ce malheureux pays trouve enfin l'homme qui le doit sauver de la guerre civile et de l'anarchie..............................

....

Après six jours de marche à travers des chemins abominables, j'arrivai heureusement à la porte de Guatemala.

J'avais congédié mon escorte à six lieues de la ville, afin qu'elle ne tombât point entre les mains des soldats du gouvernement, et je dois dire à la louange de M. Morales que ce ne fut point sans difficultés que je parvins à le décider à rebrousser chemin. Je remis quelque argent à ce bon jeune homme pour qu'il le distribuât à sa troupe, et je le priai d'accepter pour lui-même, et comme témoignage de ma gratitude, un assez joli sabre que je portais...

Je mis encore une heure pour franchir la distance qu'il y a du Guarda à la ville. J'étais harassé, brisé de fatigue, noir de poussière et véritablement honteux de me présenter dans cet état aux regards des belles dames qui, je devais le craindre, pouvaient me prendre plutôt pour un chef de Lucios que pour un honnête et pacifique curieux que j'étais. — Mais il était deux heures après midi quand j'entrai à Guatemala, et, à cette heure-là, tout le monde est à table.

Je me fis conduire chez deux bons et honnêtes négociants suisses, MM. Fuchs et Donzel, et je m'installai provisoirement chez eux jusqu'à ce que j'eusse pu trouver une maison à ma convenance.

XIII

LA VILLE DE GUATEMALA.

La ville de Guatemala occupe un vaste plateau que dominent les petits *serros* del Carmen et de Buena-Vista. Son aspect est triste, profondément triste. Ses larges rues, alignées au cordeau et percées à angle droit, ne sont guère fréquentées dans le jour que par des Indiens, des mules et des zopilotes. Les magasins sont dans l'intérieur des maisons et n'attirent point l'attention par ces étalages que les marchands européens ont l'art de dresser aux vitrines de leurs boutiques. Toutes ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée. Elles sont bâties en grosses briques crues et couvertes en tuiles rouges. Leurs parois sont invariablement badigeonnées à la chaux, ce qui, pour la vue des promeneurs, est tout

à fait désagréable ; leurs fenêtres sont protégées par de gros barreaux de fer en saillie sur la rue. Les appartements s'ouvrent, à l'intérieur, sur un cloître carré et ont vue sur un vaste *patio* que les gens de goût ornent de fleurs et de fontaines. Il n'y a pas dans toute la ville un seul jardin.

Les Guatemaliens riches font quelquefois construire de longues caisses en maçonnerie qu'ils recouvrent de carreaux de faïence vernissée et dans lesquelles ils plantent des arbustes; mais des arbres, des pelouses, des massifs, des allées, tout cela n'existe pas.

Guatemala a beaucoup d'églises.

La cathédrale, construite, il y a une trentaine d'années, par un architecte italien, est un grand bâtiment où il semble que l'on ait eu l'intention de confondre tous les styles. On a voulu faire du gothique, du roman, du byzantin, on n'est parvenu qu'à faire du guatemalien.

L'église de San Francisco, l'église de Santo Domingo, l'église de la Merced sont, après la cathédrale, les édifices les plus considérables de la ville.

Le palais du gouvernement est un long bâtiment de rez-de-chaussée flanqué d'un cloître ou promenoir couvert. Il est très-laid, très-mal entretenu et donne une assez bonne idée du désordre qui règne dans son intérieur. Au reste, il n'est pas habité. Le président de la République, les ministres n'y viennent que pour discuter sur les affaires de l'État, et, quand

ils ont fini leur besogne, ils retournent chacun dans leur maison particulière.

Le palais de l'archevêché est fort remarquable; il est appuyé sur le flanc droit de la cathédrale et fait face à la place du Gouvernement; il est grand, bien bâti, bien entretenu, a de belles cours entourées de cloîtres, soutenus par de minces et gracieuses colonnettes; les appartements sont spacieux et décorés dans le goût du pays.

Le palais de l'Université et de la représentation nationale est un bel édifice quadrangulaire. Les *patios* ou cours sont larges, les cloîtres bien dallés, les chambres académiques hautes et fort confortables. Cet édifice renferme la bibliothèque de la ville, pauvre bibliothèque encombrée de tous les mauvais romans de l'Europe et toute fière néanmoins de posséder les manuscrits du père Juarros et de Fuentes, manuscrits que les savants de Guatemala laissent dévorer par les vers.

Guatemala possède un théâtre sur la *plaza Vieja*. Ce théâtre, que je n'ai pas vu terminé, est, dit-on, fort beau. J'en ai vu un dessin dans un journal illustré, et ce dessin m'a paru d'un bon effet architectural. Les prêtres se sont opposés pendant vingt ans à ce qu'on le construisît; mais enfin il paraît qu'ils ont fini par comprendre que ce théâtre ne leur ferait pas une trop grande concurrence, et ils l'ont laissé faire.

Le seul monument qui existe à Guatemala est une

statue de cheval, élevée sur la place du Gouvernement. Cette statue n'est pas bonne, mais, telle qu'elle est, elle remplit la place.

Les couvents des dominicains, des franciscains, des capucins, des récollets, des jésuites, des frères de la Merci, des *beatas indias,* de sainte Thérèse, des capucines, des *beatas rosas*, des *beatas* de Betlen, de la Conception, de l'Incarnation, de la Rédemption (j'en passe assurément), sont de très-vastes et très-confortables établissements où fleurit, s'engraisse toute une multitude de gens respectables aussi inutiles à l'État que dangereux pour le pauvre peuple, qui les nourrit en s'imposant les plus rudes privations, et qui ne reçoit d'eux que des leçons de fanatisme et de superstition.

Le *Campo-Santo* ressemble assez bien à une boutique d'épiceries. Il est entouré de hautes et épaisses murailles ; ces murailles ont des tiroirs de haut en bas, dans lesquels on coule les cercueils. Les inscriptions peintes sur la partie extérieure de chaque tombe figurent des étiquettes comme on en voit dans toutes les boutiques de droguiste ou d'épicier. Quelques monuments de très-mauvais goût s'élèvent sur le sol. On enterre les protestants et autres *hérétiques* dans une cour séparée et solidement fermée.

L'hôpital est grand, mais fort mal tenu.

La cour de justice n'est qu'une simple maison particulière.

L'hôtel des Monnaies est un grand bâtiment, et c'est tout ce que j'en puis dire. On y frappe quelques piastres, quelques onces, et on y timbre toutes les rognures de piastres qui courent dans la République sous la dénomination de *réaux* et de *cuartillos*. Les Espagnols, pour retenir l'argent dans le pays, avaient fractionné leurs piastres en huit, en seize et en trente-deux parties. Les Guatemaliens ont conservé ce système, et leur monnaie est bien la monnaie la plus détestable que l'on puisse imaginer. Leurs cuartillos, leurs medios, leurs réaux, présentent toutes les formes : ils sont ronds, carrés, triangulaires, effilés, ovales et capables de déconcerter par leurs figures tous les géomètres du monde civilisé. Il en résulte un grand embarras pour compter ces diverses pièces, qui sont très-faciles à falsifier, malgré la petite estampille qu'on leur appose à l'hôtel de la Monnaie. La plus petite pièce est le *cuartillo;* elle représente une valeur d'environ 15 centimes, le *medio* vaut 30 centimes et le *réal* 80. On ne fait dans toute l'Amérique centrale aucun usage de la monnaie de cuivre.

Les prisons sont des cloaques.

Les casernes sont des lieux où il ne fait pas bon d'entrer pour peu que l'on craigne les familiarités de certains insectes.

Guatemala est la ville du monde où il y a le plus de puces. Quoi que l'on fasse pour détruire ces vilaines petites bêtes, on en a toujours des centaines

sur soi, et cela dans les lieux les plus honnêtes.

Les Indiens, les soldats, les gens du peuple sont couverts de toute sorte de vermine, et il n'est pas rare de voir les officiers subalternes de la République se livrer, sous la porte du palais, à l'exercice d'une chasse tout intime; les officiers à épaulettes d'or font cette chasse plus en secret, mais enfin ils la font.

Si vous entrez dans une église, vous êtes certain d'en sortir couvert de bétail. C'est sans doute cet inconvénient qui empêche les gens d'Europe de se montrer bons catholiques, et qui, en les retenant chez eux pendant les heures des offices, leur a valu de la part des dévots le nom d'*hérétiques* et de mauvais chrétiens.

Que le chemin du paradis soit étroit, d'accord; mais qu'il ne soit pas plein de puces!

Guatemala possède deux ou trois grands *caravansérails* nommés *mesons*, et en dehors de la ville de très-jolis lavoirs publics. Ce sont deux bonnes choses que les Espagnols ont gardées des Arabes.

Il y a dans la ville un café et un établissement de bains, et deux ou trois mauvaises auberges, et enfin un assez joli cirque pour les combats de taureaux.

XIV

LES HABITANTS DE GUATEMALA.
LES ESPAGNOLS. — LES LADINOS. — LES ZAMBOS.
LES INDIENS. — LES ÉTRANGERS.

La population de la ville de Guatemala peut s'élever à environ soixante mille habitants. Sur ce nombre on peut compter deux cents familles de pure race européenne, vingt mille Ladinos; le reste est de race indienne. Les Espagnols établis à Guatemala sont presque tous de riches négociants qui se sont accoutumés à la vie du pays; ils ont perdu la vivacité, l'énergie, la gaieté qui caractérisent si particulièrement leur nation; mais ils ont su garder la loyauté, la probité, en un mot toutes les vertus qui font si hautement estimer partout les commerçants espagnols.

La race ladina ne diffère pas beaucoup de la race espagnole. Elle en a tous les traits, toutes les formes, moins cette grâce qui n'existe, surtout pour les femmes, que dans la mère patrie.

Les Ladinos sont généralement petits; ils ont les yeux et les cheveux très-noirs, les mains et les pieds parfaits, les lèvres un peu fortes, et une grande nonchalance dans les mouvements. Les femmes appartenant à cette classse sont bien faites; elles ont le teint un peu brun, mais des yeux charmants; leur taille est fine, élancée, leur démarche lente et paresseuse. Les Ladinos, à Guatemala, appartiennent à la bonne société : ils se disent des Espagnols, et personne dans le pays ne songe à contester l'origine qu'ils se donnent. Ils sont négociants, médecins, avocats, magistrats, prêtres; ce sont eux qui ont toute influence, tout pouvoir, et qui font et défont, au gré de leurs caprices, les présidents de la République.

Les Zambos, fils d'une mère indienne et d'un père nègre, sont des hommes d'une laideur repoussante. Ils ont les traits du nègre, les cheveux de l'Indien, c'est-à-dire noirs, gros et durs; la peau de leur visage, couleur de cacao, a des marbrures violacées, des stries bleuâtres qui s'étendent sur le front et les pommettes, et forment comme une espèce de masque tout à fait horrible à voir. Heureusement pour le pays, cette race est peu nombreuse. Les Zambos sont peu intelligents; ils tiennent dans les faubourgs ou sur les marchés de petites boutiques; ils sont doux, paisibles, honnêtes, et leurs bonnes qualités corrigent un peu leur cruelle laideur.

Les Indiens qui habitent la ville sont beaucoup

moins beaux que ceux qui vivent dans les montagnes. Leurs mœurs sont plus dissolues ; ils s'enivrent presque continuellement et dépensent dans les *estancos* les quelques réaux qu'ils ont gagnés dans la journée, soit en portant des fardeaux, soit en faisant la grosse besogne des maisons de la ville. Il n'est pas rare de trouver des hommes et des femmes de cette race étendus dans les rues et dans un état de complète ivresse.

Il y a toutefois, dans le petit village de Jocotenango, qui n'est pour ainsi dire qu'une extension d'un des faubourgs de la ville, de bons et honnêtes Indiens qui travaillent, gagnent de l'argent et savent l'employer avec sagesse et économie. Quelques-uns ont de très-belles maisons, des champs qu'ils cultivent, de petits troupeaux de vaches, de chèvres, de porcs et de moutons. Ils vivent à peu près comme les bourgeois, ont une table bien servie et s'habillent avec du drap, au lieu de s'habiller avec de la *manta*. Leurs enfants vont aux écoles de la ville, apprennent l'espagnol, le latin, et se font prêtres, avocats, médecins ou marchands.

La race indienne n'est donc pas, comme l'ont prétendu certains écrivains espagnols, à l'exception du Père Juarros, qui leur a rendu plus de justice[1], une

1. Il a dit dans ses chroniques : « Il est surprenant que ces « Indiens aient pu se gouverner par des lois si sages et si in- « génieuses, et il serait même à désirer que plusieurs chefs de « républiques civilisées en eussent de pareilles. » — *Se nos*

race dépourvue d'intelligence, une race incapable de comprendre et de s'identifier avec notre civilisation. Les Indiens de Jocotenango, ceux de l'Antigua-Guatemala, qui sont, en grande partie, des négociants fort à leur aise, des propriétaires de terre, des cultivateurs de nopals, des charpentiers, des maçons, des orfévres et même des sculpteurs, donnent un démenti formel aux écrivains qui se sont occupés d'eux, et qui, pour justifier la détestable administration des gouverneurs espagnols, ont cru devoir affirmer dans leurs écrits que le peuple indien était un peuple aussi dégradé que le peuple nègre. Ils auraient dû ajouter, pour être justes, que cette dégradation était l'œuvre de la sainte inquisition, et dire qu'il est encore, au fond des villages de l'Espagne et de l'Italie, beaucoup de pauvres paysans qui, sous le rapport de l'intelligence, ne sont pas beaucoup mieux doués que les Indiens des Andes ou des deux côtes.

Je rapporterai dans le cours de ce livre plusieurs conversations que j'eus avec les Indiens de la république de Guatemala, et j'espère qu'on y trouvera la preuve que ces braves gens ont su débarrasser leur esprit de toutes les ténèbres que les prêtres et les

« *hace muy difficil de concebir que estos Indios tuviesen para* « *su gobierno unas leyes tan bien dispuestas y prudentes* « *pudieran adoptarlas y agregarlas a sus codigas las repu-* « *blicas mas bien gobernadas.* » (Voyez le livre du Père Juarros, p. 177.)

moines espagnols se sont constamment efforcés d'y répandre.

Les étrangers babitant Guatemala sont des Espagnols, des Français, des Anglais, des Allemands, des Belges, des Suisses. Ils s'occupent tous d'affaires de commerce et s'appliquent à faire fortune aussi vite que possible pour retourner en Europe. Il est pourtant quelques étrangers riches qui persistent à séjourner à Guatemala. Ils ont su s'y créer une certaine influence, ils y sont des personnages et ils trouvent dans leur vanité satisfaite de bonnes raisons pour ne point regretter leur patrie, où ils comprennent que leurs sacs de piastres ne leur donneraient pas l'espèce de considération dont ils jouissent dans le pays qu'ils ont adopté.

La plupart de ces étrangers sont gens très-honorables et très-laborieux.

Les mendiants de Guatemala sont affreux à voir. Couverts de haillons fétides, les pieds dévorés et tout gonflés par des *niguas*, ils rampent dans les rues par bandes, laissant partout après eux une exhalaison infecte. Jamais la misère ne m'a paru plus saisissante, plus hideuse et plus horrible que dans cette ville. La charité publique nourrit toute cette multitude de malheureux, et, disons-le bien haut, à la louange des habitants, jamais un pauvre n'est repoussé de la maison qu'il honore de ses visites dangereuses.

XV

COMMERCE. — INDUSTRIE. — BEAUX-ARTS.

Le grand commerce de Guatemala est tout à fait dans la main des étrangers et des descendants d'Espagnols.

La France, l'Angleterre, l'Espagne, divers États de la Confédération germanique, la Belgique et les États-Unis, envoient des marchandises à Guatemala.

La France expédie des vins de Bordeaux, des eaux-de-vie, des huiles de Provence, des articles de modes, des soieries, de la fausse bijouterie, des draps légers, de la parfumerie, des articles de bureau, des produits chimiques et des médicaments. Son importation s'est élevée en 1855 à 562,670 piastres, soit environ 2,813,350 francs.

L'Angleterre envoie des étoffes de laine, de coton,

de soie, des faïences, de la verroterie, des draps, des jambons, du beurre, des vins de Porto et de Madère, des harnais, des selles, du cuivre ouvragé, de la bière, des articles de mercerie et de quincaillerie, etc. Son importation a été, en 1855 :

Par l'Atlantique, de. .	2,092,157 piastres,
Et par le Pacifique, de	927,650 »
En tout	3,019,807 piastres.

L'Espagne fournit des vins de San Julian, de Xérès, des huiles, des fruits secs, des cotonnades, etc. Elle a importé, en 1855, pour une valeur de 184,709 piastres par les deux mers, c'est-à-dire par Izabal et par Istapa.

L'Allemagne envoie de la quincaillerie, des papiers peints, de la porcelaine, etc., etc. Son importation s'est élevée, en 1855, à 249,087 piastres.

La Belgique envoie des cuirs préparés, des armes de chasse, des objets de toilette, du linge, de la toile, de la coutellerie, des glaces, de l'horlogerie, de la brosserie, etc., etc. Son importation a été, en 1855, de 93,966 piastres.

Les États-Unis expédient des salaisons, des légumes conservés, de la farine, du beurre, des graisses, du fer, des clous, des machines, de la serrurerie, des outils, de la passementerie, de la mercerie, du papier, etc., etc. Son importation, en 1855, a été :

Par l'Atlantique, de. . 107,604 piastres,
Et par le Pacifique, de 54,461 »

En tout. . . . . . 162,065 piastres.

Le Guatemala exporte :

De la cochenille, de l'indigo, du baume du Pérou, des bois de teinture et d'ébénisterie, de la vanille, de la salsepareille, du cacao, du café, des gommes, des résines, des chapeaux de joncs ou d'écorces, du tabac, des cuirs de bœuf, des peaux de jaguar, des mèches à briquet, des cornes, des minéraux, des cigarettes, des pierres précieuses (émeraudes et opales), des plantes, etc., etc., etc.

Voici un tableau comparatif des importations et exportations[1] :

ANNÉES.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	piastres.	piastres.
1851	1,581,884	1,404,000
1852	976,943	868,550
1853	873,831	599,047
1854	826,481	2,033,300
1855	1,206,210	1,282,891
Total pour 5 années...	5,465,349	6,187,788

1. En 1859 l'importation a été de 1,520,006 piastres, l'exportation de 1,766,920. Il est entré dans les ports d'Izabal et de Saint-Thomas 106 navires jaugeant 6,294 tonneaux d'une valeur de 812,044 piastres, et dans les ports du Pacifique 32 navires jaugeant 12,445 tonneaux d'une valeur de 324,473 piastres.

Si le grand commerce est dans la main des étrangers et des fils d'Espagnols, l'industrie est tout entière dans celle des Indiens et des Ladinos.

Ce sont les Indiens qui tissent ces manteaux en laine que l'on nomme dans le pays *sarapes* ; ce sont eux qui font la poterie commune, les briques, les tuiles, les ouvrages en bois, les hamacs en fil d'aloès, les nattes, les chapeaux, les corbeilles, les jolis paniers en joncs ou en écorces ; ils ont des métiers à tisser le coton, et ils fabriquent des toiles blanches et de couleur qui suffisent à leur consommation.

Les grandes sucreries, les distilleries de rhum, les nopalières, si difficiles à soigner, les moulins, les fermes, les champs, tout cela est conduit et dirigé par des Indiens ou des Ladinos.

Les Indiens exercent tous les métiers manuels avec une grande habileté : ils sont maçons, charpentiers, menuisiers, couvreurs, forgerons, ébénistes, ferblantiers, chaudronniers, potiers, briquetiers, boulangers, etc. Les Ladinos de la basse classe choisissent ordinairement des professions plus douces. Ainsi, ils se font tailleurs, cordonniers, orfévres ou bien petits marchands.

L'intelligence ne manque donc pas au peuple guatemalien. On pourrait, si l'on voulait, encourager l'industrie nationale par des concours, par des expositions, exciter l'émulation de tous ces braves travailleurs ; mais malheureusement les classes supérieures manquent d'initiative et semblent, par un

sentiment d'égoïsme mal entendu, peu disposées à aider les artisans, à les encourager et à les instruire.

Le stupide système des conquérants espagnols, qui voulaient abrutir les Indiens pour mieux les dominer, est encore malheureusement la règle de conduite de leurs descendants. Les Guatemaliens riches paraissent croire qu'il est de leur intérêt de laisser les gens du peuple dans la misère et dans l'ignorance, et les prêtres de la République partagent cette opinion et l'encouragent même de tout leur pouvoir.

Il y a des Indiens qui sont tout à fait de bons musiciens.

Il en est qui font de jolies statuettes en bois. Ils sculptent des Christs, des saints, des Vierges et des figurines qui représentent merveilleusement les diverses races du pays.

Ils savent ciseler les noix de coco, de *coyole*, d'une façon charmante, et en faire toute sorte de petits objets qui figureraient très-bien sur les étagères de nos amateurs parisiens.

Les *rebozos* des femmes indiennes riches sont tissés par des Indiens; les jolies petites serviettes à thé, tout à jour comme une dentelle, sont également fabriquées par eux.

Pour faire le commerce avec la république de Guatemala, il importe de bien connaître ce pays. Si un négociant de France ou d'Angleterre y envoie des étoffes, il pourra se faire qu'il ne trouve pas l'occasion d'en placer un mètre dans une année.

Les Guatemaliennes ont un goût particulier. Elles n'aiment que certaines nuances et certains dessins, et il faut absolument que l'on combine le choix des objets que l'on expédie avec les habitudes et les préjugés des consommateurs.

Pour tout ce qui est article de luxe, par exemple : des lustres, des pendules, des candélabres, des glaces, des cadres, etc., on doit envoyer des choses qui aient de l'œil et ne pas trop s'inquiéter du mauvais goût. Qu'une pendule soit bien dorée, bien ornementée, qu'elle ait beaucoup de cabotins sur son socle, là est l'important. Les Guatémaliens sont artistes comme les Turcs le sont : ils aiment à être éblouis, et c'est là un point que ceux qui veulent faire des affaires avec eux ne doivent pas ignorer.

Tout est très-cher à Guatemala.

Un mauvais chapeau de soie coûte 7 ou 8 piastres ; — une paire de souliers vernis, 5 ou 6 ; — un pantalon de drap d'été, 8 ou 10 ; — une robe de soie de 18 à 20 francs, 30 piastres ; — une paire de gants de chevreau, 1 piastre 1/2.

Le loyer d'une maison, 20 et 30 piastres par mois.

XVI

CLIMAT. — MALADIES.
ARBRES, FLEURS, FRUITS. — ANIMAUX.
OISEAUX. — INSECTES, ETC.

La ville de Guatemala, assise sur un plateau élevé de 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une température modérée qui n'incommode jamais les Européens nouvellement arrivés.

Il n'y a guère, dans toute l'Amérique centrale, que deux saisons proprement dites : la saison sèche ou d'été, et la saison des pluies, que l'on nomme saison d'hiver bien qu'elle commence en juin et finisse en septembre. Ces deux saisons sont précédées et suivies d'un temps qui se rapproche plus ou moins du temps d'été ou du temps d'hiver.

Dans l'intérieur du pays et sur les lieux élevés de 900 à 1,000 mètres, les pluies commencent à tom-

ber dès le mois de mai ; elles restent intermittentes pendant quatre ou cinq semaines, et deviennent régulières et permanentes après cette période pendant au moins trois mois.

A l'époque des pluies continues, il fait beau temps jusqu'à midi ; après cette heure, l'eau tombe par torrents jusqu'à cinq ou six heures du soir, et quelquefois pendant toute la nuit.

Sur les côtes de l'Atlantique et du Pacifique, les nuits amènent une rosée abondante très-favorable à la végétation, tandis que sur les plateaux de l'intérieur, et surtout à 1,000 ou 1,200 mètres au-dessus de la mer, la terre reste aride et toute calcinée.

Les pluies sont beaucoup plus fortes dans l'Amérique qu'en Europe. Une ondée de quelques heures suffit pour rendre tout chemin impraticable ; les rues deviennent des rivières absolument infranchissables pour des piétons, mais il ne faut qu'une heure de beau soleil pour faire disparaître tout ce déluge. C'est pendant la saison des pluies que la végétation est dans toute sa splendeur. Les feuilles des arbres reluisent comme des émeraudes, les arbustes sont couverts de fleurs, et l'on voit voltiger autour des buissons embaumés des oiseaux-mouches et des papillons d'une richesse de couleurs éblouissante.

Voici au reste quelques observations faites pendant le cours d'une année :

LIEUX.	JOURS de pluie continue.	de sécheresse continue.	sans pluie.	de temps variable.
Côte du Nord	105	110	30	120
Côte du Sud.	90	125	40	110
Intérieur....	110	130	45	90

VARIATIONS DU THERMOMÈTRE SUR LE PLATEAU DE GUATEMALA.

ÉPOQUES.	De 6 à 9 heures du matin.	De 1 à 3 heures après midi.	A 2 heures après midi.
	centig.	centig.	centig.
Du 20 au 28 février.	17°,30′	26°,25′	15°
Du 1er au 31 mars...	18°,45′	26°,25′	15°
Du 1er au 30 avril...	18°,45′	27°	15°,37′
Du 1er au 31 mai ...	18°,45′	28°	15°,37′

DURÉE DES JOURS ET DES NUITS A GUATEMALA.

Les jours les plus longs de l'année sont de....... 12h. 52m.
Les nuits les plus courtes sont de............... 11h. 8m.

Le climat de Guatemala est donc bon. Les maladies qu'on observe, soit dans la ville, soit dans les villages qui l'environnent, sont les mêmes qu'en Europe ; mais les fièvres, si dangereuses à la côte, le typhus, le *vomito negro,* n'ont jamais avancé dans l'intérieur au delà de dix à douze lieues. Le plateau de Guatemala, à cause de son élévation, de l'air vif qu'on y respire, pourrait néanmoins être un

séjour dangereux pour les personnes affectées de maladies de poitrine.

Il y a dans la ville de Guatemala et dans toute la République un nombre considérable de goîtreux. Les Européens n'ont pas à craindre de le devenir.

Mentionnons les arbres utiles qui croissent naturellement à Guatemala :

L'*oranger,* gros comme nos pommiers de Normandie, est toujours vert, toujours chargé de fleurs et de fruits à différents degrés de maturité ;

Le *citronnier ;*

Le *cocotier ;*

L'*avocatier,* qui donne un fruit très-gros renfermant une pulpe qui a le goût du beurre frais : on l'appelle dans le pays : beurre végétal ;

Le *jocote,* espèce de prunier ;

Le *zapotillier ;*

Le *manguier ;*

Le *bananier ;*

Le *platanier.*

Des milliers de fleurs inconnues en Europe croissent sans culture dans ce pays. Plusieurs personnes en ont envoyé quelques espèces à Londres et à Paris.

Les fruits les meilleurs et les plus communs, sont [1] :

1. J'ai trouvé, dans le bois de *Capetillo*, la vigne à l'état sauvage. Son fruit était aigre, immangeable. Je crois pourtant que l'on pourrait cultiver le raisin sur les plateaux de l'Antiguá-

L'*ananas,* très-gros, très-sucré, très-parfumé;

L'*anone,* espèce de pulpe sucrée et parfumée, qui a le goût de la crème fraîche;

La *pitaya;*

La *tuna*, fruit du nopal de la cochenille;

Le *jocote*, espèce de petite mangue, au goût légèrement térébenthineux;

L'*arbre à pin;*

Le *caïmito;*

Le *nispero;*

L'*avocat;*

La *banane*, le *platane :* ces deux fruits sont le pain des Indiens;

Le *citron;*

L'*orange;*

La *lima,* citron doux;

La *pastèque* (sandilla):

La *goyave*, fruit délicieux;

Le *chou-palmier;*

Les fleurs d'*ysote;*

La *grenadille*, fruit gros comme un œuf d'oie, et qui renferme une pulpe d'une saveur fraîche, parfumée, sucrée, délicieuse.

Tous ces fruits poussent naturellement, sans aucun soin. On les trouve partout, dans les bois, dans les *barancos* et dans les chemins.

Guatemala et peut-être sur les contours du volcan d'eau. Les pommes et les poires sont très-mauvaises, les fraises sans saveur et sans parfum.

Les légumes sont abondants et généralement bons. En voici la liste :

Les *haricots noirs*, petits comme des perles, d'un goût exquis;

Les *haricots blancs, roses;*

Les *pois*, les *choux*, les *choux-fleurs,* les *fèves,* les *oignons;*

Les *melons* sont mauvais, mais on les cultive mal ;

Le *riz*, le *maïs*, croissent très-bien : le *maïs* est très-beau, il est blanc, rouge, jaune, noir, et réunit quelquefois toutes ces couleurs sur un seul épi ;

La *pomme de terre,* le *manioc,* l'*igname,* etc.

Je ne puis étendre plus loin cette nomenclature. Pour mentionner tous les arbres utiles, tous les fruits, tous les légumes que l'on peut trouver à Guatemala, il faudrait faire un livre spécial.

Les chevaux sont de petite taille ; ils manquent presque tous d'encolure. On les emploie pour le port comme les mules. Les chevaux de selle et de voiture viennent du Mexique. Les chevaux du pays valent de 20 à 30 piastres en moyenne. Les mules de selle sont fort belles et se vendent plus cher. Les bœufs, les vaches, sont de très-petite taille. Le prix d'un bœuf maigre (ils le sont tous) est de 10 à 15 piastres. Les porcs ne valent pas plus de 4, 5 ou 6 piastres. Les volailles sont très-abondantes.

Le gibier est rare aux environs de Guatemala, et pour trouver des cailles, des perdrix, des grives (il y a de tous ces oiseaux dans l'Amérique centrale, et

ils diffèrent peu des nôtres par le plumage et par la taille), il faut s'éloigner de cinq ou six lieues de la ville. Le gros gibier se trouve dans les forêts ou dans les montagnes. Il consiste en chevreuils, daims, cerfs, sangliers (*pecaris*); mais la plupart de ces animaux exhalent une odeur musquée qui rend leur chair peu facile à manger.

Les animaux dangereux, tels que tigres, panthères, léopards, etc., ne se rencontrent que rarement et dans les parages peu fréquentés.

Les serpents sont rares. Il existe pourtant des serpents à sonnettes et des *corales* en assez grande quantité; mais ces reptiles se tiennent ordinairement dans les forêts, et ce n'est que par hasard qu'on en rencontre dans les chemins fréquentés.

Les lacs et les rivières sont peu poissonneux. On ne mange guère à Guatemala que des poissons de mer, salés ou fumés. On trouve des caïmans dans toutes les grandes eaux; ces reptiles exhalent tous une odeur de musc très-forte et très-désagréable.

Les oiseaux des forêts sont merveilleusement beaux. En première ligne, il faut citer le *quetzal*, que nous appelons *couroucou*. Il a les ailes et le dos d'un beau vert d'émeraude, avec des reflets d'or, le ventre couleur de feu, et la queue longue d'un mètre quand il est adulte. Ce magnifique oiseau appartient à la famille des grimpeurs. — Les *perroquets*, les *perruches*, les *guacamayas*, les *toucans*, les *colibris*, les *oiseaux-mouches*, sont très-nombreux. Les

sanates, les *clarineros* (espèces de sansonnets) sont perchés par myriades sur les toits des maisons de la ville. On trouve aussi, dans la campagne, le vautour royal. On le nomme dans le pays *le roi des zopilotes,* car lui seul paraît avoir le pouvoir de mettre en fuite ces vilains oiseaux, qui sont véritablement la canaille de l'espèce ailée. L'œil du *roi des zopilotes* a les couleurs de la cocarde française.

Il n'y a point de moustiques à Guatemala ; mais il y a des puces, des *niguas,* des *garapates,* des scorpions et des *centopies.* Les fourmis causent souvent de grands ravages dans les fermes[1].

La *nigua* est un petit insecte invisible qui perce le cuir du soulier, entre sous la peau du pied, y grossit, y pond et s'y reproduit à l'infini. Les Indiens sont souvent rendus impotents par l'accumulation de cette vermine sous leurs pieds.

1. Il y a une espèce de fourmi à la côte qui est un véritable fléau. Elles entrent partout, se fourrent partout et font des dégâts considérables. Cette espèce est très-petite.

Dans l'intérieur, on trouve de grosses fourmis qui font leurs nids sur les arbres.

A San Salvador, M. Mahélin a dû abandonner plusieurs grands bâtiments qu'il avait fait construire et dont, malgré tous ses efforts, il n'avait jamais pu chasser les fourmis.

Plusieurs malades à la côte ont été attaqués et dévorés vivants par des fourmis.

J'ai vu des fourmillières qui n'avaient pas moins de 5 mètres de hauteur et dont la circonférence mesurait un demi-kilomètre.

XVII

EL SUPREMO GOBIERNO.

La confédération du Centre-Amérique, constituée le 29 mars 1823, ne dura que seize années. Elle fut brisée le 17 avril 1839, et les provinces de Guatemala, du Salvador, de Honduras, de Costa-Rica, reprirent chacune leur indépendance. Guatemala et Costa-Rica s'intitulèrent des républiques, tandis que le Salvador, le Honduras et le Nicaragua ne prirent que le titre d'État.

J'ai dit dans un chapitre précédent que la révolution faite dans la capitainerie générale de Guatemala n'avait eu pour but que de mettre le pouvoir dans les mains de certaines familles d'origine espagnole. On devait dès lors s'attendre à ce que la confédération centro-américaine aurait une courte durée.

Les rivalités de provinces, les jalousies des partis, les ambitions des hommes hissés à la tête des divers gouvernements, leur manque de capacités, de patriotisme, les tiraillements, les luttes qui s'ensuivaient, toutes ces causes devaient en peu de temps amener la dislocation de l'Union et remettre chaque membre de cette Union en possession de lui-même.

Les États-Unis de l'Amérique centrale, bien gouvernés, eussent pu former un corps de nation respectable. Une population de deux millions et demi d'habitants, répandue sur un territoire immense et d'une richesse merveilleuse, aurait certainement pu prospérer et jouir des bienfaits de la civilisation; mais il eût fallu pour cela qu'elle fût conduite par de bons chefs, et que ces chefs se préoccupassent moins de leurs intérêts personnels que de ceux de la nation. Il eût fallu aussi qu'on n'étouffât pas la lumière, mais qu'on s'efforçât de la répandre dans la masse du peuple; il eût fallu que les étrangers, au lieu d'être traités en ennemis dans les divers États du Centre-Amérique, fussent encouragés à s'y établir, à y fonder des établissements utiles; mais, loin de là, on s'est appliqué à les vexer, à les gêner dans toutes leurs transactions, et l'on n'a rien négligé pour les dépouiller des biens qu'ils avaient acquis à force de travail, de courage persévérant et même d'intelligence. Les confiscations, les impôts arbitraires, les emprunts forcés, étaient les moyens employés pour leur arracher la fortune qu'ils étaient

venus chercher loin de leur patrie, et qu'ils avaient gagnée honnêtement, soit en vendant leurs marchandises, soit en livrant les produits de leur science ou de leur industrie. Les archives du consulat général de France au Centre-Amérique sont remplies des réclamations des Français qui ont vécu dans cette contrée, où la justice est en quelque sorte une plante délicate pour laquelle le terrain n'est pas bon [1].

Quelques hommes de cœur et d'intelligence ont pourtant tenté d'imprimer à leur pays un mouvement de progrès; malheureusement l'esprit de parti, l'égoïsme de certaines familles et le fanatisme despotique du clergé ont bientôt paralysé leurs efforts généreux. La guerre civile, née tout naturellement de ces divisions, a décimé en peu d'années une grande partie des habitants des campagnes, et elle a usé tous les hommes politiques qui, tour à tour, s'étaient mis à la tête des affaires publiques. Les prêtres ont prêché la discorde, ils ont fait parler les saints et les saintes en faveur de leur opinion, et ce beau pays est retombé, en peu d'années, dans un

1. J'ai entre les mains une foule de documents qui pourraient prouver ce que j'avance. J'ai des lettres du sieur Jean Lapoulide auquel les soldats du Salvador cassèrent les bras à coups de fusil. J'ai des lettres d'une dame Leclercq que le gouvernement de Honduras dépouilla de la manière la plus scandaleuse. Mais je ne juge pas à propos de publier ici ces diverses pièces.

état assurément pire que celui où il se trouvait au jour de sa séparation de l'Espagne.

Le général Morassan fut le dernier président de la confédération centro-américaine. Cet homme qui, encore à l'heure qu'il est, vit dans la mémoire de beaucoup de Guatemaliens honnêtes, était un bon citoyen qui voulait sérieusement, franchement travailler pour le bien de son pays ; mais pour arriver à son but, pour régénérer l'Union, il dut faire la guerre aux abus qu'il trouvait sur sa route. Ces abus étaient plus forts que lui ; car ils étaient la vie du clergé et aussi celle des quelques familles qui s'étaient habituées à regarder la patrie comme une ferme. Morassan fut vaincu par les prêtres et par le parti *servile*, et, après bien des luttes qui mirent en feu et en sang la moitié de l'Amérique centrale, il tomba entre les mains de ses ennemis et fut par eux impitoyablement mis à mort. L'assassinat du général Morassan rappelle, par la férocité de ceux qui l'ont commis, celui des frères de Witt en Hollande.

Je ne veux point écrire l'histoire des guerres qui se sont succédé entre les divers États de l'Amérique centrale après la mort de Morassan. Le Salvador, le Nicaragua, le Honduras, furent presque toujours unis contre la république de Guatemala, qui, avec raison, était accusée de vouloir dominer le Centre-Amérique et de l'empêcher par sa politique rétrograde de se gouverner d'après les idées

libérales que chacun de ces États avait inscrites dans sa constitution particulière. Raconter les luttes, les insurrections, les révolutions, les guerres fratricides qui eurent lieu depuis la mort de Morassan jusqu'à l'année 1851, nous obligerait à écrire plusieurs volumes. Il faudrait entrer dans de minutieux détails, nommer des personnes, les juger avec sévérité, en un mot, arracher leur masque aux hypocrites et aux traîtres, et c'est là une dure besogne que nous laisserons faire aux futurs historiens du Centre-Amérique.

Le gouvernement de Guatemala est un gouvernement qui s'intitule républicain, je ne sais pourquoi. Le chef de l'État porte le titre de président. Il est nommé à vie par un décret de l'Assemblée nationale. Ses pouvoirs sont limités par une constitution dans laquelle, il est vrai, il peut courir toutes les bordées qu'il lui plaît de courir. Il commande les armées de terre, et pourrait aussi commander les armées de mer, s'il y en avait. Il est capitaine général, il préside le conseil de ses ministres, reçoit les agents diplomatiques, ratifie les traités; il décrète, ordonne, gouverne, a une espèce de cour, un budget qu'il élargit à sa fantaisie; on l'appelle un homme de génie, un grand capitaine, un grand politique; il sait lire un peu, il écrit passablement son nom et joue, dit-on, très-bien de la guitare. L'excellentissime président de la république de Guatemala se nomme don Rafaël Carrera; il est commandeur de

l'ordre de Léopold, grand'croix de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand, grand'croix de l'ordre de Sainte-Guadalupe du Mexique. Si vous voulez savoir pourquoi l'excellentissime président a reçu ces trois croix, je vous répondrai comme le major de Léon Gozlan dans *la Fin d'un roman :* « Il « a eu la troisième parce qu'il en avait déjà deux; « il a eu la seconde parce qu'il en avait déjà « une, et il a eu la première parce qu'il n'en « avait pas. »

M. Rafaël Carrera est un Indien, un pur Indien, n'en déplaise à ses flatteurs (qui n'a pas de flatteurs?) qui lui veulent absurdement donner une origine espagnole. Les traits de son visage, son teint, ses gros cheveux noirs, sa barbe clairsemée, sa taille, ses mains, ses pieds, toute sa personne enfin porte les caractères indélébiles de la race aborigène. En vain on l'a vêtu à l'européenne, en général espagnol, on n'a pu cacher sous ce costume l'enfant des forêts vierges ou des *llanos* du nouveau monde.

On trouve dans un rapport de la Compagnie belge de Santo Thomas publié chez Rignoux, rue Monsieur-le-Prince, à Paris (1844), la note biographique suivante :

« Victime des persécutions de Morassan, un simple « ouvrier, Carrera, dont le nom n'était guère connu « que des propriétaires dont il dirigeait la ferme,

« vivait au fond des montagnes qui lui servaient « d'asile[1].

« Surpris par les soldats de Galvez, il vit sa femme « violée par eux et conçut une vengeance implacable « contre ses premiers ennemis. Des outrages et des « malheurs communs rassemblèrent bientôt autour « de lui quelques partisans dévoués appartenant à « cette race croisée de blancs et d'Indiens nommés « *Ladinos*[2]; il exerça par sa résolution une influence « décisive sur les hommes de couleur et entreprit

1. Ceci est assez embrouillé : si M. Carrera dirigeait une ferme, il n'avait pas besoin de vivre *au fond des montagnes qui lui servaient d'asile.*

Cette notice a été reproduite dans le *Courrier belge* (nos des 14 et 16 novembre 1842).

M. Carrera a été valet de basse-cour chez un Français, M. Laumonier, propriétaire de nopalières à l'Antigua. M. Laumonier m'a souvent assuré qu'il ne se serait jamais douté que son gardeur de porcs pût devenir un chef d'État. Il prétendait que Carrera ne ressemblait en rien à Sixte-Quint.

2. M. Carrera est un Indien, un pur Indien. Il est étrange que ceux qui veulent le flatter se croient obligés de le faire sortir de sa race. Au reste M. Carrera lui-même se croit un Espagnol. M. Pavon (Manuel)* nous racontait un jour en riant que l'excellentissime président, quand il dînait en ville, disait : « Ah ! vous avez des fourchettes d'argent pareilles à celles de « mes ancêtres. » Les ancêtres de M. Carrera mangeaient avec leurs doigts; c'est là un fait bien certain.

* Don Manuel Pavon, ministre des affaires extérieures de la république de Guatemala, nous racontait cela chez M. Fourcade, consul général de France au Centre-Amérique.

« avec eux cette lutte *héroïque* (sic) dont *lui seul* « *peut-être entrevoyait déjà la fin merveilleuse*[1]. On « a dit que Carrera devint ainsi le chef d'une guerre « nationale, entreprise en haine de la domination « étrangère et destinée à servir d'expiation aux pre- « mières barbaries de celle-ci; c'est d'abord une « assertion que les faits ultérieurs démentent, et qui « ne peut s'autoriser d'ailleurs de sa qualité origi- « nelle.

« Le ladino n'est point, en effet, un Indien, mais « un intermédiaire entre celui-ci et la race blanche ; « de sorte que, si la couleur devait exercer une « influence sur le caractère politique de Carrera, ce « ne serait point au profit exclusif de l'une des deux « races, mais naturellement à celui de l'une et de « l'autre entre lesquelles il se trouve placé comme « une transition naturelle. Nous croyons même que « c'est à cette mission de conciliation qu'il semble « particulièrement destiné.

« Les partisans du nouveau chef lui donnèrent « donc, par leur nombre, une importance réelle, et « il put bientôt tenter de pénétrer avec eux dans la « capitale même de Guatemala. Le découragement « et la faiblesse du pouvoir, l'absence de Morassan,

1. M. Carrera n'entrevoyait rien du tout. Il fut l'instrument dont se servirent les prêtres pour anéantir le parti de Morassan, et le pauvre Indien a dû être bien étonné de s'entendre appeler l'*ange Raphaël* par les moines et les curés et surtout de voir les saints faire des miracles à son profit.

« rendaient d'ailleurs l'entreprise facile, et le code « Lewingston ne s'y opposait pas. Les portes res- « tèrent donc ouvertes pour laisser sortir, d'un côté, « les troupes fédérales, et entrer, de l'autre, les « bandes armées que Carrera entraînait après lui. « Ces hordes sauvages d'hommes, qui semblaient « porter avec eux toutes les vengeances des défaites « qu'ils avaient essuyées et les longues souffrances « de l'exil, avaient frappé la ville d'une terreur « profonde.

« On craignait de payer par de nouveaux dé- « sastres le triomphe sanglant des premiers vain- « queurs, et l'on attendait en silence la terrible « résolution de ces hommes inconnus et de leur « chef. Mais bientôt l'effroi se dissipe, l'étonne- « ment succède à la crainte, à la vue de ces barbares « *prosternés au pied des autels*[1] *qui leur étaient* « *rendus, et entonnant des hymnes d'actions de grâces* « *à la gloire d'un Dieu vengeur*. Si la brutalité et des « tentatives de pillage s'essayèrent après ce premier « mouvement, elles furent bientôt arrêtées par Car- « rera lui-même, qui, dirigeant seul cette foule « égarée, se posa devant elle, arrêtant dans leur « dernier élan ces instincts qu'il avait soulevés, et

1. Les *cachurecos* (les hommes de M. Carrera) ne s'agenouillèrent que sous le commandement des prêtres et après qu'ils eurent égorgé leurs ennemis qui étaient les vrais défenseurs de l'État. (Voyez le livre de M. Stephens sur le Centre-Amérique.)

« les sacrifiant comme un premier gage donné à « l'œuvre de pacification qu'il commençait déjà[1].

« Carrera avait ainsi dès le premier jour compris « *sa mission :* le barbare avait déjà, dans son igno- « rance, l'*intuition des nécessités sociales* qu'il devait « satisfaire[2]; mais il n'osa pas l'entreprendre encore, « et il se retira, laissant entrevoir aux hommes « d'ordre et de paix[3] qu'ils sauraient où trouver « désormais *celui qu'ils avaient si longtemps attendu.* »

Cette biographie stupidement élogieuse a été écrite, avec beaucoup d'autres faussetés, pour faciliter l'obtention de la concession du territoire de Santo-Thomas que la Compagnie belge sollicitait alors du gouvernement de Guatemala[4].

On a dit que M. Carrera était doué d'une intelligence supérieure, qu'il comprenait toutes choses. Cet homme a la ruse du sauvage, l'instinct de tous les habitants des forêts vierges. Administration, économie, politique, tout cela est naturellement de

1. L'*œuvre de Pacification* de M. Carrera était une œuvre de destruction.

2. Les *nécessités sociales*, M. Carrera les ignore encore aujourd'hui, tout chef d'Etat qu'il soit.

Tout cet éloge du *Courrier belge* est un tissu de mensonges. Je ne l'ai copié tout au long que pour en démontrer le ridicule et la fausseté.

3. Les moines avaient fait un *ange* de M. Carrera; voilà le *Courrier belge* qui en fait un messie.

4. Nous dirons quelques mots de cette compagnie et de la colonie qu'elle a fondée.

l'hébreu pour lui. On a dit qu'il avait des talents militaires; mais comment en peut-on juger? Il fait la guerre comme les sauvages la font, sans règle, sans plan, et il est absolument incapable de comprendre les lois les plus élémentaires de la stratégie. Dans un pays où il n'y a ni géneraux ni soldats, mais des chefs de bandes et des bandes indisciplinées, on a pu croire que les petits succès de Carrera étaient dus à son génie militaire, et on s'est empressé de lui décerner le titre de grand capitaine : on l'a comparé, dans les écoles, à César, à Frédéric II, à Charles XII de Suède et à Napoléon Ier. C'était assurément bien absurde; mais la peur que les Guatemaliens avaient de leur grand homme leur a fait lui prodiguer l'encens et la flatterie.

Un ministre guatemalien me disait un jour :

— Nous savons bien que M. Carrera n'est pas un aussi grand général qu'on le dit; mais enfin, tel qu'il est, il pourrait bien être sous-lieutenant dans l'armée française.

— Ah ! monsieur, répondis-je à l'Excellence, vous avez une bien mauvaise opinion de notre armée! M. Carrera non-seulement ne pourrait pas être sous-lieutenant, mais il ne pourrait pas même entrer comme simple soldat dans un régiment français.

— Et pourquoi cela ?

— C'est que, pour être admis comme soldat dans notre armée, il faut avoir ce que n'a point M. Carrera...

— Il lui manque assurément beaucoup de choses ; mais que voulez-vous, ces choses-là, on ne les achète pas avec des piastres[1]...

M. Carrera est marié à une Indienne qui, dans les premiers temps des exploits de son mari, l'a fidèlement et bravement secondé par son courage et son intrépidité. Cette brave héroïne faisait le coup de pistolet, frappait d'une lance les ennemis, et coupait, coupait elle-même le nez et les oreilles aux

1. On me saura gré à Guatemala, du moins je le suppose, de ne pas mener plus loin cette étude sur M. Carrera. Il est des faits qu'un étranger ne peut pas rapporter, et je laisse, encore une fois, aux écrivains guatemaliens le soin de donner de leur président une histoire complète et véridique. Je n'ai jamais eu rien à débrouiller avec M. Carrera ; je ne l'ai vu que deux ou trois fois, et je dois avouer qu'il a toujours été pour moi aussi aimable que possible. Un jour que j'étais à dîner à côté de lui, il m'apprit qu'Anvers était la capitale de Bruxelles ; et comme je n'en savais rien du tout, je fis à Son Excellence les plus sincères remercîments pour la leçon de géographie qu'elle avait bien voulu me donner.

Si l'on veut en savoir plus long sur ce personnage, on peut lire les ouvrages de MM. Squiers et Stephens sur l'Amérique centrale. On y verra de curieux détails sur l'entrée de Carrera à Guatemala, et ces détails, parfaitement vrais, feront frissonner d'horreur et d'indignation plus d'un lecteur.

Voyez : *Incidents of travel in Central America, Chiapas and Jucatan*, by John L. Stephen. New-York : Harper and Brothers, 82 Cliff Street New-York, 1846. (Chap. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.)

Voyez : *État de Nicaragua,* par E. G. Squiers, chargé d'affaires des États-Unis. Dernier chapitre du livre.

maîtresses de son mari[1]. Toutes les dames de la ville vont faire leur cour à madame la présidente Carrera, et, pour la distraire, elles lui racontent avec beaucoup de verve les petits scandales de la ville.

Les ministres de la République de Guatemala changent si souvent qu'on ne saurait les saisir avec leurs portefeuilles. J'ai, pendant la durée de mon séjour dans ce pays, connu tous les hommes politiques qui tour à tour s'attellent au coche de l'État, et qui, bientôt fatigués d'une tâche au-dessus de leurs forces, se retirent sans avoir pu faire le bien qu'ils out eu réellement le désir de faire. Ce serait se tromper grandement que de croire que les hommes manquent à Guatemala. Sans vouloir leur reconnaître une valeur exagérée, on peut dire qu'ils ont tous des qualités positives. Le parti *servile* et le parti *libéral*[2] comptent l'un et l'autre des hommes

1. Madame Carrera se vante elle-même d'avoir mutilé plusieurs femmes aimées de M. Carrera.

2. Le parti *servile* est le parti opposé aux idées libérales. Le vilain nom dont il se pare est tout à fait acquis à l'histoire. On dit à Guatemala : « Je suis *servile,* » comme on dit en Angleterre : « Je suis *tory,* » comme on dit en France : « Je suis *légitimiste.* » Mais un *servile* n'est ni un *tory,* ni un *légitimiste.*

Le parti *servile* est très-ridicule dans ses prétentions à la noblesse. On verra dans un chapitre prochain combien les Guatemaliens sont peu en droit de se croire nobles.

Le parti *libéral* ne mérite pas du tout son nom. Il n'est libéral que par opposition au parti *servile.*

Dans tous les pays où il y a des races différentes, il existe

honorables et instruits, et qui, s'ils étaient libres de leurs mouvements, pourraient remettre leur pays en bonne voie. Mais ces hommes ont tous une grande faiblesse de caractère, et ils sacrifient toujours leurs idées au profit des petites coteries qui s'établissent autour d'eux.

La race indienne, si intéressante qu'elle soit, ne nous paraît pas avoir d'avenir, et c'est pourtant elle seule qui forme le peuple proprement dit du pays. Les Espagnols ou descendants d'Espagnols sont en si petit nombre qu'ils ne sauraient prétendre à former par eux-mêmes une nation centro-américaine. Il faudrait donc admettre franchement les Indiens comme citoyens du pays ; mais l'éducation qu'on leur a faite, mais les préjugés de race, encore vivants et tout-puissants à Guatemala, rendraient assurément leur admission dans l'État presque impossible. Les gouvernants cherchent une nation et ne peuvent la trouver. Là est toute la difficulté de leur tâche.

MM. Mariano Rodriguez, Manuel Arroyo, Luis Batres, Pedro Aycinena, Urruela, Matheu, Saravia, Pavon, Nagera, sont des hommes qui, bien que divisés dans leurs opinions, ne manquent ni de patriotisme ni d'intelligence des affaires ; mais que peut le bon vouloir, et même le dévouement de

toujours une sorte d'aristocratie de couleur. A Guatemala, il n'y en a pas d'autre.

quelques hommes, contre une barrière d'impossibilités infranchissable? Tout le monde voit les abus, tout le monde voit la misère du peuple, tout le monde en souffre, en gémit; mais tout ce monde est impuissant à y porter remède.

Je ne veux pas étendre plus loin ce chapitre, pour ne pas être tenté de faire tomber de leurs piédestaux beaucoup, beaucoup de célébrités guatemaliennes.

XVIII

DES FORCES DE LA RÉPUBLIQUE. — ARMÉE. FINANCES.

La République de Guatemala a une armée qui, en temps de paix, peut s'élever à trois mille hommes. En temps de guerre, elle se renforce de toutes les recrues que le gouvernement juge à propos d'enrôler. Pour avoir des soldats on envoie dans les rues des agents de police qui balayent devant eux tout ce qu'ils rencontrent d'Indiens et de gens du peuple. Les domestiques sortis pour le service de leurs maîtres, les gens de la campagne venus en ville pour y vendre des légumes ou leur fourrage, sont tout étonnés de se voir conduits dans les cours du palais et de s'entendre nommer, malgré eux, les défenseurs de la patrie. On ne se met pas en peine de répondre à leurs protestations, à leurs plaintes ; on n'écoute ni leurs cris ni leurs prières ; — ils sont soldats de la République, et tout est dit. Il faut qu'ils se conforment à cette nécessité rigoureuse.

Les fils de famille, tous ceux qui ont quelque chose à conserver, tous ceux qui portent un habit de drap, — sont exempts de porter les armes. Il n'y a que les Indiens, que les pauvres diables qui soient obligés de se battre pour la défense d'un pays où on leur refuse non-seulement le libre exercice de leurs droits civiques, mais encore tous les moyens de se civiliser et d'améliorer leur triste sort[1]. Ce mode de recrutement exécuté par la force, par tout ce qu'il y a de plus injuste, de plus arbitraire, de plus scandaleux, démontre suffisamment quelle peut être la valeur morale de l'armée.

Chaque soldat reçoit un fusil et une baïonnette[2], une veste de coton, un pantalon de même étoffe ; il est coiffé d'un chapeau de paille. Il n'a point de souliers. Il reçoit en outre pour sa nourriture une livre et demie de *tortillas* (galettes en farine de maïs), un peu de viande séchée au soleil (*cezina*), et il a droit à toucher une solde d'un réal par jour, solde énorne assurément, mais qui ne lui est payée qu'alors qu'il reste de l'argent dans les caisses de l'État ou que, poussé par la faim, il menace de piller la ville et de renverser le gouvernement.

Les officiers sont ordinairement choisis dans la

1. Voyez le chapitre XXIII de ce livre.

2. Le gouvernement a environ 20,000 fusils de la plus mauvaise qualité. La Belgique les lui a vendus avec quelques friperies dont on habille les troupes de la capitale aux jours de fêtes nationales.

classe ladina. Les colonels, les généraux, fort nombreux par rapport au petit chiffre de l'armée[1], appartiennent à la classe dite espagnole[2]. Il y a pourtant des généraux qui sont Indiens. Vicente-Cruz, Serapio Cruz, Nufio, Paredes, Bolaños, Carrera sont des Indiens; mais ces gens-là n'ont gagné leurs épaulettes qu'en faisant la guerre civile.

La ville de Guatemala est défendue par une forteresse exécutée par un architecte de je ne sais où. Cette forteresse, bâtie en torchis, avec des embrasures que Vauban n'aurait jamais pu imaginer, représente assez bien un chalet suisse. On l'a armée d'une vingtaine de canons de toute forme et de tout calibre. Quatre bombes tirées dessus la mettraient en poussière. Le mauvais plaisant qui l'a construite a dû bien rire en voyant la peur que son chalet inspirait aux Guatemaliens.

Mais Guatemala est défendue sérieusement par

1. Voici les noms des généraux que j'ai connus à Guatemala: MM. Carrera, capitaine général; Miguel Garcia-Granados, Nicho Garcia-Granados, Belânos, Parodes, Serapio Cruz, Benites, Nufio, Cascara. Il y en a encore une douzaine dont je ne me rappelle plus les noms. Je crois que la République possède une vingtaine de généraux et une soixantaine de colonels et lieutenants-colonels. On conviendra que pour une armée de 3,000 hommes, c'est beaucoup d'officiers généraux et supérieurs.

2. La classe dite espagnole est la classe des ladinos riches. Tout ladino aisé se prétend Espagnol, et tout le monde se dit Espagnol.

les précipices qui l'entourent et aussi par la poltronnerie des chefs d'États qui avoisinent la République ....

J'ai vu les lucios[1] de Gusman entrer à Guatemala. Un seul homme était à son poste. C'était le vieux et honnête général Cascara, ministre de la guerre en ce temps-là. Ce bon et digne vieillard était, dit-on, d'origine corse; il avait servi comme sergent dans les armées de la République française. Je le trouvai à minuit dans une salle du palais du gouvernement; il était assis sur une chaise, et tout seul, tout seul.

— Je suis content de vous voir, me dit-il. Si les Indiens arrivent, vous pourrez dire que le vieux Cascara est mort à son poste.

— Mais n'avez-vous pas d'officiers près de vous? lui demandai-je.

— Non, je suis seul et tous ceux que j'avais trouvés ici sont allés se cacher à l'archevêché.

Le vieux Cascara finit par réunir quelques soldats autour de lui; il fit traîner un canon à l'entrée d'une rue, et, voyant les Indiens arriver, il y mit le feu. Ce seul coup de canon sauva la ville, car il tua le général Gusman. Les bandes qu'il commandait pillèrent un faubourg et se retirèrent.

1. J'ai plusieurs fois écrit le mot lucios sans l'expliquer. On appelle lucios tous les Indiens qui se révoltent contre le gouvernement. Ils ont pris ce nom d'un chef qui s'appelait Lucio.

Le lendemain on mit la ville en état de siége et on publia un *bando* par lequel on invitait tous les patriotes à se réunir sur la place. Un patriote se présenta : mais il n'était pas Guatemalien, il était Espagnol et se nommait M. Horjales.

Cette échauffourée évanouie, les gens du gouvernement se montrèrent ; ils firent des promenades autour de la ville, construisirent des fortins à l'entrée de la place et jurèrent d'exterminer les insurgés si jamais ils s'avisaient de revenir. Les insurgés eurent peur et ils allèrent dévaster l'Antigua[1].

1. Voici ce que m'écrivait un Français établi à l'Antigua, M. J. Capuron, sur l'entrée des lucios dans cette ville.

« Il n'y a aucun doute que l'invasion des barbares à l'An-« tigua est le résultat de la plus noire trahison. Il est connu « que le chef des espions du corrégidor est allé à leur ren-« contre jusqu'à Santo-Thomas, village situé à une lieue et « demie de la ville. Léon Reymondo, leur chef, est passé par « le *Guarda* (porte) à 4 heures et demie du matin et est venu « occuper les issues de la ville, sans que personne en ait eu « connaissance. Après quelques moments de repos, les divers « détachements ont pénétré dans la ville et ont surpris la « caserne en en escaladant les toits. Tous les soldats dormaient ; « réveillés en sursaut, sans officiers ni munitions, les uns ont « été impitoyablement assassinés et les autres se sont enfuis, « la majeure partie tout nus.

« Pendant cette scène de carnage, la place avait été égale-« ment envahie et toutes les issues en étaient fermées quand le « corrégidor Don Manuel Ramirez, réveillé par la fusillade et « croyant que la troupe s'était révoltée, monta à cheval et se « présenta sur la place, suivi de six soldats et de son domes-

Le gouvernement de Guatemala tire ses revenus des douanes, de l'impôt sur les eaux-de-vie,

« tique. Il y avait fait à peine quelques pas qu'il s'aperçut qu'il « était cerné par l'ennemi. Il se jette alors en désespéré sur un « détachement qui le reçoit par une décharge à bout portant et « l'abat aux pieds de son cheval. Les bandits, non contents de « cela, lui coupent la gorge et le poignet. La maison munici- « pale prise en même temps, la garde de la prison mise en « fuite, l'adjudant de la place assassiné dans la salle du *Corre-* « *gimiento* où il s'était enfermé, les portes de la prison ouvertes « aux malfaiteurs; ceux-ci se réunirent à eux pour le pillage. « Tous les papiers des archives et du secrétariat de la munici- « palité, transportés au milieu de la place, y furent brûlés. « Les bandits n'éprouvant aucune résistance se ruèrent sur « plusieurs magasins de la rue du *Commerce*, en enfoncèrent « les portes et les saccagèrent.

« Après trois heures de pillage, s'étant emparés de 300 fusils « et chargés de butin, les bandits abandonnaient la ville, « quand l'imprudence de quelques personnes qui lâchèrent aux « traînards quelques coups de feu les fit retourner sur leurs « pas, et c'est alors que la maison d'un Espagnol mon voisin, « et la mienne furent envahies après en avoir brisé les portes.

« Pour ma part, j'ai eu peu à souffrir; j'avais eu le temps de « sauver ma famille et les objets de quelque valeur. La porte « que j'ai éprouvée monte à peu près à 100 piastres. Le cou- « vent que j'habite offre, dans des cas semblables, des res- « sources que je ne saurais trouver ailleurs.

« Voilà, monsieur, comme se sont passés les événements « de l'Antigua dont vous me demandez le récit. Maintenant le « corrégidor, il faut l'avouer, par sa négligence dont il a été « victime, a trompé la confiance publique que toute la ville « avait en lui. Que pouvait faire la garnison sans officiers, « sans munitions et casernée hors de la place? Les retranche-

sur la *chicha*[1], sur la viande, sur le papier, etc.

Son budget de 1859 s'exprimait de la manière suivante :

Recettes,	1,140,043	Excédant : 13,854 piastres.
Dépenses,	1,126,189	

La dette intérieure de Guatemala est de 700,000 p.
Sa dette extérieure de. 500,000

Le gouvernement perd, par l'improbité de ses employés des douanes et par la fraude qui en résulte, une somme de 2 à 300,000 piastres tous les ans.

« ments et la maison municipale étaient les vrais postes « qu'elle devait occuper. Celle-ci, composée d'hommes pris au « hasard, aurait fait son devoir ne pouvant pas s'enfuir, au lieu « que, livrée à elle-même et surprise, elle s'est disséminée sans « faire la moindre résistance. »

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Signé :* J. CAPURON. »

Cette lettre que j'ai copiée sans y changer un mot, et qui m'a été adressée par un honnête et très-véridique compatriote, montre toute l'imprévoyance d'une haute autorité guatemalienne. Voilà un pauvre corrégidor qui sait que les lucios sont aux alentours de la ville, et qui, au lieu de prendre ses mesures pour les repousser, va se coucher en oubliant même de faire donner des cartouches aux soldats de la garnison. Ce malheureux corrégidor, *victime de sa négligence*, comme dit M. Capuron, est un précieux spécimen de toutes les autorités guatemaliennes.

1. La *chicha*, liqueur fabriquée du sucre et du maïs, très-enivrante.

XIX

DE LA VOIRIE.

J'ai parlé des *chemins royaux*......

Depuis mon départ de Guatemala, on a ouvert une route carrossable qui va de la ville à Escuintla. Je crois que le gouvernement, persuadé que ses *chemins royaux* ne valent rien, se décidera enfin à ouvrir des chemins républicains dans lesquels on pourra voyager sans craindre de se casser le cou.

On peut dire d'un gouvernement :

« Montre-moi tes chemins, je te dirai ce que tu vaux. »

XX

DES DIVERSES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ.

Quand Alvarado eut conquis le Guatemala, les aventuriers qui le suivaient s'établirent dans le pays ; ils prirent des femmes de gré ou de force et en eurent des fils ; ce sont ces fils des soldats d'Alvarado qui sont les Guatemaliens.

La société se divise en trois classes :

Le peuple (*el pueblo*).

Les gens comme il faut (*decentes*).

Et les nobles (*LOS NOBLES*).

Le peuple comprend les Indiens, les ladinos, les zambos, tous les gens qui occupent une position infime, à quelque race d'ailleurs qu'ils appartiennent.

A la classe dite des gens comme il faut, espèce de

bourgeoisie sans crédit, sans influence, mais honnête, laborieuse et sage, appartiennent toutes les personnes qui exercent un commerce, un métier ou une industrie. Les épiciers, les bottiers, les barbiers, les petits marchands sont des *decentes*.

La noblesse se compose de tous les négociants riches et de tous les honorables citoyens qui se disent nobles. Le nombre en est grand. Il y a pourtant à Guatemala un homme qui porte le titre de *marquis;* c'est M. le chanoine de Aycinena. Pourquoi? comment est-il marquis? Personne n'a pu me le dire; mais enfin, on l'appelle M. le marquis et il signe marquis. On conviendra qu'un seul marquis pour une République, ce n'est pas trop, et pour moi je confesse que j'ai toujours cru, durant mon séjour à Guatemala, que toute personne plus ou moins blanche et chaussée était une personne noble. J'ai connu un brave propriétaire très-riche et un peu avare qui se croyait parent de S. A. R. le prince des Asturies, et une vieille dame très-maigre qui se croyait cousine de S. M. la reine Isabelle II. N'ayant aucune prétention à la couronne d'Espagne, je ne me suis pas mis en peine de vérifier si les prétentions du vieux propriétaire très-riche et de la vieille dame très-maigre étaient ou non fondées; et si la reine d'Espagne a une cousine au Centre-Amérique, si le prince des Asturies a un oncle à Guatemala, tant mieux pour Sa Majesté et pour Son Altesse Royale!

La noblesse guatemalienne forme ce que l'on appelle le parti *servile*. Elle vend du madapolam, de la cochenille, de l'indigo et autres denrées coloniales. Dans ses boutiques, on trouve, écrite en grosses lettres et dans un endroit très-apparent, cette devise qui n'est pas très-héraldique :

Aqui, no se fia.
Ici, on se défie.

Cela veut dire que l'on ne vend pas à crédit.

Les prêtres et les *nobles* règnent sur le pays par l'intermédiaire de M. Carrera.

Les médecins, les avocats et beaucoup de marchands honnêtes se disent *libéraux*. Leur libéralisme n'est pas dangereux, et les serviles ont, à notre avis, tout à fait tort d'en avoir peur.

Si tout le monde, à Guatemala, voulait s'unir, on verrait cette petite République prospérer, et son peuple, si digne de compassion, pourrait enfin jouir d'un peu de bien-être. Mais, pour cela faire, il faudrait que le clergé ne sortît plus de son église, qu'il ne se mêlât plus des affaires publiques ; il faudrait que les négociants n'eussent plus de prétentions à la noblesse, qu'ils ne voulussent plus dominer les classes qu'ils nomment inférieures et qui, en bonne justice, seraient tout aussi en droit qu'eux de prétendre à une supériorité quelconque, car tous les Guatemaliens ont la même origine : ils sont les fils des soldats d'Alvarado et des aventuriers qui ont suivi ce con-

quérant. Si le parti *servile* voulait enfin comprendre que sa vanité est ridicule, s'il voulait s'unir avec le parti *libéral,* la fortune du pays s'améliorerait rapidement, et sa prospérité rejaillirait sur les quatre autres pauvres petits États du Salvador, du Honduras, du Nicaragua et de Costa-Rica.

J'ai dit quelque part, dans ce livre, que les Guatemaliens, malgré leur admiration pour l'excellentissime président don Rafaël Carrera, malgré la reconnaissance qu'ils croient lui devoir, ne seraient pas éloignés de se remettre sous la tutelle du gouvernement espagnol. Le parti *servile,* en refaisant du pays une colonie espagnole, aurait l'espoir d'être attaché au gouvernement colonial, d'être titré, crucifié, honoré, et de pouvoir revêtir un habit plus ou moins galonné dans les jours de cérémonie publique. Il est des membres de la noblesse guatemalienne qui donneraient cent surons de cochenille et cent arrobes de sucre noir pour pouvoir mettre un bout de ruban à leur boutonnière. — Le parti *libéral* voudrait se remettre dans les bras de l'Espagne pour se débarrasser du parti *servile* et surtout pour s'affranchir du gouvernement de M. Carrera. Il aurait l'espoir de voir l'Espagne profiter des fautes que ses anciens gouverneurs ont commises et qui lui ont fait perdre cette belle et riche contrée ; il lui demanderait de bonnes lois, des travaux utiles, en un mot, tout ce qu'il ne saurait obtenir de son propre gouvernement. — Le peuple indien, qui n'a pas été

affranchi[1] et auquel il importe peu que M. Carrera ou tout autre personnage gouverne le pays, le peuple indien serait indifférent à tout changement qui n'empirerait pas sa situation ; mais ces vœux, ces désirs qui sont dans le cœur de beaucoup de Guatemaliens, personne ne se hasardera à les exprimer tout haut. L'Espagne, de son côté, ne fera rien pour les encourager. Elle sait trop bien que l'Angleterre ne la verrait pas reprendre le chemin de ses anciennes possessions sans tenter de lui couper les jambes. Les États-Unis ne manqueraient pas non plus de lancer leurs Florès et leurs Walquer à Cuba et à Nicaragua pour dégoûter le gouvernement de la reine Isabelle de toute envie de reconquérir ce que ses ancêtres ont perdu et ont perdu par leur très-grande faute.

Il m'est arrivé fort souvent d'entendre les personnes les plus intelligentes faire des vœux de retour à l'Espagne; mais en même temps elles ne se faisaient aucune illusion sur les difficultés qu'il y aurait à les réaliser.

— Acceptez votre situation, leur disais-je, et tâchez d'amener votre gouvernement à emprunter à l'Europe ce qu'elle a de bon et d'utile. Vos lois, qui sont encore les lois du régime colonial, ne conviennent plus à une nation qui a recouvré son

1. Les Indiens ne sont plus esclaves de nom ; ils le sont encore de fait. On n'a rien fait pour les instruire et on s'efforce de les maintenir dans la plus profonde sujétion.

indépendance; vos codes judiciaires sont encore ceux que les gouverneurs appliquaient au temps où ils étaient les maîtres du pays. Étudiez vos besoins et vous parviendrez à pouvoir les satisfaire... Appelez résolûment les hommes spéciaux qui vous manquent, faites-leur ouvrir des routes, des canaux; vous avez de belles rivières qu'il serait facile de rendre navigables; vous avez des plaines stériles qu'il serait possible de rendre fertiles; appelez à vous les Européens, ne leur faites plus d'avanies, traitez-les comme des gens qui peuvent vous rendre d'immenses services, et vous verrez bientôt que votre pays, régénéré par eux, sortira de l'anarchie et entrera enfin dans la voie d'un progrès vériable.

— Nous voudrions faire tout cela, me répondait-on; mais, pour le faire, il faudrait que le pays fût uni et que tout le monde voulût franchement travailler pour le bien public. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et vous pouvez voir que les hommes de bonne volonté ne sont pas communs chez nous.

C'était vrai! Les hommes de bonne volonté sont très-rares à Guatemala, et les véritables patriotes manquent d'énergie et de persévérance pour attaquer les abus et se heurter aux personnes qui croient trouver leur intérêt à les maintenir.

XXI

DIVERTISSEMENTS. — COUTUMES. — MŒURS. CARACTÈRE DES HABITANTS, ETC.

Il y a à Guatemala un théâtre, un cirque pour les combats de taureaux, un ou deux mauvais cafés, la promenade de *Buena-Vista* qui n'a pas un arbre, celle du *Serro del Carmen* qui n'en a qu'un, et puis encore les églises.

Les jeunes gens du beau monde fréquentent le théâtre, le cirque, les églises, et puis ils fument le *cigarito* en buvant du chocolat; voilà pour les plaisirs ordinaires. Le soir, ils vont *comer hierro* en l'honneur de leurs belles. On appelle *mangeurs de fer* tous les amoureux qui vont débiter des madrigaux aux demoiselles à travers les barreaux de leurs fenêtres. Soit effet du climat, soit pauvreté du sang,

les passions ne se développent que fort tard à Guatemala; les hommes comme il faut ne se marient guère avant trente-cinq ou quarante ans, et les demoiselles doivent attendre que leur vingt-cinquième année soit révolue pour se couronner de fleurs d'oranger.

Les Indiens aiment énormément les combats de coqs. Ils ont des maisons pour ces combats et dépensent quelquefois en paris des sommes assez élevées.

Guatemala est peut-être la ville d'Amérique où l'on consume le plus de poudre... d'artifice. A chaque fête de saint ou de sainte, on tire des *coëtes* (fusées) en quantité, et comme dans cette ville dévote les saints sont nombreux et leurs fêtes très-choyées, les artificiers font de bonnes affaires.

Les processions du vendredi saint, de la Fête-Dieu, sont très-brillantes. Les dames de la ville habillent des vierges, des saints, des anges, et les font promener dans les rues sur des brancards richement ornés. Des escouades de moines de toutes les couleurs assistent tout naturellement à ces cérémonies comme pour faire ressortir, par la pauvreté de leur costume, la pompe du clergé régulier. Les écoliers de l'université, en longues robes rouges et noires, et décorés sur la poitrine d'une plaque en argent où la vierge Marie et *el señor san Jose* sont représentés, défilent deux à deux et servent d'escorte à quelque

notabilité du calendrier. Les polissons de la ville, déguisés en valets du saint-office, couverts d'une longue robe noire, coiffés d'un long chapeau conique et le visage barbouillé de suie ou masqué, courent les rues demandant des *medios* à tous les admirateurs de la procession. On nomme ces polissons, déguisés de la sorte, *cucuruchos*. Les confréries, fort nombreuses, portent chacune le saint ou la sainte qu'elles ont en vénération, les prêtres marchent sous des dais de brocart, chantant à tue-tête avec le peuple qui les suit. Tout le temps que dure une procession, on tire des fusées sur la place de la Cathédrale, on bat les cloches, et les Indiens font aux portes des églises une musique à rendre sourds tous les habitants du paradis.

Quand un prêtre est appelé près d'un malade, il sort toujours accompagné de porteurs de cierges et de clochettes; malheur à l'indévot qui ne s'agenouillerait point sur son passage! Un de nos consuls généraux, qui n'avait pas cru devoir s'astreindre aux exigences de cette coutume, fut brutalement insulté par le prêtre qui *portait le bon Dieu,* et qui, paraissant l'oublier, était tout près de frapper le fonctionnaire français, si celui-ci, pour éviter une scène scandaleuse, n'eût jugé prudent de se dérober aux attaques du fanatique.

La crainte d'éprouver moi-même un semblable désagrément m'a toujours fait éviter les prêtres qui portaient le bon Dieu.

Tout le monde à Guatemala a de la dévotion [1]. Je crois que le président de la République, les ministres, les généraux, les magistrats, tous les hommes intelligents ou passant pour tels, ont une grande peur du diable. Ils fréquentent les églises, honorent les saints et les saintes, habillent la Vierge et les anges, se confessent, communient, brûlent des cierges en l'honneur de leurs patrons; ils prient, ils jeûnent, ils boivent de l'eau bénite; ils assistent aux sermons des capucins, des dominicains, des récollets, des jésuites, des carmes et des franciscains; car il y a de tout ce monde-là, et beaucoup, à Guatemala; puis, après le sermon, après la confesse, après la communion, chaque dévot s'applique énergiquement à ne pas aimer son prochain comme lui-même.

Guatemala est la ville du cancan, de la médisance, de la calomnie. Les belles dames passent des heures entières à se faire raconter les bruits du jour par leurs servantes. Elles font provision de scandales pour leurs soirées.

Mais de ce que tout le monde s'entre-déchire, il ne faut pas conclure que tout le monde se haïsse; loin de là, tous les Guatemaliens se caressent, se disent des douceurs, se font des offres de services;

1. J'ai vu des Guatemaliens se traîner dans les rues sur leurs genoux pour accomplir une pénitence ou un vœu. Ils avaient le dos nu et chacun pouvait les fouetter... Ils l'eussent bien mérité assurément.

ils inventent des formules de politesse; ils se baisent les mains en se saluant dans la rue (en paroles seulement), et ils baisent les pieds des dames auxquelles ils écrivent.

Si vous dites à un Guatemalien qu'il a une belle maison, il vous répondra que sa maison et tout ce qu'elle renferme sont à votre disposition; si vous lui demandez comment va sa femme, il répondra qu'elle est à votre service. Ces réponses ne manquent pas de surprendre les étrangers et de les amuser souvent par les quiproquos auxquels elles peuvent donner lieu.

Le caractère des Guatemaliens est très-facile à connaître. Si vous les voyez polis, souriants, prévenants, complaisants, obséquieux, vous trouvez dans le fond de leurs regards, dans les plis de leurs sourires, dans la timidité de leurs gestes, un certain je ne sais quoi qui vous avertit que la franchise n'est pas leur qualité dominante. Un vrai Guatemalien ne contrarie jamais la personne avec laquelle il cause. Dites-lui que le rouge est noir, qu'il est jour quand il est nuit, il ne vous dira jamais: — Vous vous trompez. En politique, vous pouvez arborer toutes les cocardes, le Guatemalien réfléchira toujours la couleur que vous porterez.

Mais tout en paraissant se ranger à votre opinion, il ne changera jamais la sienne. Le Guatemalien a en lui-même une confiance sans limites; il croit à son talent, à son génie, et est toujours disposé à contes-

ter celui d'autrui. Un ministre guatemalien me disait un jour :

— Ah! si j'avais été à la place de M. Guizot, en 1848...

— Qu'auriez-vous fait ? lui demandai-je.

— J'aurais, j'aurais... j'aurais conservé son trône à Louis-Philippe...

— Vous êtes assurément un habile homme, fis-je en souriant, et je vous engage à user de votre habileté au profit de votre pays.

Le Guatemalien n'admire que ce qu'il produit lui-même. J'en ai connu qui avaient visité les premières capitales de l'Europe, et qui, en parlant de Londres et de Paris, disaient :

— C'est grand, mais voilà tout!

Un général que l'on avait conduit au Louvre ne pouvait pas comprendre qu'on y laissât toutes ces vieilles statues cassées et surtout cette grande femme manchote qui a le visage et la poitrine tout grêlés et que de mauvais plaisants prétendaient lui faire admirer comme une Vénus.

Le Guatemalien est très... prudent. Il possède l'instinct de la conservation au plus haut degré. Un pistolet non chargé lui cause toujours une certaine émotion, la vue d'une lame nue le fait frissonner, et le bruit d'une porte qui se ferme brusquement met tout son système nerveux en révolution. Il a peur des revenants, des âmes en peine; et pour rien au monde il ne se mettrait en route un vendredi.

Le Guatemalien s'aime énormément. Pour sa personne, il serait capable de faire les plus énormes sacrifices. *Il passerait dans le feu pour lui.*

Il se console facilement de ses chagrins. La perte de sa femme, de ses enfants, est supportée par lui très-philosophiquement. Il dit que le bon Dieu les lui a repris, et cette grande vérité religieuse le console vite. La perte de sa fortune lui est plus amère, car il n'ose accuser Dieu de la lui avoir ravie, et il faut qu'il s'en prenne à lui-même ou aux autres de son malheur.

Les femmes, à Guatemala, savent jouer du piano; quelques-unes savent chanter. On leur apprend à lire et écrire, et c'est là tout. Il n'y a de différence entre une femme du monde et une femme du peuple que par l'ajustement. Il va sans dire que ce que j'écris là n'est pas sans exception : j'ai connu à Guatemala plusieurs dames instruites et avec lesquelles j'ai passé bien de charmantes heures.

XXII

ENSEIGNEMENT. — JOURNAUX. — ÉCRIVAINS, ETC.

Guatemala possède une université, un collége, un séminaire et quelques écoles particulières.

L'université produit des avocats et des médecins, le séminaire produit des prêtres. Il n'est aucune école où l'on puisse étudier les sciences exactes. Guatemala n'a ni ingénieurs, ni architectes, ni mécaniciens, ni géomètres, ni administrateurs.

La République de Guatemala a un journal officiel. Ce journal publie les actes du gouvernement et des articles dans le goût de celui-ci :

« Exercices spirituels du patriarche saint Ignace « de Loyola, — dans l'église Notre-Dame-de-la « Merci.

« Le vendredi 22 février, à cinq heures du soir, « on commencera ces saints exercices. On récitera « le saint Rosaire avec les litanies.

« Le 28 et jours suivants, à six heures et demie du « matin, on fera l'offre des œuvres (quelles œuvres?) « et ensuite on prêchera un sermon, et on célébrera « le saint sacrifice de la messe. A dix heures et demie, « il y aura *lecture spirituelle,* et l'on fera la neuvaine « du glorieux patriarche monsieur saint Joseph.

« Les mêmes jours, vers quatre heures et demie « du soir, on commencera par le saint Rosaire et les « litanies, et on continuera en donnant une instruc- « tion pour se bien confesser. On prêchera ensuite « un sermon. Le 2 mars, dernier jour des exercices, « à sept heures du matin, on célébrera la sainte « messe pour la communion générale. A onze heures, « on fera la neuvaine; et, vers le soir, après le « saint Rosaire, on prêchera un sermon de *persévé- « rance,* on chantera l'hymne *ambrosien,* et on ter- « minera la cérémonie par la bénédiction du très- « saint Sacrement.

« On prie tous les fidèles de profiter de ce temps « précieux et de ces jours de salut, dans lesquels le « Seigneur les invite à travailler à la suprême affaire « de leur bonheur éternel. Il est juste qu'ayant « donné beaucoup d'années aux intérêts du corps, « nous donnions aussi quelques jours à ceux de « notre âme.

« Il est accordé par différents pontifes des indul- « gences plénières et beaucoup de partielles à tous « les fidèles qui assistent à ces saints exercices, « et l'illustrissime M. l'archevêque accorde égale-

« ment quatre-vingts jours d'indulgence à tous les « fidèles pour chaque fois qu'ils assisteront dévote- « ment à quelqu'un des sermons mentionnés, pra- « tiques ou instructions.

« Le vendredi saint, après la procession de Jésus « de Nazareth, on solennisera les trois heures de « l'agonie du Seigneur en prêchant sur les sept « paroles qu'il dit sur la croix.

« A. M. D. G. »

J'ai traduit mot à mot cet article intéressant. Il est inséré dans le journal officiel de Guatemala, et daté du 19 février 1858.

Maintenant voici un article signé du *proto-medico* de la république, M. Quirinos Flores.

Découverte.

« Par hasard, et comme cela a eu lieu pour les « plus grandes et les plus importantes découvertes « médicales, par exemple pour la vaccine et le gal- « vanisme, le soussigné, proto-medico de la répu- « blique, *a la complaisance* de faire connaître un « moyen qu'il a trouvé et qui est aussi simple qu'ef- « ficace pour faire disparaître comme par enchante- « ment les douleurs rhumatismales. Il consiste à « couvrir la partie endolorie avec une toile de soie, « moyen facile et toujours sous la main, et à dou- « bler un mouchoir par-dessus, en ayant soin de lui « faire faire plusieurs tours sur la partie malade.

« Il semble, à première vue, qu'une telle appli-

« cation n'ait d'autre effet que de maintenir et d'ac-
« cumuler la chaleur; mais il reste aux médecins à
« étudier les *grands phénomènes* excités par ce simple
« moyen.

« Pour le *lumbago,* vulgairement nommé douleur
« de reins, on double deux mouchoirs en quatre et
« on les applique sur le lieu affecté, en ayant soin
« de les fixer par un autre mouchoir.

« Bien que j'eusse pu publier plus tôt cette pré-
« cieuse découverte *pour le bien de l'humanité* (sic),
« j'ai voulu ne la faire connaître qu'après avoir
« acquis, par une longue expérience, la certitude de
« son efficacité [1].

« Guatemala, 16 février 1856.

« Signé : QUIRINOS FLORES. »

J'ai donné de la *Gazette officielle de Guatemala* un article de dévotion et un article de science; c'est tout

1. M. Quirinos Flores est un très-honnête homme. Je suis persuadé qu'il croit profondément à l'efficacité du remède qu'il *a eu la complaisance de publier* dans *l'intérêt de l'humanité.* Guatemala a quelques jeunes médecins qui sont docteurs de la Faculté de Paris. Ces jeunes médecins, véritablement instruits, sont obligés, pour avoir des clients, d'oublier ce qu'ils ont appris dans nos écoles et de pratiquer à la manière du pays.

Cette manière du pays est fort simple : elle consiste à frotter d'huile tout le corps des malades.

Il est quelques médecins étrangers qui ont donné quelques bonnes ordonnances. Ces ordonnances courent la ville et les malades en font usage, ne doutant pas que ce qui est bon pour un mal ne le soit aussi pour tous les maux. Si vous dites

ce que je peux faire. Si je touchais à la politique de la gazette, je courrais le risque de m'endormir pour six mois.

Je ne connais qu'un seul écrivain sérieux à Guatemala. Il se nomme M. Marure, et a publié un livre fort intéressant sur les révolutions du Centre-Amérique.

M. l'archevêque de Guatemala a composé, lui aussi, une histoire de son diocèse. J'ai parcouru quelques pages de son manuscrit. Ces pages ne pourraient pas être imprimées [1].

Guatemala a eu une femme poëte, madame Pepa Garcia. Cette dame avait un esprit très-vert, très-caustique, et tout le monde redoutait ses mordantes épigrammes. Je n'ai point eu l'honneur de connaître madame Garcia, qui mourut quelque temps avant mon arrivée.

A Guatemala on cultive la cochenille, le sucre; on n'y cultive pas du tout les belles-lettres.

aux Guatemaliens que les pilules du docteur Drivon ne sont bonnes que pour telle ou telle maladie, ils vous répondront que ces pilules sont merveilleuses, et qu'on peut toujours s'en administrer comme préservatif.

1. L'œuvre de monseigneur l'archevêque de Guatemala a, je crois, été offerte à plusieurs éditeurs de Belgique. M. de Challaye, consul de France au Centre-Amérique, avait été prié de l'offrir à MM. Firmin Didot. Après en avoir lu le manuscrit, nous avons jugé qu'il ne devait pas sortir de Guatemala.

XXIII

POLITIQUE DU GOUVERNEMENT GUATEMALIEN.

On pourra s'étonner que je n'aie point parlé, dans ces notes, de la politique du gouvernement guatemalien ; mais le moyen de parler de ce qu'on ne comprend pas, de ce qui, par rapport à nos idées, n'existe pas! Nos chargés d'affaires au Centre-Amérique ne pourraient pas expliquer la politique de M. Carrera, de M. B...... et des trois autres excellentissimes présidents qui gouvernent les États de Honduras, de Nicaragua et de Costa-Rica, par la raison bien simple que ces cinq chefs d'État gouvernent sans plan, sans règle et tout à fait à l'aventure.

M. Carrera a des ministres, des conseillers d'État, des députés, des magistrats; il pourrait s'instruire auprès d'eux et utiliser leurs idées dans l'intérêt du

bien public ? — C'est vrai ! mais à Guatemala, on fait passer le bien public après le bien des particuliers.

J'ai dit la vérité sur la république de Guatemala, et j'ai été énormément complaisant à l'égard de ceux qui la gouvernent.

J'ai dit que le Guatemala est un admirable pays, que son peuple est excellent, et qu'il ne faudrait pour le civiliser que quelques honnêtes gens à sa tête.

..... Espérons que des jours meilleurs viendront pour les habitants du Guatemala, et que les cinq États du Centre-Amérique cesseront d'employer leurs forces à s'entre-détruire !

XXIV

VOYAGES DANS L'INTÉRIEUR.
LA ROUTE DE L'ANTIGUA-GUATEMALA.
LE PRIX D'UN ALMANACH POUR UN INDIEN.

Le chemin qui conduit de Guatemala-la-Nueva à Guatemala-Antigua est coupé dans la montagne. On monte, on monte pendant neuf longues lieues, par de jolis petits sentiers tout couverts de cactus en fleur, d'arbres chargés de parasites de toutes formes et de toutes couleurs. L'un de ces parasites, espèce d'algue sylvestre, est employé à faire des matelas, à rembourrer des meubles; on l'appelle *barba de capucino* ou encore *crin végétal*. Il est très-commun et envahit tous les grands arbres qui croissent dans les terrains sablonneux.

Il y a sur le plateau de Guatemala et dans les montagnes qui l'environnent une très-grande variété

de chênes. Moins grands que ceux de nos forêts, moins droits et aussi moins durs, pour la plupart, ils ne sont guère remarquables que par la grosseur énorme de leurs fruits. J'ai cueilli des glands d'une dimension égale à celle des plus gros œufs d'une poule d'Inde. On trouve aussi une espèce de cèdre dont le bois sert à fabriquer de jolis meubles. Il y a dans les *barancos* beaucoup de beaux arbres, tels que le *rosewood*, espèce de palissandre rouge, le *palmolatla*, dont le bois jaune, veiné de brun et de gris, ressemble beaucoup à celui de l'érable des Indes.

Mais ce qu'un étranger ne peut se lasser d'admirer, ce sont les oiseaux qui volent dans l'air ou qui se tiennent perchés au haut des buissons. La variété des formes, la richesse des couleurs captivent l'attention d'une manière exclusive. Il y a d'abord les oiseaux-mouches (*picaflores*) qui vous éblouissent par leur éclat et par la rapidité de leur vol, le toucan au dos vert, au ventre rouge et au bec énorme, le gorion au petit corps, couleur d'or et de jais, le *carpintero*, feu, or et argent ; et au bord des torrents, on trouve quelquefois une espèce de martin-pêcheur, gros comme un pigeon, avec le cou vert, les ailes rouges, le bec azuré et une queue formée d'une seule plume mi-partie blanche et noire. Les perroquets traversent les airs par bandes nombreuses et en faisant entendre les cris les plus aigus et les plus discordants.

Les papillons valent les oiseaux pour la couleur. C'est un spectacle vraiment étrange que de voir ces charmants insectes voltiger de fleur en fleur, de feuille en feuille, s'élever, descendre, tourbillonner à droite et à gauche, selon le caprice du vent, et venir brusquement s'arrêter sur une herbe ou sur une pierre du sentier comme une grosse fleur épanouie.

A mesure que l'on avance dans le chemin qui mène à l'Antigua, le paysage s'élargit; les cimes des montagnes sont dépassées par les volcans de Petapa, d'eau et de feu[1], qui, tout couverts d'une vapeur transparente, ont une teinte bleuâtre qui s'éclaircit ou se fonce selon que la lumière est faible ou intense. Quelques villages, bâtis sur le versant des monts, font monter dans l'air la fumée de la cabane indienne, et l'on voit dans le lointain des jeunes filles gravir les petits sentiers en portant sur leur tête des corbeilles de linge ou des urnes qu'elles ont été laver ou emplir à un ruisseau voisin. Le cri des muletiers, la clochette des mules qui reviennent de l'Antigua, chargées de surons de cochenille, le chant si varié des oiseaux, le murmure des feuilles, le bruit du torrent qui roule sur son lit de pierres, le parfum pénétrant des fleurs, tout cela vous saisit, vous charme et vous grise en quelque sorte par tous les sens.

1. Los volcanes de Petapa, de agua y de fuego.

Je m'arrêtai pour déjeuner au village de San Lucas. Ce village est grand, riche et habité par des Indiens qui se livrent à la culture de la cochenille. On peut toujours voir, autour de chaque case, quelques pieds de nopals soigneusement entretenus. Ce sont ces petits cultivateurs qui produisent la plus belle *grana* et qui, en grande partie, fournissent aux négociants cette belle cochenille argentée (*cascarilla*), qui est la plus estimée sur tous les marchés d'Europe. Le peu de nopals qu'ils cultivent leur permet de surveiller le développement de l'insecte, de le préserver du vent, de la pluie, et de le recueillir toujours en temps opportun. Dans les grandes plantations, il n'est pas possible de lui donner tous ces soins.

J'avais été me loger sur la grande place, chez un parent de mon *arriero* nommé Mendez, et qui était un des membres du *cabildo* de San Lucas.

Après déjeuner, je le fis approcher, je lui offris un verre de vin et lui fis mes compliments sur la bonne tenue de sa case.

— Vous êtes tous à votre aise à San Lucas, lui dis-je. Je n'y vois pas de ces pauvres *ranchos* que j'ai si souvent rencontrés sur ma route. Dites-moi donc d'où vous vient tant de bien-être...

— De notre travail, monsieur, répondit Mendez avec une expression de légitime orgueil. Nous sommes ici tous gens de cœur et de courage. Nous avons de bons bras, et c'est en les employant plus souvent

que notre esprit que nous parvenons à être aussi heureux qu'il nous est permis de l'être.

— J'espère bien que vous ne faites pas seulement travailler vos bras, et que votre esprit leur vient en aide aussi.

— Vous savez bien que les Indiens n'ont pas d'esprit.

— Qui dit cela?

— Tout le monde!

— Mais qui, tout le monde?

— Les *cavalleros!*

— Eh bien! vous leur donnez tous les jours un démenti en vous appliquant à améliorer votre position.

— Oui, mais ils n'en disent pas moins que nous sommes des brutes et que nous ne savons que planter des nopals et compter les réaux que nous gagnons en leur vendant notre récolte.

— Savez-vous lire?

— Oui, un peu.

— Savez-vous écrire?

— L'un ne va pas sans l'autre. Je lis, j'écris, je compte; mais tout mon savoir ne va pas plus loin.

— Vous êtes marié, vous avez des enfants... les envoyez-vous aux écoles?

— Certainement. Je veux qu'ils sachent tout ce que je sais, et ce n'est pas là avoir pour eux une trop grande ambition.

— Vous auriez pu acquérir plus de connaissances

que vous n'en avez, et, puisque vous savez lire, il faut lire beaucoup.

— Voulez-vous donc, señor, que je me perde de réputation, que je me déshonore aux yeux des honnêtes gens?

— Comment cela?

— Mais en lisant.

— Vous vous perdriez de réputation, vous vous déshonoreriez aux yeux des honnêtes gens en vous appliquant à vous instruire?

— Sans aucun doute.

— Vous voulez rire, Mendez, et ce que vous me dites n'est pas sérieux.

— On voit bien, señor, que vous ne connaissez pas notre pays. Si je faisais tout ce que vous me conseillez de faire, si je passais mes courtes heures de loisir à lire, savez-vous ce qu'on dirait de moi? On dirait : « Voyez Mendez l'Indien, Mendez le savant, « Mendez le docteur... il veut devenir évêque, archevêque... » Tout le monde se moquerait de moi, et, si je demandais à travailler chez les Espagnols[1], ils ne manqueraient pas de me répondre : « Travailler, « vous? Allons donc! vous êtes un savant, nous voulons des ouvriers et nous n'avons pas besoin de « docteurs. » Non, señor, non! je ne puis pas apprendre plus que je ne sais, sous peine de me voir

1. Le mot *Espagnol* est ici employé comme terme de courtoisie. Les Indiens le donnent à tous ceux dont ils dépendent.

montré au doigt par les Espagnols, et moqué, raillé, méprisé par mes égaux, qui, eux non plus, ne me pardonneraient pas de vouloir savoir plus qu'ils ne savent. — Ce que je vous dis là vous surprend ; mais c'est pourtant la vérité! Je suis un Indien, et un Indien est condamné à rester toute sa vie un ignorant. — J'ai eu un moment le désir de m'instruire. J'avais acheté à l'Antigua un almanach espagnol où il y avait de belles et bonnes choses à apprendre. Un soir, après ma journée, j'avais réuni quelques amis et je prenais plaisir à leur lire tout ce que j'avais trouvé d'intéressant dans mon petit livre. Le curé passa :

« — Mendez, me dit-il, je t'avais toujours cru un honnête homme, et je vois que je me suis trompé sur ton compte. Il n'y a que les paresseux qui lisent à cette heure. Tu veilles au lieu de dormir, et demain tu ne pourras pas te lever pour te rendre à ton travail. »

Il s'approcha de moi, me prit le livre, le parcourut, et il s'écria avec indignation :

« — Mais, malheureux, tu ne sais pas ce que tu as entre les mains ; c'est du poison qui tuera ton âme et la livrera au démon... Tu n'es donc plus un bon catholique, un bon chrétien?... tu es donc devenu un hérétique, pour lire de pareils livres?

« — Mais, père, lui répondis-je, j'ai vu ce pauvre almanach dans les mains des plus honnêtes gens de la ville, et je me rappelle même l'avoir vu aussi sur la table de Votre Grâce.

« — O orgueil ! ô péché ! s'écria le *padre* en joignant les mains. Peux-tu donc, malheureux ignorant, te comparer à tes maîtres? Ne sais-tu pas qu'un enfant ne peut pas boire et manger comme un homme, et ne comprends-tu donc pas que ce que mon esprit peut digérer étoufferait le tien? — Pour te punir du péché d'orgueil que tu as commis et que tu as fait commettre à tes amis, je t'impose la pénitence suivante : tu réciteras soir et matin les litanies de la sainte Vierge, tu jeûneras pendant trois jours jusqu'à midi, et tu verseras dans la caisse de la confrérie dont tu es membre, membre indigne à tous égards, la somme de douze piastres, avant huit jours. »

Mon almanach m'avait coûté trois réaux : je dus payer douze piastres, jeûner trois jours et réciter pendant un mois une chanson qui n'est pas gaie, et tout cela pour expier le crime d'avoir voulu perfectionner mon instruction et faire part à mes amis des belles et utiles choses que j'avais apprises. Vous voyez donc bien, señor, que nous devons rester des ignorants toute notre vie. Pendant plus de six mois, les maîtres chez lesquels je travaillais m'ont parlé de mon almanach et se sont moqués de ma manie d'apprendre. Ah ! ce n'est point ici qu'on peut avoir des livres.

— Mais avez-vous donc accompli rigoureusement votre pénitence?

— Je ne jurerais pas d'avoir jeûné les trois jours

entiers ni d'avoir très-exactement récité la chanson de la Vierge ; mais j'ai payé mes bonnes douze piastres à la confrérie.

— Et pourquoi les avez-vous payées? Les condamnations de votre curé ne sont pas des sentences judiciaires.

— Le curé pouvait me fermer la porte de son église et m'empêcher par ce moyen de gagner ma vie.

— Croyez-vous donc qu'il eût osé faire cela?

— Mais certainement.

. . . .

On m'amena mon cheval; je dis à l'oreille de Mendez quelques mots qui le firent rire très-fort, et, après l'avoir remercié de mon mieux pour la bonne compagnie qu'il m'avait faite, je repris ma route vers l'Antigua.

XXV

UNE RENCONTRE DÉSAGRÉABLE. LE BON SENS ET LE SANG-FROID DE MAXIMO.

Tout entier aux réflexions que m'avaient inspirées les confidences de Mendez, je laissais ma monture cheminer à son gré et sans trop m'inquiéter de la route qu'elle suivait. Ce que m'avait dit l'Indien de San Lucas m'avait rendu songeur, et une sorte de tristesse, de désenchantement de l'humanité, s'emparait de moi et me désolait profondément. Les beaux rêves de ma jeunesse, qui quelques heures auparavant me paraissaient si faciles à réaliser, je venais de les entendre condamner en dernier ressort.

— Eh quoi! disais-je en moi-même, ce Mendez, cet honnête Indien ne pourra pas s'instruire, s'améliorer, parce qu'un coquin de prêtre le lui défend!

Et il y a des hommes dans ce pays qui approuvent ce curé et qui blâment Mendez! Cela n'est pas possible! Cet Indien s'est moqué de moi, il ne m'a pas dit la vérité, il m'a menti, il m'a fait une histoire tout à son avantage, et cette histoire est une grosse calomnie contre son curé.

Mais quel intérêt pouvait-il avoir à me tromper? Son visage honnête, candide, sa réputation de bon ouvrier me semblaient être des garanties à l'appui de sa véracité. Et puis, d'ailleurs, les études que j'avais pu faire sur le clergé guatemalien, les observations recueillies le long de ma route sur les curés des villages, les entretiens que j'avais eus avec eux, tout cela ne s'accordait-il pas avec le curieux récit de Mendez? Il me paraissait donc certain que le curé de San Lucas était un coquin et un hypocrite comme celui de G..., et qu'il n'exerçait son sacerdoce que pour emplir ses poches en vidant celles de ses malheureux paroissiens. Ce misérable prêtre, qui impose un châtiment à un homme qui veut s'instruire, ne ressemble-t-il pas à ce monstrueux despote des contes orientaux qui faisait crever les yeux à ses sujets pour les empêcher de voir le soleil?

Que de patience, que de résignation, que de douceur angélique ne faut-il pas à l'Indien pour supporter de pareilles énormités[1]! L'Indien, disent les

1. Il y a de pauvres Indiennes qui, pour payer leur cotisation aux confréries dont on les force de faire partie, vont offrir

Guatemaliens, est un enfant toujours, il n'a pas de raison et il faut le tenir toute sa vie en tutelle; mais s'il est un enfant, c'est que vous l'empêchez de devenir un homme, c'est que vous comprimez sa raison par les sottises que vous lui faites débiter par vos prêtres. Vous avez peur de lui, et vous vous appliquez à lui ôter ses forces physiques et intellectuelles. La *chicha* tue son corps, le fanatisme du prêtre tue son esprit. . . . .

Ces réflexions, ces discours que je me récitais à moi-même m'avaient conduit au milieu d'un joli petit bois. Depuis une heure, j'étais hors du *chemin royal*, et mon cheval, qui avait sans doute aussi philosophé à sa manière, avait marché à l'aventure. Mes muletiers devaient être en avant, et, pour les rejoindre, je ne savais par où passer. Je cherchais à m'orienter par la position du *volcan d'eau* dont la cime couronnée de nuages azurés m'apparaissait à travers les arbres du bois où je m'étais, pour ainsi dire, emprisonné. Je me décidai bientôt à tourner à gauche; mais, après cinq minutes de marche, j'arrivai aux bords d'un *barranco* infranchissable. Je revins

leurs enfants aux dames de la ville. Les dames prennent leurs enfants pour quelques piastres et elles les élèvent pour en faire des domestiques. J'ai connu plusieurs dames qui avaient fait ces achats qui sont tout à fait contraires à la constitution du pays.

Je dois ajouter, pour être juste, que les enfants ainsi achetés sont bien traités par leurs maîtresses.

sur mes pas ; mon cheval s'embarrassait les pieds dans les lianes et les broussailles, et s'impatientait de tous ces obstacles. Le jour touchait à sa fin ; il fallait, bon gré, mal gré, sortir du bois et tâcher de retrouver un sentier ; mais là était la difficulté! Je m'étais laissé conduire par ma monture et sans regarder derrière moi ; j'étais fourré dans un cercle de verdure et hors de toute voie fréquentée. Pour aller à l'Antigua dont j'avais retrouvé la direction sur le volcan d'eau, je ne pouvais passer que par le précipice que je venais de découvrir. Enfin, las de tirer des plans que je ne pouvais pas exécuter, je cravachai mon cheval et le poussai en avant. J'arrivai bientôt au pied d'une grosse roche inclinée, derrière laquelle j'aperçus quelques flocons de fumée. J'allais la tourner, quand je vis cinq Indiens armés de fusils se présenter à moi :

— *Buenos dias, cavallero!* me dit l'un d'eux. Où vas-tu par là?

Cette question était bien simple, et pourtant elle me semblait fort embarrassante. L'Indien la répéta avec un ton de commandement qui me déplut fort.

— As-tu donc le droit de m'interroger? lui dis-je avec hauteur. Si je suis dans ce bois, c'est apparemment parce qu'il me plaît d'y être...

L'Indien se mit à rire, il prit mon cheval par la bride et voulut le faire avancer à droite.

Je levai ma cravache.

— Prends garde ! me dit-il, j'ai la tête dure, et tu pourrais bien y briser ce joli petit fouet.

— *Señor ! señor ! por aqui !* cria une voix [1].

Je tournai la tête : c'était Maximo.

— Où sont les autres ? lui demandai-je.

— Trente sont en bas, répondit-il en me lançant un regard particulier, et les vingt autres viendront bientôt.

— Ah ! tu voyages en bonne compagnie, fit l'Indien avec son mauvais rire. Cinquante hommes d'escorte ! c'est joli ! Serais-tu donc le président de la république ?... Tu as la peau un peu pâle pour cela...

— Veux-tu lâcher mon cheval ? lui répondis-je.

— Mais je ne lui fais pas de mal à ton cheval.

— Allons ! dis-je en levant ma cravache, c'est toi qui m'auras forcé de te traiter comme les Espagnols ont l'habitude de traiter tes pareils...

L'Indien lâcha la bride qu'il tenait et fit un pas en arrière. Ses quatre compagnons avaient assisté à cette scène sans dire un mot. Je m'adressai à eux :

— Écoutez, leur dis-je, vous avez mauvaise mine, mes amis, avec votre grand fusil qui, j'en suis sûr, ne sait pas tirer juste... Ce que vous faites là pourrait bien vous conduire à une vilaine fin, et si vous vouliez m'en croire, vous renonceriez au métier de

1. Monsieur, monsieur, par ici !

voleur qui, en définitive, ne nourrit pas son homme dans ce pays.

— Nous ne sommes pas des voleurs, dit l'un des quatre muets.

— Est-ce que nous t'avons pris quelque chose? demanda celui qui avait retenu mon cheval.

— Vous ne m'avez rien pris parce que vous êtes des poltrons et que vous savez bien que j'ai là, dans mes fontes, deux bons revolvers qui pourraient vous incommoder très-fort.

— Nous ne sommes pas des voleurs, nous sommes des chasseurs.

— Des chasseurs de bourse, n'est-ce pas?

— *Amigos!* dit Maximo en s'approchant, vous êtes ce que vous êtes, cela ne nous regarde pas; mais je veux vous donner un bon conseil : il y a là, à deux cents pas, trente soldats. Je n'ai qu'à siffler pour les faire monter ici, et soyez sûrs que s'ils montent, ils voudront savoir où vous avez eu vos fusils de munition. Vous dites que vous n'êtes pas des voleurs; mais ils pourraient bien croire que vous êtes un débris de l'ancienne troupe de Lucios que Léon Reymundo a conduite à l'Antigua. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous enfoncer dans le bois, en ayant soin de ne pas en sortir avant deux heures. Je vous ai donné un bon conseil, faites néanmoins ce qui vous conviendra.

— Êtes-vous donc des Lucios? demandai-je aux cinq Indiens.

— Nous ne le sommes plus; mais nous l'avons été, répondit l'un.

—Eh bien! mes amis, il vous faut retourner dans vos *pueblos* et ne plus recommencer cette guerre sans but que vous faites. Agustin Perez, Léon Reymundo, tous vos anciens chefs ont été des fous, de malheureux hommes qui n'ont fait que du mal à leur pays. Retournez dans vos familles. Je vais vous donner quelques piastres pour vous aider à faire votre route et j'espère bien que vous ne recommencerez plus cette folle guerre qui vous a rendus si malheureux...

— Cachez vos fusils! dit Maximo. Ils vous compromettraient et vous feraient peut-être fusiller.

Je remis quelques piastres à ces pauvres diables, et l'un d'eux me demanda si je n'avais pas un peu de pain à lui donner.

— Hélas! non, lui dis-je; mais avec votre argent vous pourrez manger au prochain village.

— Il y a quinze jours que nous ne vivons que de notre chasse, me dit un Indien... Ah! señor, ajouta-t-il, nous sommes bien malheureux!

Maximo fouilla dans son sac et en retira quelques galettes de maïs.

— Prenez cela, mes fils! dit-il aux Indiens, et croyez-moi, cachez, cachez vite vos fusils!

— Ah! maintenant que nous avons des piastres, nous n'avons plus de chasse à faire, dit un Lucio en brisant son fusil contre le rocher.

Les quatre autres en firent autant.

— Vous êtes de braves gens, dit Maximo, allez! le bon Dieu vous récompensera.

Nous partîmes.

— Sais-tu, dis-je à Maximo, quand nous fûmes rentrés dans le sentier, sais-tu que tu m'as tiré d'un très-mauvais pas?

— Oui! je le crois, répondit-il en fronçant son noir sourcil. Mais aussi que diable êtes-vous allé faire dans ce vilain bois? Ah! les Français, les Français!

— Cela veut dire, señor Maximo?

— Eh! cela veut dire qu'ils sont d'une imprudence... incomparable. J'ai servi d'*arriero*, pendant trois mois, à M. de Challaye : vous n'avez pas d'idée des tours de force qu'il m'a fait faire, sans compter que plus d'une fois j'ai dû laisser un peu de ma peau pour le tirer des broussailles où il s'était fourré.

— Aujourd'hui, mon cher Maximo, ta peau est restée intacte... et la mienne aussi.

— Oui! mais prions Dieu de ne pas retomber entre les mains de ces gens-là.

— Crois-tu donc qu'ils soient capables de commettre un crime?...

— Señor, on dit ici qu'il ne fait pas bon de se trouver sur le passage d'un tigre ou d'un Indien qui a faim.

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes à la porte de la ville de l'Antigua où nos mozos s'étaient arrêtés pour nous attendre.

XXVI

L'ANTIGUA. — M. PIVARAL. — ARRESTATION DE MON DOMESTIQUE

Nous entrâmes de nuit à l'Antigua. J'allai me loger avec mes mozos et leur bon chef, don Maximo, dans un petit hôtel tenu par un Espagnol, nommé M. Pivaral.

Le lendemain matin, de bonne heure, je montai à cheval pour visiter la ville.

La ville de l'Antigua-Guatemala est assise sur un large plateau entouré d'un côté par une chaîne de montagnes boisées, et de l'autre par le volcan d'eau et par les volcans de feu. Bâtie en 1527, elle a été ruinée en 1541 par une inondation provenant d'un lac existant alors dans le cratère du volcan qui, depuis cet événement, a reçu le nom de *volcan d'eau*. La ville, rétablie un peu plus loin, eut à souffrir,

pendant près de deux cents ans, plus de vingt tremblements de terre, dont le dernier, celui de l'année 1773, détermina sa translation dans la plaine où elle se trouve aujourd'hui [1].

Les édifices de l'Antigua, ses palais, ses couvents, ses églises ne sont plus que des ruines, et des ruines qui n'offrent aucun caractère de grandeur. Quelques rues ont été rebâties avec les décombres des couvents, et les maisons de ces rues, construites dans le goût de celles de Guatemala, sont habitées par des marchands ladinos et indiens.

La cathédrale, qui n'a plus que des murs pantelants et sur lesquels ont poussé toutes sortes de

1. Cette translation eut moins pour cause les dangers d'un nouveau tremblement de terre que le désir de soustraire les habitants à toutes les exigences des couvents. Les abbés avaient trouvé moyen de s'approprier la fortune publique en imposant aux habitants des contrats qui les dépouillaient dans le présent et dans l'avenir. L'abandon de l'Antigua a réellement été une banqueroute des citoyens, et la crainte des tremblements de terre fut le prétexte dont on se servit pour la justifier aux yeux des moines. Au reste, ce qui paraît autoriser cette opinion, c'est le peu de dommage qui fut causé par la catastrophe de 1773. Sur une population de quarante mille habitants, six personnes seulement ont péri.

J'ai vu un tremblement de terre à la ferme du *Coral de Piedra*, en 1851. Plusieurs bâtiments furent renversés et la cloche de la ferme tinta pendant quarante-trois minutes. Je n'oublierai jamais l'épouvante que chaque secousse produisait sur les Indiens. Le lendemain, ces pauvres gens venaient dans la chapelle pour y remercier Dieu de les avoir épargnés.

broussailles et de parasites, est située sur la grande place ou marché. Les églises de *San Juan Ovispo* et de *Santa Maria* sont dans le même état.

On me fit remarquer dans cette étrange ville un fait qui ne manqua pas de me scandaliser profondément : chaque couvent d'hommes était en communication avec un couvent de femmes ; on allait de l'un à l'autre par un conduit souterrain dont les traces sont encore très-visibles aujourd'hui. Mais honni soit qui mal y pense ! Il fallait bien que les prieurs, que les directeurs, que les confesseurs se missent fréquemment en communication avec les nonnes dont ils avaient le devoir de réglementer la conscience, et le chemin le plus court, qui n'est peut-être pas celui du paradis, était pour eux le meilleur et le plus sûr. Et puis d'ailleurs, en passant par leur souterrain, ils ne risquaient point d'attraper des coups de soleil.

Après ma promenade en ville, je revins à mon auberge. M Pivaral, l'hôtelier, était assis dans un coin de la salle et il lisait, il lisait... devinez ! Il lisait Tacite, M. Pivaral, et il le lisait comme un homme ami des belles-lettres ; car il méditait sur chaque phrase, sur chaque mot, et il écrivait en marge des pages ses observations critiques ou laudatives. Cet amour de mon aubergiste pour Tacite m'inspirait quelque inquiétude pour mon dîner ; je ne pouvais supposer qu'on pût accorder cet amour-là avec celui de la marmite, et, voulant savoir à

quoi m'en tenir, je m'approchai de M. Pivaral et je lui dis :

— Que lisez-vous donc là, mon cher hôte ?

M. Pivaral releva ses lunettes sur son front, mit un signet à son livre, et, après m'avoir regardé un moment de travers, car il était fâché que je l'eusse arraché à son plaisir, il me répondit :

— Je lis Tacite. Cela vous étonne, n'est-ce pas, monsieur? Mais, avant d'être gargotier, j'ai été un homme instruit.

— Et je veux croire que vous l'êtes encore.

— J'ai oublié beaucoup, et, pour me délasser des ennuis que me donne mon auberge, je m'amuse à relire les Romains.

— Si vous aviez pu lire ce qu'ils ont écrit sur la cuisine, vos hôtes en seraient bien heureux.

— Lucullus, Apicius, Vitellius étaient des gourmands.

— Oui, monsieur Pivaral ; mais leur gourmandise était bien raffinée !

— Je vous ferai tantôt manger un poisson qui, pour n'avoir pas été nourri avec la chair de mes esclaves, n'en sera pas plus mauvais pour cela. Attendez un moment, et vous verrez bien que, si je lis Tacite, je n'en donne pas moins tous mes soins à mes fourneaux.

M. Pivaral ne se vantait pas. Il était aussi bon cuisinier que bel esprit, et nous fîmes chez lui un très-bon dîner.

J'ai su depuis que ce brave homme avait occupé une assez haute position dans la diplomatie espagnole. Des revers de fortune, un amour, l'avaient conduit en Amérique et amené à se faire aubergiste à l'Antigua. Il faut dire qu'il exerçait son métier avec la plus haute dose de philosophie possible. Peu lui importait qu'on allât se loger chez lui. Il ne se gênait en rien pour ses hôtes et il est vrai que de son côté il leur laissait la plus complète liberté. Quand on lui demandait son compte, il avait toujours l'air de ne pas comprendre ; il regardait son plafond, comptait sur ses doigts et, après un travail d'esprit soutenu en vain, il s'écriait :

— Ma foi, votre compte, faites-le vous-même ! Est-ce que je sais combien vous avez bu de bouteilles de vin, combien vous avez mangé d'écrevisses, de poulets, de saucisses ?.. Si vous croyez que j'ai tout cela dans la tête, vous vous trompez fort, en vérité. Payez-moi ce que vous me devez, parbleu ! C'est votre affaire plutôt que la mienne !

Et il allait se rasseoir et il empoignait son Horace ou son Tacite.

Il était arrivé plusieurs fois que des voyageurs avaient payé leur dîner et leur coucher tout à fait misérablement ; M. Pivaral ne réclamait jamais. Vous lui eussiez donné, par exemple, dix fois plus que vous ne lui deviez qu'il n'eût pas fait un geste pour vous remercier. Quand on lui disait : « Monsieur Pivaral, voilà votre argent ! » il répondait : « C'est

bon! c'est bon! mettez ça là! » et il oubliait très-souvent de le ramasser.

M. Pivaral était un original, mais un original d'un grand cœur. Si un malheureux se présentait à sa porte, lui si paresseux, si méditatif, si grognon, il se levait avec un empressement tout juvénil, trouvait moyen de se composer un visage souriant et allait recevoir le nouveau venu. Puis, après avoir causé avec lui, il courait à ses buffets, en tirait des aliments toujours bons et les donnait en riant au mendiant. On m'a assuré que cet excellent homme nourrissait presque tous les pauvres de la ville, qu'il les habillait et leur donnait sans compter tout l'argent dont il croyait pouvoir disposer sans trop nuire à la marche de son hôtellerie.

Je veux dire un mot d'une aventure assez désagréable que j'eus à l'Antigua. J'avais pris à Guatemala un domestique ladino, nommé Severino. Ce domestique n'avait pas une très-bonne réputation. On le disait voleur, ivrogne et coureur de mauvais lieux; mais ces défauts-là, les autres domestiques ne les avaient pas moins que lui. Un jour que je lui rendais compte des renseignements que j'avais obtenus sur sa conduite, il me répondit avec un cynisme qui, dans sa bouche, était presque de la candeur :

— Oui, señor, j'ai été en effet tout ce qu'on s'est plu à dire Votre Grâce; mais aujourd'hui, je suis bien changé. J'aime à vous servir et, depuis trois

mois que je suis chez vous, vous n'avez pas encore eu de reproches à me faire.

— C'est vrai ! mais en sera-t-il toujours ainsi ?

— Oui, votre figure me plaît, et je ne veux pas que vous me chassiez.

J'étais véritablement satisfait des services de don Severino. Il était propre, actif, intelligent et ne me volait pas ; c'étaient bien des raisons pour que je le gardasse, malgré tout le mal qu'on me disait de lui.

Je l'avais amené à l'Antigua.

Un matin, je vis entrer M. Pivaral dans ma chambre.

— Monsieur, me dit-il, il y a ici des hommes de police qui désirent vous parler.

— Eh bien ! monsieur Pivaral, il faut les faire entrer.

Le chef des alguazils arriva bientôt et me dit que don Severino venait de donner un coup de couteau à un domestique.

— Cela n'est pas possible ! m'écriai-je. Où est-il ?

— Il est là, dit l'alguazil. Votre Grâce veut-elle le voir ?

J'allai au-devant de Severino.

— Qu'as-tu fait ? lui dis-je tout de suite.

— Ah ! monsieur, me répondit-il, j'ai fait ce que ces chiens-là vous ont dit (il montrait du poing les alguazils). Mais ne craignez rien, l'homme ne mourra pas.

— Ainsi, tu as frappé un homme de ton couteau ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Il m'avait insulté.

— Vous êtes devenu fort susceptible, señor Severino.

— Oui, monsieur, mais il est des insultes qu'on ne peut laisser impunies.

— Enfin, que t'a donc dit l'homme que tu as frappé ?

— Ce qu'il m'a dit ? ah ! *carajo !..* ce qu'il m'a dit valait plus qu'il n'a reçu... soyez-en sûr ! Il m'a dit, ce chien-là, ce maudit fils de... il m'a dit que ma maîtresse avait un pied plus grand que le sien et que ses yeux étaient roux...

On emmena Severino et il fut condamné à six mois de galères. Le pauvre garçon était venu au monde sept ou huit siècles trop tard. Il était un vrai chevalier des dames et aurait dû naître au temps des Amadis et des Fier-à-Bras.

N'ayant plus rien à voir à l'Antigua, je résolus de me faire conduire aux volcans d'eau et de feu. M. Pivaral me fournit des guides, et je partis le lendemain matin pour faire une excursion qui me promettait autant de fatigues que de charmes.

XXVII

LES VOLCANS

La base du volcan d'eau (*el volcan de agua*) a une circonférence de seize à dix-huit lieues du pays (72 à 90 kilomètres), la hauteur du cône est de treize mille cinq cent soixante-dix-huit pieds américains (environ 476 mètres) ; sa région inférieure, jusqu'à une hauteur d'environ cent mètres, est couverte d'arbres gigantesques qui semblent dater de la création. Des précipices, aux bords aigus et creusés à des intervalles assez rapprochés dans le contour de l'énorme pyramide, rendent la marche aussi pénible que dangereuse ; des blocs de lave, aux arêtes tranchantes et présentant les formes les plus bizarres, sont arrêtés sur la pente par des troncs d'arbres renversés ou par d'énormes racines chevelues vivant encore sur le rocher. La couleur du sol

est rose; mais, à chaque instant, des effets de lumière la modifient et lui donnent des reflets bleus, lilas, orangés, verts. Ces phénomènes de réflexion, que je n'ai vus se produire que sur le volcan d'eau, sont fort extraordinaires; mais ils ne se renouvellent pas toujours d'une manière aussi complète. J'ai pourtant entendu dire aux Indiens de Santa Maria qu'il leur arrivait quelquefois de voir leur village tout éclatant d'une lumière verte ou bleuâtre, et ils m'ont assuré que cela n'avait lieu qu'alors que le ciel était orageux et tout chargé de nuages floconneux. Le jour où je suis monté au volcan, le ciel était pur et bleu et les rayons lumineux nous arrivaient parfaitement décomposés.

On peut monter à cheval jusqu'au petit village de Santa Maria ; mais, arrivé là, il faut prendre des guides et continuer la route à pied. Les Indiens ont taillé dans la lave une sorte de petit sentier qui n'est pas très-difficile à gravir. On arrive au sommet du volcan après deux longues heures d'escalade.

Le tableau que l'on a alors sous les yeux est d'une grandeur indescriptible. Au nord, on a la chaîne des Cordillères qui traverse cette partie de l'Amérique depuis l'isthme de Tehuantepec jusqu'à l'isthme de Panama. Ses pics, ses mamelons, ses profondes excavations, vus à cette distance et diversement éclairés, présentent au regard les formes les plus imprévues, les plus fantastiques. Tantôt on a le spectacle d'une ville arabe avec ses dômes arrondis, avec ses mina-

rets élancés et ses grosses citadelles aux remparts crénelés, tantôt c'est une gigantesque cathédrale gothique, élevant vers le ciel ses milliers de clochetons aigus et exposant sur ses corniches tout un monde de monstrueuses chimères; tantôt de grandes nappes d'ombres passent sur les flancs des montagnes et reproduisent des animaux que l'on pourrait prendre pour des silhouettes de mastodontes; tantôt, enfin, ce sont des armées de géants qui apparaissent; les chefs sont montés sur des éléphants, ils agitent leurs armes, déploient leurs bannières et semblent réellement animer leur cohorte. Au sud, la vue embrasse toute la nappe bleue de l'Océan Pacifique, et l'on peut compter, du bout d'une lunette un peu forte, les navires qui vont aux Indes ou qui reviennent de la Californie et qui ressemblent, par la distance, à des oiseaux marins, battant des ailes sur les flots unis.

Nous descendîmes dans le cratère immense et nous pûmes lire les diverses inscriptions gravées sur ses parois. Voici celles que j'ai copiées :

J'ai monté jusqu'ici, en soufflant comme un bœuf;
J'ai bu à ma maîtresse un verre de Château-Neuf.

Pierre Ringard, voyageur.

Je ne connais pas le vin de Château-Neuf, ni M. Pierre Ringard. Ses vers ne sont pas bons, et je crois pouvoir en dire autant de son vin.

—

Ven, muerte, tan escondida
Que no te sienta venir,
Porque el placer de morir
No me vuelva à la vida.

Ces vers sont de Calderon, dans la jolie pièce d'*Écho et Narcisse*. Ce doit être un amoureux désespéré qui les a tracés, et peut-être avant de se lancer en bas du volcan. En voici la traduction :

Viens, mort, si secrètement
Que je ne te sente pas venir,
Car le plaisir de mourir
Pourrait me rendre à la vie.

—

Tout chante, tout sourit par toi, sainte nature,
L'onde, les oiseaux et les fleurs.
L'homme seul, harassé, brisé par ses douleurs,
Ose te reprocher, l'infime créature,
Son désespoir et ses malheurs.

L'homme seul se refuse à courber son front morne
En face de ta majesté...
Que t'importe! il n'a, lui, rien que sa vanité,
Qu'un obscur horizon, qu'un doute amer lui borne...
Toi, n'as-tu pas l'éternité?

NEMO.

—

Je me suis embêté vingt ans dans ce pays; je le quitte avec 58,000 piastres. Je souhaite à mes compatriotes de pouvoir en faire autant. J.-C. D.

—

God save my Mary B... JOHN CLARY.

—

Mon cœur est comme ce volcan éteint pour jamais!

LEONORA (bas bleu sans doute).

—

La science a tué la théologie : la Bible n'est plus qu'un roman embrouillé si on la lit ici.

Pastor J. LUD...

—

Ausencias causan olvido.

MIGUELS S...

—

Alexandro Lovert
de San-Petersburgo,
Edvardo Legh Paget
de Inglaterra,
Jose Croskey
de Filadelfye,
Bibymus aqui unas boteas
de champagna
el dia 26 de agosto de 1834.

—

Nous descendîmes tout ému de la grandeur du tableau que nous avions eu sous nos pieds. Si, comme l'a écrit le pasteur Lud..., la Bible, lue sur les bords du cratère, n'est plus qu'un roman embrouillé, on ne peut nier que la puissance de Dieu ne s'y manifeste d'une manière indubitable. Si l'on veut convertir un athée, il faut le faire monter sur ces immenses cimes. Son cœur et son esprit y puiseront une foi ardente et qui ne le quittera plus jamais.

Quelques jours plus tard, je résolus d'aller visiter

le volcan de feu. J'arrivai avec mes guides, après des difficultés énormes, au pied du cône. Je montai bravement jusqu'à une hauteur d'environ cent cinquante mètres ; mais je ne pus aller plus loin : mes pieds enfonçaient dans la cendre et je ne trouvais aucune aspérité où je pusse m'appuyer pour pousser plus loin mon ascension. Il me fallut redescendre et renoncer au plaisir que je m'étais promis d'aller allumer mon cigare au foyer de ce volcan [1].

1. Le nombre des volcans dans l'Amérique centrale est de vingt-cinq. Quatre seulement sont en activité.

Dans la république de Guatemala, il y en a......	9
Dans l'État du Salvador......................	5
Dans les États de Nicaragua et de Costa-Rica....	11

Dans l'État de Honduras, il n'y en a pas.

XXVIII

SÉJOUR A CIUDAD-VIEJA

La petite bourgade de *Ciudad-Vieja* a été fondée en 1525 par don Pedro Alvarado, l'un des lieutenants de Fernand Cortez. On voit encore les ruines de la première chapelle que ce conquérant fit bâtir pour remercier Dieu des succès qu'il avait obtenus sur un peuple innocent et que l'ignorance et la superstition rendaient incapable de résister à ses envahisseurs. Je ne voudrais pas diminuer la gloire de Fernand Cortez, en montrant avec quelle faiblesse Montezuma tenta de le repousser. Les écrivains espagnols ont élevé si haut leur conquérant, qu'il serait difficile de le remettre à la vraie place qui lui appartient. Il fit la conquête du Mexique en 1521, et l'on peut dire que cette conquête ne lui coûta guère que de la ruse.

A peine eut-il débarqué au port qu'il nomma Vera-Cruz, que des envoyés de Montezuma vinrent le

trouver et lui offrir, de la part de ce roi, des vivres frais, de l'or, des plumes et des pierreries, et l'inviter à se rendre à Mexico.

Tilancalqui, le premier ambassadeur de Montezuma, se présenta sur le vaisseau de Cortez, examinant tout ce qu'il voyait avec autant de crainte que d'admiration. Cortez s'approcha de lui avec une esclave qui lui servait d'interprète.

— D'où êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Je suis, répondit Tilancalqui, de la grande ville de Mexico Tenuchtitlan.

— Que venez-vous faire ici?

— Je viens vous saluer au nom de mon seigneur.

— Comment s'appelle votre seigneur?

— Montezuma.

— Pourquoi vous a-t-il envoyé?

— Pour savoir ce que vous voulez.

— Je veux le voir.

— C'est bien! Montezuma m'a ordonné de vous remettre ces présents et de vous dire qu'il est prêt à vous céder son trône, qu'il ne garde que comme un dépôt.

— Que ferai-je, dit Cortez, pour prouver à mes frères le plaisir que m'a fait leur présent?

Tilancalqui ne répondit rien; mais il but du vin d'Espagne et se grisa comme un Cosaque.

Le lendemain, Cortez lui fit dire par son esclave indienne de retourner à Mexico, de saluer Montezuma de sa part, et de l'assurer que dans huit jours

il irait le visiter. (L'esclave indienne qui servait d'interprète à Cortez se nommait Marina.)

Tilancalqui partit; il remit à son roi des biscuits, du bœuf salé, du xérès que Cortez l'avait chargé de lui offrir. Le pauvre ambassadeur arriva à Mexico, il raconta à Montezuma tout ce qu'il avait vu et entendu, et il lui donna les présents du capitaine espagnol. Montezuma fit don du biscuit au dieu Huitzilopochlti, il goûta le xérès et se grisa comme s'était grisé Tilancalqui. Puis, quand il fut rendu à lui-même, il adressa à son ambassadeur ce discours que l'histoire a conservé :

« Tu sais, mon cher Tilancalqui, que je t'ai com-
« blé de bienfaits; voici le moment de me prouver
« ta reconnaissance. Que pouvons-nous faire puis-
« que le grand Tloque-Nahuaque nous abandonne?
« Je te recommande mes enfants : Huitemoc, Chi-
« malpopoca, Axayaca, Acatlxoxonhqui, Acamapich,
« Nezahualtcoyolt et Tlacahuepan. Quand je serai
« tombé sous les coups de ces nouveaux venus, les
« Mexicains voudront massacrer mes enfants; je te
« recommande de les mettre en sûreté, car on
« n'aura pas de pitié pour eux après ma mort. Je les
« remets donc entre tes mains; traite-les comme tes
« enfants et cache-les en différents endroits, afin
« qu'au moins l'un ou l'autre puisse échapper au
« massacre. Sois certain de ce que je te dis : ces
« nouveaux venus nous causeront de grands mal-
« heurs, et tout ce que nous a prédit Nezahualpilli

« se trouvera conforme à la vérité. Quand ce temps « sera venu, vous ne serez pas traités comme des « sujets, mais comme des esclaves. C'est avec moi que « finiront la puissance et l'éclat que nous avaient « transmis les anciens souverains du Mexique. »

En achevant ces mots, Montezuma fondit en larmes. Tilancalqui s'efforça de le consoler; mais le roi reprit :

« Nous sommes livrés à ces dieux; il faut cepen« dant faire tout notre possible pour venir en aide à « nos malheureux sujets. J'ai entendu dire que, « dans la terre chaude, il y a un grand nombre de « magiciens, notamment à Cuauhnahuac, à Yauh« tepec, à Huastepec, à Acayapichtlan, à Xohuitoto, « à Ocuilan, à Malinolco et à Tenantzinco. Ils dévo« rent, dit-on, le cœur des hommes vivants et les « enlèvent pendant la nuit. Je veux les faire appeler. »

Il leur envoya donc des messagers, et ils s'empressèrent de se rendre à ses ordres. Il en vint également qui connaissaient l'art de prendre la forme de lions, de loups, de serpents et de toute autre espèce d'animaux. Montezuma leur annonça, dans un long discours, l'arrivée des étrangers qui étaient descendus du ciel, et les pria d'employer leur pouvoir pour les empêcher de venir jusqu'à Mexico.

« Tâchez, leur dit-il, de les épouvanter, de leur « envoyer un profond sommeil pendant lequel vous « les jetterez dans un précipice, ou de leur arra« cher le cœur, et, si vous ne pouvez les empêcher

« d'arriver à Mexico, traitez-les au moins de manière « qu'ils se repentent d'y être venus. »

Les magiciens partirent donc pour la Vera-Cruz, et, aussitôt qu'ils eurent aperçu les étrangers, ils se dispersèrent de manière à les environner de toutes parts ; mais ils eurent beau prendre toutes sortes de formes et épuiser tous leurs enchantements, ils ne purent rien faire contre les Espagnols, *parce qu'ils étaient des chrétiens catholiques* [1].

En arrivant à Mexico, Cortez fit arrêter Montezuma ; il l'entraîna dans sa maison, lui mit les fers aux pieds et exigea de lui qu'il ordonnât la mise à mort d'un cacique de Nahutlan, nommé Qualpopoc, et de plusieurs autres qui avaient essayé de s'opposer à l'entrée des Espagnols à Mexico. Ces malheureux furent brûlés vifs sous les yeux de leur malheureux roi.

Cependant les Indiens, indignés de la conduite de Cortez à l'égard de Montezuma, se réunirent sous le commandement de Guahatimoc (Guatimozin), et combattirent pendant trois jours leurs cruels ennemis, les menaçant d'une guerre d'extermination s'ils ne leur rendaient pas leur prince.

Cortez, effrayé de cette menace, fit avancer Montezuma sur la terrasse de sa maison, et moitié par

1. Voyez *Histoire du Mexique,* par don Alvar Tezozomoc, traduction de M. Ternaux-Compans, t. II, chap. CIX et CX, imprimée à Paris, chez P. Jannet, 28, rue des Bons-Enfants, 1853.

force, moitié par promesse, il obtint de lui qu'il parlerait à son peuple et tâcherait de le décider à déposer les armes; mais au moment où Montezuma parut, une pierre lancée contre Cortez vint frapper le roi à la tempe et l'étendit roide mort.

Le chagrin que ce malheur causa aux Mexicains paralysa leurs forces, et bientôt les Espagnols purent se rendre maîtres de la ville[1].

Pedro Alvarado entra dans le Guatemala avec non moins de facilité que son capitaine n'était entré dans le Mexique.

Ces hardis aventuriers, qui faisaient la dédicace de leurs conquêtes aux saints, aux saintes, à la Vierge et à Jésus, commettaient sur les malheureux peuples qu'ils avaient subjugués les plus abominables violences. Leur Dieu, au nom duquel ils parlaient, devait paraître aux Indiens un dieu monstrueux et féroce, avide d'or et de sang; car, pour le satisfaire, ils devaient toujours répandre l'un et l'autre.

Si l'immortel Génois eût pu prévoir que le monde qu'il allait donner à l'Espagne deviendrait, par la main de ses cupides et sanguinaires capitaines, un théâtre d'horreurs et d'atrocités, il est probable qu'il n'eût point eu le courage de poursuivre l'entreprise éclose dans son cerveau, et dont les suites eussent épouvanté son cœur d'honnête homme et

1. Voyez les *Mémoires de Billaud-Varennes*, t. 1er, ch. XIV, p. 64 et 65, imprimés à Paris, en 1821, chez Plancher et Domeré, quai Saint-Michel, maison neuve des cinq arcades.

de vrai chrétien. Entre Christophe Colomb et les aventuriers espagnols, il y a toute la distance du génie à la brutalité. . . . .

Le *padre* A..., curé de Ciudad-Vieja, me reçut avec la plus parfaite courtoisie. Il me présenta ses demoiselles, Margarita et Carmen, leur respectable mère, et me fit les honneurs de son église avec plus d'orgueil que de dévotion. Il me montra, entre autres merveilles, une très-belle couronne d'or émaillée et ornée de pierreries, cadeau de l'empereur Charles-Quint à la bonne Vierge de Ciudad-Vieja, un très-beau manuscrit sur vélin, enrichi d'images enluminées à la main, et sur lequel étaient consignés les priviléges accordés au couvent de Ciudad-Vieja. Le père A... est très-fier de posséder dans son église ces deux souvenirs du moine impérial.

L'habitation du curé est charmante : elle est bâtie sur un très-joli *patio* aux allées briquetées et accompagnées de hautes caisses en maçonnerie, plantées d'arbres à fleurs. Une charmante fontaine est au milieu de cette cour-jardin, avec un large bassin où nagent des poissons argentés et de belles *garzas* tout à fait domestiquées.

Le *padre* A... est roi dans son village. Il y fait la pluie et le beau temps. C'est un homme de soixante ans, grand, droit, coquet; il teint ses cheveux ou sa perruque, porte un habit de ville, comme la plupart des prêtres du pays; il parle bien l'espagnol, comprend le français, aime à faire des mots et appar-

tient par ses opinions au parti *servile* de Guatemala.

Je me suis promené avec lui dans le bourg. Il m'a montré les restes d'un mur d'enceinte qui date de la conquête. Ciudad-Vieja n'a rien de plus remarquable. J'y ai admiré pourtant un très-bel arbre sur la place. On le nomme en indien *squisuchel;* il ressemble au hêtre par son feuillage et par sa forme ; mais il est tout couvert de fleurs blanches, d'un parfum délicieux et présentant les caractères botaniques de la famille des malvacées. On sait que le *gombo,* le cotonnier et le cacaoyer appartiennent à cette famille, très-riche en espèces utiles. Tous les villages de la république de Guatemala ont un arbre sur leur place principale. Ordinairement cet arbre est un *ceiba;* il en est qui atteignent une hauteur prodigieuse et qui couvrent entièrement la place de leurs rameaux. On a reproduit plusieurs de ces arbres sur les monnaies, comme symboles de la liberté.

Il y a à Ciudad-Vieja une famille indienne qui, dit-on, descend des anciens caciques du pays ; elle est encore très-vénérée, et le curé est forcé de compter avec elle.

Je voulus voir cette famille. Elle habitait une jolie maisonnette dans le haut village. Le chef, grand e beau vieillard de soixante-dix ans, me reçut avec politesse et m'offrit du *tiste.* Il me dit que ses ancêtres avaient été les maîtres du pays et que lui était devenu l'esclave de tout le monde. Il y avait dans le geste et dans la voix de ce vieillard quelque chose de

profondément triste; on voyait qu'il avait conscience de la grandeur de sa race et que le souvenir de son immense chute lui était encore fort douloureux. Il appela ses enfants. Deux filles de vingt ans, déjà vieillies, entrèrent dans l'appartement et vinrent pieusement baiser la main de leur père.

— N'êtes-vous point mariées? leur fis-je demander par Maximo.

— Non señor! répondit l'une d'elles. Il n'y a point ici de maris pour nous.

— Mes filles, dit le vieillard, ne peuvent se marier qu'à des hommes de leur rang. Nous sommes pauvres, señor; mais nous sommes gens de noble race.

Il y avait dans cet orgueil du vieux cacique un sentiment fort respectable, une sorte de sacrifice fait à la dignité de ses ancêtres. Je le quittai en faisant des vœux pour lui et pour les siens...

Un jour, le *padre* A... m'accompagna dans une promenade que je fis aux alentours de Ciudad-Vieja. Nous arrivâmes sur une passerelle jetée sur une petite rivière couverte d'arbres en fleurs. Une douzaine de jeunes filles s'y baignaient. Le curé m'arrêta et me dit :

— Ne voilà-t-il pas de jolis petits poissons?

— Oui! lui répondis-je en souriant, mais il faut les laisser dans l'eau.

— *Ah! Jesus! Jesus! que bonitas son!*

Le *padre* A... est un épicurien, mais pas du tout un Épicure.

XXIX

LES NOPALIÈRES.

C'est aux environs de l'Antigua, de Ciudad-Vieja et d'Amatitlan qu'on cultive le nopal, ce grand cactus sur lequel se développe la cochenille. Des plaines immenses sont plantées de cet arbuste précieux qui est une des principales et je devrais dire la principale industrie du pays.

Cette culture occupe un nombre considérable d'Indiens ; elle exige des soins continus et la surveillance la plus active de la part des intendants ou directeurs de nopalières.

Voici comment on multiplie la cochenille :

Un Indien prend quelques insectes, il les enveloppe dans un morceau de gaze qu'il pique sur une feuille du cactus avec une épine de cet arbuste. Au

bout de huit ou dix jours, on voit les feuilles se couvrir d'une poussière blanche; ce sont les œufs de l'insecte. L'éclosion a lieu douze ou quatorze jours plus tard. Alors la poussière blanche disparaît, et l'on voit sur la plante de petits grumeaux noirs s'agiter par millions; c'est l'insecte qui s'est multiplié et qui va grossir en se nourrissant de la feuille du cactus. Au bout d'un mois ou six semaines, il a atteint la grosseur d'un gros pois; il est alors transparent, d'une couleur violâtre et mou comme une pulpe de méduse. Quand on le juge arrivé au terme de sa croissance, les Indiens le font tomber dans des corbeilles, en brossant légèrement les feuilles sur lesquelles il s'est fixé. Une fois recueilli, on le porte à l'étuve et on le fait dessécher lentement.

Le temps de la cueillette doit être choisi à propos. Si on le cueille trop tôt, il donne une cochenille sèche et de mauvaise qualité; mais si on attend trop, il tombe des feuilles et s'écrase sur le sol. Une pluie, un coup de vent peuvent ruiner toute une nopalière, en jetant à terre les insectes. Aussi les cultivateurs sont-ils toujours pleins d'émotions à l'époque de la récolte. Il faut qu'ils inspectent leurs nopals heure par heure, qu'ils observent le temps et soient prêts à ordonner la cueillette en temps d'orage.

La république de Guatemala exporte tous les ans environ un million deux cent mille livres de coche-

nille, et cette quantité représente une valeur d'à peu près sept millions deux cent mille francs. Les bénéfices peuvent s'élever, encore aujourd'hui, à environ 50 ou 60 pour 100 [1].

1. La chimie, en livrant à l'industrie plusieurs nouvelles teintures, a considérablement fait tomber le prix de la cochenille. Une nouvelle couleur violette, découverte dans ces derniers temps, et que l'on obtient du goudron minéral, a produit sur les marchés de Londres et du Havre une énorme dépréciation de la cochenille dite du Mexique.

Il serait fâcheux pour l'Amérique centrale que la culture du nopal fût abandonnée, car cette culture occupe un grand nombre d'Indiens et est une source de richesse pour le pays.

XXX

AMATITLAN. — LA LAGUNA. — LES INDIENS.
UNE CONFESSION INTEMPESTIVE.

La ville d'Amatitlan est une ville indienne. Elle est assise au bord d'un beau lac entouré de montagnes volcaniques couvertes, dans leur partie inférieure, de la plus luxuriante végétation. Le lac (*la laguna*) peut avoir deux ou trois lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur. Sur la rive gauche, au pied d'une montagne couverte de stries sulfureuses, on voit sourdre trois petites fontaines d'eau chaude et dont la vapeur exhale une odeur de bitume très-désagréable. Les environs de ce beau lac sont très-insalubres, et la plupart des habitants d'Amatitlan sont continuellement tourmentés par des fièvres intermittentes qui les forcent très-souvent à quitter leur ville.

La population peut s'élever au chiffre de trois à

quatre mille âmes. Quelques négociants de Guatemala se résignent à habiter Amatitlan au temps de la récolte de la cochenille, que l'on y cultive, comme à l'Antigua, sur une très-grande échelle.

Les Indiens sont laborieux; ils ont de bonnes maisons, bien bâties, bien meublées, et ils affichent un certain luxe dans leur manière de vivre. Les femmes, moins brunes qu'à Guatemala, ont généralement de beaux traits; elles sont propres dans leur mise, portent des souliers et s'occupent sagement des soins de leur famille.

La place d'Amatitlan a une église et un magnifique *ceiba* sous l'ombrage duquel on pourrait abriter tout un régiment. C'est sur cette place que l'on vend les légumes, les fruits et les petits poissons bleus du lac.

J'avais pris mon logement à Amatitlan dans une maison habitée par une famille de riches Indiens. Ces braves gens étaient pleins de prévenance pour moi; ils me laissaient chez eux la plus grande liberté et s'ingéniaient à trouver les moyens de satisfaire de leur mieux toutes mes fantaisies de touriste. Le maître de la maison s'appelait Joaquin Salario. Il avait une jeune femme qu'on appelait *n'na* Luz[1]

1. *N'ña* est une corruption du mot *niña* (jeune fille). On dit *niña* aux dames comme il faut, qu'elles soient jeunes ou vieilles, mariées ou non; on dit *n'ña* aux Indiennes.

Le mot *n'ño* (garçon) se dit aux Indiens, le mot *niño* aux gens du beau monde. On donne les mots *don* et *señor* à tout

et qui était dans un état de grossesse fort avancé. Un soir que j'étais étendu dans mon hamac, occupé à lire les journaux de Guatemala et du Salvador, qui en ce temps-là se disaient toutes sortes d'injures, je fus arraché à ma lecture par des cris affreux qui se faisaient entendre à l'extrémité de la maison. Je me levai aussitôt, je traversai une ou deux chambres pleines de femmes et je m'enquis auprès d'elles de la cause du bruit que j'avais entendu.

— Oh! señor, me répondit une Indienne, ce n'est rien, c'est Luz qui va accoucher.

— Diable! mais c'est quelque chose pourtant.

— Oui, mais on attend M. le curé...

— Pourquoi faire? Est-ce donc lui qui accouche?

— Non, mais c'est lui qui confesse...

— Est-ce que la pauvre Luz serait en danger?

— Non, señor; mais, pour qu'elle puisse sortir de peine, il faut que le curé lui pardonne ses péchés...

— Voyons! dis-je avec impatience et en prenant l'Indienne par la main, ne plaisantons pas : vous me dites que, pour que Luz puisse sortir de peine, il faut que le curé lui pardonne ses péchés?

— Mais sans doute.

— C'est donc dans ce moment qu'il va la confesser?

le monde; les mots *doña* et *cavallero* aux dames et aux hommes distingués. Il est poli d'appeler une dame mariée *señorita* (mademoiselle), et c'est presque toujours une impertinence de ne pas le faire.

— Certainement!

— Le moment est bien choisi; mais dites-moi, est-ce que toutes les femmes qui accouchent en agissent ainsi?

— Assurément, señor.

— Vous croyez qu'au milieu de leurs douleurs elles peuvent se rappeler tous leurs petits péchés?

— Elles le doivent, si elles veulent arriver à bien.

La pauvre Luz gémissait toujours, en attendant le curé qui n'arrivait pas. La sage-femme était près d'elle, et, pour tuer le temps, elle lui faisait réciter les litanies de la sainte Vierge, la forçant de répéter les mots qu'elle estropiait ou prononçait entre deux sanglots. Je rentrai chez moi, j'ouvris un livre, et, ne pouvant comprendre une ligne de ce que je lisais, je ressortis pour tâcher de trouver Solario, le mari de Luz, auquel je voulais adresser un sermon qui, s'il n'eût pas été aussi éloquent que celui de son curé, eût été à coup sûr beaucoup plus charitable. Je traversai toutes les chambres sans rencontrer personne. Les femmes auxquelles j'avais parlé et qui m'avaient donné les renseignements que je viens de transcrire étaient entrées dans la chambre de la malade.

Un domestique entra.

— Comment va ta maîtresse? lui dis-je.

— Oh! elle va bien, très-bien maintenant. Le *padre* est là qui lui nettoie la conscience.

Vers cinq heures du matin, Luz accoucha d'un enfant mort. Elle était épuisée sur son lit, et son

mari pleurait à chaudes larmes en lui tenant les mains.

Je m'approchai de lui et je lui dis à l'oreille :

— Mon pauvre Joaquin, je crois que vous feriez bien d'envoyer chercher un médecin à Guatemala.

— Pouquoi faire? me répondit-il. Ma femme est à la porte du paradis et *j'ai donné cinquante piastres au padre* pour qu'il lui en fasse ouvrir la porte.

— Mais que dit la sage-femme?

— Elle est allée prier dans l'église... je devrais bien en faire autant... mais je n'ai pas le courage de quitter ma pauvre amie...

— Joaquin, il y a probablement quelque chose à faire pour votre femme. Il faut envoyer chercher un médecin. Voulez-vous que j'expédie un courrier à Guatemala?

— Oui! mais avant, señor, je voudrais vous demander un service...

— Demandez donc, mon pauvre ami.

— Je ne puis pas quitter Luz ; faites-moi la grâce de me remplacer dans l'église et de prier pour elle.

— Soit!... fis-je; mais, avant d'aller à l'église, je vais expédier un courrier à Guatemala pour avoir un médecin.

— Faites tout ce que vous voudrez, señor.

J'envoyai Maximo à la capitale et j'allai ensuite à l'église prier pour Luz. Dieu sait que j'y priai de tout mon cœur.

Le curé avait dit une messe en faveur de la femme

de Solario, et il devait après sa messe commencer une neuvaine.

Le docteur *** arriva à quatre heures du soir chez Solario ; Luz était morte à midi.

Voici ce que vous pouvez lire dans un recueil de documents sur l'histoire des possessions espagnoles en Amérique, recueil publié par M. Ternaux-Compans chez Gide, à Paris, 1840 :

« Au temps de l'idolâtrie des Indiens, une femme « au moment d'accoucher confessait tous ses péchés « à la sage-femme. On croyait que cela facilitait le « travail, et, quand cela ne suffisait pas, on faisait « venir le mari pour qu'il confessât aussi les siens ; « et pour aider la femme, on ôtait au mari son « *maxtli* (caleçon) qu'on lui plaçait sous les reins, « et enfin, pour dernière ressource, ils se tiraient « du sang qu'ils offraient aux quatre points cardi- « naux. »

C'est le licencié Palacios qui raconte ce fait étrange dans un mémoire adressé par lui au roi d'Espagne, en 1576.

Les Indiens n'ont conservé de leur idolâtrie que ce que les curés catholiques leur ont permis d'en conserver, par exemple, la confession avant l'accouchement, qui leur rapporte toujours des honoraires qui s'élèvent en raison du plus ou moins d'affection que le mari porte à sa femme. On a dans ces étranges pays combattu l'idolâtrie des Indiens, et on l'a remplacée par le fanatisme et la plus bar-

bare superstition. Malgré toutefois les efforts du clergé guatemalien, et peut-être même à cause de ses efforts, il est encore un grand nombre de villages indiens où l'on célèbre secrètement le culte des idoles. Un curé de Chinautla m'a raconté qu'il avait failli être mis à mort par ses paroissiens parce qu'il avait touché à leurs dieux.

Il est des villages où les morts sont enterrés dans les églises. On creuse une fosse peu profonde, on y met le cadavre, et ensuite on bat la terre avec des planches. J'ai été témoin d'un enterrement de ce genre dans la petite église de l'Azagualpa.

Voulant laisser le pauvre Solario pleurer sa jeune femme en toute liberté, je partis d'Amatitlan. Maximo choisit un guide à sa convenance, et, après avoir fait remplir nos caisses de vivres pour plusieurs jours, nous nous mîmes en route avec l'intention de visiter les côtes de l'océan Pacifique.

XXXI

COURSES A L'AVENTURE.

Après trois heures de trot (sur la route d'Istapa on peut trotter), nous arrivâmes au bord d'un ruisseau délicieux. Je fis arrêter et je dis à Maximo de faire ouvrir la caisse aux provisions. Nous étions assis sur un petit tertre couvert de *suquinay* aux belles fleurs lilas et au parfum de vanille, l'air était doux et frais ; je résolus de faire la sieste dans ce lieu charmant. Maximo, que je venais de prier de faire suspendre mon hamac, hocha la tête et me dit :

— Ce lieu est joli, en effet ; mais il n'est pas honnête.

Et, comme pour justifier son opinion, il me montra du doigt deux Indiens qui se tenaient à moitié cachés dans les broussailles et qui semblaient épier tous nos mouvements.

— Sont-ce encore là des Lucios? lui demandai-je.

— Oh! non, dit-il; ces gens-là sont des voleurs et pas autre chose. Tiens! ajouta-t-il, ils sont quatre maintenant,

— Maximo, mon ami, vous comptez mal... La peur vous fait voir double.

— Mais, señor, comptez vous-même! Un... deux... trois... quatre... cinq, six, sept... Ah! je savais bien, dit Maximo, que ces coquins-là... huit, neuf... dix... ils sont dix, señor!

— Veux-tu voir un peu ce qu'ils peuvent nous vouloir?

— Hum! fit-il en fronçant son noir sourcil, ce qu'ils nous veulent, je le sais bien; ils veulent nous voler.

— Tu as bien mauvaise opinion de tes compatriotes.

— Ce ne sont pas mes compatriotes; ce sont des voleurs.

— Eh bien! voyons, fais-les causer!

Maximo s'approcha prudemment, et d'une voix haute et impérative il dit aux Indiens :

— Qu'avez-vous à nous regarder ainsi? que nous voulez-vous? Êtes-vous des Lucios? êtes-vous des voleurs? Vous n'avez pas la mine de bons catholiques, mes amis.

— C'est pourtant ce que nous sommes, répondit un des Indiens; il ne faut pas nous juger témérairement, don Maximo.

— Ah ! tu sais mon nom? exclama celui-ci avec surprise.

— Oui , répondit l'Indien, et vous savez aussi le mien.

— C'est possible; mais ôte donc ces branches qui te cachent le visage.

— Ne me connaissez-vous pas, don Maximo? dit l'Indien en sortant des broussailles.

— *Caramba !* c'est toi, mon pauvre Luis! Que fais-tu ici en aussi mauvaise compagnie? Je t'avais pris pour un batteur de route. Allons, approche-toi et fais approcher tes amis, si toutefois tu peux répondre d'eux.

En un clin d'œil tous les Indiens furent devant nous, chapeaux bas et nous gratifiant de leurs obséquieux salamalecs.

— Señor, me dit Maximo, je réponds de celui-ci; mais je ne connais pas les autres.

Il avait pris Luis par la main et l'avait amené à l'écart comme s'il eût craint que le contact de ses compagnons ne lui portât préjudice.

— Que faites-vous là dans ce bois ? demanda-t-il sévèrement aux Indiens.

— Nous nous y cachons, señor ! répondit don Luis.

— Pourquoi vous y cachez-vous ?

— Pour ne pas être pris comme soldats. Nous sommes tous les mozos (ouvriers) de M. Klée ; nous travaillions à son nopal d'Amatitlan ; mais le corré-

gidor ayant envoyé des patrouilles pour nous prendre, nous nous sommes sauvés dans les bois. Oh ! nous ne sommes pas les seuls ; il y a plus de cinquante mozos qui battent les buissons à cette heure.

— Vous avez donc bien peur d'être soldat ? dis-je à Luis.

— Oui, señor ! me répondit-il ; car pour nous la vie de soldat est très-dure.

— Mais, mon ami, il faut bien que la république ait des soldats, et vous ne faites pas acte de bons citoyens en refusant de la servir.

— Señor, la république ne nous concerne pas ; nous n'avons rien à attendre que du malheur de ceux qui la gouvernent, et nous trouvons bon de nous soustraire au sort qu'on veut nous faire. Nous n'avons rien à espérer que des coups, au service de leur république, et nous aimons mieux courir les bois toute la journée que de nous aller enterrer dans les corps de garde... Nous pouvons du moins retourner la nuit dans nos cases et vivres quelques heures auprès de nos femmes et de nos enfants.

— Oui ! dit un autre Indien, cela vaut mieux pour nous; et si les *dons* de Guatemala veulent des soldats, qu'ils les prennent parmi eux. Nous ne pouvons pas toujours être leurs serviteurs et nous faire tuer dans des guerres où nous n'avons ni honneur ni profit.

— Mes amis, dit Maximo, vous raisonnez mal. Vous êtes les fils du pays et il vous faut aider le pays quand il a besoin de vous.

— Mais ce n'est pas le pays qui a besoin de nous.

— Qui donc ?

— Ce sont les *Chapines*[1], et nous sommes dégoûtés de nous faire dévorer pour leur assurer les biens dont ils jouissent.

Maximo était un homme qui aimait avoir le dernier mot. Il prit à part l'Indien qu'il connaissait et il lui dit à demi-voix :

— Écoute : il est certainement très-désagréable d'être séparé de sa femme et de ses enfants, mais la vie que tu mènes n'est pas une vie honnête. Aujourd'hui tu es un fugitif, demain tu peux être un bandit ou passer pour tel... je ne veux pas de ça ! Je t'ai déjà employé comme mozo; je veux encore une fois te tirer d'embarras. Tu vas prendre ces deux piastres et tu t'en iras à Sonsonate où mes gens ont un chargement à mener à Guatemala. Tu connais don Pedro, mon frère ; tu lui diras que je t'envoie à lui et il t'occupera. Allons ! prends courage, mon fils, les mauvais jours passeront et tu pourras bientôt rentrer en sûreté dans ta case.

— Je ferai ce que vous dites, don Maximo, dit Luis avec émotion ; mais mes amis qui sont là... ils sont aussi d'honnêtes gens et je voudrais bien que vous pussiez faire aussi quelque chose pour eux.

— *Vaya-te al diablo*[2] s'écria Maximo. Est-ce que

1. On donne ce nom aux familles *nobles* qui gouvernent la république sous le manteau de M. Carrera.

2. Va-t-en au diable !

tu crois que je peux employer tous les coquins d'Amatitlan ?

— Mais peut-être que don Pedro les pourrait occuper.

— Cela ne me regarde pas. Je t'ai donné un bon conseil, c'est à toi de le suivre ou de ne pas le suivre. Cela m'est tout à fait égal ! Si tu pars pour Sonsonate, adieu et bon voyage ! si tu restes dans ton bois, tu seras pris et bâtonné et puis après enrégimenté. C'est ton affaire et pas la mienne ! Maintenant laisse-moi tranquille et décampe !

— Señor, dit Luis, nous irons tous les dix à Sonsonate et il faudra bien que don Pedro nous occupe.

— C'est bien ! allez !

Maximo était le plus excellent homme qu'on pût imaginer. Ses brusqueries envers les gens de sa race, car il appartenait lui-même à la race indienne, étaient toujours corrigées par un acte de véritable bonté. Sans que je m'en doutasse, il venait de sauver dix malheureux.

Le gouvernement de Guatemala par son système de recrutement dégoûte les Indiens du service militaire, et ces pauvres gens comprennent maintenant qu'il est injuste d'exiger d'eux des sacrifices qu'ils n'ont aucun intérêt à accorder. Cette manière violente et sauvage de prendre des soldats ruine les propriétaires des terres; elle compromet la sûreté des habitants, en obligeant les Indiens à s'enfuir et à battre la campagne. Pour démontrer tout ce qu'a

de fâcheux et de dangereux un pareil système, je vais transcrire une lettre que M. Ph. T..., sujet français et cultivateur de nopals à Amatitlan, m'écrivait le 7 mars 1849 :

« Monsieur,

« Voici ce qui vient de m'arriver : aujourd'hui, à « sept heures du soir, une patrouille commandée « par le sergent Jose Antonio Polonio est entrée de « force dans ma maison, a passé toute la cour et est « venue presque dans mes appartements situés au « fond de la cour, pour saisir les travailleurs qui « étaient accourus s'y réfugier (je ne dois pas omettre « que ces ouvriers sont innocents de tout délit et « que, de plus, *ils sont Mexicains* [1]).

« Le 3 de ce mois, une autre patrouille est entrée « dans mon nopal pour saisir tous les travailleurs qui « s'enfuirent dans les forêts. Ce jour-là, cette même « patrouille avait tué dans le nopal de Manuel Larrave « deux mozos (ouvriers) qui voulaient s'enfuir. »

Nous quittâmes les bords du ruisseau où nous nous étions arrêtés et nous nous remîmes en route pour aller coucher à un petit village où Maximo avait des amis. Nous trouvions de temps en temps de vastes plaines où quelques bœufs et quelques chevaux pâ-

1 Ainsi, d'après cette lettre de M. T... (lettre à laquelle je ne change pas un mot), il paraît que le gouvernement guatemalien ne respecte pas les droits des étrangers. Les ouvriers de M. T.... sont Mexicains, on ne veut pas moins les lui prendre pour les faire soldats guatemaliens.

turaient en toute liberté. Le bétail d'une *hacienda* est marqué au fer chaud et peut aller se nourrir partout où bon lui semble; dans ce pays on ne trouve pas d'herbe, et ce sont toujours les feuilles des arbres qui servent de nourriture aux vaches et aux chevaux qu'on laisse libres. Un propriétaire ne peut jamais dire combien il a de bêtes sur ses terres. Ce qu'il perd de chevaux et de vaches chaque année est énorme. Quand on a besoin de chevaux, on envoie des mozos courir la plaine, et ils doivent saisir au *lazo* toutes les bêtes qui passent à leur portée. La coutume de marquer les chevaux au fer chaud les défigure beaucoup; car si un cheval passe dans les mains de vingt maîtres, il aura sur les flancs tout autant de brûlures.

Je n'ai vu dans toute la république de Guatemala que deux ou trois fermes bien régies, et encore laissaient-elles beaucoup à désirer, sous le rapport de l'ordre et de l'économie. Les terres qui, très-sûrement et dans beaucoup d'endroits, pourraient produire des fourrages excellents, sont laissées en friche. Personne ne se sert de charrues, de herses, de rouleaux. On laboure avec la bêche et le pic toutes les terres. Il y a des cours d'eau qu'on laisse se répandre en pure perte et qu'il serait pourtant bien facile d'utiliser pour améliorer la nature du sol; jusqu'à présent, personne n'a songé à en tirer parti. En un mot, l'agriculture est, dans le Guatemala, tout à fait à l'état d'enfance, et, pour mieux dire, elle n'existe

pas. Quand on veut cultiver un terrain nouveau, on l'incendie et après on le fait piocher par les Indiens; c'est là tout l'art agricole que l'on pratique au Guatemala.

Les grandes haciendas de San Geronimo, du Capetillo, du Naranjo, sont toutes administrées par des majordomes aussi peu intelligents que peu probes. Les propriétaires résident à la ville et ne consentent à venir visiter leurs terres qu'autant qu'ils y sont absolument forcés. Il résulte de cette apathie que les majordomes font ce qu'ils veulent et que leur administration échappe à tout contrôle.

Les Indiens qui vivent sur les haciendas sont à peu près traités comme les serfs le sont en Russie. Ils doivent fournir tant de journées de travail par semaine et éncourir tous les abus de pouvoir du régisseur. Il est vrai qu'ils se vengent quelquefois de ses duretés en l'assassinant; mais ces cas sont heureusement assez rares.

Si le gouvernement de Guatemala s'efforçait de développer l'agriculture en favorisant l'établissement de petites colonies européennes dans l'intérieur de la république, il reverrait, en peu d'années, sa prospérité s'accroître, et il pourrait entièrement civiliser son peuple si malheureux et si digne d'intérêt; mais le gouvernement guatemalien n'aime pas les étrangers, et les soins qu'il met à paralyser leurs efforts ne sont pas de nature à leur donner envie de s'établir dans le pays.

XXXII

ESCUINTLA. — CHANTEURS INDIENS.
TRADUCTIONS DE LEURS CHANSONS. — LE SALTO.
BAINS MAGNIFIQUES.

Je ne crois pas qu'il existe dans le monde un lieu plus charmant, plus délicieux et plus admirable que le petit village indien d'Escuintla. La chaleur y est un peu forte; mais on y peut trouver des ombrages élyséens à chaque pas. C'est à Escuintla que les riches Guatemaliens vont passer la *temporada*. Ils n'habitent pas les maisons des Indiens; ils se font construire des cabanes en feuillage que l'on décore de fleurs et de fruits, et c'est dans ces cages charmantes et embaumées qu'ils se tiennent le jour et la nuit, se balançant dans leurs hamacs, s'enivrant de chocolat et fumant le petit cigare en paille de maïs.

Tous les matins, la place du village est remplie de jeunes Indiennes apportant des provisions. Elles n'ont, pour tout vêtement, qu'un petit jupon rouge ou jaune et qui ne descend pas plus bas qu'il ne faut. Leurs cheveux, noués par un ruban de couleur vive, flottent sur leurs épaules dorées ; elles ont la poitrine, les bras et les épaules nus. Il est certain que si l'on passait une crinoline à ces jolies fillettes, on nuirait considérablement à leur beauté. Leur costume est simple, commode, léger, et en parfaite harmonie avec l'ensemble du paysage.

Escuintla est un lieu de plaisirs pour les Guatemaliens. Les Indiens se prêtent à tous leurs caprices, à toutes leurs fantaisies qu'ils leur font d'ailleurs payer assez cher. Une hutte en feuillage ne coûte pas moins de deux cents piastres par mois ; un joueur de marimba se fait payer quatre ou cinq piastres par soirée.

Maximo m'avait logé chez l'alcade du village. J'y étais fort bien. Sept ou huit fois par jour, la belle Concha, fille de mon hôte, venait m'apporter des sorbets, du *tiste* ou du chocolat. Elle avait des dents de nacre, des yeux de velours et des épaules de Vénus, de Vénus coulée en bronze.

Un soir que je me balançais dans mon hamac, humant l'air frais et embaumé par les fleurs de citronniers, Maximo arriva avec deux jeunes garçons qu'il fit arrêter à la porte de ma chambre.

— Señor, me dit-il, ces garçons savent chanter,

et si Votre Grâce veut les entendre, je crois qu'ils pourront la distraire un moment.

— Mais, Maximo, je n'entendrai pas ce qu'ils me chanteront, répondis-je.

— Oh! que si! répliqua-t-il. Ils ont la voix belle et douce, écoutez-les, je suis sûr que vous y trouverez du plaisir.

— Fais-les donc entrer!

Maximo donna ses ordres aux chanteurs qui prirent leurs guitares de dessous leur sarap et se mirent à en tirer des notes pour les accorder.

La fille de l'alcade entra bientôt, et elle me dit de sa douce voix :

— *Oh! cantan muy bonito, señor!* (Oh! ils chantent joliment, monsieur.)

— Eh bien! dis à ton père et à tes petites sœurs de venir les entendre.

Toute la famille arriva bientôt sur l'invitation de *Conchita* [1].

Je n'ai pas à déclarer ici que la musique des chanteurs d'Escuintla ne vaut pas celle de l'Opéra. Ils chantaient en indien et en faisant gémir sous leurs doigts leurs détestables guitares. Tout le monde applaudissait à leurs cris et reprenait les derniers mots de chaque couplet.

Quand le concert fut terminé, je priai Maximo de

1. *Conchita* est un diminutif de Concha. Presque tous les noms espagnols se modifient ainsi. Conception fait *Chon*, Josefa fait *Pepa*, Manuel fait *Lico*, Jose fait *Pepe*, etc.. etc.

me traduire les chansons qu'on avait dites ; il le fit de très-bonne grâce, et je puis en donner ici une reproduction presque littérale.

Voici la première. Elle est très-populaire dans tous les *pueblos*, et on la chante particulièrement à la côte :

LES COUPEURS DE BOIS

I

Ils s'en allaient dans la forêt, la hache sur l'épaule ;
La hache sur l'épaule, ils s'en allaient dans la forêt.
Il était nuit, nuit pleine ; au ciel, pas un soleil !
Au ciel, pas un soleil ; il était nuit, nuit pleine !
On entendait au loin la mer, la grande mer ;
La mer, la grande mer, on entendait au loin,
Qui râlait tristement, comme un cerf blessé ;
Comme un cerf blessé, qui râlait tristement...

La hache sur l'épaule, ils s'en allaient dans la forêt ;
Ils s'en allaient dans la forêt, la hache sur l'épaule !

II

Ils virent passer un tigre aux regards flamboyants ;
Aux regards flamboyants, ils virent passer un tigre.
L'horrible ravageur tout près d'eux s'arrêta,
Tout près d'eux s'arrêta l'horrible ravageur ;
Il sonna de la trompe en enflant sa narine,
En enflant sa narine il sonna de la trompe ;
Il coupa de sa queue deux ou trois mahonnys,
Deux ou trois mahonnys il coupa de sa queue...

Aux regards flamboyants, ils virent passer un tigre ;
Ils virent passer un tigre aux regards flamboyants !

III

Du feu de ses prunelles il alluma les herbes,
Il alluma les herbes du feu de ses prunelles;
Il broya sous ses dents deux grands rocs de granit,
Deux grands rocs de granit il broya sous ses dents;
Il en lança la poudre à cent lieues devant lui,
A cent lieues devant lui il en lança la poudre;
De ses ongles de fer il creusa une fosse,
Il creusa une fosse de ses ongles de fer...

Il alluma les herbes du feu de ses prunelles,
Du feu de ses prunelles il alluma les herbes.

IV

Les courageux coupeurs, de leur hache d'acier,
De leur hache d'acier, les courageux coupeurs
Au ravageur des bois montrèrent les éclairs,
Montrèrent les éclairs au ravageur des bois.
Ils se mirent à chanter pour le mettre en fureur,
Pour le mettre en fureur ils se mirent à chanter :

De leur hache d'acier, les courageux coupeurs,
Les courageux coupeurs, de leur hache d'acier.

V

« Brigand, ta peau est belle, nous la voulons pour nous!
« Nous la voulons pour nous, brigand, ta belle peau !
« Elle nous servira pour faire dormir nos femmes,
« Pour faire dormir nos femmes elle nous servira.
« Nous y ferons jouer nos enfants qui riront,
« Nos enfants qui riront nous y ferons jouer.
« Bandit, dans ton vieux crâne, nous y mettrons de l'huile!
« Nous y mettrons de l'huile, bandit, dans ton vieux crâne!

« Pour en faire un flambeau, qui nous fera voir clair,
« Oh ! qu'il fera voir clair le superbe flambeau !

« Pour faire dormir nos femmes ta peau nous servira,
« Ta peau nous servira pour faire dormir nos femmes. »

VI

Aussitôt les coupeurs firent siffler leurs haches,
Firent siffler leurs haches aussitôt les coupeurs.
Le voleur des forêts fut atteint sous l'épaule,
Fut atteint sous l'épaule le voleur des forêts.
Il vomit par la bouche un torrent de sang noir,
Un torrent de sang noir il vomit par la bouche.
Il se laissa lier, en râlant comme un mort,
En râlant comme un mort il se laissa lier.

Firent siffler leurs haches aussitôt les coupeurs,
Aussitôt les coupeurs firent siffler leurs haches.

VII

Pour un baril de rhum, pour un gros sac de poudre,
Pour un gros sac de poudre, pour un baril de rhum,
Les courageux coupeurs vendirent le voleur,
Vendirent le voleur les courageux coupeurs;
En rentrant au village firent danser leurs femmes,
Firent danser leurs femmes en rentrant au village.
Celles-ci sur les joues baisèrent les chasseurs,
Baisèrent les chasseurs celles-ci sur les joues.

Pour un gros sac de poudre, pour un baril de rhum,
Pour un baril de rhum, pour un gros sac de poudre !

Cette chanson est assurément fort originale et elle ne manque pas de poésie. Les chasseurs gros-

sissent le monstre qu'ils vont attaquer pour donner plus de mérite à leur victoire ; ils chantent pour le mettre en fureur, à la façon des héros d'Homère. Il est certain que ce chant a une valeur, et peut-être trouvera-t-on que j'ai eu raison de le traduire tout au long.

Voici, maintenant, une espèce d'élégie qui ne manque pas de grâce sauvage :

TULA

Tula, la belle fille, aux dents blanches, aux yeux d'or,
Aimait à courir dans les bois, dans les bois d'alentour;
Les fleurs qu'elle cueillait pour orner ses cheveux
Sous l'éclair de ses yeux paraissaient plus charmantes.
Tous les petits oiseaux, tout vêtus de lumière,
En la voyant, venaient baiser sa jolie bouche;
Ils se posaient chantant sur son épaule ronde
Et de leurs ailes d'or rafraîchissaient son sein.
Les tigres accouraient et lui léchaient les pieds;
Ils cachaient avec soin leurs ongles pour la toucher...
Tula, la belle fille, était l'amie des bêtes:
Oiseaux, tigres, serpents adoraient sa beauté.

Mais un jour au village vint un beau cavalier:
Il donna à Tula un collier de corail.
C'était un don maudit; car elle perdit son âme
Et se prit à aimer l'étranger de malheur.
Celui-ci l'emmena bien loin dans son pays,
Et pour d'autres amours bientôt il la quitta.
Tula, la jolie fille, aux dents blanches, aux yeux d'or,
Revint comme un fantôme errer dans ses vieux bois.
Les oiseaux qui jadis jouaient dans ses cheveux

Et qui venaient baiser sa jolie bouche
Ne la reconnurent plus, tant elle était changée.
Et les tigres, jaloux qu'elle eût donné son cœur
Au maudit étranger, soudain la dévorèrent.
— Il faut aimer dans son pays et fuir les séducteurs!

Cette chanson a un refrain que je ne peux rendre en français. Il n'est, en quelque sorte, qu'une suite de notes sans signification et qui n'a pour effet que d'exprimer un sentiment triste. Maximo m'a assuré qu'il n'avait aucun sens et qu'il ne le pouvait rendre en espagnol.

Le voici tel qu'on le dit :

Tile, tileque Machixil oukla milexchixtil !
Tile, tileque Machixil oukla milexchixtil !

Les Indiens chantent tout bas des chansons contre les gens du gouvernement de Guatemala. Il y en a une sur M. Carrera que je regrette de ne pouvoir transcrire ici. Elle est remplie de gros mots que ma plume ne pourrait écrire ; mais je vais copier la traduction d'une satire contre les *padres*. On me l'a chantée à Escuintla, et tous ceux qui l'ont entendue et comprise l'ont fort applaudie :

Petites filles, jeunes femmes,
Allez vous baigner dans la rivière,
Mais battez bien l'eau pour que son écume
Couvre vos beautés que le curé guette.
Chuhoch machli, hunaxilitique xiloteque.
Chuhoch machli, hunaxilitique xiloteque.

Petites filles, jeunes femmes,
Mettez des fleurs dans vos cheveux;
Mais que ces fleurs aient des épines
Où le curé piquera ses doigts.
Chuhoch machli, hunaxilitique xiloteque.
Chuhoch machli, hunaxilitique xiloteque.

Petites filles, jeunes femmes,
Ne dormez pas près de l'église,
Car le curé vous ferait voir
En songe.................. .
Chuhoch machli, hunaxilitique xiloteque.
Chuhoch machli, hunaxilitique xiloteque.

Petites filles, jeunes femmes,
Ayez des réaux et des piastres,
Et le curé vous offrira
Les clefs de son vieux paradis.
Chuhoch machli, hunaxilitique xiloteque.
Chuhoch machli, hunaxilitique xiloteque.

On a dit que la poésie était *un ingénieux non-sens,* et c'est Newton, le grand Newton lui-même, qui a dit cela. La poésie est l'expression des sentiments d'une nation, et méconnaître la puissance qu'elle a exercée sur le monde, c'est commettre une faute que tous les philosophes ne sauraient couvrir. La poésie a fait des héros, le positivisme n'a fait que des négociants.

Les Indiens ont des poëtes et même des poëtes fort malicieux, et tout ce qu'on a dit de leur stupidité, de leur déraison, est tout à fait stupide et déraisonnable[1]...............................

1. Les Aztèques ou Mexicains, antérieurement à la conquête,

Je fis le lendemain quelques promenades aux environs d'Escuintla. Maximo me conduisit au *Salto*, belle cataracte tombant dans un bassin de roches et s'écoulant, à travers mille fissures, en autant de petits ruisseaux qui vont se perdre dans la forêt.

Les environs d'Escuintla sont merveilleusement beaux. On trouve à chaque pas des bains chauds, tièdes, froids, et même des bains de vapeur, et ces jolis bains sont toujours ombragés d'arbres à fleurs et à fruits. Ils offrent, pendant la *temporada*, bien des plaisirs aux Guatemaliens et aux Guatemaliennes. Les cocotiers, les manguiers, les *jocotes de corona* abondent dans ces endroits.

Si j'étais Dieu et qu'il me prît la fantaisie de pétrir un nouvel homme, je lui donnerais Escuintla pour paradis ; mais je crois que si j'étais Dieu je n'aurais pas cette fantaisie.

avaient des poëtes et même des historiens. Ils avaient commencé par se servir de *quippus* pour garder le souvenir de leurs grands faits ; mais, vers le VIIe siècle, ils remplacèrent ces *quippus* par une écriture figurative peinte sur des feuilles d'agave, de la toile ou des peaux de cerfs.

Le poëte mexicain Nezahalcojolt (mort vers 1400) a composé des hymnes et des élégies qui ont été traduites en espagnol par son petit-neveu.

XXXIII

LE PORT D'ISTAPA.

Istapa, que les Guatemaliens appellent un port, n'est qu'une mauvaise crique ensablée. Il est très-peu de navires qui se hasardent à venir y faire leur déchargement. Outre le peu de sécurité qu'offre le mouillage, la côte d'Istapa est très-insalubre.

Quelques mauvaises cases, un hangar, une cabane qu'on appelle la *Commandance*, forment la ville d'Istapa, second port de la république de Guatemala.

Les alentours de ce port ou de cette ville sont marécageux. Il suffit d'y passer quelques heures pour attraper des fièvres qui durent une éternité.

J'avais voulu voir le Pacifique, et c'est ce désir qui me fit aller m'embourber à Istapa, et cela malgré les bons conseils de Maximo qui m'avait assuré que ce voyage me désenchanterait de son pays.

Enfin je vis le Pacifique, et je ne payai ce plaisir que par huit jours de fièvre et de vomissements.

XXXIV

RETOUR A GUATEMALA. LA VILLE DE MISCO.
DAME HONORATA.
LE CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE ET M. CARRERA.
UN FRANÇAIS FUSILLÉ
PAR LES ORDRES DE L'EXC^{me} PRÉSIDENT.
LE COLONEL MERCHER, M. VINCHON DE QUÉMONT.
UNE EXÉCUTION A GUATEMALA, ETC.

Je revins à Guatemala en repassant par Escuintla, Santa Anna et Amatitlan. Je m'arrêtai quelques heures à *Villa-Lobos*, jolie propriété appartenant à un bon et aimable Français, M. Vinchon de Quémont, et je repris ensuite ma course pour Misco que je voulais connaître avant de rentrer à Guatemala.

La ville de Misco n'est plus qu'un village, remarquable seulement par le beau type de sa population qui peut s'élever à environ deux mille habitants. Il paraît, d'après les traditions conservées, que Misco

fut la capitale du grand royaume des Kachiquels. Aujourd'hui les Indiens qui l'habitent se consolent de leurs grandeurs anéanties, en buvant de la *chicha* et de l'*aguardiente*. Les *Misqueños*, c'est le nom qu'on leur donne, sont très-peu laborieux et très-peu intelligents.

En descendant du village de Misco, on arrive dans la plaine où Guatemala est assise. Cette plaine immense est coupée de *barancos*, de cours d'eau, et hérissée de nombreux tumulus dont, jusqu'à présent, on n'a pu encore expliquer l'origine ni la signification. La plupart de ces tumulus, tous en terre gazonnée, ont une hauteur de sept à huit mètres sur une circonférence de trente ou quarante. Plusieurs voyageurs qui les avaient remarqués en ont fait fouiller quelques-uns, mais sans résultat. Les Indiens que j'ai interrogés à ce sujet m'ont dit qu'ils supposaient que ces petits cônes étaient des tombeaux de leurs ancêtres; « c'est là que reposent leurs cendres, me dirent-ils; car les anciens assurent que nos ancêtres brûlaient leurs morts. » On a cru longtemps, à Guatemala, que les tumulus en question recélaient autre chose que les cendres des Kachiquels; on s'était imaginé qu'ils renfermaient des trésors, supposition absurde, car on ne peut croire que les Indiens aient choisi tous le même lieu pour cacher leurs richesses, et qu'ils aient surtout élevé une pyramide de terre au-dessus de leur cachette. J'ai pensé, moi, que ces tumulus ou pyra-

mides pouvaient avoir été des fourmilières, et je crois devoir conserver cette opinion.

Après quatre mois d'absence, je fis ma rentrée dans la capitale.

J'avais loué une assez jolie maison tout près du palais. J'y avais pour hôtes familiers un jeune tigre, un sanglier, beaucoup de perroquets, un chien de chasse et un joli cheval mexicain. Tout ce personnel si varié faisait bon ménage, mangeait à la même écuelle et ne se chamaillait pas trop.

Mon domestique se composait d'une cuisinière, dame Honorata, la perle du pays, d'une couturière repasseuse et d'un garçon pour le cheval et pour les courses. Honorata était une femme extraordinaire. Elle avait une cinquantaine d'années; elle n'était ni belle ni laide, mais elle était d'une malpropreté abominable. Si vous l'eussiez vue à ses fourneaux, les cheveux épars comme Hécate, la robe constellée de taches de graisse et pleine de trous, les mains noires, les yeux égarés, vous l'eussiez prise pour une sorcière en train de composer un philtre infernal dans ses maudits chaudrons, et pour rien au monde vous n'auriez voulu toucher aux produits de ses élucubratious. Mais, quand cinq heures sonnaient (j'avais conservé les heures de France pour mes repas), ma table était servie de la façon la plus correcte. La nappe était blanche comme le lait, les verres et les assiettes brillaient et miroitaient, et l'odeur des mets apprêtés par Honorata eût épanoui

les papilles nerveuses de feu Brillat-Savarin, ce poëte de l'estomac et du ventre. Pour ne pas perdre mes illusions à l'endroit des talents de mon Vatel femelle, je m'étais imposé le sacrifice de ne jamais mettre les pieds dans ma cuisine et de lui en laisser le gouvernement absolu. Cette détermination ne manquait pas d'inconvénients; mais je devais la maintenir sous peine de ne plus pouvoir dîner. Dame Honorata me volait un peu plus qu'il n'est permis à une cuisinière de le faire: mais ses vols avaient leur excuse. Elle avait une fille au couvent des *Beatas Indias*, et pour payer la dot de sa fille il était de toute nécessité qu'elle fît danser l'anse du panier. Il est des maux qu'il faut savoir supporter en philosophe! D'ailleurs, si Honorata me volait, c'était pour un motif pieux et véritablement édifiant. Elle voulait que sa fille fût religieuse, et elle ne doutait pas que celle-ci ne fût en mesure de la faire absoudre des péchés qu'elle commettait à son intention. J'aime les gens religieux et surtout les gens religieux qui me font dîner. Donc, tant qu'Honorata ne me vola que mes piastres, tout alla bien; mais un jour elle s'avisa de me voler mon portrait. Cela pouvait me compromettre, et j'exigeai d'elle qu'elle me le restituât. Cela lui sembla dur, inouï; elle jeta les hauts cris et jura de m'abandonner à la cuisine des Indiennes qui, disait-elle, n'auraient pas ses délicatesses et ne se feraient point scrupule d'écorcher un étranger.

— Honorata, lui répondis-je, je ne vous demande que mon portrait, et ce n'est, en conscience, pas demander beaucoup. Vous savez bien que si je faisais appeler un alguazil, et que je le priasse de visiter votre coffre, il pourrait bien y trouver plusieurs de mes pantalons, plusieurs de mes chemises, etc.

— Mais je ne l'ai plus votre portrait, fit Honorata un peu calmée par la menace que je venais de lui faire de l'alguazil.

— Honorata, ma chère Honorata, si vous m'avez vendu, ce dont vous êtes bien capable, il faut me racheter. Je vous donne un quart d'heure pour vous décider. Allez !

Elle sortit et revint au bout de cinq minutes.

— Tenez ! dit-elle. Vous ne méritiez pas ce que j'avais fait pour vous.

Ce qu'elle avait fait pour moi, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. Elle avait fait habiller mon portrait en saint. Un peintre du pays m'avait enveloppé dans un manteau écarlate, il m'avait mis une auréole d'or sur la tête, une branche de lis à la main et un grand crucifix au côté. J'étais stupéfait, furieux. Je pris le saint que me donnait Honorata, et je l'envoyai à tous les diables...

— Heureusement, dit-elle, qu'il n'était pas encore béni.

La malheureuse avait voulu offrir un saint Louis à sa fille la religieuse, et c'était moi qu'elle avait désigné pour en remplir l'emploi.

Je gardai encore quelques mois cette dangereuse dévote ; mais un jour elle me quitta pour entrer au service du président de la république. Dieu veuille qu'elle ne s'avise pas de mettre une auréole à M. Carrera, tous les anges du ciel donneraient aussitôt leur démission.

Le consul général de France, M. Fourcade, avait eu maille à partir avec M. Carrera. La protection du consulat qui avait été accordée aux Espagnols était chaque jour méconnue, et notre honorable agent devait à tout moment courir au palais pour obtenir qu'on respectât les conventions arrêtées entre le consulat général et le suprême gouvernement. J'ai vu des maisons de négociants espagnols cernées par des soldats qui avaient ordre de n'en laisser sortir personne.

Une autre affaire, plus grave encore, fut l'assassinat d'un Français par les troupes de M. Carrera [1]. M. le consul général Fourcade se rendit au palais, et il eut toutes les peines du monde à persuader à l'excellentissime président qu'il n'avait pas le droit de faire mettre à mort toutes les personnes qui pouvaient avoir le mauvais goût de ne pas le reconnaître pour un grand général, pour un grand politique et pour un grand homme, en un mot. Le Français assassiné était, il est vrai, un assez mauvais sujet ;

1. Ce Français fusillé s'appelait Baraćon. Sa mère habitait Guatemala.

mais on dut faire comprendre à M. Carrera qu'il n'était pas permis de faire fusiller un mauvais sujet, sans le juger et surtout sans donner au représentant de ce mauvais sujet des garanties d'un bon et loyal jugement. Après trois ou quatre heures d'une longue discussion à laquelle j'assistais, l'excellentissime président finit par comprendre son tort, et il offrit pour l'expier de payer trois mille piastres à la mère du Français que ses soldats avaient passé par les armes.

J'ai connu à Guatemala deux Français fort distingués. L'un était M. le colonel Mercher, l'autre M. Vinchon de Quémont. Ces deux messieurs, après la chute de l'empereur Napoléon qu'ils avaient servi de la manière la plus brillante, étaient venus, chassés par la police de la Restauration, se réfugier au Centre-Amérique. M. Mercher avait fait à Guatemala des affaires de commerce, et il avait, comme beaucoup d'autres Français, été volé par les gouvernements de la confédération centro-américaine. Pendant vingt-cinq ans, il travailla pour faire reconnaître ses justes réclamations qui furent enfin reconnues. Sous le gouvernement couard du roi Louis-Philippe, il ne put trouver aucune aide de nos consuls; M. Guizot avait donné des ordres pour qu'on ne créât pas d'embarras au gouvernement de Juillet, et les agents français durent bien souvent se boucher les oreilles pour ne pas entendre les cris des malheureux que les chefs d'État du Centre-Amérique avaient infâmement spoliés.

Je crois que toutes les vieilles réclamations de nos compatriotes ont été réglées en 1855.

Un jour que je revenais chez moi, je vis ma rue pleine de monde. Des soldats contenaient une foule frémissante et lui distribuaient force coups de crosse de fusil. J'avançai, non sans difficulté, jusqu'à la porte de ma maison, et je vis bientôt défiler devant moi un horrible cortége. Sous un parapluie de coton rouge, marchait, soutenu par deux prêtres, un malheureux Indien qu'on allait fusiller. On le faisait arrêter tous les trois pas et on lui disait de se recommander à Dieu, de nommer ses complices, sous peine d'aller brûler éternellement dans l'enfer. Le pauvre condamné suait à grosses gouttes, son visage était livide, et je crois qu'il avait moins peur des balles qui allaient le frapper que des horreurs que lui racontait l'un de ses assistants. Je rentrai chez moi tout bouleversé, et j'appris par mes gens que l'homme qu'on allait exécuter était un idiot qui avait tiré un coup de pistolet sur une personne qu'il n'avait point touchée.

Les peines inscrites dans le code pénal guatemalien sont :

La mort par la fusillation ;

Les travaux forcés ;

Et l'emprisonnement.

On ne voit guère aux galères que des gens du peuple; des Indiens, des Zambos ou de pauvres Ladinos. Les voleurs de la haute société — il y en a —

ne sont jamais, jamais, jamais punis que par des amendes, et encore...

J'arrête ici ces notes. Je crois avoir été juste et vrai dans mes narrations. J'ai dit que le Guatemala était un admirable pays, j'ai essayé de démontrer que le peuple indien était susceptible de se civiliser et de devenir un corps de nation; j'ai montré les vices du gouvernement, l'égoïsme du clergé guatemalien, et maintenant je n'ai plus qu'à faire des vœux pour que les gens honnêtes qui sont à Guatemala arrivent au pouvoir et réussissent à faire le bonheur de leur belle et intéressante patrie.

LA COLONIE BELGE

DE

SANTO THOMAS

En 1841, 42 ou 43, il passa dans la tête de quelques personnages belges d'avoir des colonies en Amérique. M. le comte de Hompesch fut le propagateur de cette idée, et il sut y intéresser M. le comte Félix de Mérode. Ces deux gentilshommes trouvèrent bientôt les éléments d'une compagnie de colonisation. On nomma un conseil général d'administration ; ce conseil fut composé de :

MM. le comte Félix de Mérode, *président;* le comte de Hompesch, *vice-président;* le comte de Arrivabene, *trésorier;* le baron Van Lockhorst; le baron de La Peyrouse; le chevalier Huytens de Beaufort; le colonel de génie Remy de Puydt; de Pouhon ; le chevalier Vanderberghe de Binckum; Laurent Veydt, conseiller provincial; le chevalier de Sauvage, président de la cour de cassation; Mettenius, banquier.

Les banquiers de la compagnie étaient :

A *Paris,* MM. de Rothschild frères; — à *Bruxelles,* LA BANQUE DE BELGIQUE; — à *Mons,* M. Hennecquine-Briard; — à *Tournay,* Mme Vegré-Benoît-Leman; — à *Courtray,* M. Verbeck-Beck; — à *Ostende,* M. Brasseur; — à *Liége,* MM. Nagelsmackers et Cerfontaine; — à *Huy,* M. L'Honneux-Detru; — à *Charleroi,*

M. Hennecquine-Briard; — à *Dresde,* MM. Bassenge et C[e]; — à *Aix-la-Chapelle,* M. Vergifasse.

L'agent de change de la compagnie à Paris était M. Noverre; elle avait pour correspondant M. Rodier, rue Tronchet, 31.

Voilà, on en conviendra, une assez jolie liste de banquiers et d'administrateurs. Les colons viendront plus tard.

Le conseil d'administration nomma une commission d'exploration dont les membres furent :

MM. le colonel R. de Puydt; de Binckum; le capitaine de Devercy; le lieutenant d'artillerie G. de Puydt; le lieutenant du génie Carette; le baron Van Lockhorst, attaché à la commission en qualité de dessinateur.

Le 6 janvier 1842, l'expédition embarquée sur la goëlette de guerre belge *la Louise-Marie* arriva dans la baie de Santo Thomas, au fond du golfe de Honduras.

La commission se dispersa pour étudier le pays. Le colonel de Puydt, chargé de négocier l'acquisition des terrains, partit pour Guatemala, et il obtint de la plupart des membres du gouvernement de cet État la concession qu'il sollicitait.

Le colonel fit un rapport. Il décrivit Santo Thomas comme un nouveau pays de Cocagne; il fit un tableau de genre du gouvernement de Guatemala, appela M. Carrera un Messie, cita Volney et Humboldt qui ne connaissaient pas la baie de Honduras,

*

énuméra les mines d'or et d'argent qui ont existé dans l'Amérique centrale, vanta le climat de ce pays qui, dans l'intérieur, méritait de l'être, mais qui, sur la côte, est tout à fait pernicieux ; il publia une longue liste des légumes, des fruits qu'on trouve dans les forêts de Santo Thomas, et fit si bien que l'eau en vint à la bouche des paysans belges et qu'un grand nombre d'entre eux voulurent aller planter des choux au Centre-Amérique.

Quelques centaines d'émigrants arrivèrent à Santo Thomas en 1843. Les uns moururent et les autres se sauvèrent dans l'intérieur.

La colonie fut repeuplée par un autre convoi de paysans belges, et M. le comte de Hompesch, pour combattre la mauvaise opinion qu'on commençait à avoir en Belgique de la salubrité de Santo Thomas et de ses alentours, se mit à publier toutes sortes d'histoires aussi fausses que déraisonnables.

Un homme d'un grand mérite dont j'ai déjà parlé dans ces notes, M. Martial Cloquet, fut envoyé sur les lieux par le gouvernement du roi. Il travailla huit ans à encourager les colons, et tout le bien qui a été fait dans ce pays a été fait ou ordonné par lui. Un officier français, M. Dorn, seconda courageusement M. Cloquet. Il fit un plan de la ville qu'on voulait fonder, il perça des rues qui étaient disposées en éventail pour recevoir la brise de mer; il fit de bonnes cartes du pays, donna des conseils aux colons

et eut le bonheur d'en arracher plusieurs à la mort[1].

Mais tous ces efforts tentés par deux vaillants hommes ne purent vaincre l'insalubrité du climat, et il fallut bien que la compagnie reconnût que le lieu qu'elle avait choisi était peu susceptible de s'améliorer.

1. J'ai habité Santo Thomas pendant dix-sept jours, et je n'en suis sorti que grâce aux bons soins que m'ont prodigués les aimables et intelligents médecins de *la Louise-Marie.*

Les fourmis de Santo Thomas sont extrêmement dangereuses. Malheur au malade qui n'a pas de garde ! S'il s'endort, les fourmis se fourrent dans ses narines, dans ses oreilles, dans sa gorge, partout où elles peuvent pénétrer, et il est perdu en moins de cinq minutes.

Les moustiques, très-petits mais très-nombreux sur cette côte, sont très-venimeux. Leurs piqûres âcres et brûlantes produisent souvent des plaies dont il est très-difficile de se débarrasser.

On ne peut se soustraire aux attaques incessantes de ces abominables insectes qui s'acharnent toujours sur les nouveaux venus. Je me promenais quelquefois avec M. Cloquet, et j'étais tout étonné de voir les moustiques se ruer sur moi tandis qu'ils laissaient en repos mon compagnon, et comme je lui demandais en plaisantant s'il était inviolable pour eux, il me répondit :

— Il y a huit ans que je suis ici ; mon sang s'est appauvri, tandis que le vôtre est encore un bon sang européen que les moustiques préfèrent au mien. Je puis me promener avec vous sans craindre d'être piqué...

— Alors, mon cher ami, interrompis-je en riant, rentrons vite chez vous ; car, malgré l'amitié que je vous porte, je n'ai pas du tout l'intention d'être votre bouclier contre les dards de vos moustiques.

En 1851, le gouvernement du roi Léopold envoya la goëlette *la Louise-Marie* à Santo Thomas. J'eus l'honneur de faire la connaissance du commandant de ce bâtiment, M. Petit, et aussi celle de M. Célarier, le médecin-major de la goëlette. Tous les officiers de la marine belge furent convaincus que la colonie ne pouvait prospérer, et je crois qu'ils ont adressé au gouvernement du roi des rapports dans ce sens.

L'idée prêchée par M. le comte de Hompesch avait pu séduire M. le comte Félix de Mérode et les autres personnages qui s'y étaient associés ; mais on peut leur reprocher d'avoir trop longtemps caché la vérité à leur pays, et d'avoir, en donnant trop de crédit aux rapports de la commission d'exploration, compromis la vie et la fortune d'un grand nombre de leurs concitoyens.

Si une colonie agricole peut être formée dans l'Amérique centrale, c'est sur un plateau, dans l'intérieur, qu'il faut aller l'établir. Là, du moins, on n'a point à redouter les fièvres de la côte ; le climat est bon et la chaleur n'est pas assez excessive pour ôter leurs forces aux travailleurs.

Si j'avais un lieu à indiquer, je n'hésiterais pas à recommander le plateau de Salama.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

ARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.







